This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

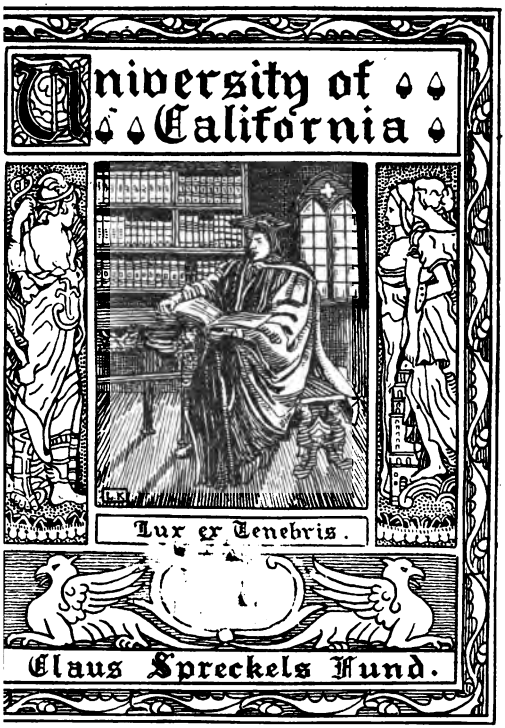
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

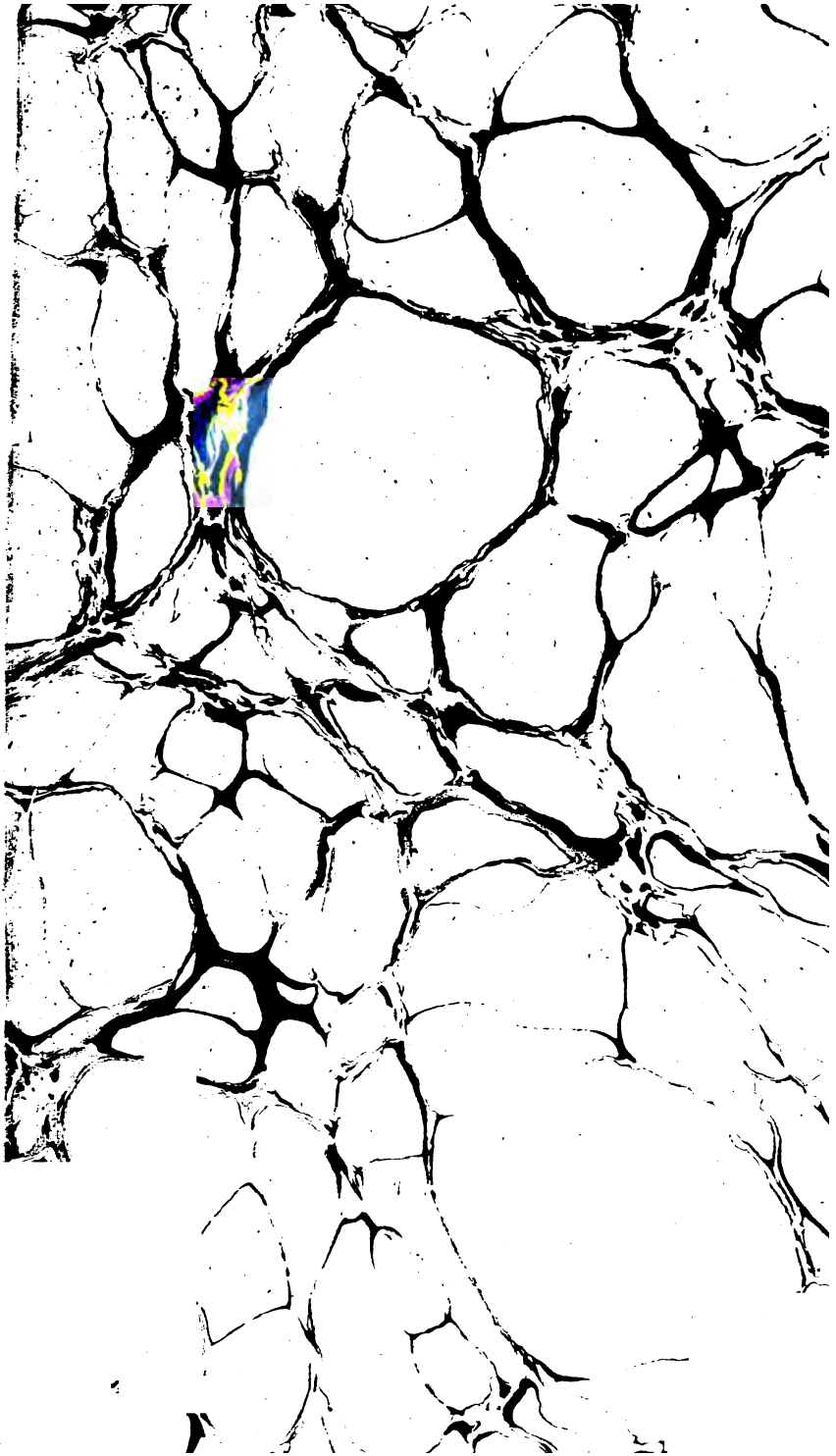
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


University of California
Lux ex Tenebris.
Claus Spreckels Fund.



GEOFFROI DE VILLEHARDOUIN

La Conquête de Constantinopl

TEXTE ET TRADUCTION NOUVELLE

Avec Notice, Notes et Glossaire

PAR ÉMILE BOUCHET

TOME SECOND

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC XCI

GEOFFROI DE VILLEHARDOUIN

La Conquête de Constantinople

TEXTE ET TRADUCTION NOUVELLE

Avec Notice, Notes et Glossaire

PAR ÉMILE BOUCHET

TOME SECOND

LIBRARY OF THE UNIVERSITY

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC XCI

D164
A3V5
1891
v.4

La Conquête
de Constantinople

NOTICE

LA QUATRIÈME CROISADE ET SON HISTORIEN VILLEHARDOUIN.

Le vendredi 2 octobre 1187, Jérusalem, possédée depuis Godefroi de Bouillon par des rois chrétiens, était retombée aux mains de Saladin. Cet événement désastreux avait aussitôt produit dans tout l'Occident la plus profonde émotion, et, dès cet instant, les papes n'eurent plus qu'une pensée : reconquérir la Ville sainte.

Pareille préoccupation répondait trop aux sentiments et aux vœux des hommes du XIIe siècle pour que rois, nobles et peuples restassent sourds à l'appel de l'Église. Trois ans s'étaient à peine écoulés que les

plus puissants monarques de la chrétienté, Frédéric Barberousse, empereur d'Allemagne, Philippe-Auguste, roi de France, et Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre, prenaient la Croix. Malheureusement, les résultats de l'entreprise engagée en commun ne répondirent pas aux efforts déployés; tandis que Frédéric périssait dans les eaux glacées du Cydnus, Philippe et Richard opéraient en Sicile la jonction de leurs forces : ils étaient entrés amis, ils en sortirent ennemis.

Leur armée envahit la Syrie et vint assiéger Saint-Jean d'Acre; mais, pendant les travaux d'un long siège, la rivalité des deux princes s'envenima à un tel point qu'après la prise de la ville, Philippe, refusant de s'associer davantage à l'expédition, se rembarqua pour la France. Richard resta en Orient; toutefois, s'il s'illustra par des exploits dignes d'un paladin, son héroïsme fut inutile à la cause qu'il prétendait servir. A son tour, après un voyage dont les péripéties semblent appartenir au domaine des fictions romanesques, il regagna ses États pour reprendre contre Philippe-Auguste une lutte qui ne devait finir qu'avec sa vie.

Cet échec s'explique. Si la consternation causée par la perte de Jérusalem avait été assez profonde pour rapprocher un instant des nations ennemies, l'élan religieux qui les entraînait vers la Palestine n'était plus ni assez puissant, ni assez durable pour dominer longtemps les intérêts privés. Les princes croisés avaient bientôt préféré, à la seule gloire de délivrer le Saint-Sépulcre, l'avantage plus positif d'étendre leurs domaines et d'augmenter leur puissance. Néanmoins, l'insuccès de la dernière entreprise en Orient n'avait pas découragé les promoteurs des expéditions d'Outremer; sans cesse, les nouvelles de plus en plus affligeantes qui arrivaient de Syrie venaient

ranimer leur zèle, et leur ardeur s'accrut lorsque la mort du plus redoutable ennemi des chrétiens, Saladin, fut connue en Europe. Mais pour que leurs efforts pussent aboutir, il fallait que le Saint-Siège fût occupé par un pontife capable de prendre d'une main vigoureuse la direction du gouvernement de l'Église. Ce pontife fut Lothaire Conti, ou plutôt Innocent III, pour lui donner immédiatement le nom qu'il prit en ceignant la tiare.

I

Lorsque, le 8 janvier 1198, Innocent III fut appelé par les suffrages des cardinaux à succéder au pape Célestin III, il adopta, dès le début, une ligne de conduite dont il ne devait pas se départir pendant le cours de son pontificat. Protéger les faibles et les opprimés, exiger de tous, clercs ou laïques, sans égard pour le rang et la puissance des personnes, l'observance rigoureuse des règles canoniques ou morales prescrites par l'Église, affirmer sans cesse la suprématie du pape sur les souverainetés temporelles, combattre, par conséquent, les prétentions de l'Allemagne dans la lutte engagée entre le Sacerdoce et l'Empire, tels furent les devoirs qu'Innocent III s'imposa et dans l'accomplissement desquels il déploya une énergie persévérante jointe à des talents politiques de premier ordre. Toutefois, au milieu de tant de travaux, la Guerre sainte prima tout le reste. Sans compter la gloire impérissable que recueillerait le pontife qui arracherait Jérusalem aux musulmans, Innocent III comprit quelle irrésistible force matérielle et morale

conquérait la Papauté, si elle parvenait à réunir, un jour, sous une même bannière, dans une entreprise religieuse commune, ses alliés et ses adversaires. La croisade devint donc aussitôt la plus ardente de ses préoccupations et il n'épargna rien pour en assurer promptement le succès.

Moins de six mois après son avènement, Innocent III se mit en mesure de réaliser ses desseins relativement à la croisade, en étendant hors des limites de l'Italie les prédications déjà commencées dans la péninsule. Martin Litz, abbé du monastère de Pairis au Val d'Orbey dans le diocèse de Bâle, recevait mission de « prêcher des Croix » en Allemagne, tandis qu'en France des ordres semblables étaient donnés à Pierre, abbé de Longpont, qui, malade, se fit sur-le-champ remplacer par son disciple, Foulques, curé de Neuilli; enfin, un peu plus tard, en septembre ou en octobre 1198, arriva à Paris, en qualité de légat du Saint-Siège, un ami particulier du pape, le cardinal Pierre Capuano.

Jamais, peut-être, les rapports entre la France et la papauté n'avaient été plus tendus qu'à cette époque. En répudiant Ingelburge de Danemark et en épousant Agnès de Méranie, Philippe-Auguste s'était mis en révolte ouverte contre l'Église, et le pape était trop soucieux de ses devoirs, trop attaché à la défense des opprimés, pour souffrir que ce prince continuât à violer impunément les lois canoniques du mariage. Plus les coupables étaient puissants, plus le châtiment devait être exemplaire; aussi Innocent III avait-il prescrit de recourir, sans hésiter, à toute la rigueur des pénalités ecclésiastiques. Mais ses instructions ne portaient pas sur ce seul point; le cardinal devait, en outre, ne rien épargner pour rétablir la concorde

entre Philippe-Auguste et Richard, afin de rendre plus aisée la prédication de la croisade dont il fallait surtout s'occuper activement.

Pierre Capuano justifia la confiance du pape en donnant, dans l'accomplissement de sa délicate mission, des preuves d'énergie et d'intelligence au moins égales à celles qu'il avait précédemment déployées pendant ses ambassades en Hongrie et en Bohême. S'il ne parvint pas à opérer entre Ingelburge et Philippe un rapprochement que le pape lui-même n'amena qu'à force de persévérante ténacité, s'il dut lancer, non sans s'exposer à des dangers personnels, l'interdit sur la France, il fut, du moins, plus heureux à d'autres égards. En effet, à son instigation, Philippe-Auguste conclut avec le roi d'Angleterre une trêve de cinq ans, et c'était là un important succès, car pour tous, Richard, qui se promettait toujours de retourner en Orient, était le chef désigné de la nouvelle expédition, et il ne pouvait la diriger que s'il n'avait à redouter aucune attaque contre ses États héréditaires. Peu de temps après, il est vrai, Richard, atteint d'une flèche en assiégeant le château d'un vassal révolté près de Limoges, succombait aux suites de sa blessure; mais, à ce moment déjà, une foule de prêtres ou de moines invitaient de toutes parts les populations à prendre la Croix, et la mort du prince anglais ne pouvait plus arrêter le mouvement qui se produisait en faveur de la délivrance des Lieux saints.

Les chroniqueurs mentionnent les noms de quelques-uns de ces prêtres qui exhortaient les chrétiens à « venger la honte de Jésus-Christ; » ils signalent le moine de Saint-Denis, Herlouin, qui parcourut les campagnes encore sauvages de la Bretagne et du Poitou; Eustache, abbé de Flay, qui, à deux reprises,

se rendit en Angleterre pour exciter l'ardeur des fidèles, et plusieurs autres. Toutefois, le souvenir de ces orateurs sacrés s'est presque perdu, tandis qu'il en est un qui a échappé à l'oubli et dont le nom reste inséparable de l'histoire de la quatrième croisade : c'est Foulques, curé de Neuilli.

Après avoir fait ses études à l'université de Paris sous la direction de Pierre de Longpont, Foulques avait mené quelque temps une vie peu conforme à son état; puis, touché de repentir, il avait changé de conduite avec toute la fougue d'un caractère porté aux extrêmes. Il acquit ainsi une grande réputation de sainteté et d'éloquence par ses prédications contre la corruption de ses contemporains, particulièrement contre les usuriers et les « folles femmes; » il décidait les uns à abandonner leurs biens mal acquis, il entraînait les autres à racheter leurs fautes par une vie de pénitence à l'ombre d'un cloître. Pierre de Longpont, malade, ne pouvait confier à une voix plus autorisée la mission de prêcher la croisade. En effet, Foulques obtint bientôt des succès éclatants; il parcourut tout le nord et le centre de la France, la Normandie, la Bourgogne, la Flandre, entraînant sur ses pas des populations entières. Monté sur une mule, vêtu d'une bure grossière, l'apôtre excitait d'abord la risée de ses auditeurs; mais, à peine avait-il parlé, que la foi ardente qui l'inspirait embrasait tous les cœurs. Recrutant partout des soldats pour l'Armée de la Croix, ce prêtre converti, devenu convertisseur, fut bientôt considéré comme un envoyé de Dieu en possession du don des miracles, et la foule qui le suivait, ignorant jusqu'à son nom, ne l'appela plus que « le saint homme. »

La réputation de Foulques se répandit rapidement;

elle franchit les monts et arriva jusqu'au pape. Trop avisé pour dédaigner le précieux concours que l'éloquence du curé de Neuilli apportait à ses desseins, Innocent III adressa au prédicateur une lettre qui contenait, avec ses félicitations, les plus chaleureux encouragements. Fort désormais de l'approbation personnelle du pape, l'apôtre de la Guerre sainte redoubla d'efforts. Jusque-là il n'avait guère parlé qu'au peuple, et le peuple seul avait répondu à son appel ; mais il comprit que si celui-ci fournissait des soldats, il fallait des chefs pour les diriger. A défaut de Philippe-Auguste, peu soucieux de recommencer l'aventure de 1190, il était indispensable que quelques grands feudataires prissent la Croix; aussi résolut-il d'essayer sur les chevaliers et les hauts barons la puissance de cette parole éloquente qui, jusqu'alors, s'était adressée aux masses populaires.

A ce moment, le comte de Champagne, Thibaut III, offrait à la noblesse française un grand tournoi; rendez-vous avait été pris à Écry-sur-Aisne, pour le 28 novembre 1199. Là se rencontrèrent quelques-uns des plus grands vassaux de la couronne de France, une affluence considérable de nobles et de chevaliers désireux de prendre part aux joutes, et une foule de peuple toujours avide de ce brillant spectacle. Foulques ne pouvait laisser échapper une occasion si opportune de faire entendre la parole de Dieu. A l'exemple de Pierre l'Hermite à Clermont, et de saint Bernard à Vezelay, il voulut émouvoir la noblesse, après avoir séduit le peuple. « Le prud'homme alla de ce côté, » rapporte avec une brièveté qui n'est pas sans éloquence, un continuateur de Guillaume de Tyr : « Le prud'homme alla de ce côté et fit un sermon par lequel bien des cœurs furent attendris en

[illegible] de Notre-Seigneur, et beaucoup se croisèrent, [illegible] chevaliers et autres gens*. »

[illegible]; l'armée de la Croix posséderait [illegible] ses chefs. Thibaut III et les autres assistants [illegible] trouvèrent parmi ses imitateurs.

« Or, je vous énumérerai, dit encore le chroniqueur, les comtes qui se croisèrent. Le comte Baudouin de Flandre se croisa d'abord; Henri d'Anjou son frère, et le comte Thibaut de Champagne, et le comte Louis de Blois, et le comte du Perche, et le comte de Saint-Pol, et le comte Simon de Montfort, Guy son frère, Jean de Neele, Enguerrand de Boves et ses trois frères, le comte Renaud de Dampierre et beaucoup de hauts hommes et nombre de chevaliers dont je ne vous dirai désormais plus rien. Et l'on évaluait bien à mille chevaliers et plus ceux qui se croisèrent en deçà les monts**. »

Pourtant, s'il faut en croire l'auteur de l'*Estoire d'Eracles empereur*, en prenant la Croix, ces puissants barons furent bien moins guidés par le désir de délivrer le Saint-Sépulcre que par le souci de leur intérêt personnel. « Alors, certaines gens dirent, écrit-il, qu'ils se croisèrent par crainte que le roi de France ne les grevât, et parce qu'ils avaient été contre le roi***. »

Cela est probable. En effet, la plupart d'entre eux

* Passage de l'*Estoire d'Eracles empereur* cité en note par M. Paris dans son édition de Villehardouin (p. 240, note au § 11), qui n'a été reproduit ni dans l'*Estoire d'Eracles*, édition de l'Académie des Inscriptions, ni dans celle de M. de Mas Latrie.

** *Estoire d'Eracles empereur*, liv. XXVII, chap. XXII, dans le *Recueil des Historiens des Croisades*, tome II des Historiens Occidentaux. Sauf indication contraire, c'est à ce Recueil que les citations sont empruntées.

*** Livre XXVII, chap. XXI.

s'étaient, dans les années précédentes, rangés derrière le prince anglais parmi les adversaires de Philippe-Auguste. Richard venait de mourir; ses alliés, privés d'un puissant appui, se trouvaient sous le coup des représailles d'un suzerain irrité: prendre la Croix, pour placer ainsi leurs personnes et leurs domaines sous la sauvegarde du Saint-Siège, était faire preuve d'habileté. En admettant que des considérations de cette nature aient pu peser d'un certain poids sur leur décision, il faut se garder de leur accorder une trop grande influence. L'intérêt personnel inspirait peut-être quelques-uns des feudataires, le comte de Flandre par exemple, lequel, tout récemment encore, défendait, les armes à la main, ses prétentions sur l'Artois; mais, pour la masse des croisés, pour ceux qui formeront bientôt ce que les chroniqueurs appelleront : « le commun de l'ost, » aucune arrière-pensée ne venait se mêler à leur ardeur pour la Guerre sainte, et, d'autre part, il n'est pas contestable que la majorité de la petite ou de la moyenne noblesse, qui s'enrôla avec un si vif empressement, n'ait obéi à des sentiments plus élevés. A coup sûr, l'esprit d'aventure, l'amour de l'inconnu, le désir de se créer en Orient quelque établissement durable contribuèrent à donner des soldats à l'armée de la Croix; cependant, ce ne fut pas là, ce semble, le véritable mobile de leur conduite. L'influence de la religion était alors toute puissante sur les âmes: les croisades étaient restées populaires en dépit de l'échec des dernières expéditions, et, depuis plus d'un siècle, dans toutes les familles, quel que fût leur rang dans la hiérarchie féodale, chacune des générations successives considérait comme un devoir de piété et d'honneur d'envoyer quelques-uns de ses membres guerroyer contre les Sarrasins, pour la dé-

fense de la chrétienté. Beaucoup étaient partis pour la Palestine et la Syrie qui n'en étaient pas revenus; néanmoins la pieuse tradition se conservait intacte, et ceux-là mêmes y restaient fidèles qui semblaient obéir à des mobiles tout différents. Si les grands vassaux auxquels le chroniqueur prête des vues intéressées prirent la Croix, c'est que leurs ancêtres leur avaient montré le chemin de la Palestine et de la Syrie; si, en s'engageant, à leur tour, pour la Guerre sainte, ils suivaient l'impulsion de leur foi religieuse, ils se conformaient aussi à des traditions de famille qui exigeaient, pour ainsi dire, qu'aucune expédition ne fût entreprise outremer, sans qu'un comte de Flandre, un comte de Blois ou un comte de Champagne n'allât combattre les infidèles.

Entre tous, pourtant, Thibaut, comte de Champagne, devait être le plus zélé pour le service du Saint-Sépulcre. Comment s'en étonner, lorsqu'on se souvient des exemples que son père et son frère lui avaient donnés? Dès le commencement de l'ère féodale, la Champagne était réputée un pays de grande chevalerie. Tant qu'elle avait appartenu aux comtes de Blois, sa vaillante noblesse avait suivi, à l'envi, leur bannière en Terre sainte; lorsqu'elle eut des seigneurs particuliers, ce furent ceux-ci qui menèrent leurs vassaux outre-mer. Henri Ier prit la croix en même temps que Louis VII et mérita le surnom de *Libéral*. C'était, dit le traducteur de Guillaume de Tyr : « un vaillant jeune homme, large et de grand cœur*. »

Lorsque Philippe-Auguste se croisa, Henri II fut des premiers à se rendre à l'appel de son suzerain. Faisant à son jeune frère Thibaut abandon de tous ses droits

* *Eracles*, livre XVII, chap. I.

sur les comtés de Champagne et de Brie, dans le cas où il ne reviendrait pas de la croisade, il remit la régence à sa mère, Marie de France, puis s'embarqua pour la Palestine. Henri II devança, au siège de Saint-Jean d'Acre, Philippe-Auguste et Richard; il prit, à leurs côtés, une part active à tous les événements qui se déroulèrent alors, demeura en Orient après eux et se préparait à faire valoir les droits qu'il avait acquis au trône de Jérusalem par son mariage avec Isabelle, seconde fille du roi Amauri, lorsqu'il périt par accident.

Sept ans s'étaient écoulés depuis que Henri avait quitté ses domaines héréditaires pour n'y plus revenir; mais, durant ces sept années, les Champenois n'avaient cessé de suivre avec un patriotique intérêt les événements dont la Palestine était le théâtre, partageant la sollicitude de la régente pour la cause que Henri et ses compagnons avaient embrassée avec tant d'ardeur. Pendant ce temps, le jeune Thibaut avait grandi au milieu de la cour élégante et polie qui se groupait, à Troyes, autour de sa mère. Doué des plus nobles qualité du cœur et de l'esprit, pénétré de sentiments chevaleresques qui l'entraînaient à consacrer sa vie à la défense de la religion et de l'honneur, il était résolu à combattre, à son tour, les infidèles; aussi prit-il la Croix, sans s'effrayer d'obstacles qui eussent pu arrêter un homme moins jeune, moins zélé, moins enthousiaste. Les excuses ne lui auraient pas manqué. Il avait à peine atteint sa majorité, Marie de France venait de mourir, lui laissant tout le poids de l'administration des comtés dont la mort de Henri l'avait rendu, deux ans auparavant, légitime possesseur, et il avait, depuis peu, épousé une noble et charmante femme. Néanmoins il n'hésita pas.

Longue est la liste des Champenois qui se croisèrent. En Champagne, bien des cœurs battaient à l'unisson de celui de Thibaut; bien des barons se croyaient, comme lui, obligés de défendre la cause du Christ et tenaient à honneur de soutenir en Orient la renommée de la seule patrie qu'ils connussent alors, la patrie champenoise; d'autres, enfin, prirent la Croix par dévouement personnel pour leur suzerain. Ce fut un entraînement général, et, dans aucune partie de l'ancienne France, peut-être, l'armée chrétienne ne recruta un aussi grand nombre de soldats.

Tous, il est vrai, ne persistèrent pas dans leur généreux dessein; les uns se dérobèrent quand le comte ne fut plus là pour les conduire au combat; les autres refusèrent de suivre les ordres du chef étranger que les croisés lui donnèrent pour successeur. Beaucoup se hâtèrent de se dégager en allant seulement faire acte de présence en Palestine; un plus grand nombre, enfin, renonça à s'associer à l'entreprise, lorsqu'il fut décidé qu'au lieu de se rendre en Syrie, l'armée irait attaquer Constantinople. Cependant, il y en eut qui ne cessèrent pas de se considérer comme liés par l'engagement qu'ils avaient contracté et qui jugèrent que l'honneur, plus encore que la religion, leur faisait un devoir de ne jamais abandonner l'armée, en quelque lieu que les événements dussent la conduire. Dans ce nombre se trouvaient les plus illustres des croisés, et, à côté d'eux, prit bientôt place un chevalier, d'une naissance comparativement obscure, qui, par son éloquence, sa haute raison et ses services, s'éleva au niveau des plus nobles et des plus grands. Puis, quelques années après, lorsque vint l'heure du découragement ou de la lassitude, ce chevalier, non content de bien faire et de bien dire, entreprit d'écrire la rela-

tion des événements dans lesquels il avait joué un rôle important. Sa *Chronique* n'est pas seulement un des plus anciens monuments de la prose française, c'est encore le récit le plus intéressant et le plus complet d'un dramatique épisode de l'histoire du moyen-âge. Que de noms illustres ne sont passés à la postérité que grâce au témoignage de Geoffroi de Villehardouin, maréchal de Champagne et de Romanie!

Malgré les recherches des érudits, l'origine et l'histoire de la famille de Villehardouin, avant la fin du XIIe siècle, sont restées inconnues; c'est ce qui a donné lieu de croire que cette famille était, sinon d'extraction roturière, du moins de petite noblesse. Simples vassaux des comtes de Champagne, les Villehardouin tiraient leur nom d'un château dont les ruines subsistent encore aujourd'hui à peu de distance de Troyes. Antérieurement au maréchal, on ne trouve mentionnés dans les chartes que trois personnages du nom de Villehardouin : Roscelin en 1170, Hubert en 1176, sans qu'il soit possible de déterminer quel degré de parenté les rattachait au chroniqueur, enfin, son père dont on ne connaît également que le prénom, Guillaume, parce qu'il est inscrit en 1179, date de sa mort, dans un obituaire de l'abbaye de Notre-Dame aux Nonnains de Troyes; on sait seulement que, outre Geoffroi, il laissa trois fils : Gui de la Gryve, chevalier; Gautier, chevalier; Jean, chevalier, et deux filles, Emmeline et Haye, qui prirent toutes deux le voile, au prieuré de Foicy. On a retrouvé ces noms dans différentes chartes; mais malheureusement celles-ci ne donnent pas les renseignements qui, pour nous, auraient le plus de prix. On présume que Geoffroi de Villehardouin dut naître vers 1160, parce que son nom figure, à une époque voisine sans

doute de sa majorité, dans une charte de Marie de France, où il comparaît comme témoin, en 1185. Dès lors, ce nom se rencontre assez fréquemment dans des pièces relatives aux années suivantes; il y est accompagné, d'abord de la qualification de maréchal du comte Henri, puis de celle de maréchal de Champagne, charge dans laquelle Geoffroi dut succéder au père de Milon le Brébant de Provins, l'un des principaux seigneurs champenois qui prirent part à la quatrième croisade.

Les fonctions de maréchal donnaient entrée dans les conseils du comte; Geoffroi dut donc intervenir dans toutes les affaires importantes qui se débattirent alors, mais on ne peut pas déterminer le rôle qu'il y joua. En effet, les pièces actuellement connues où il est mentionné ne concernent que des transactions d'intérêts privés. Cependant, il en résulte qu'à cette époque, les Villehardouin possédaient des propriétés importantes, éparses sur tous les points de la Champagne; dans l'Aube, à Chaserey, Sasseine, Magnant, Villehardouin, Villy-le-Maréchal; dans l'Yonne, à Lesinnes; peut-être à Saint-Utin, dans la Marne. Du reste, vers cette époque, Villehardouin se maria, et il est possible qu'une partie de ces biens lui vînt du chef de sa femme. On serait fixé à cet égard, si le nom de famille de celle-ci était connu; mais on ne sait que son prénom, qui était : Cane ou Chane. Le chroniqueur en eut cinq enfants, qui furent : Érard de Villy, successeur de son père en qualité de maréchal de Champagne; Geoffroi de Villehardouin, et trois filles : Marie, qui épousa Ascelin de Merrey; Alix, religieuse au monastère de Notre-Dame aux Nonnains de Troyes, et Dameron, qui, comme ses tantes, prit le voile au prieuré de Foicy.

Quoi qu'il en soit, Villehardouin était promptement devenu un personnage considérable; sous la sèche mention de quelques chartes, on en trouve la preuve évidente, car, à court intervalle, elles le montrent associé à deux actes d'une importance majeure pour la Champagne. Peu après la mort de Henri II, Marie de France s'était empressée de demander que Philippe-Auguste reçût l'hommage de Thibaut et l'armât chevalier; le sceau du maréchal est appendu au bas de l'acte par lequel les vassaux champenois les plus qualifiés garantissent au roi la fidélité du comte. L'année suivante, lorsque, le 1er juillet 1199, Thibaut épousa Blanche de Navarre, le même sceau accompagne le contrat par lequel le douaire de la jeune femme est constitué. Rien ne prouve mieux à quel point étaient déjà appréciées de tous cette connaissance des hommes, cette expérience des choses, cette maturité d'esprit dont Villehardouin devait prochainement donner des preuves si éclatantes dans le maniement délicat des affaires de la croisade. Désormais, en effet, il va prendre la part la plus active à l'organisation, puis à la direction de cette entreprise. On n'en est donc plus réduit à émettre des hypothèses, et, bien que le maréchal ne parle de lui que lorsque les circonstances l'y obligent, il est possible, grâce à sa *Chronique*, de reconstituer sa biographie durant les quelques années les mieux remplies de son existence. Alors, il est vrai, son rôle est devenu tellement important que, si l'on veut le juger complètement, il devient presque nécessaire d'entreprendre le récit de la quatrième croisade.

Les prédications ardentes du clergé, les exhortations incessantes du pape portaient enfin leurs fruits; une nouvelle expédition se préparait. Mais il ne suffisait

pas de la décréter, il fallait encore organiser l'armée levée pour reconquérir le Saint-Sépulcre et aviser aux moyens de la transporter en Orient. Les chefs des croisés se réunirent dans ce dessein tantôt à Soissons, tantôt à Compiègne; on arrêta d'abord que l'armée se rendrait par mer en Égypte pour gagner ensuite la Terre sainte. C'était le plan proposé par Innocent III, et celui que, plus tard, saint Louis tenta d'exécuter, à la fin du XIIe siècle; un ensemble de circonstances favorables semblait devoir en faciliter la réalisation.

Les musulmans continuaient à se disputer le vaste empire de Saladin. La faiblesse résultant pour eux de ces discordes était encore aggravée par les maux qui avaient tout récemment assailli l'Égypte, la Syrie et la Palestine; depuis plusieurs années, les bienfaisantes inondations du Nil ne s'étaient pas produites, les récoltes avaient manqué, la disette éprouvait cruellement les populations, dont les souffrances étaient devenues plus poignantes à la suite de tremblements de terre qui avaient semé partout des ruines et ébranlé des villes jusque dans leurs fondements. Dans ces conditions, il était présumable que le débarquement d'une nombreuse armée chrétienne dans le Delta ne rencontrerait aucun obstacle bien sérieux, et qu'il serait possible de gagner ensuite la Terre sainte. Malheureusement, aucun port français n'était capable de fournir en assez grand nombre les navires indispensables au transport des troupes. On résolut donc de s'aboucher avec les trois principales républiques maritimes de l'Italie; à cet effet, on remit aux princes croisés les plus puissants, le comte de Flandre, le comte de Blois et le comte de Champagne, le soin de désigner chacun deux ambassadeurs qui se rendraient

par delà les monts pour traiter avec elles au mieux de l'intérêt commun.

Jamais mission ne fut plus délicate et plus importante, car de son succès dépendait le sort même de la croisade; aussi les hauts barons s'appliquèrent-ils à choisir des délégués habiles et expérimentés. Ce furent : pour le comte de Flandre, Conon de Béthune et Alard Mackerel; pour le comte de Blois, Jean de Friaise et Gauthier de Gandonville; pour le comte de Champagne, Milon le Brébant de Provins et Geoffroi de Villehardouin. L'avenir se chargea de démontrer l'excellence de ces choix. En effet, sauf Gauthier de Gandonville qui mourut au moment du départ, il n'est aucun de ces délégués qui n'ait joué plus tard un rôle important. Mais le premier entre tous fut encore Villehardouin; dès le début, il devint le véritable chef de l'ambassade et, dans les circonstances difficiles, ce fut lui qui parla au nom de ses compagnons.

II

Les instructions données aux délégués étaient extrêmement vagues. A vrai dire, elles laissaient à leur habileté le soin de conclure, avec les républiques de Gênes, de Pise ou de Venise, les arrangements qu'ils jugeraient convenable de prendre; elles se bornaient à spécifier, dans les pouvoirs qui leur étaient confiés, que « ce qu'ils feraient serait bien fait. » Livrés ainsi à leur propre initiative, Villehardouin et ses compagnons estimèrent que, des trois villes désignées, Venise était celle qui leur offrirait le plus de ressources. Ils partirent sans retard, probablement dans les premiers

jours de l'année 1201, et arrivèrent à destination le 10 février suivant.

Dès cette époque, Venise était une puissance; bâtie depuis quelques siècles seulement sur des îlots de vase où les populations venètes, fuyant devant l'invasion des Barbares, étaient venues se réfugier, elle avait grandi rapidement. Ne pouvant vivre que par le commerce, elle s'était emparée de la mer qu'elle disputait victorieusement aux Génois et aux Pisans; elle avait fondé des comptoirs sur tous les rivages de la Méditerranée, et les flottes bien armées qui sortaient de son arsenal protégeaient l'immense trafic qu'elle faisait en échangeant les produits de l'Orient contre ceux de l'Occident. Elle était riche et redoutable. Il n'y avait pas jusqu'à la forme de son gouvernement qui ne contribuât puissamment à sa prospérité. Le pouvoir politique était confié à un doge, mais celui-ci n'était que l'instrument des décisions d'un grand et d'un petit Conseil. Bien que, dans les circonstances graves, les mesures prises dussent être soumises à la ratification du peuple, ces deux assemblées étaient, en réalité, les véritables maîtresses de la République.

Recrutés au sein d'une aristocratie puissante et riche, dont le négoce était la principale occupation, les Conseils subordonnaient tout au développement commercial et maritime de leur patrie. Les tendances de ce gouvernement oligarchique étaient bien connues. A plusieurs reprises, durant les croisades, les papes avaient pu, non sans raison, se plaindre de la Sérénissime République. En effet, les Vénitiens, plus soucieux de recueillir des profits ou d'obtenir des privilèges commerciaux que de servir la cause de Dieu, n'interrompaient pas, pendant les Guerres saintes et malgré les défenses répétées du Saint-Siège, leurs relations

toujours très fréquentes et très lucratives avec les pays musulmans, se bornant à s'associer, dans la mesure de leurs intérêts, aux expéditions d'Outremer. Aussi Innocent III voyait-il avec un déplaisir manifeste les ambassadeurs recourir à Venise plutôt qu'à Gênes et à Pise; il redoutait, pour le sort futur de la croisade, l'esprit mercantile et le patriotisme égoïste des Vénitiens. L'avenir devait justifier ces craintes, mais les ambassadeurs, bien loin de les concevoir, pensaient trouver, au contraire, de grandes facilités pour l'accomplissement de leur mission dans cette avidité pour le gain de gens « toujours absorbés par les soins de leur marine et de leur négoce. » N'était-ce pas une fructueuse opération commerciale que de fournir, sous la garantie des plus opulents barons, une flotte à une armée croisée ?

En 1201, au moment de l'arrivée des ambassadeurs français à Venise, la magistrature suprême de la République était occupée, depuis 1192, par Henri Dandolo. Une vie tout entière consacrée à sa patrie, des services éminents, une habileté consommée avaient fait attribuer, à quatre-vingts ans, la dignité de doge à ce vieillard aveugle dont l'âge n'avait affaibli ni les facultés ni l'énergie. Neuf années s'étaient écoulées depuis lors, et, pendant ce temps, il avait acquis une influence personnelle considérable devant laquelle, si jaloux qu'ils fussent de leur autorité, les Conseils s'inclinaient. Sa cécité même le rendait plus populaire. En l'écoutant, on se souvenait qu'il avait perdu la vue à la suite de violences exercées sur lui en 1172, alors qu'ambassadeur de Venise à Constantinople, il avait été victime de l'empereur Manuel pour avoir trop courageusement protesté contre les exactions dont ses compatriotes étaient accablés. Comme sa voix ne

s'élevait jamais que pour soutenir des propositions avantageuses à la République, il semblait que la patrie même parlât par sa bouche. Il était donc de la plus haute importance d'obtenir son appui; les ambassadeurs eurent cette bonne fortune et purent ainsi mener rapidement les négociations.

Il paraît inutile d'entrer ici dans le détail des pourparlers engagés alors; le texte du traité a été conservé*, et il y aurait bien peu de renseignements à ajouter à ceux que Villehardouin a fournis. Il suffira de dire que les efforts des délégués enlevèrent l'approbation des deux Conseils qui souscrivirent aux conditions suivantes :

Venise prit l'engagement de réunir, à la date du 24 juin 1202, un nombre de navires suffisant pour transporter en Égypte, ou sur tout autre point où elle voudrait se diriger, une armée de quatre mille cinq cents chevaliers avec leurs montures, neuf mille écuyers et vingt mille sergents à pied, ainsi que la quantité de vivres nécessaire à la nourriture des troupes pendant neuf mois.

Pour effectuer cet armement, les Vénitiens réclamèrent d'abord cent mille marcs d'argent du poids de Cologne, c'est-à-dire environ cinq millions neuf cent mille francs, si l'on estime à cinquante-neuf francs la valeur monétaire du marc. La somme parut trop élevée aux délégués, et, après discussion, l'accord s'établit sur le chiffre de quatre-vingt-cinq mille marcs ou cinq millions quinze mille francs, payables en plusieurs termes ainsi fixés :

Au 1er août 1201, quinze mille marcs ou huit cent quatre-vingt-cinq mille francs;

* V. Muratori. *Rerum italicarum Scriptores,* t. XII, pp. 325 et 326.

Au 1er novembre 1201, dix mille marcs ou cinq cent quatre-vingt-dix mille francs;

Au 2 février 1202, une somme égale;

En avril 1202, cinquante mille marcs ou deux millions neuf cent cinquante mille francs.

De plus, les Vénitiens, comprenant qu'il était de leur intérêt de s'associer étroitement à une entreprise qui pourrait devenir extrêmement avantageuse à leur commerce, proposèrent, par une clause spéciale, d'équiper à leurs frais cinquante galères armées, pourvu qu'on attribuât à la République la moitié de toutes les conquêtes faites par les contractants pendant la durée de l'alliance. Ni le maréchal ni ses compagnons ne soupçonnèrent le danger que cet engagement pourrait présenter, et ils s'empressèrent de l'accepter.

Aussitôt le traité conclu, le peuple fut convoqué dans l'église Saint-Marc, afin de lui donner sa sanction. Là, devant la foule assemblée, Villehardouin se fit, dans un discours dont il a laissé l'analyse, l'interprète de ses compagnons; puis, à son tour, Dandolo, montant au *lutrin*, proposa l'alliance de Venise avec les Francs. La cause était gagnée d'avance; l'intervention personnelle du vieux doge entraîna l'approbation générale : « Nous l'octroyons! nous l'octroyons! » s'écria le peuple tout d'une voix, avec un tel tumulte qu'il semblait que la terre fondît. Ce fut là une scène grandiose, et, en la racontant dans sa *Chronique*, on sent que le maréchal retrouve, pour la peindre, un souvenir vivant de la profonde émotion qui, à ce moment critique, faisait battre tous les cœurs. Point n'est besoin, tant le tableau est animé, d'une grande imagination pour rendre la vie et le mouvement à sa description, pour entendre, malgré les entraves qu'une langue encore dans l'enfance

impose à l'expression de la pensée, les échos affaiblis d'une éloquence chaleureuse, persuasive et convaincue.

Il ne restait plus à remplir, après l'approbation populaire, que des formalités accessoires. Le traité, qui porte la date du 4 avril 1201, fut scellé des sceaux des contractants et confirmé, de part et d'autre, par des serments solennels prêtés sur des reliques, sous la réserve de la sanction du pape. Puis, tandis que les plénipotentiaires latins empruntaient à des banquiers cinq mille marcs exigés par les Vénitiens à titre d'avances, le doge faisait « crier son ban par tout Venise, que nul Vénitien ne fût si hardi qu'il allât en nulle marchandise, ains qu'ils aidassent tous à faire la flotte *. »

Les ambassadeurs reprirent alors la route de France, accompagnés d'un Vénitien chargé de rapporter aux autorités de la République la ratification des principaux chefs de la croisade. A Plaisance, laissant Villehardouin et Alard Mackerel poursuivre directement le voyage, ils se dirigèrent sur Pise et Gênes, afin de réclamer aussi le concours de ces deux villes. Ce fut peine inutile; ni les Pisans, ni les Génois ne pouvaient favoriser une entreprise à laquelle les Vénitiens prenaient une si grande part. En présence de ces refus, Innocent III n'avait plus à tenir compte de ses préférences personnelles; il donna son approbation au traité, mais, à coup sûr, moins volontiers que ne l'affirme le maréchal de Champagne.

Pendant ce temps, ce dernier hâtait son retour. Sur

* Robert de Clari, *La Prise de Constantinople*, § VII. Nos citations ont été traduites sur le texte publié par Charles Hopf dans ses *Chroniques greco-romanes*, Berlin, 1873.

la route, il croisa le comte de Brienne qui, accompagné d'une troupe nombreuse de chevaliers champenois, allait en Sicile soutenir les droits au trône de sa femme, fille du roi Tancrède. En se séparant pour courir au-devant de destinées si différentes, Gautier de Brienne et Geoffroi de Villehardouin pensaient se réunir bientôt et combattre ensemble les infidèles; la fortune en décida autrement. Tandis que le maréchal de Champagne, parti pour délivrer la Terre sainte, devenait, contre toute attente, grand dignitaire d'un empire latin fondé à Constantinople, le comte, retenu en Sicile, combattait, avec l'appui du pape, contre les Allemands et finissait par succomber dans cette lutte. Mais qui donc alors pouvait prévoir de pareils événements? Les deux compatriotes avaient pleine confiance dans le succès de la croisade. Villehardouin pressa sa marche; il est cependant probable qu'il passa par la principauté de Montferrat, vit le marquis Boniface, lui raconta « tout ce qu'ils avaient fait et ordonné à Venise*, » et noua avec lui de premières relations destinées ensuite à se transformer en une affection profonde et dévouée.

Lorsqu'ils atteignirent, dans les premiers jours de mai, les frontières de la Franche-Comté, Villehardouin et Alard Mackerel informèrent les croisés de leur approche, et le maréchal, pressé de faire connaître à son suzerain le succès des négociations, se rendit promptement à Troyes. Une grande douleur l'y attendait; il trouva Thibaut gravement malade. Pourtant le noble prince éprouva une si vive satisfaction des bonnes nouvelles rapportées d'Italie, qu'il voulut « chevaucher. » Funeste imprudence, car « il ne che-

* *Le Livre de la Conquête de Morée*, p. 8, édition Buchon.

vaucha jamais plus que cette fois, » et, tandis que Villehardouin le quittait pour se rendre à une assemblée générale des chefs croisés, il s'alitait pour ne plus se relever.

L'assemblée de Corbie eut lieu vers le milieu de mai. Le traité conclu à Venise y fut soumis à l'approbation des assistants, qui ratifièrent les conditions arrêtées entre leurs délégués et la République; ils songèrent ensuite à donner un chef suprême à l'armée. Les croisés prirent conseil entre eux, dit Robert de Clari, « pour savoir qui ils feraient leur capitaine et seigneur, si bien qu'ils prirent le comte Thibaut de Champagne, puis ils se séparèrent; chacun alla en son pays*. » Mais Thibaut ne devait pas jouir longtemps de l'honneur qui venait de lui être accordé.

A ce moment, en effet, le comte était condamné, et, se sentant perdu, il prenait ses dispositions dernières. Elles portent la trace des préoccupations qui, jusqu'à son dernier jour, assiégèrent son esprit; son testament attribue particulièrement cinquante mille livres au futur chef de la croisade, afin de lui permettre de conduire à bien la sainte entreprise, et assigne, en outre, différents legs à des vassaux ou à des amis nominativement désignés, sous condition expresse de prendre part à l'expédition. Quelques jours s'écoulèrent encore, puis Thibaut expira; il n'avait que vingt ans quand, selon les expressions de son épitaphe:

Terrenam quærens, celestem reperit urbem;
Dum procul huc petitur, obviat illa domi.

* *La Prise de Constantinople*, § 11.

III

Jusqu'alors, aucune difficulté sérieuse n'était venue entraver l'organisation de la croisade; la mort de Thibaut remit tout en question, car, lorsque les barons se séparèrent, après l'avoir accompagné à sa dernière demeure, ils ignoraient jusqu'au nom de celui qui pourrait les commander. Dans les mois qui suivirent, Villehardouin et les partisans les plus dévoués de la croisade se réunirent inutilement à plusieurs reprises pour faire choix d'un chef. Tous ceux à qui ils offrirent le commandement, comme Odon, duc de Bourgogne, Thibaut, comte de Bar, et d'autres encore sans doute, déclinèrent ce périlleux honneur. Il fallait cependant, à tout prix, mettre fin à cette situation critique, sous peine d'aboutir à un avortement complet. Un dernier parlement fut convoqué à Soissons pour le 1er août 1202. Les débats y furent longs et orageux; ils semblaient ne devoir donner aucun résultat satisfaisant, lorsque Villehardouin proposa de placer à la tête de l'armée le marquis Boniface de Montferrat. « Il y eut, dit-il, assez de paroles dites pour et contre, mais la fin de la délibération fut que tous tombèrent d'accord, grands et petits. » Cet accord, pourtant, fut moins unanime et moins spontané que ne l'affirme le maréchal; mais Boniface était le candidat du roi de France, dont Villehardouin ne fut, en cette circonstance, que le porte-parole, et la majorité des barons présents accepta ou subit le chef désigné à son choix par la volonté du suzerain.

Pour comprendre cette intervention, il est indispen-

sable d'exposer brièvement quels étaient, à la fin du XIIe et dans les premières années du XIIIe siècle, les rapports des deux plus grandes puissances de la chrétienté, l'Allemagne et la France, avec le Saint-Siège.

Bien qu'il n'eût pas à prendre directement parti dans la lutte du Sacerdoce et de l'Empire qui se poursuivait entre Innocent III associé à Othon de Brunswick et Philippe de Souabe élu roi des Romains, Philippe-Auguste fut naturellement amené à s'allier au dernier, parce que le premier s'appuyait sur ses deux adversaires les plus redoutables, Richard Cœur de Lion et Jean sans Terre. De plus, le roi de France n'entretenait avec Innocent III que des relations très peu cordiales et, s'il restait assez indifférent à la croisade, il devait saisir avec empressement l'occasion de servir les intérêts de son allié en facilitant l'élection d'un chef qui ne pouvait avoir les sympathies du Saint-Siège. Il faut reconnaître, d'ailleurs, que le choix du candidat proposé était très heureux. Certes, Boniface de Montferrat n'aurait pas été l'objet de la libre préférence des barons livrés à leur propre initiative, car l'armée comptait assez d'hommes éminents pour qu'il ne fût pas nécessaire d'aller chercher au delà des monts celui qui devait la commander, mais la difficulté de désigner parmi eux un chef dont l'autorité s'imposât à tous, expliquait qu'on eût recours à un étranger, et justifiait, pour beaucoup d'assistants, l'intervention de Philippe-Auguste.

Le marquis de Montferrat était lui-même un des chevaliers les plus renommés de son temps ; il s'était distingué en maintes circonstances. Des travaux récents, en lui restituant quelques-uns des exploits jusqu'ici attribués à son père, achèvent d'expliquer les raisons qui déterminèrent les croisés à le prendre

pour chef. En effet, contrairement à ce que presque tous les historiens ont allégué sur la foi de la *Chronique d'Ernoul* dont le texte a été mal transcrit, il ressort avec évidence des documents réunis par le P. Savio* que ce fut Boniface, et non Guillaume le Vieux, mort en 1183, qui assista à la bataille de Tibériade. Fait prisonnier par Saladin à la suite de ce désastre des armes chrétiennes, il fut échangé un an plus tard et revint dans le Montferrat, attendant quelque nouvelle occasion de donner carrière à cet esprit d'aventure commun à tous les membres de sa famille.

Bien peu de seigneurs au moyen-âge ont eu une existence plus glorieuse, plus étrange, plus agitée que Guillaume de Montferrat et que ses fils. Le vieux marquis, après s'être illustré dans les rangs du parti gibelin pendant les guerres qui ensanglantèrent l'Italie au XIIe siècle, avait passé la mer et vaillamment combattu les infidèles. Son fils aîné, Guillaume Longue-Épée, partit aussi pour la Palestine; il épousa Sibylle, fille du roi de Jérusalem Amauri, et il en eut un enfant, Baudouin V, qui devint roi à son tour. Le second fils de Guillaume le Vieux, Conrad, eut une destinée plus romanesque encore; il avait pris la Croix, mais, en se rendant en Orient, il s'était arrêté à Constantinople. Là, mettant son épée au service de l'empire grec, il avait puissamment contribué à réprimer la révolte de Branas. Isaac II, qui régnait alors, lui avait accordé la main de sa sœur Constance. Toutefois, cette gratitude fut de courte durée; Isaac, redoutant l'ambition de celui qui l'avait sauvé, songeait à le faire périr, mais Conrad, prévenu, se hâta de passer en Syrie.

* *Studi Storici sul marchese Guglielmo III di Monferrato ed i suoi figli*, pp. 27 et suivantes.

Animés par l'intérêt de solidarité familiale qui les unissait, les Montferrrat conservèrent un profond ressentiment de cette perfidie, et si Boniface, en 1202, adopta avec empressement le projet qui consistait à diriger son armée sur Byzance, « c'est qu'il se voulait venger d'un méfait que l'empereur de Constantinople, qui tenait l'empire, lui avait fait*. » Mais Conrad n'existait plus quand son frère le vengea. A peine arrivé en Syrie, il s'était enfermé dans Tyr et, là, il avait repoussé toutes les attaques de Saladin. Un second mariage avec Isabelle, héritière de Jérusalem, venait de lui conférer des droits à la possession de ce royaume, lorsqu'il périt assassiné. Un autre frère de Conrad, Regnier, n'était ni moins vaillant ni moins aventureux; comme lui, il prit du service à Byzance, fut créé César, épousa Marie, fille de l'empereur Manuel, et reçut en don le royaume de Salonique; mais il mourut avant d'avoir pu visiter ses États.

Tant d'exploits et de prouesses de chevalerie avaient fait connaître par toute l'Europe les noms de Guillaume le Vieux et de ses fils; ils plaidaient, Philippe-Auguste et Philippe de Souabe le savaient bien, en faveur de Boniface et lui conciliaient la majorité des suffrages des croisés réunis à Soissons, tandis que les opposants étaient réduits à l'impuissance, faute d'un prétexte suffisant pour empêcher ce choix. Le pape lui-même, si mécontent qu'il fût de voir le commandement de l'armée croisée remis à un adversaire de sa politique en Italie, ne pouvait exprimer sa juste méfiance sans risquer d'être accusé d'ingratitude envers une famille qui, depuis un demi-siècle, n'avait pas cessé de rendre d'éminents services à la cause de la

* Robert de Clari, *La Prise de Constantinople*, § XXXIII.

chrétienté. La nomination de Boniface de Montferrat était donc un important succès pour les deux princes, seulement, pour en tirer tout le parti désirable, il fallait se hâter.

Effectivement le temps pressait. On était déjà en août, et le traité conclu avec Venise stipulait que l'armée devait être réunie au port d'embarquement pour le mois de juin suivant. Sans plus de retard, les barons désignèrent « de bons messages* » pour aller porter à Boniface les propositions des croisés. Boniface se trouvait à Saluces lorsque les ambassadeurs le rejoignirent; il leur fit quelques observations à la bonne foi desquelles il est difficile de croire, car il ne semble pas possible que son nom ait été mis en avant sans que ses partisans se fussent, tout d'abord, assurés de son consentement. Enfin, il fut convenu que le marquis viendrait s'entendre en personne avec les croisés dans une assemblée générale convoquée, pour le commencement de septembre, au même lieu que la précédente.

A l'époque fixée, Boniface, après avoir passé par Paris, où il eut plusieurs entrevues avec Philippe-Auguste, arrivait au rendez-vous. Un grand nombre de barons l'y avaient précédé; ils se portèrent à sa rencontre pour lui faire honneur, et, le 8 du même mois, il recevait pour la seconde fois, en grande pompe, dans l'église de l'abbaye Notre-Dame de Soissons, la Croix des mains de l'évêque Névelon de Cherisi.

Cette sorte d'investiture religieuse consacra définitivement le marquis comme chef de l'armée chrétienne. Il reçut alors la moitié de la somme léguée

* Robert de Clari, *La Prise de Constantinople*, § III.

par le comte de Champagne « à celui qui, après lui, serait capitaine et sire des croisés » pour « mettre où les croisés voudraient*, » puis il se rendit au Chapitre général de l'ordre de Cîteaux, afin d'y chercher comme une seconde confirmation de ses pouvoirs et d'obtenir qu'on lui délivrât l'argent nécessaire au paiement des termes échus de la dette contractée vis-à-vis de Venise. C'était, en effet, à Cîteaux, que Foulques de Neuilli et ses coopérateurs déposaient les aumônes recueillies pour subvenir aux frais de la croisade; il se trouvait là des sommes considérables, et, bien qu'aucun chroniqueur ne le dise, il est évident qu'elles suffirent à opérer les premiers versements exigés par les Vénitiens.

La réunion de ce Chapitre général était toujours un événement, et les circonstances lui donnaient une importance encore plus grande, puisqu'il s'agissait d'y débattre l'organisation de la croisade en présence même du chef de l'expédition. Une foule innombrable s'était rendue à Cîteaux, et bientôt on y vit arriver le principal promoteur de la sainte entreprise. Une fois de plus, Foulques de Neuilli réussit à toucher tous les cœurs; mais jamais l'éloquence entraînante du prédicateur n'obtint un succès plus complet que celui qu'il remporta, lorsque, ayant pris lui-même la Croix dans l'assemblée du Chapitre, il sortit pour parler au peuple dont la multitude entourait le monastère et se pressait aux portes. A ce moment, riches, nobles, bourgeois, paysans, sans distinction de sexe ni d'âge, se précipitent sur ses pas pour recevoir de lui le signe qui les enrôlait au service de la croisade. Ce fut un enthousiasme général que constatent les chroniqueurs con-

* Robert de Clari, *La Prise de Constantinople*, § 11.

temporains et qui est confirmé par le témoignage de Villehardouin; il cite en effet les noms de plusieurs chevaliers qui s'engagèrent à Cîteaux sous l'étendard de la Croix.

Il semblait, d'après ce qui venait de se passer en Bourgogne, que les événements dussent suivre leur cours naturel. Comment eût-on pu douter du succès? L'armée avait enfin un chef; les prédications, poursuivies avec la plus vive ardeur par Foulques de Neuilli en France et par Martin Litz en Allemagne, recrutaient partout de nouveaux soldats; l'argent affluait, et le trésor de Cîteaux procurait les sommes nécessaires pour s'acquitter des engagements contractés avec Venise. La confiance générale allait pourtant être trompée. A ce moment même, le chef de la croisade songeait, d'accord avec Philippe-Auguste et Philippe de Souabe, à détourner l'armée, dont il avait le commandement, des rives de l'Égypte, de la Syrie et de la Palestine, pour la faire concourir à des desseins essentiellement politiques qui n'avaient qu'un rapport bien lointain avec l'objet primitif de l'expédition.

IV

Bien qu'à l'issue du Chapitre général de Cîteaux tenu le 14 septembre, rien ne semblât plus devoir retenir en France Boniface de Montferrat, il resta pourtant près de Philippe-Auguste jusque vers la fin de novembre, et, seulement alors, on le voit, non sans surprise, se diriger vers Haguenau, où se trouvait Philippe de Souabe, au lieu d'aller dans ses domaines et à Rome. Ce prince et Boniface y passent ensemble les

fêtes de Noël, puis se rendent à Halle le 1er janvier 1202 ; ils ne se séparent qu'à la fin du mois, et, tandis que Philippe demeure en Allemagne, Boniface se met en route pour l'Italie. Que pouvait donc faire, pendant un si long séjour, le chef de la croisade près du roi des Romains excommunié ? Innocent III, éclairé plus tard sur le fait de ses intrigues, le dit en termes formels : « Boniface concluait avec Philippe un traité en vertu duquel l'armée des croisés devait rétablir le jeune Alexis sur le trône de Constantinople*. » Le doute n'est pas permis en présence de l'affirmation si catégorique du pontife intéressé à connaître, dans tous les détails, ce qui se passa alors entre eux. Mais pour bien comprendre les événements pendant lesquels la quatrième croisade se trouva si étroitement mêlée à l'histoire de l'empire grec, il est nécessaire de dire quelques mots des révolutions dont Constantinople avait été le théâtre durant les vingt dernières années du XIIe siècle.

Des intrigues de palais, des révoltes de la populace intronisaient et détrônaient les empereurs à Byzance. Lorsqu'il mourut en 1180, Manuel Comnène laissa le trône à un enfant, Alexis II, qu'il avait marié à une sœur de Philippe-Auguste, Agnès de France. Le cousin de Manuel, Andronic, obtint d'être associé à l'empire et s'attribua la régence; mais à peine un mois s'était-il écoulé, qu'il faisait étrangler son pupille dont il s'empressait d'épouser la veuve, bien qu'elle n'eût que huit ans.

Pour affermir son pouvoir, Andronic fit mettre à mort, emprisonner ou aveugler tous les membres de la famille impériale qui lui portaient ombrage; Isaac

* *Gesta*, n° 83

L'Ange et son frère Alexis échappèrent seuls à sa fureur; l'un et l'autre étaient réservés à l'empire qu'Isaac occupa le premier. En effet, les débauches et les cruautés d'Andronic soulevèrent contre lui un tel dégoût ou lui suscitèrent tant de haines, qu'au bout de cinq ans de règne, un incident sans importance suffit pour le précipiter du trône. Isaac, menacé de mort par un favori du prince, Hagiochristophorite, le tue et court chercher un refuge à Sainte-Sophie. Le peuple le suit, le salue de ses acclamations, puis, au milieu du désordre causé par l'événement, une voix le proclame empereur. Andronic, pendant ce temps, chassait au delà du Bosphore. Aussitôt qu'il est informé de ce qui se passe, il rentre en toute hâte à Constantinople; mais voyant sa cause perdue, il cherche son salut dans la fuite. Vaine tentative; il tombe entre les mains de la multitude qui lui fait expier sa tyrannie par un long et ignominieux supplice.

Parvenu ainsi au trône à la suite d'une émeute, Isaac, que nos chroniqueurs appellent Kursac ou Sursac par l'altération des deux mots grecs Κυρ Ισαακ (sire Isaac), conserva l'empire pendant dix ans (1185-1195). Il réussit d'abord à se concilier la faveur des Grecs, mais, s'il ne se souilla pas de crimes et de débauches comme son prédécesseur, il s'attira par sa faiblesse, sa vanité, sa duplicité, jointes à une insatiable avarice, des inimitiés irréconciliables. Combien de fois ne trahit-il pas les Latins! Tandis qu'il prodiguait à Frédéric Barberousse les assurances de la plus fidèle amitié, il tramait la perte des Allemands avec le sultan d'Icône, ou bien il écrivait à Saladin pour se vanter d'avoir mis les croisés hors d'état de lui nuire; après avoir, par terreur, comblé Conrad de Montferrat de

richesses et d'honneurs, il le contraignait, pour sauver sa vie, à se réfugier à Tyr; il se jouait des papes en engageant avec eux des négociations qu'il savait ne pas pouvoir aboutir, sous prétexte d'amener une union religieuse entre Byzance et Rome. Isaac ne montrait pas moins de perfidie et de lâcheté envers ses propres sujets. Plus d'une fois, des ambitieux, levant l'étendard de la révolte, avaient, en s'appuyant sur le peuple, mis l'empereur à deux doigts de sa perte. Il avait pourtant réussi à réprimer les soulèvements lorsque, en 1195, il trouva dans sa propre famille celui qui devait le détrôner.

Alexis, comme son frère Isaac, avait échappé aux fureurs d'Andronic, et, au moment de la révolution qui substituait un L'Ange à un Comnène, il avait été chercher un refuge chez les musulmans. Aussitôt rappelé à Constantinople, il avait été investi des plus hautes fonctions et des dignités les plus considérables de l'État. « Alors, dit fort bien Robert de Clari, il s'enorgueillit fort de cette puissance qu'il avait, car les gens de tout l'empire lui attribuaient trop de renommée et le redoutaient parce qu'il était frère de l'empereur et que l'empereur l'aimait tant*. » Cet orgueil lui inspira le désir de s'élever plus encore, et, excité par « l'attisement** » de sa femme Euphrosyne, il n'aspira à rien moins qu'à usurper le pouvoir suprême.

Après quelques années de règne, Isaac II avait amassé contre lui de redoutables haines. Tandis que Frédéric Barberousse, outré de sa perfidie, songeait à s'emparer de Constantinople et pressait le pape de

* *La Prise de Constantinople*, § XXVII.

** *Eracles*, livre XXIII, chap. XV.

prêcher une croisade contre les schismatiques, les Grecs, de leur côté, reprochaient à l'empereur ses complaisances pour les Latins. Alexis surveillait attentivement ces progrès de désaffection générale et groupait les mécontents autour de lui. Les temps étaient mûrs pour une autre révolution; elle allait éclater tout à coup.

Depuis longtemps déjà, l'empire était en guerre avec les Bulgares; en 1194, Isaac avait voulu se mettre lui-même à la tête de l'armée qui devait les combattre. Pris de terreur au moment d'en venir aux mains, il s'était enfui, laissant ses troupes affronter sans lui le choc des Barbares qui les vainquirent complètement et s'emparèrent du trésor impérial. Malgré cet échec, Isaac, par vanité, voulut l'année suivante reprendre en personne le commandement. C'était aller au-devant d'un nouveau désastre. Pour l'éviter, les généraux résolurent d'arracher le sceptre des mains d'un souverain aussi lâche qu'incapable et de revêtir son frère Alexis de la pourpre. Un jour, pendant qu'Alexis se livrait au plaisir de la chasse, les principaux chefs militaires l'entourent tumultueusement, l'entraînent dans la tente impériale et le proclament empereur.

Cette nouvelle révolution prit Isaac à l'improviste; il accourut, chercha à faire rentrer les insurgés dans le devoir, mais il ne trouva devant lui que des ennemis. Pour échapper à la mort, il fallut fuir. Un sort plus cruel que la perte de la vie lui était réservé; il avait déjà gagné Stagyre, en Macédoine, et il se croyait hors d'atteinte, lorsqu'il fut trahi par son hôte et livré à Alexis. Le souvenir des bienfaits dont Isaac l'avait comblé, son ambition satisfaite, les liens du sang, tout aurait dû le détourner de commettre un crime odieux; mais avec la nature perverse d'Alexis, il ne fallait

compter sur aucun sentiment de générosité. Il fut impitoyable; il ordonna qu'on crevât les yeux à Isaac et qu'on le jetât en prison avec son fils Alexis le Jeune.

Alexis le Jeune n'était encore qu'un enfant; on ignore la date de sa naissance et le nom de sa mère. La plupart des historiens s'accordent pourtant à déclarer qu'il était Porphyrogénète, c'est-à-dire né après l'avènement d'Isaac. Cet enfant ne pouvait porter ombrage à Alexis III; celui-ci lui témoigna même une grande bienveillance et crut, en outre, qu'il était inutile d'exercer sur Isaac, que sa cécité devait rendre peu redoutable, une surveillance bien active. Ce fut une grave imprudence dont il eut bientôt à se repentir.

Isaac II, plus énergique dans la mauvaise fortune que prévoyant sur le trône, mit à profit la liberté relative dont il jouissait dans le *Diplokionion* pour s'informer de ce qui se passait à la cour. Il savait qu'Alexis et Euphrosyne n'avaient pas tardé à soulever contre eux le mépris des grands et la haine du peuple. En proclamant son frère, l'armée avait cru trouver un chef qui la conduirait à la victoire; mais ce chef songeait plus à traiter avec les ennemis qu'à les combattre, et Bulgares ou Musulmans assaillaient impunément les provinces de l'empire. Il savait que le peuple, accablé d'impôts pour satisfaire aux goûts de prodigalité sans mesure de son maître, était mécontent; il savait qu'à deux reprises, Conto-Stephan d'abord, Jean Comnène ensuite, avaient été sur le point de s'emparer du sceptre impérial. Peut-être était-il possible de tirer parti de cette irritation générale; Isaac l'espéra, mais, aveugle et impopulaire comme il l'était, il ne pouvait compter sur le concours des Grecs; il résolut donc

d'implorer l'appui des étrangers, et, en particulier, l'assistance de sa fille Irène.

Veuve en premières noces de Roger de Sicile, Irène avait épousé, en 1196, Philippe de Souabe. Une affection mutuelle très vive était née de cette union contractée par politique, et la grande popularité dont la princesse jouissait en Allemagne, où on lui avait donné le doux surnom de « colombe sans fiel et rose sans épines, » ne lui avait pas fait oublier sa patrie d'origine. Elle mit donc tout son dévouement, toute sa vive intelligence et tout son cœur à nouer entre Philippe et Isaac, par l'intermédiaire de Marguerite de Hongrie, une correspondance active dans le but de servir les intérêts de son père et de son frère, mais elle comprit bientôt que ces intérêts ne pourraient être utilement soutenus que si un représentant autorisé venait les défendre en Occident. Pour exciter la pitié, pour faire valoir des droits méconnus, qui pouvait être plus éloquent que l'une des victimes de l'usurpateur, le jeune Alexis, âgé alors d'environ quinze ans ? Irène et Marguerite résolurent donc de profiter des facilités que leur offrait la bienveillance impériale pour faire évader le prince et pour l'envoyer près de Philippe de Souabe, en Allemagne.

Le plan de cette évasion préparée de longue main réussit à souhait. Grâce au concours des Pisans, restés reconnaissants à Isaac des faveurs ou des privilèges qu'il leur avait octroyés pendant son règne, le jeune Alexis, déguisé, selon les uns, en matelot italien, caché, selon les autres, dans un tonneau à double fond, put tromper la surveillance impériale, puis, accompagné de son précepteur et de quelques Grecs, s'embarquer sur une grosse cogue pisane qui ramenait en Italie le

vicomte Riniero de Sagalari et le jurisconsulte Ildebrando de Famigliati.

A la fin du mois de mai 1201, le fugitif débarquait à Ancône et se rendait aussitôt en Allemagne où il rejoignait, à la fin de juillet suivant, Philippe de Souabe et Irène, alors en résidence à Wurtzbourg. A ce moment, il est vrai, on ne pouvait prévoir la nomination de Boniface de Montferrat au commandement de la croisade; cependant, en préparant cette nomination, le roi des Romains songea, sans doute, à mettre une armée latine au service du prétendant. Quoi qu'il en soit, si cette pensée ne germait pas dès lors dans l'esprit de Philippe et d'Irène, elle leur fut suggérée par l'arrivée de Boniface au mois de décembre 1201, et ils s'en ouvrirent à lui, avec toutes les précautions nécessaires pour faire réussir cette délicate négociation. Boniface, le pape Innocent le déclare, n'accepta pas sans hésitation de s'associer aux desseins des souverains allemands, mais ceux-ci surent si bien le circonvenir qu'il finit par les adopter complètement et, à partir de cet instant, il contribua de toute son habileté à en assurer le succès, en recherchant avec ces princes les conditions les plus propres à entraîner l'adhésion des croisés. Ces conditions sont connues : on se bornerait à présenter le détour sur Constantinople comme un simple délai apporté à l'exécution de la Guerre sainte, un retard profitable à l'expédition, puisque Isaac et Alexis, aussitôt rentrés en possession du pouvoir suprême à Byzance, s'empresseraient de mettre largement au service de l'armée chrétienne d'abondantes ressources financières, militaires et maritimes, sans oublier d'acquitter leur dette de reconnaissance personnelle envers leurs alliés occidentaux par l'octroi de lucratifs privilèges, de hautes dignités et par le don de

possessions territoriales ou de fortes sommes d'argent. L'esprit d'aventure et l'appât de semblables avantages pouvaient séduire une partie des croisés; l'espoir d'obtenir, pour la guerre, le concours des Grecs pouvait en décider d'autres. Il était douteux, cependant, qu'il fût possible de convaincre ceux qui ne s'étaient enrôlés que par ferveur religieuse; il était moins sûr encore que le pape acceptât facilement les propositions de Philippe, d'Irène et de Boniface : de là, la nécessité, pour eux, de dissimuler jusqu'à la fin leurs véritables projets et de s'efforcer d'y convertir Innocent III, en lui faisant espérer que le détour sur Byzance servirait à réaliser un de ses vœux les plus chers, l'union des deux Églises de Rome et de Constantinople. Philippe de Souabe l'avait bien compris, aussi faisait-il de cette union la condition, pour ainsi dire forcée, de la coopération des Latins, et l'auteur du *Livre de la Conquête de Morée*, s'il ne s'est pas conformé à la réalité historique en mettant les arguments du duc de Souabe sous forme de discours, les a néanmoins bien résumés lorsqu'il fait dire au jeune Alexis* :

« Beau neveu, vous voyez bien comment votre oncle vous a déshérité de votre empire, et j'ai certaines nouvelles comme quoi les hauts hommes de France ont entrepris un grand passage de pèlerins pour passer en la sainte terre de Jérusalem; de quoi il me semble que, si notre saint père le pape leur voulait faire le commandement de laisser ce voyage et d'aller à Constantinople, alors il vous pourrait bien remettre en votre empire. Mais je ne me doute que d'une chose pour laquelle le pape ne le voudra faire, car je sais bien que vos Grecs se sont rébellés envers la sainte

* Pages 10 et 11 de l'édition Buchon.

église de Rome. Donc, si vous me voulez garantir que, si les pèlerins vous mettaient en votre empire, vous fissiez que dorénavant vos Grecs fussent obéissants à la loi de Rome, et si vous vous engagiez à payer la dépense que les Français feraient pour vous en ce voyage, et ensuite à aller avec eux au royaume de Jérusalem, à les accompagner un an et à guerroyer contre les ennemis de la croix, alors je ferais une prière à notre saint père le pape de faire ledit commandement. »

Obtenir, en effet, que le pape fît « ledit commandement, » était le point principal. L'appui du Saint-Siège pouvait être d'une telle importance que Philippe et Boniface résolurent de ne rien ménager pour l'obtenir. Ils décidèrent donc qu'Alexis irait, en personne, plaider sa cause à Rome. Le jeune prince vint se jeter aux pieds du pape pour lui demander de protéger sa faiblesse et de défendre ses droits. Reçu dans une audience publique à laquelle assistaient les cardinaux et la noblesse romaine, le fils d'Isaac II garda, sans doute, le silence sur les affaires qui étaient le véritable but de son voyage, mais, dans les entretiens qui durent suivre cette entrevue solennelle, Alexis, conformément aux instructions de son beau-frère, fit luire aux yeux du pape l'espoir qu'une restauration aurait pour conséquence l'union des deux Églises.

Si quelque chose pouvait influer sur l'esprit d'Innocent III, c'était, à coup sûr, cette perspective séduisante. Depuis longtemps, en effet, le pape, sans se laisser décourager, poursuivait avec Constantinople des négociations incessantes pour mettre fin au schisme, et, de son côté, l'empereur déployait autant de finesse que de mauvaise foi à le duper. En acceptant les propositions du jeune Alexis, le pape tranchait

toutes les difficultés; aussi semble-t-il qu'il ait hésité à les repousser. Boniface de Montferrat, averti de ses perplexités, s'empressa, en mars 1202, d'arriver à Rome; il était, en apparence, chargé de protester, au nom des seigneurs allemands, contre l'excommunication dont le roi des Romains avait été frappé; il venait, en réalité, appuyer les efforts du prétendant.

Il était trop tard. Soit que le pape se leurrât de l'espérance que les négociations, alors activement poursuivies avec Constantinople, dussent aboutir, soit qu'il fût mis en défiance par l'intervention si peu dissimulée de son ennemi Philippe de Souabe dans les affaires de la croisade, soit enfin qu'il se fît un cas de conscience de diriger contre des chrétiens, même schismatiques, une armée levée pour la délivrance du Saint-Sépulcre, il avait pris son parti lorsque Boniface se présenta devant lui. Il opposa, tout à coup, un refus péremptoire aux propositions du jeune Alexis, et, s'il fit un accueil personnellement bienveillant au marquis, il refusa de prêter l'oreille à tous les projets qui ne se rapportaient pas exclusivement à l'expédition d'Outremer.

Politique habile et intelligent, Montferrat comprit qu'il était inutile d'essayer de faire revenir Innocent III sur une décision catégoriquement exprimée; mais, non moins tenace qu'habile, il résolut de poursuivre l'exécution des desseins arrêtés avec Philippe en se passant du concours du pape, ou même en agissant malgré lui, soucieux seulement d'obtenir quelque assurance verbale, quelque engagement qui, le cas échéant, pût lui servir d'excuse ou de prétexte pour justifier sa conduite ultérieure. A cet égard, il fut plus heureux que dans ses démarches précédentes. Un jour, dans un entretien particulier, Innocent III lui

THE UNIVERSITY

recommanda d'éviter, à tout prix, que l'armée croisée vînt à se séparer; parole imprudente dont le pontife ne pouvait alors peser les graves conséquences, mais que le marquis n'eut garde d'oublier. Quoi qu'il en soit, Boniface et Alexis jugèrent inutile de prolonger leur séjour à Rome; ils prirent congé du pape au mois d'avril 1202 et se retirèrent dans la principauté de Montferrat où, pendant le passage des troupes de croisés qui commençaient à arriver en Italie, ils nouèrent de nouvelles intrigues pour se faire accorder par l'armée l'adhésion que le chef de l'Église leur avait refusée.

V

Les négociations en Allemagne, les voyages à Rome de Boniface et d'Alexis, les débats avec Innocent III avaient exigé de longs mois; pendant ce temps, les croisés, ignorants des intrigues de leurs chefs, n'avaient d'autre pensée que d'accomplir leur vœu. Beaucoup s'embarquèrent sur une flotte réunie, à grands frais, dans les ports de la Flandre et placée sous les ordres de Jean de Neele, châtelain de Bruges, et de Nicole de Mailli.

« Ils s'en allèrent par les détroits de Maroc, dit l'*Eſtoire d'Eracles*, et prirent une cité sur les Sarrasins et y firent grand gain. Lorsqu'ils eurent pris cette cité, ils ne voulurent pas la garder, mais la donnèrent aux frères de l'Épée*; ils la mirent en état de défense et vinrent à Marseille hiverner**. »

* Les frères de Saint-Jacques de l'Épée étaient membres d'un ordre religieux et militaire espagnol.

** *Eracles*, livre XXVII, chap. v.

Les croisés qui avaient fait choix de la route de terre pour se rendre à Venise, songeaient aussi au départ. Vers la Pentecôte, célébrée cette année-là le 2 juin, la plupart des pèlerins français quittèrent leur pays que beaucoup ne devaient plus revoir, mais, en se séparant de leurs parents et de leurs amis, ils étaient soutenus par le sentiment du devoir et par leur ferveur religieuse; aussi presque tous, pour attirer sur eux la protection divine ou pour se conformer à une pieuse tradition, distribuèrent-ils de généreuses libéralités aux églises. Villehardouin n'y faillit pas : on possède encore la charte par laquelle, avec l'approbation de son épouse, Cane, et de ses fils, Érard et Geoffroi, le maréchal, « sur le point d'entreprendre le voyage de Jérusalem pour le salut de son âme, comme pour celui des âmes de son épouse et de ses enfants, donne en aumône à l'église de Quincy, à titre de possession perpétuelle, une terre située près du puits de Chaserey *. »

Blanche de Navarre avait été déclarée régente de Champagne et tutrice de son fils Thibaut le Posthume, alors âgé seulement de quelques semaines; Villehardouin l'aida de son expérience et de ses conseils. Après s'être mis en règle avec le ciel et avoir pris toutes les dispositions nécessaires pour assurer l'avenir des siens, il partit pour l'Italie par la Bourgogne. Les routes étaient couvertes de pèlerins qui franchissaient soit le mont Saint-Bernard, soit le mont Cenis, se dirigeant sur Vérone où ils se rencontraient avec les Allemands arrivant de leur côté par d'autres passages des Alpes, si bien que, selon l'expression de Gun-

* Charte publiée par M. d'Arbois de Jubanville dans la *Revue des Sociétés savantes*, 3e série, t. Ier.

ther, « une grande multitude y affluait de tous les points du monde. » Le jeune Alexis s'y trouvait déjà. Villehardouin a pu croire, faute de renseignements suffisamment exacts, que le jeune homme traversait seulement alors l'Italie pour se rendre en Allemagne et qu'il avait songé, sur le conseil des Pisans, à réclamer l'appui des Latins; on a vu que les choses ne s'étaient pas passées ainsi. La critique moderne accuse Villehardouin d'avoir ici, et dans quelques autres circonstances, sciemment altéré la vérité; cette accusation est bien grave, et, suivant qu'on l'admet plus ou moins, on accordera moins ou plus de confiance au témoignage historique du maréchal. Nous nous proposons de discuter plus tard tout spécialement ce point capital, en portant un jugement d'ensemble sur la *Conquête de Constantinople* et sur son auteur. Bornons-nous à dire ici qu'en affirmant que le jeune Alexis venait seulement de débarquer à Ancône, Villehardouin ne faisait que rapporter la version adoptée par la plupart des croisés. Il ne faut donc pas tirer de là une conclusion trop précipitée.

Le marquis de Montferrat, resté dans ses domaines, s'appliquait à convertir à ses desseins les principaux barons de l'expédition, tandis qu'à Vérone le jeune Alexis s'efforçait d'intéresser à son sort la foule des croisés qui traversaient la ville. En dépit des précautions prises pour tenir secrètes les négociations engagées, l'armée ne tarda pas à soupçonner quelques-unes des intentions de son chef. Beaucoup de ceux qui avaient pris la Croix, déjà assez mal disposés pour Boniface, s'arrêtèrent en chemin pour attendre les événements, ou se dirigèrent vers d'autres ports afin de s'embarquer sur des navires qui les transporteraient immédiatement en Syrie. Un instant, Louis,

comte de Blois, déjà arrivé à Pavie, songea à suivre cet exemple; mais Villehardouin, qui se trouvait alors au rendez-vous, vint en hâte à sa rencontre et n'eut pas trop de toute son éloquence pour le ramener avec lui. Si important que fût ce succès, il apportait pourtant un bien faible remède à la situation critique contre laquelle se débattaient les croisés qui, fidèles à la parole donnée, étaient arrivés à Venise.

Malgré tout, ceux-ci présentaient un effectif considérable; ils étaient pleins de zèle, dévoués à l'entreprise et remplis d'une confiance que la vue de la cité de saint Marc vint accroître encore, car Venise offrait à leurs regards surpris un spectacle dont rien, en Allemagne ou en France, ne pouvait leur donner la moindre idée, et qui fit sur leurs esprits une impression si profonde qu'on en retrouve la trace dans la narration de Robert de Clari.

« Quand tous les pèlerins furent assemblés en Venise, dit-il, et qu'ils virent la riche flotte qui était faite, les riches nefs, les grands dromons et les huissiers à mener les chevaux et les galées, ils s'en émerveillèrent beaucoup, ainsi que de la grande richesse qu'ils trouvèrent dans la ville *. »

Les Vénitiens ne laissaient pas longtemps les croisés jouir d'un spectacle qui excitait ainsi leur étonnement et leur admiration; à mesure qu'ils arrivaient, ils étaient transportés dans une des îles du Lido, Saint-Nicolas. « Là s'en allèrent les pèlerins, dit encore Robert de Clari, et dressèrent leurs tentes et se logèrent le mieux qu'ils purent **. » Peu importait que le campement fût mauvais, il s'agissait seulement,

* *La Prise de Constantinople*, § x.

** *La Prise de Constantinople*, § x.

croyait-on, d'un séjour de courte durée. On n'avait rien à refuser aux Vénitiens, et ceux-ci donnaient, pour justifier l'espèce d'internement dans lequel ils confinaient l'armée, une explication très acceptable. En faisant camper les pèlerins hors de la ville, disaient-ils, ils empêchaient les rixes de naître entre les étrangers et les citadins, et ils concentraient toutes les forces de la croisade sur un point isolé, afin de les tenir plus complètement sous la main de leurs chefs.

Ce n'était là pourtant qu'un prétexte; pour en agir ainsi, la Sérénissime République avait des raisons plus sérieuses, mais moins avouables. Elle traitait secrètement avec le calife du Caire, Malek-Adel; elle s'engageait à écarter les chrétiens des rives de l'Égypte, et, par surcroît, elle songeait à faire servir, pour la défense de ses intérêts particuliers, l'armée que le pacte de 1201 mettait à sa disposition. Pour obtenir de pareils résultats, il était indispensable qu'elle tînt les croisés dans une ignorance absolue de ses négociations et de ses projets, et, à cet effet, elle n'avait rien trouvé de plus expédient que de les interner dans un lieu d'où ils ne pourraient communiquer avec l'extérieur qu'autant qu'ils y seraient autorisés.

Il convient maintenant de faire connaître les mobiles de la conduite des Vénitiens.

La quatrième croisade avait déjà donné lieu à bien des intrigues; Boniface, Philippe de Souabe et Alexis avaient secrètement, et en dehors du pape, conclu un traité qui disposait, dans un intérêt particulier, de l'armée chrétienne; de leur côté, les Vénitiens employaient toute leur habileté politique à duper leurs alliés. En concluant le pacte de 1201, ils n'avaient eu d'autre but et d'autre préoccupation que de réaliser une fructueuse opération maritime; mais, si grands que fussent

les avantages stipulés, ils pouvaient ne pas compenser la ruine de leur commerce avec l'Orient et la perte des privilèges qu'ils avaient si laborieusement arrachés aux émirs musulmans. Il était peut-être possible de tout concilier par un expédient plus habile qu'honnête. On observerait à la lettre les clauses du traité en conduisant, comme il était convenu, les Francs outremer; seulement, on éviterait de diriger la flotte sur l'Égypte, avec laquelle la République avait déjà conclu plusieurs conventions commerciales, si le calife du Caire, Malek-Adel, frère de Saladin, consentait à reconnaître cet important service par l'octroi de privilèges nouveaux et d'avantages nombreux.

En gens pratiques, les Vénitiens s'empressèrent de mettre à exécution ce plan si savamment ourdi qu'on pourrait, pour ainsi dire, appeler du machiavélisme avant la lettre; deux ambassadeurs, Marino Dandolo et Domenico Michieli, partirent pour le Caire. De part et d'autre, on avait trop d'intérêt à s'entendre pour que les négociations fussent longues. Le 13 ou le 14 mai 1202, un traité était conclu par lequel la République, en échange de l'engagement implicite d'éloigner des rivages égyptiens les croisés qui ne s'engageraient pas à faire pacifiquement le voyage de Terre sainte, voyait s'accroître le nombre et l'importance des privilèges octroyés à ses nationaux. Presque aussitôt, Michieli et Dandolo reprirent la mer, accompagnés d'un émir du nom de Sead-Eddin. Deux mois environ étaient alors nécessaires pour effectuer la traversée; ce fut donc seulement dans la deuxième quinzaine de juillet que purent être échangées, avec le représentant de Malek-Adel, les ratifications définitives du traité secret qui portait, dès le début, un si rude coup à la croisade. A ce moment, les croisés

arrivaient au rendez-vous, et ils étaient aussitôt transportés dans l'île de Saint-Nicolas, en attendant que quelque prétexte pût être invoqué pour les y retenir longtemps. Ce prétexte ne tarda pas à se présenter, et les croisés eux-mêmes se chargèrent de le fournir, par l'impossibilité où ils se trouvèrent de remplir sur-le-champ tous les engagements qu'ils avaient contractés. Il n'y avait cependant pas là une raison suffisante pour inspirer aux Vénitiens des craintes sérieuses sur l'avenir de leur créance; des barons aussi puissants que le marquis de Montferrat, les comtes de Flandre et de Blois présentaient assez de garanties pour dissiper toute appréhension à cet égard; mais il fallait, pour le succès de leurs desseins, que les Vénitiens simulassent des inquiétudes. De là des exigences contre lesquelles la bonne volonté des croisés allait se briser.

D'après les conditions du traité de 1201, les croisés devaient, on s'en souvient, verser, au mois d'avril 1202, au trésor de la République, le complément de leur dette. Ce versement ne fut pas effectué, mais, comme les précédents, en dépit de quelques retards, avaient été opérés assez exactement, les Vénitiens ajournèrent leurs réclamations jusqu'au milieu du mois de juin, moins sans doute par bienveillance que pour attendre l'instant où les pèlerins, presque tous arrivés, se trouveraient plus complètement à leur discrétion. A ce moment, le doge se rendit dans l'île de Saint-Nicolas et demanda en termes très formels le paiement de la dette. On s'efforça aussitôt de le satisfaire; chacun fut mis en demeure d'acquitter sa quote-part du prix du passage, selon qu'il était chevalier, écuyer ou sergent. Beaucoup s'exécutèrent avec empressement, mais, d'une part, l'armée comptait dans ses rangs un

grand nombre de soldats qui ne possédaient aucune ressource, et, de l'autre, une partie de ceux qui auraient pu payer avait été mise en défiance par ce qu'on avait pu deviner des intrigues de Boniface; quelques-uns avaient gagné d'autres ports, ou bien attendaient sur le continent que les événements prissent une tournure moins équivoque. Combien alors Villehardouin et les plénipotentiaires qui avaient accepté les conditions du traité de 1201 durent-ils regretter leur imprévoyance! Au lieu de stipuler une somme fixe par lance ou par homme et par cheval présents au moment du départ, ils avaient traité pour une somme totale de quatre-vingt-cinq mille marcs, quel que fût le nombre des croisés pouvant être embarqués; erreur grave dont l'armée tout entière subissait alors les conséquences. On avait cru pouvoir compter sur trente-trois mille combattants, et il résulte des récits contemporains que le nombre des croisés arrivés à Venise atteignait à peine la moitié de ce chiffre. De là un déficit impossible à combler, qui explique les plaintes amères du maréchal contre les défectionnaires et ses efforts énergiques pour attirer à Venise certains barons qui, comme Louis de Blois, songeaient à s'en éloigner. Ses efforts, quoique couronnés de quelques succès, furent cependant insuffisants. Un premier appel à la bonne volonté de chacun ne produisit qu'une somme insignifiante, et, lorsque le doge reçut cet argent, il le prit de très haut avec les croisés.

« Seigneurs, leur dit-il, vous nous avez trompés, car aussitôt que vos messagers eurent fait accord avec moi et avec mes gens, je commandai par toute ma terre que nul marchand n'allât commercer, mais qu'il aidât à armer cette flotte, et depuis ils ont toujours

attendu et n'ont rien gagné. Voici passé un an et demi qu'ils ont tout perdu, et c'est pour cela que mes hommes veulent, et moi aussi, que vous nous payiez les deniers que vous nous devez, et, si vous ne le faites pas ainsi, sachez que vous ne mouverez de cette île avant que nous ne soyons payés, ni que vous ne trouverez personne qui vous porte ni à boire ni à manger*. »

Les Vénitiens tinrent parole; les banquiers reçurent ordre de ne plus faire aucune avance de fonds aux croisés; on leur coupa les vivres de même qu'on leur retirait l'argent, et, si le dénûment ne fut pas plus complet, c'est que, dit le chroniqueur, « le duc fut très prud'homme, il ne laissa pas que de permettre qu'on leur portât un peu à boire et à manger**. » Mais sa *prud'homie* savait très bien se concilier avec les intérêts de la République, car, en réalité, maintenus dans une sorte de captivité, les croisés « restèrent ainsi en mésaise dans leur île jusqu'à ce que l'été fût passé***. » A la disette, à la maladie, aux inquiétudes de tout genre, vinrent bientôt se joindre des nouvelles qui semèrent le découragement parmi eux. Chaque jour on apprenait quelque défection, et l'annonce de la mort de Foulques de Neuilli fut encore une cause d'émotion profonde. Les croisés qu'il avait enrôlés pour la guerre sainte le pleurèrent amèrement; en France, il fut moins regretté, car sa popularité avait rapidement décliné. A l'enthousiasme avait succédé l'indifférence, puis on en était venu à formuler contre lui des accusations bien graves; le saint

* Robert de Clari, *La Prise de Constantinople*, § XI.

** Robert de Clari, *La Prise de Constantinople*, § XI.

*** *Eracles*, livre XXVIII, chap. III.

homme était accusé d'avoir détourné des fonds qui lui avaient été remis pour être consacrés à la croisade, ou de les avoir laissé dilapider : c'était une calomnie. « L'argent qui fut confié à Cîteaux, dit l'*Estoire d'Eracles*, fut porté outremer, par deux fois, par les frères de la maison. Et je vous dis bien que oncques argent ne vint si bien à point, ni ne fit si grand bien comme fit celui que maître Foulques avait à Cîteaux, car il y avait eu des tremblements de terre dans le pays; les murs de Tyr et de Beyrouth et d'Acre s'étaient effondrés, tellement qu'on les refit tous avec une partie de cet argent*. »

A Venise, les croisés furent moins ingrats. La mort fut pourtant un bonheur pour ce fervent apôtre de la Guerre sainte; elle lui épargna la douleur de connaître les coupables intrigues qui devaient détourner, au profit d'ambitions terrestres, l'armée que ses pieux et persévérants efforts avaient réunie pour le triomphe de la Croix.

A ce moment pourtant, les croisés internés dans l'île de Saint-Nicolas purent croire qu'ils touchaient au terme de leurs maux. Le marquis de Montferrat, après de longs retards, arriva enfin à Venise le 15 août 1202; sa présence ranima la confiance. Malheureusement, plus soucieux de ses intérêts personnels que de ceux de la guerre sainte, Boniface devait aisément consentir à sacrifier l'armée pour s'entendre avec les Vénitiens. Il y avait, en effet, entre eux et lui une certaine communauté de vues; comme lui, le doge cherchait à éloigner les croisés de l'Égypte. Ils se prêtèrent donc un mutuel appui et se firent des concessions réciproques au détriment de la croisade.

* *Eracles*, livre XXVII, chap. XXII.

Lorsque Boniface arriva à Venise, les relations entre les croisés et les Vénitiens étaient passées à l'état aigu. Tout d'abord il importait de mettre fin à une situation si critique; c'est pourquoi, aussitôt qu'il eut fait reconnaître à nouveau son autorité de chef en exigeant des troupes un serment d'allégeance, Boniface eut recours au seul moyen dont il disposât pour acquitter au moins une partie des sommes encore dues. Il fit appel au dévouement de tous pour obtenir des dons volontaires, et, montrant lui-même l'exemple, il se dépouilla de ce qu'il possédait de plus précieux. Les principaux barons et une partie des soldats l'imitèrent, mais les autres répondirent qu'ils avaient payé leur passage, et refusèrent de rien donner au delà de ce qu'on pouvait strictement exiger d'eux. En fin de compte, lorsque toutes les ressources furent réunies, le déficit s'élevait encore à trente-quatre mille marcs.

Trente-quatre mille marcs représentent une somme importante; cependant, si considérable qu'elle fût, la dette était assez diminuée pour qu'il fallût chercher quelque nouveau prétexte afin de justifier de nouveaux retards. Après avoir fait preuve de bonne volonté et montré son désir de payer ce qu'il devait, le « commun de l'oft » s'étonnait qu'on retînt les troupes dans l'île de Saint-Nicolas. Mais Boniface et les Vénitiens avaient des raisons de différer encore le départ; afin de calmer l'impatience des soldats, ils arguaient de la nécessité d'attendre la date à laquelle expiraient des trêves, conclues en 1198, avec les Sarrasins, jusqu'au terme de cinq ans et six mois. Les événements prouvèrent qu'une considération de ce genre n'était pas assez puissante pour arrêter les croisés, toutefois elle fournissait un prétexte plausible de gagner du temps, car c'est sur le temps que le mar-

quis et le doge comptaient pour faire réussir leurs desseins.

Boniface de Montferrat n'avait été nullement découragé par l'accueil qu'avait reçu, à l'origine, l'exposé de ses projets; on dirait même que les difficultés de la restauration des princes n'avaient fait qu'exciter son amour-propre. Dès son arrivée à Venise, il continua à agir activement sur les principaux chefs de la croisade. Avec une habileté, une prudence et une énergie qu'Innocent III lui-même fut, plus tard, obligé de reconnaître, aidé de confidents discrets, parmi lesquels il faut, sans doute, compter Villehardouin, Boniface réussit à gagner à ses projets ceux des barons croisés qui, par leur autorité ou leur influence personnelle, pouvaient, à un moment donné, entraîner l'adhésion de tous. Non seulement il s'assura du concours du comte de Flandre, non seulement il parvint à vaincre les scrupules du comte de Blois, qui, à la première nouvelle des intrigues du marquis, avait hésité à se rendre à Venise, mais encore il fut assez habile pour convaincre le légat même du Saint-Siège, Pierre Capuano.

Rien ne serait plus intéressant que de connaître les arguments dont le marquis dut se servir pour mener à bien la tâche difficile qu'il avait entreprise; malheureusement, aucun des chroniqueurs ou des témoins n'a pu, ou n'a voulu, transmettre à la postérité ses entretiens avec les chefs. Il y a cependant lieu de croire que Boniface de Montferrat sut faire briller aux yeux des barons laïques des avantages temporels, c'est-à-dire l'argent, les fiefs, les dignités qu'ils s'assureraient par la restauration d'Isaac, et qu'il parvint ainsi à faire taire leurs scrupules religieux. La difficulté de convaincre les chefs du clergé était plus grande;

l'événement prouva qu'elle n'était pas insurmontable. Sur des hommes moins fermes, moins intelligents, moins convaincus qu'Innocent III, la perspective d'obtenir la coopération des Grecs pour la Guerre sainte, la pensée de s'emparer d'une partie des précieuses reliques qui enrichissaient les églises de Byzance, l'espérance surtout de mettre un terme au schisme oriental furent toutes puissantes. L'adhésion la plus surprenante est celle du légat, qui, par sa connaissance des volontés formelles du pape, par son expérience politique, aurait dû, mieux qu'un autre, comprendre les conséquences désastreuses pour la croisade d'un détour sur Constantinople. Mais les événements qui surgirent alors montrent, une fois de plus, comment des difficultés sans cesse renaissantes, des entraves toujours renouvelées, des obstacles continuels finissent par briser les volontés les plus énergiques, les caractères les mieux trempés.

Innocent III ignorait l'existence du traité conclu entre Malek-Adel et les Vénitiens; toutefois, ceux-ci n'avaient pas pu l'empêcher d'être informé de leurs exigences à l'égard des croisés; aussi, le pape, qui se méfiait d'eux et qui, sans doute, connaissait déjà, au moins dans ses dispositions principales, le projet dont la République préparait si habilement l'exécution, s'empressa-t-il d'envoyer Pierre Capuano à Venise avec mission de n'épargner aucun effort pour rétablir la bonne harmonie entre les contractants du pacte de 1201, et de s'opposer résolument aux intrigues de Venise. Pierre Capuano rejoignit l'armée dont il était le légat, le 22 juillet. Il voulut exécuter ses instructions, mais les Vénitiens, que gênait son intervention, le reçurent mal et refusèrent de reconnaître le titre officiel dont il était investi, tandis que les croisés,

irrités de ne trouver aucun appui utile dans le représentant du Saint-Siège, ne lui témoignaient pas la déférence sur laquelle il avait le droit de compter. Ainsi traité, sans influence, sans rôle défini, le cardinal subit l'ascendant de Boniface, et, séduit à son tour par la perspective des avantages que la religion retirerait du rétablissement d'Isaac II sur le trône de Byzance, il adhéra bientôt aux projets du chef de la croisade. Ce fut là, pour ce dernier, un important succès, car la complicité, au moins tacite, du cardinal, mettait, pour un temps, Innocent III dans l'impossibilité de s'opposer aux manœuvres de ceux qui, à l'armée comme à Venise, s'appliquaient à faire servir la croisade à la réalisation de leurs desseins politiques. Dès lors, ils trouvèrent devant eux le terrain libre, et ils se hâtèrent d'en profiter.

Tandis que le marquis de Montferrat convertissait les principaux barons et le légat du pape lui-même au projet de conduire l'armée à Constantinople, les Vénitiens, de leur côté, poursuivaient sans relâche l'exécution du plan habilement ourdi qui devait mettre les croisés à leur discrétion, et leur procurer les moyens de rétablir leur domination sur la côte dalmate, en fournissant en même temps le prétexte indispensable pour écarter la croisade des rivages de l'Égypte.

Une des villes riveraines de l'Adriatique, Zara, s'était soustraite au joug de fer que la Sérénissime République faisait peser sur ses tributaires, et s'était placée sous la protection du roi de Hongrie. Réduite à ses seules forces militaires, Venise était incapable de faire rentrer dans le devoir une ville solidement fortifiée, et dont les marins la harcelaient sans cesse, tandis que ce n'était qu'un jeu pour l'armée chrétienne soutenue par une flotte nombreuse. Les Vénitiens obte-

naient ainsi un double avantage auquel leur égoïsme n'était pas insensible : avec le concours des croisés, ils réparaient un échec douloureux pour leur amour-propre, et ils retenaient ceux-ci loin de l'Égypte. Ils présumaient d'ailleurs, avec raison, pouvoir compter, sinon sur l'appui effectif, au moins sur la neutralité bienveillante de Boniface que son intérêt personnel disposait à favoriser les expédients qui tendraient, de quelque nature qu'ils fussent, à différer le départ de l'expédition.

Depuis longtemps déjà les Conseils de la République avaient décidé de réclamer la coopération de l'armée croisée pour l'attaque de Zara ; mais, avec leur prudence accoutumée, ils n'eurent garde de dévoiler leurs intentions avant que les circonstances leur parussent favorables, et ils se bornèrent, en se montrant si exigeants pour le paiement des frais de transport, à se ménager un prétexte dont ils jouèrent habilement.

Lorsque le doge reconnut qu'Innocent III devenait, par la défection de Pierre Capuano, incapable de s'opposer à ses projets, lorsqu'il eut acquis l'adhésion de Boniface de Montferrat, lorsque, enfin, il vit les croisés « fort dolents et fort courroucés à cause de leur argent qu'ils avaient dépensé et gaspillé, et parce qu'ils ne pouvaient rien faire*, » il jugea l'instant opportun pour précipiter les événements. S'adressant tout d'abord aux Vénitiens assemblés, Dandolo leur tint un discours que Robert de Clari, d'accord ici avec Villehardouin, résume en ces termes :

« Seigneurs, si nous laissons aller ces gens dans leur pays nous serons à toujours tenus pour mauvais et pour tricheurs, mais allons jusqu'à eux et disons-leur

* *Eraclès*, livre XXVIII, chap. III.

que s'ils nous veulent rendre ces quatre-vingt-six mille marcs* sur les premières conquêtes qu'ils feront et auront dans leur lot, nous les mènerons outremer**. »

Cette proposition, dont les Vénitiens pouvaient si bien comprendre toute l'utilité pratique, ayant été adoptée, le doge la transmit à l'armée chrétienne. Néanmoins, craignant de voir sa demande repoussée s'il parlait dès lors de conduire l'armée contre Zara, il se borna à la formuler en termes vagues qui ne pouvaient susciter encore aucune méfiance parmi les soldats. Il fit seulement savoir aux croisés que, s'ils consentaient à s'emparer d'une ville pour le compte de la République, les Vénitiens « les tiendraient quittes de ce qu'ils devaient pour la flotte et les mèneraient là où ils les devaient mener***. » Mais avec les principaux chefs, Dandolo fut plus catégorique.

« Seigneurs, voici l'hiver, leur dit-il; nous ne pourrions passer outremer; il n'y a pas eu de retard par ma faute, car je vous eusse déjà fait passer si le retard n'était venu de votre fait. Mais agissons bien. Il y a une cité près d'ici, elle se nomme Zara. Ceux de la ville nous ont fort méfait, et moi et mes hommes nous voulons nous venger d'eux, si nous pouvons. Et, si vous voulez m'en croire, nous irons séjourner là cet hiver jusque vers la Pâque, et nous disposerons alors notre flotte et nous nous en irons outremer avec l'aide de Dieu. Et la ville de Zara est très bonne et très abondamment pourvue de tous biens****. »

* Villehardouin, mieux informé, dit trente-quatre mille marcs.

** *La Prise de Constantinople*, § XII.

*** *Eracles*, livre XXVIII, chap. III.

**** *La Prise de Constantinople*, § XII.

L'habileté de Dandolo, la précaution de ne s'adresser qu'à un petit nombre de barons, avec beaucoup de tact et de mesure, ne réussirent pas à déguiser toute la gravité des propositions vénitiennes, qui rencontrèrent une résistance très vive de la part d'une minorité dévouée à la délivrance de la Terre sainte. Fussent-ils, disait-elle, comme l'affirmait Dandolo, des révoltés et des pirates, les Zarétins n'en étaient pas moins attachés par leur foi à l'Église de Rome, et ils étaient sujets d'un prince chrétien, le roi de Hongrie, qui, en prenant la Croix, avait placé ses États sous la protection directe du Saint-Siège. Vouloir conduire contre des chrétiens une armée levée pour combattre les infidèles était enfreindre un vœu solennel; c'était encourir les foudres de l'autorité spirituelle et s'attirer justement la colère divine. Ces opposants défendaient la bonne cause; ils étaient certainement les interprètes de la volonté d'Innocent III, mais ils avaient contre eux la majorité des membres du Conseil. Parmi ceux-ci, en effet, les uns estimaient, avec Villehardouin, que puisqu'il n'avait pas été possible d'exécuter rigoureusement toutes les stipulations du pacte de nolis, l'honneur les obligeait à accorder aux Vénitiens une compensation équitable. Ce seul fait de subordonner les motifs religieux au respect de la parole donnée prouve, mieux que tout ce que l'on pourrait dire, combien, depuis la première croisade, l'esprit de la chevalerie avait peu à peu profondément modifié les idées comme les mœurs de la noblesse. Les autres, avec Boniface de Montferrat, voyaient dans l'attaque de Zara un expédient qui permettait de ne pas s'éloigner de l'Europe. Tous y trouvaient le dénouement d'une situation inextricable. Cette dernière considération, sans doute, entraîna bien des hésitants, et,

finalement, malgré les efforts de quelques chefs et de quelques prélats, « les barons et les hauts hommes croisés consentirent à ce que le doge avait dit*. »

L'armée eut bientôt connaissance du résultat des délibérations du Conseil. Le projet d'agression par les croisés d'une ville chrétienne soumise à un souverain chrétien souleva une émotion profonde et eut pour conséquence immédiate de détacher encore de l'entreprise un grand nombre de chevaliers qui, restés dans les villes de la Lombardie, attendaient l'issue des événements avant de se rendre à Venise. Beaucoup préférèrent aller directement en Syrie, car, dès cet instant, ils prévirent l'avortement de la croisade. Cette opinion fut bientôt partagée par une partie de ceux qui avaient été fidèles au rendez-vous, mais « le commun de l'ost » ne jugea pas les choses de si haut et si loin. Dans l'accord conclu avec Venise, une seule considération frappa les soldats retenus captifs depuis si longtemps dans l'île de Saint-Nicolas, c'est que ce traité mettait enfin un terme à leur pénible inaction. Ils laissèrent éclater le plus vif enthousiasme; « ils firent si grande joie la nuit, raconte Robert de Clari, qu'il n'y eut si pauvre qui ne fît grand luminaire, et ils portaient au sommet des lances des faisceaux de chandelles autour de leurs loges et par dedans, tellement qu'il semblait que toute l'ost fût en feu**. »

Si l'armée était satisfaite, les Vénitiens pouvaient encore bien mieux se réjouir, puisqu'ils étaient arrivés à leurs fins. Cependant cette satisfaction ne tarda pas à être tempérée par Boniface de Montferrat; ils se trouvèrent tout à coup contraints de compter avec lui.

* *La Prise de Constantinople*, § XIII.

** *La Prise de Constantinople*, § XII.

Il ne semble pas que Boniface, depuis son arrivée à Venise, eût songé à mettre la moindre entrave aux intrigues de Dandolo, car elles servaient ses propres desseins; il avait, d'ailleurs, des préoccupations beaucoup plus graves. Désireux d'attacher définitivement les trois comtes à sa politique et de leur retirer tout prétexte à se dédire, il s'efforçait de leur persuader d'envoyer en Allemagne des ambassadeurs chargés de porter à Philippe de Souabe l'adhésion irrévocable des barons au projet de restauration d'Isaac et de recevoir, en échange, la confirmation solennelle des promesses faites au nom du roi des Romains. Il parvint à les convaincre et, vers le 15 septembre, des ambassadeurs, partant de Venise, se rendirent à Vérone où ils rejoignirent le jeune Alexis qui, dans une mortelle impatience, attendait que son sort se décidât; ils passèrent ensuite les monts avec lui.

S'étant ainsi attaché irrévocablement Baudouin de Flandre, Louis de Blois et Hugues de Saint-Pol, Boniface, délivré d'inquiétude de ce côté, pensa qu'il serait à la fois profitable et habile de s'assurer le concours effectif des Vénitiens pour compenser l'affaiblissement numérique qui résultait de trop nombreuses désertions. Il fit alors, sans doute, payer à la République le prix de la neutralité bienveillante qu'il avait gardée jusque-là. Montra-t-il à Dandolo qu'il lui suffirait de révéler au pape les termes du pacte relatif à Zara et de s'appuyer sur la minorité opposante pour le faire rompre? Prit-il l'engagement secret de retenir indéfiniment loin de l'Égypte l'armée qu'il voulait conduire vers le Bosphore? Eut-il l'adresse de démontrer combien une alliance plus étroite avec les croisés procurerait d'avantages politiques et commerciaux à la République? On l'ignore; mais il est probable qu'en

invoquant toutes ces raisons, Boniface de Montferrat ranima surtout la haine profonde que le vieux Dandolo portait aux Grecs. Un événement peu important en apparence dut, en outre, contribuer à mettre fin aux dernières hésitations du doge. Sur ces entrefaites, on apprenait à Venise qu'Alexis III avait conclu avec Pise un traité commercial qui assurait de nombreux privilèges à cette rivale détestée et, bien que sur tous ces points on soit réduit à des conjectures, il n'en est pas moins certain que, subitement, le doge ou les Conseils, jusque-là fort réservés, déploient un zèle ardent en faveur de la croisade. Non content de travailler activement pour elle, Dandolo prend lui-même la Croix à Saint-Marc dans une solennité émouvante dont Villehardouin a laissé un touchant récit; l'exemple de ce vieux patriote entraîne un grand nombre de Vénitiens à l'imiter, tandis que les Latins, touchés jusqu'aux larmes, oublient, pour un instant, leurs légitimes griefs.

Venise, du reste, donne alors une preuve plus réelle et plus convaincante de son concours. Alexis III, averti de l'attaque qui se préparait contre l'empire, chercha à la détourner par des sacrifices sérieux; tandis que, d'une part, il s'adressait au pape pour lui promettre de fournir aux croisés les ressources en argent et en vivres qui pourraient leur être nécessaires, il envoyait une ambassade spéciale près de la Sérénissime République. Ces démarches n'eurent pas le résultat espéré. Le pape, tout en blâmant avec énergie l'attaque de Constantinople par l'armée chrétienne, n'était pas fâché de s'en servir comme d'une menace toujours suspendue sur la tête de l'empereur, et, à leur arrivée à Venise, les ambassadeurs grecs furent brutalement éconduits. Cette dernière preuve de bon vouloir acheva de rétablir l'harmonie entre les alliés, et, dès

lors, l'armement de la flotte fut poussé avec la plus grande activité.

« Alors, dit Robert de Clari, ils disposèrent tous de concert leur train et leur flotte tout entièrement; ils se mirent en mer et chacun des hauts hommes avait sa nef à lui et à ses gens et son huissier pour mener ses chevaux, et le duc de Venise avait à lui cinquante galées tout à ses dépens*. »

Cette flotte formait un des armements les plus formidables qu'on eût encore vus; elle comprenait quarante nefs, cinquante-deux galées et cent huissiers, auxquels il faut encore ajouter, sans doute, les bâtiments fournis par les Vénitiens pour leur part contributive. Mais leur arsenal était si bien pourvu qu'il pouvait suffire à tous les besoins, et la rapidité avec laquelle les préparatifs furent terminés est la meilleure preuve de la mauvaise volonté que Venise avait montrée jusque-là. Cette mauvaise volonté n'avait plus de raison d'être; l'intérêt de la République invitait, au contraire, à se hâter; les Vénitiens n'y manquèrent pas, et le 1er octobre la flotte pouvait enfin prendre la mer. Il y avait cinq longs mois que les croisés campaient dans l'île Saint-Nicolas.

Quiconque a assisté au départ d'une flotte comprend sans peine l'émotion qui fit battre les cœurs lorsque, sous les efforts des rameurs ou poussés par le vent, ces nombreux bâtiments quittèrent le port. Pour exprimer ses sentiments, Villehardouin trouve encore, après bien des années écoulées, des accent qui animent son récit jusqu'à faire du départ de Venise une des pages les plus remarquables de la *Conquête de Constantinople*. Moins capable, peut-être, de traduire

* *La Prise de Constantinople*, § XIII.

ce qu'il a éprouvé, Robert de Clari consacre pourtant au même épisode quelques lignes qu'il est curieux de rapprocher du témoignage du maréchal de Champagne, car elles montrent, mieux que tout ce qu'on pourrait dire, quels souvenirs ineffaçables cette heure solennelle avait laissés dans les esprits, et quelle communauté, quelle unanimité de sentiments faisaient alors vibrer les cœurs dans tous les rangs de l'armée : l'obscur chevalier de Picardie s'accorde ici avec le haut dignitaire de Champagne.

« Le duc de Venise, dit Clari, avait avec lui cinquante galées tout à son coût. La galère dans laquelle il était, toute vermeille, et il y avait tendu au-dessus de lui un pavillon de satin vermeil. Il y avait quatre buccines d'argent devant lui qui sonnaient et des timbres qui menaient grand bruit joyeux, et tous les hauts barons et les clercs et les laïques et les petits et les grands menèrent si grand bruit au départ que oncques encore joie si parfaite où si belle flotte ne se fut vue ni ouïe; et les pèlerins firent monter aux châteaux des nefs tous les prêtres et les clercs qui chantèrent : *Veni creator spiritus*, et tous, et grands et petits, pleurèrent de pitié et de la grande joie qu'ils eurent. Et quand la flotte partit du port de Venise... (il y avait tant de*) dromons et de riches nefs et tant d'autres vaisseaux que c'était la plus belle chose à regarder qui fût depuis le commencement du monde, car il y avait bien cent paires de buccines, tant d'argent que d'airain, qui sonnaient au départ, et tant de timbres et de tambours et autres instruments que c'était une fine merveille. Quand ils furent en cette mer et qu'ils eurent tendu leurs voiles et mis leurs bannières et leurs

* Le manuscrit offre ici une lacune de quelques mots.

enseignes au haut des châteaux des nefs, il sembla bien que la mer fût toute agitée et qu'elle fût toute embrasée par les nefs qu'ils menaient et par la grande joie qu'ils témoignaient*. »

Quoi de plus naturel! Tous ceux qui montaient la flotte avaient des raisons d'être satisfaits, mais, pour chacun, les motifs d'une allégresse aussi expansive étaient différents. Les Vénitiens s'applaudissaient du succès de leurs manœuvres et fêtaient par avance la prochaine reprise de Zara; les partisans de Boniface se croyaient assurés de la réussite de leurs projets; les croisés véritablement dévoués à la Guerre sainte, ceux mêmes qui avaient fini par admettre que l'attaque d'une ville chrétienne fût le seul moyen de se libérer envers Venise, pensaient qu'après un détour, ils vogueraient vers l'Égypte pour conquérir ensuite la Palestine. Enfin, le gros de l'armée, la foule des soldats, heureuse d'échapper à une captivité pénible, espérait tout de l'avenir; insouciante de ce qui pourrait survenir plus tard, elle se laissait entraîner par son esprit d'aventure et son amour de l'inconnu. Tous étaient remplis de joie, et cependant tous devaient être plus ou moins déçus, les uns dans leurs sentiments religieux, les autres dans leurs ambitions; ceux-ci dans leurs espérances, ceux-là dans leurs prévisions.

VI

Malgré tant de raisons sérieuses pour expliquer l'enthousiasme qui s'était emparé des croisés à leur départ

* *La Prise de Constantinople*, § XIII.

de Venise, on est surpris de ne rencontrer nulle part la trace des sentiments de méfiance et des soupçons légitimes qui auraient dû, ce semble, assaillir, sinon le gros de l'armée et les amis de Boniface, du moins les plus clairvoyants de ses adversaires, un Simon de Montfort ou un Gui de Vaux-Cernai. En effet, « demeuré en arrière pour affaire qu'il avait, » dit Villehardouin, Boniface de Montferrat « capitaine et sire des croisés » n'accompagnait pas son armée. Où était-il et que faisait-il ? C'est ce qu'il est possible de dire aujourd'hui, malgré la réserve du maréchal de Champagne.

Boniface de Montferrat avait jusqu'alors vu réussir tous ses projets; au lieu de se diriger vers l'Égypte, ses troupes prenaient une direction opposée; si elles ne marchaient pas encore sur Constantinople, le Bosphore était, néanmoins, désormais le véritable but de l'expédition. La marquis était parvenu à associer à sa fortune la plupart des barons et les Vénitiens; seul, le pape Innocent III lui opposait toujours une inébranlable résistance, et, bien qu'il fût décidé à passer outre et qu'il eût déjà montré qu'il était capable de braver l'autorité du Saint-Siège lorsqu'elle lui faisait obstacle, il résolut d'essayer, une dernière fois, de fléchir le souverain-pontife. Mais, ne voulant se fier à personne pour cette tentative suprême, pendant que la flotte achevait ses préparatifs et mettait à la voile, il prenait le chemin de Rome, accompagné de deux personnages dont il connaissait la grande influence sur Innocent III, le propre légat attaché à la croisade, le cardinal Capuano, et l'abbé Pierre de Locedio, devenu plus tard évêque d'Ivrée, puis patriarche d'Antioche.

Malgré le concours de ces hauts dignitaires ecclé-

siastiques gagnés, depuis plusieurs mois, à sa cause, Boniface n'obtint aucun résultat favorable de ses entrevues avec le souverain-pontife, soit à Velletri, soit à Rome. Si, comme quelques indices permettent de le croire, Innocent III hésita à repousser le moyen, proposé avec tant d'insistance, qui devait mettre un terme au schisme de l'Église grecque, cette hésitation cessa dès qu'il connut dans ses détails le traité relatif à Zara. Le pontife ne pouvait, à aucun prix, souffrir qu'une armée croisée attaquât une ville chrétienne appartenant à un souverain qui avait pris la Croix, et l'on connaît assez l'énergie de celui qui gouvernait alors l'Église pour être certain qu'il ne faillirait pas au devoir d'envelopper dans une égale réprobation et l'attentat contre le roi orthodoxe Emeric et l'agression projetée contre l'empereur schismatique Alexis III.

Innocent III prescrivit à Boniface de rejoindre sans retard ses troupes pour les empêcher d'attaquer Zara, et ordonna aux abbés de Locedio et de Vaux-Cernai de fulminer contre les croisés une sentence d'excommunication s'ils étaient assez hardis pour enfreindre sa défense. Régulièrement, cette fonction appartenait au légat Pierre Capuano qui avait failli à sa mission et trompé la confiance du pape; sa présence n'était donc plus possible à l'armée. Innocent III le retint en Italie; cependant, par un dernier égard, il lui conserva le titre de légat; mais le cardinal se trouvait dans une position fausse et mal définie; il ne tarda pas à se rendre en Syrie et ne rejoignit plus les croisés qu'à Constantinople.

Pendant que Boniface de Montferrat tentait en vain une suprême démarche auprès d'Innocent III, la flotte, partie le 1er octobre de Venise, voguait vers sa destination avec une lenteur calculée; on voulait

atteindre l'époque où la mauvaise saison rendrait absolument impossible toute expédition contre l'Égypte. Le lendemain du départ, la flotte arrive à Pirano, revient à Trieste le 5, puis à Muggia, et s'arrête ensuite à Pola où elle fait escale. « Les croisés, dit Robert de Clari, y arrivèrent, se rafraîchirent et y séjournèrent un peu, jusqu'à ce qu'ils fussent bien rafraîchis et qu'ils eussent acheté de nouveaux vivres pour mettre en leurs nefs *. » Enfin, le 10 novembre, la flotte parut devant Zara, et, le lendemain, l'armée débarquait sans tenir compte des protestations d'Émeric.

« Quand le roi de Hongrie ouït dire, raconte l'*Estoire d'Eracles*, que les pèlerins, qui devaient aller outremer, avaient mis le siège devant la cité et ravagé sa terre, il fut fort dolent et manda aux barons et aux pèlerins qu'ils ne faisaient pas bien, eux qui ravageaient sa terre, car il était croisé tout comme ils étaient; ils ne faisaient pas ce qu'un frère doit faire à un autre. C'est pourquoi il les priait pour Dieu qu'ils levassent ce siège; et, s'ils voulaient de ses richesses, il leur en donnerait en grande quantité, et irait avec eux en la terre d'Outremer. Ils lui mandèrent qu'ils n'en pouvaient partir, car ils avaient juré de donner de l'aide aux Vénitiens. Alors le roi manda par de bons ambassadeurs, au pape, à Rome, comment les pèlerins, qui allaient outremer, étaient entrés en sa terre et la lui ravageaient et saccageaient, et que s'il leur avait fait quelque tort, il les dédommagerait à leur volonté **. »

Innocent III n'avait pas attendu l'appel d'Émeric pour agir vigoureusement; il trouvait d'ailleurs, parmi

* *La Prise de Constantinople*, § XIII.

** Liv. XXVIII, chap. III.

les troupes campées devant Zara, un parti résolu à le soutenir. Effectivement, les Zarétins, comprenant qu'ils n'obtiendraient rien par de vaines protestations et effrayés à la vue de cette armée qui se déployait sous leurs murailles, proposèrent à Dandolo de capituler.

Déjà on négociait, lorsque les adversaires de Boniface persuadèrent aux assiégés qu'une partie notable des soldats refuserait d'engager la lutte. Les habitants de Zara se décidèrent alors à courir la chance des armes : vainqueurs, ils échapperaient au joug de Venise ; vaincus, leur situation ne serait guère pire, et, pendant qu'ils résisteraient, le pape, ou le roi de Hongrie, trouverait peut-être quelque expédient pour les sauver. Aussi, le 13 novembre 1202, les pourparlers furent-ils rompus.

Un instant, le doge put craindre que l'échafaudage si laborieusement édifié par lui ne s'écroulât tout d'un coup ; il fallait, quoi qu'il en dût coûter, empêcher les opposants d'entraîner l'armée. Inquiet et irrité, il vint réclamer l'exécution du traité. Après un orageux débat, les membres du haut Conseil décidèrent que les engagements qu'ils avaient contractés seraient scrupuleusement remplis. Alors survint un incident véritablement dramatique : Gui de Vaux-Cernai se leva et déclara à haute voix qu'il avait, par ordre exprès du pape, charge de frapper d'excommunication quiconque serait assez téméraire pour porter les armes contre Zara. A ces mots, la voix de l'abbé fut couverte par de violentes clameurs ; il s'en fallut de peu que le courageux prélat ne devînt victime de la colère des partisans de Boniface ; sans la protection de Simon de Montfort, il aurait sans doute payé de la vie sa fidélité à son devoir. Le Conseil se sépara sans avoir rien conclu.

Une nouvelle réunion succéda bientôt à la première. Dandolo n'hésita pas à braver ouvertement les foudres de l'Église ; il déclara qu'à aucun prix, et malgré l'excommunication, il ne renoncerait à tirer vengeance des Zarétins, et « pria les barons qu'ils l'y aidassent *. » Cette fois encore les sentiments d'honneur furent plus puissants que les sentiments religieux sur la majorité, ou peut-être reconnut-elle que les Vénitiens tenaient les troupes à leur entière discrétion, puisqu'il suffisait d'éloigner la flotte pour les réduire à l'impuissance. « Les barons, ajoute le chroniqueur picard, répondirent tous qu'ils y aideraient volontiers, sauf seulement le comte Simon de Montfort et messire Enguerrand de Boves; ceux-là dirent qu'ils n'iraient pas contre le commandement du pape et qu'ils ne voulaient pas être excommuniés **. » En effet, Simon de Montfort assista désormais aux événements, mais sans y prendre part, et, contrairement à l'allégation de Clari, il ne fut pas seul à agir ainsi. La décision d'attaquer Zara ne fut pas unanimement adoptée, et la crainte des foudres de l'Église décida nombre de croisés à quitter l'armée.

Quoiqu'il en soit, Dandolo avait atteint son but; il se hâta donc de commencer le siège pour ne pas laisser à ses adversaires le temps de gagner à leur cause la masse flottante des chevaliers pauvres, des sergents, des guitons tenus soigneusement dans l'ignorance des intrigues compliquées de leurs chefs. Les machines de guerre furent établies en batterie et accablèrent bientôt les murailles de projectiles, tandis que les mineurs creusaient des galeries sous les remparts.

* *La Prise de Constantinople,* § XIV.

** *La Prise de Constantinople,* XIV.

Jusqu'au dernier moment, les habitants de Zara s'étaient flattés de l'espoir que les croisés renonceraient à les attaquer : espérance chimérique qui persista cependant jusqu'au jour de l'assaut. Chrétiens eux-mêmes, ils arborèrent sur toutes leurs murailles de saintes images, dans la pensée que leur vue arrêterait les assaillants ; cette tentative suprême échoua.

L'attaque, mollement conduite par les Latins, était vigoureusement poussée par leurs alliés de Venise. Enfin, le sixième jour, 16 novembre 1202, une tour fut prise, et il fallut capituler. En ouvrant leurs portes, les Zarétins avaient stipulé qu'ils auraient la vie sauve, mais les Vénitiens, dans leur haine, étaient peu disposés à observer cette condition ; rien ne fut respecté par une soldatesque effrénée. Tandis que Dandolo faisait décapiter les principaux ennemis de la République, la tourbe de l'armée, se précipitant dans la ville conquise, pillait les églises, détruisait les maisons, renversait les remparts. En présence de ces passions déchaînées, qui aurait pu croire que les vainqueurs de Zara s'étaient engagés à ne porter les armes que contre les infidèles ? Aussi, plus tard, Innocent III pouvait-il soutenir que si une impérieuse nécessité avait contraint les croisés de subir les exigences de Venise, cette nécessité ne justifiait ni le meurtre ni le pillage. Cependant à ces violences devaient succéder des scènes plus déplorables encore.

Dès que les alliés s'étaient trouvés maîtres de Zara, Dandolo n'avait pas eu de peine à démontrer qu'il était désormais impossible de poursuivre l'expédition à cause de la saison avancée. Il fut donc résolu qu'on hivernerait en Dalmatie, aussi « partagea-t-on la ville en deux moitiés, de façon à ce que les pèlerins en

eussent une et les Vénitiens l'autre*. » En séparant ainsi les cantonnements, les chefs cherchaient à prévenir les rixes toujours prêtes à éclater entre les Vénitiens enorgueillis par la victoire et les Latins exaspérés par le souvenir des souffrances endurées dans l'île de Saint-Nicolas. Néanmoins, les deux camps ne pouvaient tarder à en venir aux mains; il suffisait d'une étincelle pour allumer la discorde. Elle jaillit le 22 novembre, soit à propos de la répartition du butin, soit pour quelque autre cause. « Il avint qu'une grande mêlée se leva, dit Clari, entre les Vénitiens et les menues gens de l'armée, qui dura bien une nuit et un jour, et cette mêlée fut si grande qu'à peine les chevaliers les purent démêler. » Il est vrai que le chroniqueur ajoute ensuite : « Quand ils les eurent séparés, ils y mirent une si belle paix, que oncques depuis ils ne furent mal ensemble**. »

Il est pourtant difficile d'ajouter foi à cette affirmation, lorsqu'on a présentes à la mémoire les plaintes sans cesse répétées que les historiens formulent contre Venise. Plus tard, en présence de l'armée des Grecs et sous les murs de Constantinople, une alliance étroite s'imposa; à Zara, il n'en était pas encore ainsi. Il est donc permis de croire que les discordes intestines, jointes à l'abandon et à la misère où fut laissé, pendant tout un long hiver, « le commun de l'ost, » contribuèrent aux nombreuses désertions qui affaiblirent alors l'armée. Ces motifs auraient pu suffire à les justifier, mais à ceux-ci s'en ajoutèrent d'autres plus sérieux encore.

On se souvient que l'armée tout entière avait été

* *La Prise de Constantinople*, § XIV.

** *La Prise de Constantinople*, § XV.

frappée d'excommunication. Sous la pression des circonstances, dans l'ardeur du combat, beaucoup avaient pu ne pas tenir compte de la sentence du pape, mais maintenant la voix de la conscience se faisait entendre, les esprits étaient tourmentés de scrupules tardifs, l'avenir paraissait incertain, la croisade semblait compromise. Peu à peu l'inaction, la lassitude, l'ennui d'un long hivernage succédant à un long internement, les privations, les souffrances abattaient les courages, attiédissaient les dévouements. Les désertions se multiplièrent, et, s'il faut en croire la chronique d'un témoin oculaire, la *Devastatio Constantinopolitana*, plus de deux mille hommes quittèrent en ce moment l'armée, soit avec autorisation, soit clandestinement, pour se rendre directement en Syrie. L'arrivée de Mathieu de Montmorenci, retenu jusqu'alors par la maladie à Venise, et celle de quelques autres chevaliers, ne put même pas combler les vides qui s'étaient produits dans ses rangs.

Sur ces entrefaites, il est vrai, Boniface de Montferrat rejoignit ses troupes le 15 décembre 1202. Malgré les instances du Saint-Siège, il avait mis une lenteur calculée à gagner Zara, afin de se dégager vis-à-vis d'Innocent III de toute responsabilité dans les événements survenus depuis le départ de Venise. Il arrivait maintenant, parce que le terrain avait été convenablement préparé par ses partisans, et que le moment était venu de frapper un coup décisif. En effet, on annonçait le prochain retour de l'ambassade envoyée par les comtes en Allemagne, accompagnée, cette fois, de personnages chargés par Philippe de Souabe de conclure avec les croisés un traité formel relatif à la restauration d'Isaac II.

La délégation, partie de Venise pour l'Allemagne

vers le 15 septembre, avait trouvé Philippe à Trèves. Conformément à leurs instructions, les messagers, d'accord avec le jeune Alexis, avaient soumis au roi des Romains, discuté et arrêté avec lui les clauses définitives du pacte dont les bases avaient été, en principe, fixées pendant les négociations précédentes. Dès lors, Philippe n'hésita plus à jouer ouvertement un rôle dans l'entreprise qu'il avait secrètement préparée. Il se posa en protecteur et défenseur des intérêts de son beau-frère, puis, au commencement de novembre, pendant que le jeune Alexis allait en Hongrie « prendre congé de son oncle *, » ou plutôt excuser l'attaque de Zara, les messagers des croisés prenaient la route de Dalmatie avec des ambassadeurs allemands.

Au moment de l'arrivée de ces ambassadeurs, « les hauts hommes » étaient, pour la plupart, gagnés aux propositions allemandes; mais, dans cette masse de gens enrôlés volontairement, il ne suffisait pas toujours d'obtenir seulement les suffrages des chefs. Dans les circonstances graves, chaque chevalier prétendait avoir le droit de confirmer ou de désapprouver les décisions de ceux auxquels il avait librement confié le commandement. Déjà, une première fois, ce droit avait été réclamé à l'occasion de l'attaque de Zara, et, pour la faire approuver, il n'avait fallu rien moins que le spectacle émouvant du vieux doge faisant fixer sur son bonnet le signe des croisés. Maintenant, le parti à prendre était plus grave encore, puisqu'il s'agissait de détourner l'expédition de son but véritable, et c'est pour cela que Philippe de Souabe jugea à propos d'intervenir ouvertement; Boniface était là pour l'appuyer.

* *Eracles*, liv. XXVIII, chap. XIV.

Les ambassadeurs, outre le traité scellé du sceau royal qui contenait les conditions de l'alliance avec le prétendant, apportaient, de la part du prince allemand, une lettre dont Villehardouin et Gunther ont donné la substance; ce message n'était lui-même qu'un résumé du traité, et il fut décidé que communication en serait faite dans une assemblée tenue au palais où logeait le doge, puis que la discussion s'ouvrirait le lendemain.

En rapprochant du récit de Villehardouin les relations des autres chroniqueurs, il est possible de reconstituer la physionomie générale de cette importante séance. Lorsqu'on eut donné connaissance des propositions soumises à l'assemblée par les ambassadeurs de Philippe, Dandolo prit la parole :

« Seigneurs, dit-il, si l'on en croit Robert de Clari, en Grèce il y a une terre très riche et très plantureuse en tous biens. Si nous pouvions avoir une occasion raisonnable d'y aller et de prendre des vivres dans le pays et toutes autres choses jusqu'à ce que nous soyons bien restaurés, ce me semblerait un bon conseil et nous pourrions bien aller outremer*. »

La proposition était séduisante, car, pendant leur séjour à Zara, les croisés avaient épuisé leurs réserves, et les partisans de Boniface avaient eu soin de préparer les voies à leur chef en propageant, parmi les soldats, l'opinion qu'ils « ne pouvaient pas aller en Babyloine, ni en Alexandrie, ni en Syrie, car ils n'avaient ni vivres ni argent avec lesquels ils y pussent aller, car ils avaient déjà presque tout dépensé par suite, tant du grand séjour qu'ils avaient fait, que du grand loyer qu'ils avaient donné pour la flotte; »

* *La Prise de Constantinople*, § XVII.

s'ils y allaient « ils n'y feraient rien, parce qu'ils n'avaient ni vivres ni argent avec lesquels ils pussent se soutenir*. » Mais c'était la première fois qu'un des principaux chefs de la croisade appuyait en public, et pour ainsi dire officiellement, un pareil avis de l'autorité de sa parole; c'était la première fois qu'on articulait ouvertement une proposition d'alliance intime avec l'empire grec, et que, sans aucune réticence, le doge parlait de se rendre en Grèce. Ce discours produisit, sans doute, une impression défavorable, car Boniface de Montferrat crut nécessaire d'insister en précisant davantage.

« Seigneurs, dit-il, je fus naguère en Allemagne à la cour de monseigneur l'empereur. Là, je vis un valet qui était frère de la femme de l'empereur d'Allemagne. Ce valet était fils de l'empereur Isaac de Constantinople, à qui un sien frère avait enlevé l'empire de Constantinople par trahison. Quiconque pourrait avoir avec lui ce valet, pourrait bien aller en la terre de Constantinople et prendre vivres et autres choses, car le valet en est légitime héritier**. »

Boniface insista, sans doute, sur la légitimité des prétentions d'Alexis, en faisant ressortir l'indignité de l'usurpateur qui, pour s'emparer du pouvoir, avait porté la main sur son frère et sur son neveu. Aux yeux des seigneurs féodaux, il n'y avait pas d'attentat plus abominable que celui dont le jeune Alexis avait été victime; c'était donc agir habilement que de se poser ainsi en défenseur de l'opprimé et de montrer, tout d'abord, l'honneur et le profit que les croisés retireraient d'une alliance étroite avec le prétendant.

* *La Prise de Constantinople*, § XVI.

** *La Prise de Constantinople*, § XVII.

En soutenant cette thèse, le doge et le marquis poursuivaient l'exécution du plan qu'ils avaient arrêté d'avance; ni leur conduite, ni leurs discours ne doivent donc surprendre, mais, ce qui peut sembler étrange, c'est qu'ils trouvèrent alors, parmi les membres du haut clergé, des auxiliaires convaincus. Evêques et abbés, conformément aux intentions bien connues d'Innocent III, auraient dû unanimement combattre toute proposition tendant à éloigner la croisade de l'Égypte et de la Syrie. Il n'en fut rien. Garnier de Trainel, le vieil évêque de Troyes, dont l'âge avait affaibli les facultés, Névelon de Cherisi, évêque de Soissons, qui connaissait personnellement Philippe de Souabe, Conrad de Krosigk, évêque de Halberstadt, qui lui était tout dévoué, Jean Faicete, évêque d'Acre, qui, en sa qualité de chancelier de Baudouin de Flandre, réglait sa conduite sur celle de son seigneur, l'abbé de Los, également soumis à ce comte, et Pierre, abbé de Locedio, ami particulier de Boniface, prêtèrent au marquis et au doge l'appui de leur influence.

Peut-être cette intervention eût-elle réussi à enlever les suffrages, si Gui de Vaux-Cernai, qui n'en était plus à donner des preuves de courage, ne se fût fait l'éloquent interprète des adversaires de Boniface. Comme dans une circonstance précédente, l'abbé cistercien, énergiquement soutenu par Simon de Montfort, s'éleva avec force contre le traité en discussion. Ses arguments produisirent sur tous une impression profonde; le débat devint tumultueux, et l'assemblée dut se séparer sans conclure. A ce moment, le chef de la croisade put croire que ses projets allaient échouer; s'il avait autour de lui ses fidèles Lombards, les Vénitiens, les vassaux des trois comtes et la majeure partie des croisés allemands partisans

de Philippe de Souabe, le comte de Montfort voyait se ranger à ses côtés ceux qui subordonnaient toute autre considération à la poursuite immédiate de la Guerre sainte et à l'obéissance au pape. A ceux-ci se joignirent tous les chevaliers qui n'étaient pas engagés par quelques liens de vassalité ou d'obligations personnelles avec les principaux adhérents de Boniface, ceux qui nourrissaient quelques griefs particuliers contre le marquis, ceux, enfin, qui souffraient impatiemment que le commandement eût été confié à un étranger, et, parmi eux, les Champenois groupés autour de Renaud de Montmirail.

Boniface comprit qu'il fallait brusquer les choses. Il réunit en hâte dans la demeure de Dandolo quelques-uns de ses familiers, qui s'empressèrent de conclure le traité d'alliance avec Alexis; encore ne trouva-t-il qu'un petit nombre de hauts barons disposés à confirmer le pacte par l'apposition de leurs sceaux. Le maréchal de Champagne en nomme huit. Qu'il ait commis des omissions ou que de nouveaux signataires se soient ultérieurement joints aux premiers, on en compte, en réalité, seize; ce furent : les quatre évêques de Troyes, de Soissons, d'Acre et d'Harlberstadt; sept chevaliers : Pierre de Braiecuel, Mathieu de Montmorenci, Macaire de Sainte-Menehould, Manassès de l'Isle, Anseau de Caieu, Renier de Trith, Jean Foisnon; enfin les négociateurs du traité de 1201 : Jean de Friaise, Alard Mackerel, Conon de Béthune, Milon le Brébant et Geoffroi de Villehardouin.

Le sort en était jeté; l'armée levée pour la délivrance du Saint-Sépulcre allait servir d'instrument à des intérêts purement politiques ou personnels. Philippe de Souabe, allié à Boniface de Montferrat et à

Dandolo, triomphait du pape et de ceux à qui un amour désintéressé de la religion avait fait prendre les armes; mais, avant d'en arriver à leurs fins, ils devaient rencontrer encore bien des obstacles.

Malgré tout le secret dont on avait pris soin d'entourer la négociation, le « commun de l'ost » avait soupçonné quelques-unes des propositions discutées entre les chefs, et, bien que les soldats ne pussent pas savoir exactement jusqu'à quel point on avait disposé d'eux, ils en savaient assez pour prévoir que le voyage en Égypte subirait de nouveaux retards. Il n'en fallut pas davantage pour que le nombre des défections, un moment ralenties, reprît des proportions inquiétantes, surtout lorsque plusieurs hauts barons en eurent donné l'exemple.

Simon de Montfort, son frère Gui et l'abbé de Vaux-Cernai étaient restés à Zara, peut-être par ordre d'Innocent III, tant que le sort de la croisade n'avait pas été irrévocablement compromis. Leur dévouement au Saint-Siège leur interdisait de s'associer plus longtemps à une entreprise condamnée par le souverain-pontife; ils gagnèrent la Hongrie, puis, plus tard, se rendirent en Pouille et de là en Syrie. Gui de Montfort s'y fixa; il « prit pour femme la dame de Sidon*, » Helvis d'Ibelin. Simon revint en France, et, quelques années après, il devint le chef militaire de la croisade contre les Albigeois, dont Gui de Vaux-Cernai était le chef religieux; l'un et l'autre acquirent alors cette réputation de fanatisme et de cruauté qui, pour la postérité, est inséparable de leurs noms.

Enguerrand de Boves fit aussi défection. Le grand échanson de l'empire, Werner III, comte de Bolanden,

* *Eracles*, livre XXVIII, chapitre XII.

blâmé si vertement par Villehardouin, avait, tour à tour, servi Othon et Philippe; terrifié par un miracle, il avait quitté le parti du prince de Souabe pour ne pas continuer à obéir à un excommunié, et, afin de se faire pardonner sa faute, il avait pris la Croix. Mais les croisés eux-mêmes se trouvant sous le coup des foudres de l'Église, Werner s'enfuit secrètement. A ces noms, il serait facile d'en ajouter beaucoup d'autres; il suffit de mentionner Eudes de Champlitte, Gervais de Châteauneuf, Hugues de Ferrière, Étienne du Perche et Renaud de Montmirail qui, pour dissimuler la véritable cause de son départ, se fit donner par Boniface une mission près des chrétiens de Syrie.

Des exemples partis de si haut trouvèrent de nombreux imitateurs. « Une grande multitude de soldats et d'autres, » dit la *Devastatio Constantinopolitana*, abandonnèrent l'armée; mais beaucoup perdirent la vie. Plusieurs nefs, qui avaient pris la mer chargées de passagers, furent englouties dans les flots; un certain nombre de croisés, qui s'étaient mis en route pour se rendre en Hongrie, succombèrent de misère ou sous les coups des Dalmates. Néanmoins, les chefs de l'expédition restés à Zara affectaient de ne pas se préoccuper des fugitifs qu'ils accusaient de trahison, et, chaque fois qu'ils apprenaient quelque catastrophe, ils déclaraient que c'était un châtiment infligé par la colère divine; le clergé appliquait à ces malheureux les paroles des Livres saints : « *La miséricorde de Dieu est restée parmi nous; malheur à ceux qui s'écartent de la voie du Seigneur.* »

Le départ de « ceux qui s'écartaient de la voie du Seigneur » parut d'abord avantageux à Boniface : ses adversaires s'éloignaient, ses fidèles ne l'abandonnaient pas, et, si l'armée était affaiblie en nombre, elle

gagnait en cohésion. Mais bientôt les désertions devinrent si fréquentes qu'il fallut aviser, car, pour assurer le succès de l'expédition sur Byzance, il importait que l'armée ne fût pas réduite à un effectif trop faible; il était donc indispensable d'arrêter ce mouvement. « Alors, raconte Robert de Clari, les hauts hommes croisés et les Vénitiens parlèrent ensemble de l'excommunication par laquelle ils avaient été excommuniés à cause de la ville qu'ils avaient prise, si bien qu'ils se conseillèrent entre eux qu'ils enverraient à Rome pour être absous *. » Boniface de Montferrat, qui avait inspiré cette décision, espérait ainsi calmer les scrupules religieux d'une partie de son armée, et, peut-être, décider le pape à accepter, de bonne grâce, le fait accompli, c'est-à-dire à subir l'alliance avec le jeune Alexis et la conséquence forcée qu'elle entraînait, la marche sur Constantinople. Deux laïques, Jean de Friaise et Robert de Boves, assistés de trois prélats, Martin Litz, Névelon de Cherisi et Jean Faicete, furent chargés de cette mission.

Lorsque ces délégués se présentèrent à Rome, Innocent III, sous le coup de la déception et de la douleur qu'il éprouvait, leur fit un accueil si peu encourageant, que deux des ambassadeurs renoncèrent à remplir leur mandat. Robert de Boves « s'en alla outremer, droit de Rome **, » et l'abbé Martin Litz, se contentant d'adresser aux croisés allemands, dont il était à Zara le chef religieux, une lettre d'excuses, se hâta de rejoindre le cardinal Capuano sur le point de s'embarquer pour la Syrie. Jean de Friaise, Névelon de Cherisi et Jean Faicete montrèrent plus de persévé-

* *La Prise de Constantinople*, § XV.

** *La Prise de Constantinople*, § XV.

rance; ils obtinrent un succès relatif. En considération des nécessités auxquelles les croisés avaient été réduits, le pape promit de lever l'excommunication; mais, à cette faveur, il mit comme condition préalable que les principaux chefs lui adresseraient, dans des lettres ouvertes, l'engagement formel, attesté et confirmé par l'apposition de leurs sceaux, qu'ils souscriraient à toutes ses exigences.

Jean Faicete et Jean de Friaise, laissant leur compagnon à Rome, repartirent pour communiquer aux croisés les volontés d'Innocent III. Celles-ci n'étaient pas encore officiellement connues, mais ce qu'on en avait pu découvrir faisait justement prévoir à Boniface et aux Vénitiens que le souverain-pontife exigerait l'attaque immédiate de l'Égypte; aussi retardèrent-ils, autant qu'ils le purent, l'envoi des assurances écrites de soumission que le pape réclamait. Il fallut pourtant s'exécuter. Au mois d'avril seulement, un messager obscur apportait à Rome des pièces incomplètes et ambiguës. Innocent III, soit qu'il craignît de paraître trop exigeant, soit qu'il fût sensible à ce témoignage de bon vouloir, parut s'en contenter. Il investit Névelon de Cherisi des fonctions de légat temporaire auprès de la croisade, avec mission spéciale de lever l'excommunication encourue, à des conditions formellement exprimées dans différentes épîtres que sa correspondance nous a conservées.

« Si vous êtes animés d'un repentir sincère et d'une ferme résolution, avait déjà dit Innocent III dans une première lettre, vous vous êtes déjà réconciliés avec Dieu. Si les Vénitiens vous imitent, vous pouvez faire voile et combattre avec eux sans aucune inquiétude; dans le cas contraire, nous vous permettons de naviguer avec les Vénitiens jusqu'au pays des Sarrasins

ou jusqu'au royaume de Jérusalem, mais seulement avec un cœur affligé et dans l'espérance d'obtenir le pardon d'avoir fait cause commune avec eux, car, comme vous avez déjà payé la plus grande partie du transport et qu'il vous serait difficile de vous le faire rendre, nous serions peiné que le repentir vous fît éprouver des pertes, tandis que l'opiniâtreté des autres leur procurerait un gain.....; mais aussitôt que vous serez débarqués, et tant que les Vénitiens ne seront pas absous de l'excommunication, vous ne devez pas les prendre pour compagnons de guerre... Afin que vous ne manquiez pas de vivres, nous engageons l'empereur de Constantinople à vous en pourvoir. Dans le cas où il s'y refuserait, il vous sera permis d'en prendre partout où vous en trouverez, cependant avec résolution de les payer et sans faire tort aux personnes. Vous devez en outre, dans le cas où les Vénitiens chercheraient l'occasion de dissoudre l'armée, souffrir et prendre patience jusqu'à ce que vous soyez arrivés au lieu de votre destination*. »

Après avoir ainsi nettement formulé les conditions auxquelles il se montrait disposé à pardonner l'attaque de Zara, et avoir exclu de ce pardon les Vénitiens qui étaient à ses yeux les plus coupables, Innocent III, dans une seconde lettre, spécialement adressée au marquis et aux trois comtes pour les empêcher de marcher sur Constantinople, s'exprimait ainsi :

« Vous ne devez pas vous imaginer qu'il vous soit permis d'attaquer l'empire grec parce que cet empire ne reconnaît pas le siège apostolique, ou parce que

* *Innocentii Epistolæ,* lib. VI. Epist. 102. Nous en avons emprunté le texte français à l'*Histoire du pape Innocent III* de Hurter, traduction de Saint-Chéron et Haiber, tome II, pages 94 et 95, 2e édition.

l'empereur a précipité son frère du trône. Vous n'êtes pas juges de ces faits et vous avez pris la Croix, non pour venger cette injustice, mais l'injure faite au Christ. Nous vous exhortons sérieusement à renoncer à cette entreprise et à marcher sans commettre aucune violence sur la Terre sainte, sinon nous ne pouvons vous assurer le pardon. Nous vous interdisons donc encore une fois, sous peine d'excommunication, d'attaquer un pays chrétien ou de lui faire du tort, et nous vous ordonnons de vous conformer aux conseils du légat, et, afin que notre volonté soit connue aussi des Vénitiens et qu'ils ne puissent pas prendre pour excuse leur ignorance, nous vous enjoignons de leur montrer notre lettre précédente *. »

Les deux missives, apportées à Zara par l'évêque Névelon, ne laissaient de place à aucune ambiguité; elles attérèrent Boniface, mais, décidé à agir malgré l'opposition du pape, il n'hésita pas à régler sa conduite en conséquence. Montra-t-il, comme il lui était prescrit, la lettre d'Innocent III aux Vénitiens ? C'est peu probable; ce qui ne fait nul doute, c'est qu'il eut soin, avec la complicité de Pierre de Locedio son ami, de taire les conditions mises à la levée de l'excommunication, et qu'il dissimula les bulles qui maintenaient dans toute sa rigueur la sentence fulminée contre ses alliés italiens. Relativement aux autres croisés, il se garda bien de donner aucun détail, se bornant à déclarer aux troupes qu'Innocent III leur pardonnait la prise de Zara; puis, dans la crainte de quelque indiscrétion fâcheuse, il fit hâter les préparatifs du départ. Il fut toutefois retenu

* *Innocentii Epistolæ,* liber VI, Epist. 232 dans Hurter, t. II p. 95 et 96.

plus longtemps qu'il n'eût voulu par l'absence du jeune Alexis que deux chevaliers, « fort bien et bellement équipés, étaient allés quérir en Allemagne*, » aussitôt après la prise de Zara.

« Quand les messagers vinrent à la cour de l'empereur d'Allemagne, là où était le valet, raconte Robert de Clari, ils lui dirent le message qu'on les avait chargés de dire. Quand le valet ouït cela et entendit le mandement que les hauts hommes croisés lui avaient mandé, il en fut fort joyeux et en fit grande fête et bel accueil aux messagers. Il dit qu'il prendrait l'avis de l'empereur son beau-frère. Quand l'empereur l'entendit, il répondit au valet qu'il lui était advenu une belle chance; il fut bien d'avis qu'il y allât et lui dit qu'il n'aurait jamais rien de son héritage s'il ne l'avait par l'aide de Dieu et des croisés.

« Le valet entendit bien que l'empereur lui donnait un bon conseil; il s'équipa le plus bellement qu'il put, il s'en vint avec les messagers. Et, devant que le valet, ni les messagers, fussent venus à Zara, la flotte s'en était allée à l'île de Corfou, parce que la Pâque était déjà passée**. »

En effet, Boniface de Montferrat avait donné rendez-vous à Zara aux deux ambassadeurs et au prétendant pour le 20 avril au plus tard. A cette date, ils n'étaient pas encore arrivés; ils avaient prolongé leur séjour en Allemagne, sans doute pour s'entendre avec Philippe, soit sur quelques points de détail, soit sur certains articles secrets du traité, puis ils s'étaient attardés à Venise. Brûlant d'impatience et redoutant toujours quelque incident fâcheux, le marquis donna le signal

* Robert de Clari. *La Prise de Constantinople,* § XXX.

** *La prise de Constantinople,* §§ XXX et XXXI.

du départ. La flotte mit à la voile, mais lui-même, en compagnie de Dandolo, attendit le jeune Alexis. Ce dernier arriva enfin le 25 avril, et, s'embarquant avec ses alliés sur deux galères restées à Zara, il fit faire force de rames afin de rejoindre la flotte à Corfou. Pour la première fois, durant ce rapide voyage, le jeune Alexis fit acte officiel de prétendant; il reçut, au passage, la soumission de Durazzo.

Avant de s'éloigner, les Vénitiens rasèrent les fortifications de Zara et livrèrent aux flammes plusieurs palais de la ville. Plus tard, ils devaient transporter sur un autre point, à quelque distance du littoral, toute la population zarétine, si bien qu'aujourd'hui il ne reste presque plus trace de l'opulente Zara du moyen-âge. Ainsi l'expédition, qui s'attribuait le nom de croisade contre les infidèles, avait commencé par un attentat contre le roi chrétien Émeric et se poursuivait par une exécution odieuse contre des patriotes dont le seul crime avait été de vouloir secouer le joug de Venise. C'était bien tristement débuter dans une entreprise sur laquelle, malgré tout, la chrétienté fondait encore de grandes espérances.

VII

La flotte, qui avait pris la mer à Zara, le 20 avril 1203, vogua sans encombre vers Corfou. Presque tous les navires s'y étant trouvés réunis dans les derniers jours du même mois, les croisés débarquèrent et établirent leur camp sur le bord de la mer, à proximité des vaisseaux, car les Corfiotes, de religion grecque, firent un accueil presque hostile à l'armée latine. A ce

moment, Alexis, Boniface et Dandolo quittaient Zara avec leurs deux galères et venaient rejoindre les troupes, le 1er mai. Aussitôt, les partisans de la marche sur Constantinople vinrent faire une ovation à Alexis.

« Quand les hommes virent que le valet venait, raconte Robert de Clari, dont le récit confirme celui de Villehardouin, ils allèrent tous à l'encontre de lui, ils le saluèrent et lui firent très grande fête. Quand le valet vit que les hauts barons l'honoraient ainsi, de même que toute la flotte qui était là, il fut plus content que personne ne le fut jamais. Alors le marquis vint au-devant de lui; il prit le valet, il l'emmena en sa tente*. »

Là, les principaux chefs de la croisade et un certain nombre des affidés de Boniface tinrent un important conseil : le prétendant fut sommé de renouveler, en les confirmant, les promesses que les ambassadeurs allemands avaient déjà formulées à Zara, tant en son nom qu'aux noms de son père et de Philippe de Souabe.

« Quand le valet fut là, raconte encore Robert de Clari, alors tous les hauts barons et le duc de Venise s'assemblèrent dans la tente du marquis et parlèrent de choses et d'autres, si bien qu'ils lui demandèrent ce qu'il ferait pour eux, s'ils le faisaient empereur et s'ils lui faisaient porter couronne à Constantinople. Et il leur dit qu'il donnerait à l'armée deux cent mille marcs et qu'il tiendrait la flotte un an à ses dépens, et qu'il irait outremer avec toutes ses forces, et qu'il tiendrait tous les jours de sa vie dix mille hommes d'armes à ses dépens en la Terre d'outremer, et qu'il

* *La Prise de Constantinople*, § XXXI.

donnerait à tous ceux de l'armée qui s'éloigneraient de Constantinople pour aller outremer, des vivres pendant un an *. »

Ces conditions étaient encore plus libérales que celles qui avaient été stipulées par le traité de Zara. Il n'y a pas lieu de s'en étonner. Jusqu'à ce jour les principaux chefs de l'armée et du clergé, les membres du conseil de la croisade et un certain nombre de chevaliers avaient été seuls à connaître le véritable but que Dandolo et Boniface assignaient à l'expédition; le gros des troupes le soupçonnait seulement, car le secret avait été gardé aussi bien que possible; quant à la masse des soldats, elle croyait, sans en demander davantage, qu'on allait « outremer sur la Babiloine. » Il était alors impossible de la tromper plus longtemps, car, pour se diriger de Corfou sur Constantinople, il fallait laisser l'Égypte derrière soi; aussi, Boniface de Montferrat profita-t-il de l'arrivée du prétendant pour lui faire décerner une ovation qui dut déjà dissiper bien des doutes. Dandolo, qui jouissait d'une grande influence sur la foule, reçut alors la difficile mission d'achever d'éclairer l'armée. « Seigneurs, dit le duc, maintenant nous avons une occasion raisonnable d'aller à Constantinople, si vous l'approuvez, car nous avons le légitime héritier **. » Mais l'armée ne se laissa pas convaincre par la prétendue légitimité des droits d'Alexis; elle apprit, avec une profonde surprise mêlée de colère, à quel point les chefs investis de sa confiance s'étaient joués d'elle; de toutes parts s'élevèrent les clameurs et les protestations les plus vives.

* *La Prise de Constantinople*, § XXXII.

** *La Prise de Constantinople*, § XXXIII.

Villehardouin, dans quelques pages qui comptent parmi les plus animées et les plus attachantes de sa narration, a laissé un curieux tableau des scènes dont France fut troublée à Corfou. Robert de Clari ne possède pas, au même degré, le don d'émouvoir et de donner à son récit toutes les couleurs de la vie; guerrier modeste, perdu dans la foule des sergents et des vassaux les plus humbles, il exprime plus brutalement peut-être les impressions de ses compagnons, mais, par cela même, son témoignage n'en a que plus de prix. Lorsqu'il arrive à cet épisode capital du voyage, il s'exprime ainsi :

« Or il y en eut aucuns qui ne s'accordèrent pas à « aller à Constantinople, ains disaient : « Bah ! que « ferons-nous à Constantinople ? Nous avons notre « pèlerinage à faire et aussi le projet d'aller en Babi- « loine ou en Alexandre, et notre flotte ne nous doit « suivre qu'un an, et déjà la moitié de l'année est « passée. » Et les autres disaient en réponse : « Que « ferons-nous en Babiloine ou en Alexandre, quand « nous n'avons ni vivres ni argent avec quoi nous y « puissions aller ? Mieux nous vaut-il, avant que nous « y allions, que nous conquérions vivres et argent « par occasion raisonnable, plutôt que nous y allions « pour mourir de faim. Alors nous pourrons agir, et « il (Alexis) nous offre de venir avec nous et de « prendre notre flotte et notre entretien encore un « an à ses dépens*. »

Malgré l'appui de Boniface de Montferrat qui « y mettait plus de peine que nul autre qui fût là à aller à Constantinople**, » ses partisans virent leurs efforts

* *La Prise de Constantinople*, § XXXIII.

** *La Prise de Constantinople*, § XXXIII.

se briser contre la résolution fermement exprimée par la majorité de l'armée de se rendre en Égypte. Ces dispositions des soldats rendirent courage aux adversaires du marquis; ils gagnèrent à leur cause un certain nombre de chevaliers qui, à Zara, attendant tout des circonstances, avaient pris soin de rester neutres. Pierre d'Amiens, Eudes de Champlitte, Oger de Saint-Chéron, Jacques d'Avesnes, Gui de Couci, Gui et Clérembaud de Chappes, Gui et Aimeri de Pesmes, Guillaume d'Aulnoi, Renard et Eudes de Dampierre se joignirent aux mécontents.

C'étaient les plus nobles et les plus autorisés parmi les chevaliers de l'armée; leur exemple pouvait être contagieux et déjà les opposants, renforcés par d'aussi puissants auxiliaires, énonçaient hautement leurs griefs et formulaient vivement leurs exigences. Retirés dans un vallon, à quelque distance de ceux qui se déclaraient partisans du marquis, ils réclamaient des navires qui les conduiraient à Brindes, près de Gautier de Brienne, pour passer ensuite, à la première occasion, « en Babiloine et en Alexandre. »

Dans cette circonstance critique, Boniface de Montferrat comprit combien il eût été imprudent de se prévaloir de son autorité et d'invoquer ses droits presque méconnus de chef de l'armée. Il vit que pour retenir les dissidents et obtenir leur concours, il fallait négocier avec eux. Confiant dans son habileté, il s'y décida aussitôt. Villehardouin a laissé un récit pathétique de ces pourparlers; il est donc inutile de le reproduire ici; il suffit d'emprunter aux autres chroniqueurs contemporains quelques détails qui complètent sa narration.

Avant tout, il importait de rassurer les consciences et de faire ressortir de nouveau l'utilité de la marche

sur Constantinople, en affirmant, une fois de plus, la légitimité des droits du jeune Alexis à la possession de l'empire grec. Sur ce dernier point, le marquis trouva le plus précieux concours dans l'appui des prélats de l'armée. « On fit demander aux évêques, dit Clari, si ce serait pécher d'y aller (à Constantinople). Et les évêques répondirent et dirent que ce n'était pas pécher, ains que ce serait grande aumône, car, puisqu'ils avaient le légitime héritier qui était déshérité, ils pouvaient bien aider à conquérir son droit et à se venger de ses ennemis *. » Cet argument, déjà si puissant sur des hommes imbus, comme les croisés, de l'esprit féodal, acquérait une force nouvelle à être ainsi proclamé par de hauts dignitaires ecclésiastiques, mais il ne suffit pas encore pour entraîner tous les hésitants. A son tour le jeune Alexis intervint; il renouvela le pacte de Zara en promettant formellement, comme il s'y était déjà engagé dans la tente de Boniface, « qu'il donnerait à tous ceux de l'ost qui se sépareraient de lui à Constantinople pour aller outremer, des vivres pendant un an **, » puis il jura par le plus saint des serments, celui qui se prêtait sur des reliques, « qu'il leur tiendrait ces conventions qu'il leur avait dites par devant ***. »

Faut-il croire maintenant que, pour ramener ses adversaires ou affermir la bonne volonté de ses partisans, le jeune Alexis eut recours à des arguments plus positifs que ceux qui reposaient uniquement sur le droit ou la pitié? Faut-il supposer que, parmi les dissidents de la dernière heure, il y en eut plus d'un qui

* *La Prise de Constantinople,* § XXXIX.

** *La Prise de Constantinople,* § XXXII.

*** *La Prise de Constantinople.* XXXIX.

ne se rallia qu'avec l'arrière-pensée de vendre plus chèrement ses services? Malheureusement pour l'honneur de la chevalerie, le doute, à cet égard, n'est pas possible. L'exemple, du reste, était parti de haut; dès Zara, si l'on en croit un chroniqueur contemporain, Ernoul, les principaux chefs de la croisade avaient pris soin de stipuler pour eux-mêmes d'importants avantages. « Il avait été convenu, dit-il, que le comte de Flandre aurait cent mille marcs; le duc de Venise, cent mille marcs; le marquis, cent mille marcs, et le comte de Saint-Pol, cinquante mille marcs. Cet argent leur fut promis en don pour eux et pour les chevaliers de leurs terres *. »

Maintenant, les barons moins puissants venaient, à leur tour, réclamer leur part, et il est hors de doute que le jeune Alexis la leur accorda, sans cela on ne s'expliquerait guère qu'Isaac II et son fils, redevenus plus tard maîtres des immenses ressources que possédait l'empire grec, aient été contraints de pressurer leurs sujets pour acquitter les dettes ouvertement contractées envers les croisés, quelque lourdes qu'elles fussent; s'ils n'y parvinrent pas, c'est qu'aux articles connus du traité conclu à Zara, confirmé et aggravé à Corfou, se joignirent des stipulations particulières, des avantages demeurés secrets qui en augmentèrent beaucoup les charges.

Quoi qu'il en soit, ces sacrifices eurent raison de toutes les résistances, et la bonne harmonie se rétablit entre les pèlerins. « Alors, dit Robert de Clari, ils préparèrent leur flotte et leur train et ils se mirent

* *Chronique d'Ernoul et de Bernard le trésorier*, chap. XXII, p. 361, édition publiée par M. de Mas Latrie pour *la Société de l'Histoire de France*. Paris. Renouard.

croisade. Pressée de rejoindre le comte, elle agit pour le mieux en s'embarquant sur un des navires qui faisaient voile pour la Syrie. Or, pendant ce temps, la flotte partie de Venise approchait de Négrepont. Pour que ceux qui la montaient apprissent la défection de Jean de Nesle, il fallut qu'ils rencontrassent un des navires flamands et qu'un sergent, arrivant dans une barque, vînt leur faire part de la décision prise. A quoi tiennent les événements! Si, à cet instant, Baudouin eût connu la présence de son épouse bien aimée sur un des bâtiments partis des ports de Flandre, peut-être aurait-il voulu changer de direction, et le sort de la croisade eût alors été tout différent. Mais il l'ignorait, et, quels que fussent les regrets des alliés, en apprenant qu'une partie des forces sur lesquelles ils comptaient leur faisait défaut, ils ne crurent pas que ce fût là une raison suffisante pour ne point persister dans leur dessein.

Ce fut dans ces dispositions que la flotte de Venise vint attérir à Négrepont; elle y fit escale, puis se divisa en deux escadres. Tandis que la première, portant Boniface et le jeune Alexis, allait prendre possession de l'île d'Andros, sans autre incident que la mort du châtelain de Couci, le héros, croit-on, d'un des récits les plus touchants de la littérature du moyen-âge, la seconde voguait directement vers Abydos, ou plutôt vers Boukedave, « qui était bien à cent lieues au-dessus de Constantinople. » Alors Robert de Clari, en donnant ce vague renseignement géographique, se souvient aussitôt d'une tradition de l'antiquité classique, qui, modifiée, défigurée, s'était perpétuée jusqu'à son époque et avait été popularisée, au XIIe siècle, par Benoît de Sainte-More ou ses imitateurs. « Or, dit-il, ce port était là où Troye la Grande s'élevait à

l'entrée du Bras Saint-Georges*, » c'est-à-dire du Bosphore.

Abydos se rendit immédiatement, et les croisés prirent terre pour attendre le retour du prétendant. Ils y séjournèrent huit jours pour se ravitailler; puis, quand toutes leurs forces furent de nouveau réunies, « ils se remirent en mouvement et cinglèrent tant en remontant le Bras Saint-Georges, qu'ils vinrent à une lieue de Constantinople**.» C'était le lundi 23 juin 1203, veille de la Saint-Jean-Baptiste.

En quelques lignes Villehardouin a dépeint, avec une éloquence spontanée, l'émotion profonde qui s'empara de tous les cœurs lorsque, pour la première fois, les Latins purent, de l'entrée du Bosphore, contempler Byzance s'étalant à leurs regards surpris dans toute sa grandeur et sa majesté. Robert de Clari a, lui aussi, exprimé le sentiment général dans des termes qui, sans atteindre à une grande perfection littéraire, n'en sont pas moins intéressants à citer.

« Alors, dit-il, ils s'entr'attendirent jusqu'à ce que tous les vaisseaux fussent venus tous ensemble. Quand toute la flotte et tous les vaisseaux furent tous ensemble, ils arrangèrent et préparèrent leurs vaisseaux si bellement que c'était la plus belle chose du monde à regarder. Quand ceux de Constantinople virent cette flotte qui était si bellement disposée, ils la regardèrent avec émerveillement. Et ils étaient montés sur les murs et sur les maisons pour voir cette merveille, et ceux de la flotte, aussi, regardèrent la grandeur de la ville qui était si longue et si

* *La Prise de Constantinople*, § XL.

** *La Prise de Constantinople*, § XL.

loge; ils s'en émerveillèrent à leur tour fort durement*. »

Cela se passait le 24 juin. La surprise la plus vive pouvait bien, en effet, être réciproque. Jamais les Latins n'avaient eu l'occasion de contempler une ville aussi grande, aussi riche, aussi peuplée que Constantinople; mais jamais, non plus, les Grecs n'avaient pu s'imaginer qu'une flotte ennemie aurait la hardiesse de venir ainsi défiler, bannières déployées, sous les murs de la métropole impériale. En 1111, il est vrai, le roi de Norwège, Sigurd Ier, le Hiérosolymitain, après s'être rendu par voie de mer en Terre sainte, où il s'était illustré par ses exploits, était venu à Constantinople avec soixante navires dont les voiles, dit une vieille *saga*, « se succédant l'une à l'autre, semblaient au spectateur ne sortir que d'un seul et immense vaisseau**. » Mais alors, c'était un ami qui venait demander l'hospitalité à Byzance, tandis que maintenant c'étaient des ennemis qui ne craignaient pas de l'assaillir. Si alors les croisés, comprenant toute la témérité de l'entreprise dans laquelle ils s'étaient engagés, virent qu'il n'y avait pour eux de salut que dans la victoire, les Grecs, devant tant d'audace, se sentirent déjà à demi vaincus.

VIII

La manœuvre hardie de la flotte avait été suggérée la veille par Dandolo, dans un important conseil des

* *La Prise de Constantinople*, § XL.

** Voir le comte Paul Riant. *Expéditions et Pèlerinages des Scandinaves en Terre Sainte au temps des Croisades*. Paris, 1865, — pp. 195 et 196.

chefs croisés tenu au monastère de Saint-Etienne, pendant que les navires se rassemblaient et se préparaient à combattre. La mention de cette localité apparaît alors dans l'histoire pour la première fois. Près de sept siècles plus tard, sous sa forme italienne et moderne de San-Stefano, ce nom d'un faubourg de Constantinople devait acquérir une notoriété nouvelle. Bizarre rapprochement! au lieu même où les croisés du XIIIe siècle prenaient leurs dispositions pour assaillir Byzance, d'autres envahisseurs imposaient, au XIXe, un traité rigoureux dont on ne peut encore apprécier toutes les conséquences, mais qui n'en marque pas moins un degré de plus dans l'irrémédiable décadence de la puissance ottomane en Europe.

Les barons avaient donc discuté le plan d'attaque de la ville impériale. Par sa connaissance des Grecs, de leur caractère et de leurs moyens de défense, Dandolo méritait de faire prévaloir son avis, et, effectivement, ce fut lui qui, pendant toute la période suivante, devint le véritable chef militaire de la croisade. Le doge exposa son plan dans un discours où il montra, une fois de plus, combien il savait, à l'occasion, allier la prudence à l'audace. Attaquer sur-le-champ Constantinople, sans connaître les dispositions réelles des habitants, sans réunir, au préalable, les vivres et les ressources nécessaires à une grande armée, eût été souverainement téméraire; mieux valait différer les hostilités de quelques jours, afin de reconnaître le terrain, de prendre quelque repos et de posséder, avant d'en venir aux mains, toutes les forces disponibles. Pour cela, il est vrai, il fallait affronter, dès le début, une épreuve dangereuse, c'est-à-dire faire défiler l'armée, à portée des coups de l'ennemi, sous les murs de la ville, afin d'aller, à l'autre extrémité du Bosphore,

occuper, à Calcédoine, un pays riche et abondamment pourvu. Mais cette démonstration n'avait rien qui pût effrayer les croisés, et elle présentait l'avantage d'accroître autant que possible la terreur et la démoralisation des habitants de Constantinople.

On a vu quel succès avait couronné l'entreprise, et, aujourd'hui encore, lorsqu'on lit dans les auteurs contemporains le récit de cette fière entrée dans le Bosphore, on ne peut se défendre de partager leur étonnement. Comment le souverain qui occupait alors le trône de Byzance fut-il assez faible ou assez insouciant pour permettre à la flotte italienne et à l'armée qui la montait de venir ainsi le défier jusque sous les murs de sa capitale? Rien ne prouve mieux le degré d'avilissement où étaient tombés ceux qui se prétendaient toujours les héritiers légitimes des Grecs et des Romains.

Alexis III avait longtemps refusé de croire à une attaque des Latins contre Constantinople; ce fut seulement au dernier moment qu'il se rendit à l'évidence et qu'il songea à ordonner quelques préparatifs militaires. « Quand l'empereur Alexis, raconte l'auteur de l'*Estoire d'Éracles*, ouït dire que son neveu amenait une si grande flotte contre lui, il ne fut pas joyeux. » Puis, attribuant aux armées grecques l'organisation féodale, il ajoute : « Il manda tous les hauts hommes de sa terre et leur fit savoir que, puisque son neveu amenait beaucoup de gens contre lui, ils eussent à se munir de leurs armes pour se défendre, et ils lui affirmèrent qu'ils l'aideraient comme leur seigneur*. »

Les hommes, en effet, ne manquaient pas. En peu de jours, on parvint à mettre sur pied huit corps de

* *Éracles*, livre XXVIII, chap. XIV.

troupes ou *batailles* de quatre mille soldats chacun, mais, parmi eux, les guerriers scandinaves qui, sous le nom de *Vaeringues*, formaient la garde particulière de l'empereur, présentaient seuls quelque valeur militaire. Les autres, à l'exception d'un petit nombre de vrais patriotes surexcités par le fanatisme religieux, devaient se borner à des vantardises, jurant de faire « mourir de vile mort * » les Barbares contre lesquels ils n'eurent garde de se mesurer. Le matériel manquait plus encore que les troupes; l'argent destiné à l'entretien de la flotte avait été détourné de sa destination pour multiplier de vains et somptueux édifices, pour soutenir le luxe de la cour impériale, et, lorsqu'on songea à armer les galères qui pourrissaient délaissées dans le port, au pied de la tour de Galata, elles ne possédaient plus ni voiles, ni rames. C'est ainsi que, sans rencontrer aucune opposition, les Latins réussirent, le 24 juin 1203, à débarquer à Calcédoine.

Le lendemain 25, les croisés s'occupèrent, sans trop s'écarter du camp, à réunir des vivres; puis, le 26, la flotte vénitienne, mettant de nouveau à la voile, se rendit à Scutari, tandis que les troupes, débarquées, gagnaient le même point en suivant le rivage. Là, l'armée fut employée, comme précédemment, à faire des fourrages, et ce fut alors que les Grecs manifestèrent pour la première fois l'intention de lui résister. Dans une de leurs reconnaissances, les chevaliers latins se heurtèrent, le 2 juillet, près de Damatris, à une troupe de Byzantins sortie de la ville pour protéger les châteaux des chasses impériales. La lutte fut vive mais courte, et, malgré leur supériorité numérique, les Grecs prirent honteusement la fuite.

* *Éracles*, livre XXVIII, chap. xv.

Cet échec ouvrit sans doute les yeux d'Alexis III; il se rendit mieux compte de sa faiblesse et chargea un Lombard, Nicolas Rossi, d'entrer en négociations avec les croisés.

« Il leur demanda par bons messagers ce qu'ils étaient venus querre là, rapporte Robert de Clari, et pourquoi ils y étaient venus, et il leur manda que s'ils voulaient de son or et de son argent, il leur en enverrait très volontiers. Quand les hauts barons ouïrent cela, ils répondirent aux messagers qu'ils ne voulaient pas de son or, ni de son argent, mais qu'ils voulaient que l'empereur se démît de l'empire, car il ne le détenait pas à bon droit, ni loyalement, et ils lui mandèrent qu'ils en avaient le légitime héritier avec eux, Alexis, fils de l'empereur Isaac. Alors les messagers répondirent et dirent que l'empereur n'en ferait rien *. »

Ce résumé confirme bien le récit de Villehardouin, mais il n'en possède pas l'éclat et l'on n'y retrouve aucun écho des fiers accents de Conon de Béthune; du reste, ni le maréchal de Champagne, ni le chevalier picard ne parlent de la cruelle déconvenue qu'éprouvèrent alors les croisés. Alexis avait induit ses alliés en erreur, lorsqu'il avait présenté comme certaines les chances de la restauration d'Isaac; en arrivant à Constantinople, Boniface, le doge, les comtes de Flandre, de Blois et de Saint-Pol étaient convaincus qu'un parti sérieux se déclarerait dans la ville impériale en faveur des princes dépossédés; que, peut-être, grâce à son concours, on y entrerait sans combattre. Maintenant, cette espérance s'évanouissait. Néanmoins, désireux, jusqu'à la dernière heure, de ne

* *La Prise de Constantinople*, § XLI.

rien négliger de ce qui pourrait amener une solution pacifique, Dandolo imagina un expédient empreint, il faut l'avouer, d'une grande naïveté, s'il ne témoignait d'illusions persistantes.

« Ensuite, poursuit Robert de Clari, le duc de Venise parla aux barons et il leur dit : « Seigneurs, « j'approuverais bien que l'on prît dix galées et que « l'on mît le valet en l'une et des gens avec lui, et « qu'ils allassent, à la faveur d'une trêve, au rivage de « Constantinople, et qu'ils demandassent à ceux de la « cité s'ils veulent reconnaître le valet pour sei- « gneur. » Et les hauts hommes répondirent que ce serait bien, si on le faisait. Ils arrangèrent ces dix galées, et le valet, et assez de gens armés avec lui; ils nagèrent jusque près des murs de la ville; ils nageaient en montant et en descendant et montraient aux gens le valet qui avait nom Alexis; ils leur demandaient s'ils le reconnaissaient comme seigneur. Et ceux de la ville répondirent et dirent bien qu'ils ne le reconnaissaient pas comme seigneur et qu'ils ne savaient pas qui il était. Et ceux qui étaient sur les galées avec le valet disaient que c'était le fils d'Isaac qui fut empereur; et ceux du dedans répondirent encore une fois qu'ils n'en savaient rien. Aussi s'en revinrent-ils en arrière, à l'ost, et fit-on savoir ce qu'on leur avait répondu *. »

Alexis III possédait le pouvoir, et, malgré la haine qu'il inspirait, il devenait, en présence des Latins, le représentant attitré de la patrie, le défenseur de la religion nationale contre des barbares armés par un pape romain. Il n'en fallait pas davantage pour expliquer la réponse des habitants de Constantinople à

* *La Prise de Constantinople*, § XLI.

l'invitation des croisés. Si accoutumés qu'ils fussent aux révolutions de palais, ils refusaient de livrer le trône à un enfant placé sous la protection d'étrangers; la force seule les y contraindrait. Les croisés le comprirent, et, dès le lendemain 5 juillet, ils prirent leurs dispositions en conséquence.

Rarement les guerriers du moyen-âge engageaient une action sérieuse sans se mettre en règle avec le ciel, et, sous Louis XIII, on vit encore les mousquetaires royaux recevoir la communion avant de monter à l'assaut de La Rochelle. Ainsi firent les soldats de Boniface de Montferrat.

« Alors, dit Robert de Clari, on commanda par toute l'ost que tous s'armassent, et grands et petits, et, quand ils furent tous armés, ils se confessèrent tous et communièrent, car ils redoutaient fort d'arriver par devers Constantinople. Ensuite, ils arrangèrent leurs troupes et leurs nefs, et leurs huissiers et les galées; et les chevaliers entrèrent dans les huissiers avec leurs chevaux, et se mirent en route; ils firent sonner bien jusqu'à cent paires de buccines d'argent et d'airain, et des tambours et des timbres au moins autant, sinon plus *. »

L'approche de cette flotte remplit les Grecs d'une terreur mêlée d'étonnement et d'admiration que Robert de Clari a très bien su dépeindre :

« Quand les gens de la ville virent, dit-il, cette grande flotte et cette grande armée, et qu'ils ouïrent le son des buccines et des tambours qui faisaient grande noise, ils s'armèrent tous et montèrent sur les maisons et les tours de la ville. Il leur parut bien que toute la mer et la terre tremblât, et que toute la mer

* *La Prise de Constantinople*, § XLI.

fût couverte de nefs; et, pendant ce temps, l'empereur fait venir sa gent tout armée sur le rivage pour défendre le rivage*. »

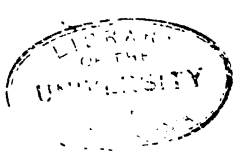
Le vieux chroniqueur décrit ensuite le débarquement des croisés et, s'il se rencontre ici avec Villehardouin, il faut reconnaître que, plus frappé que le maréchal par le côté pittoresque du spectacle, il a su le peindre avec de plus vives couleurs.

« Quand les croisés et les Vénitiens, raconte-t-il, virent les Grecs qui étaient venus sur le rivage tout armés contre eux, ils parlèrent ensemble jusqu'à ce que le duc de Venise dit qu'il irait devant avec toute sa gent et qu'il prendrait le rivage avec l'aide de Dieu. Alors il prit ses nefs, ses galées et ses huissiers; il se mit au front de l'ost par devant. Ensuite, ils prirent leurs arbalétriers et leurs archers, ils les mirent par devant en barges pour débarrasser le rivage des Grecs. Quand ils se furent ainsi complètement ordonnés, ils allèrent vers le rivage. Quand les Grecs virent que les pèlerins ne laisseraient pas, par peur d'eux, que de venir au rivage et qu'ils les virent approcher d'eux, ils se retirèrent en arrière; jamais ils ne les osèrent attendre jusqu'à ce que la flotte abordât; et, quand ils furent abordés, les chevaliers sortirent des huissiers tout montés, parce que les huissiers étaient faits de telle manière qu'il y avait un huis que l'on ouvrait tout grand; on lançait un pont au dehors par où les chevaliers pouvaient sortir tout montés**. »

Avec quelque énergie et quelque courage, les Grecs auraient pu s'opposer victorieusement au dé-

* *La Prise de Constantinople*, § XLII.

** *La Prise de Constantinople*, § XLIII.


LIBRARY OF THE UNIVERSITY

barquement, acculer les croisés à la mer et les écraser sous le nombre. Ils n'y songèrent pas et cherchèrent un abri derrière leurs remparts, se laissant poursuivre par les chevaliers « jusqu'à un pont qui était près du bout de la cité, » devant une porte qui donnait accès dans Constantinople, et pourtant, comme le remarque fort bien Clari, ceux qui étaient venus pour défendre le rivage étaient ceux-là mêmes qui « s'étaient vantés à l'empereur que jamais les pèlerins n'y arriveraient, tant nombreux qu'ils fussent*. »

Ce rapide succès dut diminuer l'appréhension qu'éprouvaient les croisés en attaquant Byzance, et qui, néanmoins, pouvait encore être justifiée. Campés à découvert sur le rivage, ils avaient à craindre d'être assaillis à l'improviste par des forces supérieures, d'être coupés de la mer et d'être écrasés. D'autre part, leurs navires ancrés dans le Bosphore étaient à la merci d'un coup de vent ou d'une attaque de vive force. C'est pourquoi les chefs de l'armée résolurent de s'emparer, dès le lendemain 6 juillet, d'un solide point d'appui sur la côte.

Non loin de là, se dressait dans la *Juiverie*, ou quartier juif de Constantinople, en dehors des murs, la tour de Galata, à laquelle venait s'attacher un des bouts de la chaîne « longue de plus de trois portées d'arc et de la grosseur d'un bras d'homme**, » qui, partant de la ville, fermait l'accès du port. L'entreprise ne laissait pas que de présenter de très sérieuses difficultés. La tour était « très forte, et très bien défendable, et très bien garnie de gens capables de la

* *La Prise de Constantinople*, § XLIII.

** *Éracles*, livre XXVIII, chap. XIV.

défendre*; » en outre, les assiégés avaient réuni là les débris de leur marine; « de bout en bout de la chaîne, il y avait des galées des Grecs qui aidaient à défendre cette chaîne. » Néanmoins, l'attaque fut résolue, car la prise de la tour de Galata, tout en livrant aux croisés une des principales défenses de Constantinople, les mettait en possession d'un port où les galères vénitiennes trouveraient un abri assuré.

Malheureusement, les historiens sont très sobres de détails sur cet important épisode du premier siège de Constantinople; toutefois, le récit de Villehardouin suffit pour montrer que l'attaque fut vigoureuse, la défense acharnée et la lutte sanglante. A la fin, les croisés refoulèrent les Grecs et pénétrèrent dans la tour en même temps que les fuyards qui venaient y chercher un refuge, pendant qu'une galère, l'*Aigle*, se lançant à pleines voiles sur la chaîne qui fermait le port, réussissait à la rompre, et, bientôt suivie des autres bâtiments, s'avançait victorieuse contre les navires qui la défendaient.

« Et quand la tour fut prise, raconte Robert de Clari, et que la chaîne fut rompue, les vaisseaux entrèrent dedans le port et furent mis en sûreté, et prirent aux Grecs des galées et des nefs qui étaient dedans le port. Et quand les nefs et tous les vaisseaux furent mis dedans le port en sûreté, tous les pèlerins et les Vénitiens s'assemblèrent; ils prirent conseil entre eux pour savoir comment ils assailleraient la ville, et firent tant qu'ils s'accordèrent que les Français assailleraient par terre et les Vénitiens par mer**. »

* *La Prise de Constantinople*, § XLIII.

** *La Prise de Constantinople*, § XLIV.

Le succès enhardissait les croisés, qui n'hésitèrent plus à attaquer l'enceinte même de la ville impériale. Mais cette enceinte présentait un trop grand développement pour qu'il fût possible de l'assaillir de toutes parts; aussi les chefs de l'armée, après avoir donné trois jours de repos à leurs troupes, résolurent-ils de concentrer leurs efforts sur la partie nord-ouest de la ville, où s'élevait le palais des Blaquernes. Même ainsi réduite, l'attaque offrait encore une grande difficulté, car, pour atteindre le point désigné, il fallait franchir, sur un pont de douze arches, « une eau douce et courante qui est petite en été, mais en hiver est très grande à cause des pluies *. » La nécessité de ne pas s'éloigner de la flotte ne laissait pas la liberté de choisir, puisque « il n'y avait passage pour aller à Constantinople à moins de quatre lieues de là, sauf par ce pont; » aussi Théodore Lascaris avait-il pris soin de le détruire en partie, et, lorsque les croisés se présentèrent, « les Grecs y vinrent qui leur disputèrent le passage tant qu'ils purent. » Il fallut réparer le pont par un travail continuel de jour et de nuit, tout en ne cessant pas de combattre. Enfin ce travail put être achevé et le pont rétabli; alors les Latins chassèrent l'ennemi « par force de bataille et passèrent **. »

La victoire livrait aux assaillants tout le terrain compris, ainsi que l'explique clairement un chroniqueur, « entre l'église Monseigneur Saint-Cosme et Saint-Damien, que l'on nomme aujourd'hui le palais de

* *Éracles,* livre II, chap. VII. Cette eau douce et courante qui venait se jeter dans le port provenait de la jonction des Cydaris et du Borbyses.

** *La Prise de Constantinople,* § XLIV.

Boémond et le palais de Blaquerne*. » On s'empressa de s'y établir solidement. « Les chevaliers et les pèlerins se logèrent là... et firent des lices devant eux, pour que ceux de la ville ne sortissent pas de la cité**. »

En entourant le camp de retranchements munis de machines de guerre, « de pierrières et de mangonneaux disposés de telle sorte qu'ils portaient bien et tiraient jusqu'au palais de l'empereur, tandis que ceux du dedans à leur tour tiraient également bien jusqu'aux tentes des pèlerins***, » les croisés ne prenaient pas une précaution inutile. Du haut des murs, en effet, les habitants de Constantinople pouvaient, tant la distance était courte, plonger leurs regards jusque dans le camp et entendre la voix des soldats. Lors de l'action du 17, quelques jours plus tard, Robert de Clari, en rapportant avec quelle hardiesse la *bataille* des Latins marchait à l'ennemi, raconte que « les dames et les demoiselles du palais étaient montées aux fenêtres, et les autres gens, et les dames et les demoiselles de la cité étaient montés aux murs de la cité et regardaient chevaucher cette bataille, ainsi que l'empereur d'autre part, et ils disaient entre eux des nôtres qu'il leur semblait que ce fussent des anges; et ils étaient si beaux parce qu'ils étaient très bellement armés et leurs chevaux très bellement couverts****. »

Cependant les Byzantins se remettaient de leur premier effroi; les troupes grecques conduites par Las-

* *Éracles,* livre II, chap. VIII.

** *Éracles,* livre XXVIII, chap. XV.

*** *La Prise de Constantinople,* § XLIV.

**** *La Prise de Constantinople,* § XLVII.

caris, encouragées par son exemple et par les exhortations d'un clergé fanatique, soutenues, en outre, par de puissants renforts, opposaient une résistance sérieuse aux assiégeants. La populace s'agitait; elle cherchait à tirer Alexis III de son indolente torpeur et à l'émouvoir par des menaces. « Si tu ne nous délivres de ces chiens, lui criait-on, nous leur livrerons la cité *. » L'empereur, sourd à ces plaintes comme à ces clameurs, laissait son gendre porter tout le poids de la défense. A la tête de ses intrépides Vaeringues, Lascaris ne laissait pas un instant de répit aux Latins, et ceux-ci se trouvaient réduits à l'inaction jusqu'à ce que les Vénitiens eussent terminé les ponts volants destinés à s'abattre sur la plate-forme des tours qu'ils s'étaient chargés d'assaillir. Dandolo faisait presser ce travail, et nos chroniqueurs, ignorants comme ils l'étaient des choses de la mer, admiraient avec stupéfaction les « très merveilleux engins des matelots. » Le doge « fit prendre, raconte Robert de Clari, les antennes, qui portent les voiles des nefs, qui avaient bien (les antennes) trente toises de long ou plus; il les fit très bien lier et attacher avec de bonnes cordes aux mâts, et fit faire de bons ponts par-dessus et de bons appuis en cordes sur les côtés. Les ponts étaient si larges que trois chevaliers armés y pouvaient passer de front; et le duc fit très bien garnir les ponts et les fit très bien couvrir sur les côtés d'étoffes épaisses et de toiles, afin que ceux qui y monteraient pour assaillir n'eussent à se garder ni des carreaux d'arbalète, ni des flèches; et on lançait le pont tellement en avant de la nef qu'il y avait bien en hauteur, du pont jusqu'à terre, près de quarante toises ou plus. Et à

* *Éracles*, livre XXVIII, chap. xv.

chacun des huissiers il y avait un mangonneau qui, sans interruption, lançait des traits contre les murs et dans la ville *. »

Les préparatifs furent enfin achevés le 16 juillet et l'assaut décidé pour le lendemain. L'action qui s'engagea le 17 comportait, pour ainsi dire, deux parties distinctes qui concouraient, il est vrai, au même résultat, mais qui restaient indépendantes et n'eurent pas un égal succès. D'un côté, les Vénitiens attaquèrent les tours et les murailles baignées par les flots du Bosphore; de l'autre, les chevaliers latins assaillirent la portion de l'enceinte voisine du palais des Blaquernes qui faisait face à leur camp.

Les péripéties de ce double combat ont été rapportées avec la plus grande exactitude par le maréchal de Champagne, et son récit est confirmé par l'historien des vaincus, Nicétas. On essaierait en vain, après le vieux chroniqueur, de raconter l'assaut des Vénitiens, l'héroïsme du vieux Dandolo, la prise de vingt-sept tours; et dépeindre l'incendie qui dévora une partie de la ville serait d'autant plus difficile qu'on ne parviendrait pas à égaler Villehardouin. Montrer les efforts infructueux des Latins qui attaquaient l'enceinte, la tentative de sortie d'Alexis, le péril couru par l'armée latine cernée et menacée d'être écrasée sous le nombre, mais délivrée tout à coup par la retraite imprévue des Grecs, offrirait la matière d'un tableau des plus dramatiques; mieux vaut, pourtant, donner la parole à un témoin oculaire. Robert de Clari a laissé, dans sa *Chronique*, une relation très animée de l'attaque de Constantinople par terre; malgré son étendue, la citation trouve si naturellement sa

* *La Prise de Constantinople*, § XLIV.

place ici, à côté du récit de Villehardouin, que nous n'hésitons pas à la reproduire tout entière :

« Quand vint le lendemain matin, alors que les Vénitiens se préparaient et disposaient leurs vaisseaux, et se halaient au plus près des murs pour assaillir, et que de même les pèlerins, d'autre part, avaient rangé leurs gens, voici que l'empereur de Constantinople, Alexis, sortit hors de la cité, par une porte qu'on appelle la Porte Romaine, avec tous ses gens tout armés, et rangea là ses gens et fit dix-sept corps de bataille ; en ces dix-sept batailles, on estimait bien qu'il y avait près de cent mille hommes à cheval. Ensuite, il envoya la plus grande partie de ces dix-sept batailles autour et aux environs de l'ost des Français et retint les autres avec lui ; et, quant à tous les gens de la cité qui pouvaient porter les armes, il les fit sortir au dehors et les fit ranger tout le long des murs, entre l'ost des Français et les murs. Quand les Français se virent ainsi entourés à la ronde de ces batailles, ils en furent très épouvantés, et ordonnèrent alors leurs batailles, et ne firent que sept batailles de sept cents chevaliers, parce qu'ils n'en avaient pas plus, et, de ces sept cents, il en était bien cinquante à pied.

« Ensuite, quand ils eurent ainsi complètement ordonné leurs gens, le comte de Flandre demanda la première bataille, et on la lui octroya ; le comte de Saint-Pol et messire Pierre d'Amiens eurent la seconde bataille ; messire Henri, le frère du comte de Flandre, eut la troisième bataille et les Allemands. Et ensuite ils établirent que les sergents à pied suivraient les batailles à cheval, de telle façon que trois ou quatre compagnies suivraient une bataille à cheval qui aurait ceux de son pays derrière elle. Ensuite, quand ils

eurent arrangé les trois batailles qui combattraient contre l'empereur, ils arrangèrent les quatre autres qui garderaient l'ost, si bien que le marquis, qui était sire de l'ost, eut l'arrière-garde et garda l'ost par derrière, et le comte Louis eut l'autre à la suite; et les Champenois eurent la troisième, et les Bourguignons eurent la quatrième, et le marquis garda ces quatre batailles. Et ensuite, on prit tous les garçons qui gardaient les chevaux et tous les cuisiniers qui pouvaient porter les armes; on les fit tous armer et de matelas piqués, et de haillons, et de pots de cuivre, et de petites boules, et de bâtons, si bien qu'ils étaient si laids et si hideux que les menues gens à pied de l'empereur, qui étaient par dehors les murs, en eurent grand'peur et grande épouvante, quand ils les virent. Et ces quatre batailles que je vous ai nommées ci-devant gardèrent l'ost, par peur que les batailles de l'empereur, qui étaient autour de l'ost, n'attaquassent et ne fissent dommage à l'ost et aux tentes; et l'on mit les garçons et les cuisiniers par devers la cité, vis-à-vis les gens à pied de l'empereur qui étaient rangés au bas des murs. Quand les piétons de l'empereur virent nos menues gens si laidement armées, ils en eurent si grand'peur et si grande épouvante que oncques ils n'osèrent se mouvoir, ni venir à eux, et que oncques de cette part l'ost n'eut besoin de garde.

« Ensuite, on commanda que le comte de Flandre, et le comte de Saint-Pol, et messire Henri, qui avaient les trois batailles, en vinssent aux mains avec l'empereur; et on défendit bien que, pour quelque besoin qu'elles eussent, les quatre autres ne se bougeassent de là, jusqu'à ce qu'elles vissent qu'elles eussent aussi comme tout perdu, à moins qu'elles ne fussent cer-

nées ou assaillies par les autres batailles qui étaient autour de l'ost. »

Après avoir ainsi très clairement exposé les dispositions prises par les croisés pour entamer la lutte et compenser, autant que possible, leur grande infériorité numérique, Robert de Clari raconte les commencements de la bataille et résume, en termes beaucoup plus brefs que Villehardouin, la part des Vénitiens dans l'attaque générale; moins bien informé que le maréchal et n'ayant pas été témoin de l'assaut donné aux tours, il n'a garde d'entrer dans les détails :

« Pendant que les Français étaient ainsi complètement rangés, les Vénitiens, qui étaient en mer, ne s'oublièrent pas, mais halèrent leurs nefs près des murs, tellement qu'ils montaient bien sur les murs de la cité par les échelles et par les ponts qu'ils avaient faits sur les nefs, et tirèrent et lancèrent, et firent jouer leurs mangonneaux, et assaillirent si durement que c'en était trop, et tant qu'ils mirent le feu en la ville, si bien qu'il y en eut de brûlé la grandeur de la cité d'Arras. Et ils n'osèrent pas se répandre ni se mettre en la cité, car ils étaient trop peu de gens et ils n'y eussent pas tenu, mais se remirent en arrière en leurs nefs *. »

Désormais, Robert de Clari ne parlera plus des Vénitiens; son récit ne concerne que les sept batailles qui luttent contre les Grecs en avant du palais des Blaquernes, et, tout en racontant les péripéties diverses de l'action, il nous fait assister à un de ces curieux débats qui, même au milieu des combats, s'élevaient parfois, au moyen-âge, entre des barons rivaux de gloire, désireux de bien faire et plus soucieux

* *La Prise de Constantinople*, §§ XLIV, XLV et XLVI.

encore de surpasser leurs compagnons par l'éclat de leurs prouesses. La narration du chevalier picard n'offre pas seulement ici un intéressant tableau de bataille, elle fait ressortir un trait caractéristique des mœurs militaires de la féodalité.

« Les hauts hommes qui étaient d'autre part, qui devaient se mesurer avec l'empereur, continue Clari, avaient établi que l'on choisirait dans chaque bataille deux des plus prud'hommes et des plus sages que l'on y avait, et que ce qu'ils commanderaient serait fait; s'ils commandaient : *Frappez*, on frappait; s'ils commandaient : *Allez le pas*, on allait le pas. Le comte de Flandre, qui avait l'avant-garde, chevaucha le premier à la rencontre de l'empereur, tout au pas, et l'empereur, qui était bien de la quatrième partie d'une lieue loin du comte de Flandre, faisait chevaucher ses batailles contre le comte; et le comte de Saint-Pol et messire Pierre d'Amiens, qui avaient l'autre bataille voisine, chevauchaient un peu au-dessus, sur le côté; et messire Henri de Hainaut et les Allemands, qui avaient la troisième bataille, chevauchaient ensuite. Et il n'y avait cheval qui ne fût couvert de couvertures, d'armes ou d'étoffes de soie, par-dessus toutes les autres couvertures. Et trois ou quatre ou cinq compagnies de sergents à pied suivaient chacune des batailles aux queues des chevaux, et les chevaliers chevauchaient si bien rangés et si serrés qu'il n'en était nul si hardi qui osât chevaucher devant l'autre. Et l'empereur chevauchait à l'encontre de nos gens avec en tout neuf batailles, et il n'y avait pas une de ces neuf batailles où il n'y avait trois ou quatre mille chevaliers, et il y en avait telle d'entre elles où on en comptait cinq mille. Et quand le comte de Flandre se fut éloigné de l'ost de deux portées d'arbalète, ses conseillers lui dirent : « Sire,

« vous ne faites pas bien, vous qui allez combattre « contre l'empereur si en avant de l'armée, car si vous « combattez là et que vous ayez besoin d'aide, ceux « qui gardent l'ost ne vous pourront aider. Mais si vous « nous en croyez, vous retournerez aux lices, et là « vous attendrez plus sûrement l'empereur, s'il veut « combattre. » Le comte de Flandre retourna en arrière aux lices, ainsi qu'on l'y engagea, et la bataille de monseigneur Henri aussi. Et le comte de Saint-Pol et messire Pierre d'Amiens ne voulurent retourner, mais se rassemblèrent au milieu du champ, tout cois, et avec tous leurs gens. Quand les troupes du comte de Saint-Pol et de monseigneur Pierre d'Amiens virent le comte de Flandre retourner, elles dirent toutes ensemble que le comte de Flandre faisait grande honte, lui qui retournait lorsqu'il avait l'avant-garde, et elles dirent toutes ensemble : « Sire, sire, le comte de Flandre retourne; « puisqu'il retourne, il vous laisse l'avant-garde, or, « prenons-la, de par Dieu ! » Alors les barons s'accordèrent ensemble et dirent qu'ils prendraient l'avant-garde. Quand le comte de Flandre vit que le comte de Saint-Pol, ni messire Pierre d'Amiens, ne retournaient pas, il leur manda par un messager, et les pria qu'ils retournassent. Et messire Pierre d'Amiens lui manda à son tour qu'ils ne retourneraient pas; et le comte de Flandre lui manda derechef par deux messagers que, pour Dieu, ils ne lui fissent pas cette honte, et qu'ils retournassent, ainsi qu'on le lui avait conseillé à lui. Et le comte de Saint-Pol et messire Pierre d'Amiens lui mandèrent encore que non, non certes, ils ne retourneraient pas. Alors vinrent messire Pierre d'Amiens et messire Eustache de Canteleu qui étaient chefs conducteurs de la bataille, ils dirent : « Seigneur, chevauchez, « de par Dieu, tout au pas. » Et ils commencèrent à

chevaucher au pas, et tous ceux de l'ost qui étaient demeurés en arrière commencèrent à crier ensuite : « Voyez, voyez, le comte de Saint-Pol et messire Pierre « d'Amiens veulent rejoindre l'empereur. Sire Dieu, « commencèrent-ils à dire et à crier, Sire Dieu, soyez « leur protecteur, à eux et à toute leur compagnie; « voyez, ils ont l'avant-garde que le comte de Flandre « devait avoir; Sire Dieu, conduisez-les en sûreté. »

« Quand les chevaliers de la bataille du comte de Flandre virent que le comte de Saint-Pol et messire d'Amiens ne retourneraient à aucun prix, ils vinrent au comte et lui dirent : « Sire, vous faites grand'honte, « vous qui ne vous mouvez, et sachez que, si vous ne « chevauchez, nous ne nous tiendrons plus avec « vous. » Quand le comte de Flandre ouït cela, il férit son cheval des éperons et tous les autres après lui, et ils piquèrent si bien qu'ils atteignirent la bataille du comte de Saint-Pol et de messire Pierre d'Amiens. Et quand ils l'eurent atteinte, ils chevauchèrent à côté d'eux tout de front, et la bataille de monseigneur Henri chevaucha derrière; et les batailles de l'empereur et nos batailles s'étaient déjà tellement rapprochées que les arbalétriers de l'empereur tiraient bien sur nos gens, et nos arbalétriers, également, sur les gens de l'empereur; et il n'y avait qu'un tertre à monter entre l'empereur et nos batailles; et les batailles de l'empereur le montaient d'une part et les nôtres de l'autre. Et quand nos gens vinrent au sommet du tertre, et que l'empereur les vit, il s'arrêta et tous ses gens aussi; et ils furent si ébaubis et si ébahis de ce que nos batailles chevauchaient ainsi de front contre eux, qu'ils ne surent à quoi se décider. Pendant qu'ils étaient là ainsi ébaubis, les autres batailles de l'empereur, qui avaient été envoyées autour de l'ost

des Français, revinrent en arrière et s'assemblèrent toutes ensemble avec l'empereur dans la vallée; et quand les Français virent toutes les batailles de l'empereur assemblées sans exception, ils s'arrêtèrent au sommet du tertre, tout cois, et se demandèrent avec étonnement ce que l'empereur voulait faire. Et les comtes et les hauts hommes des trois batailles envoyèrent les uns vers les autres pour prendre conseil sur ce qu'ils feraient, afin de savoir s'ils iraient jusqu'à l'ost de l'empereur ou non. Ils ne furent pas d'avis qu'ils y allassent, car ils étaient fort en avant de l'ost, et s'ils combattaient là où l'empereur était, ceux qui gardaient l'ost ne les verraient, ni ne les pourraient aider, s'ils en avaient besoin. Et, d'autre part, entre eux et l'empereur il y avait un grand canal, un grand conduit par où l'eau venait à Constantinople; s'ils l'eussent passé, ils eussent eu grand dommage de leurs gens, et c'est pour cela qu'ils ne furent pas d'avis qu'ils y allassent. Pendant que les Français parlaient ainsi ensemble, voici que l'empereur se retira à Constantinople, et quand il y fut venu, il fut très durement blâmé... et des uns et des autres de ce qu'il n'avait pas livré bataille à si peu de gens comme les Français étaient avec une si grande foule de peuple telle que celle qu'il avait emmenée*. »

La retraite d'Alexis III pouvait, en effet, exciter la surprise et mériter le blâme; l'affaire du 17 juillet laissait les choses indécises, et il eût suffi à l'empereur de savoir utiliser les forces dont il disposait pour remporter la victoire. Du côté de la mer, il est vrai, les Vénitiens, surmontant tous les obstacles, avaient d'abord réussi à s'emparer de vingt-cinq tours de l'en-

* *La Prise de Constantinople*, §§ XLVII et XLVIII.

ceinte et à incendier tout un quartier de Constantinople, mais ils avaient bientôt été contraints de se retirer, afin d'aller porter aux assaillants du palais des Blaquernes un concours qui fut inutile. Un moment, la situation de ceux-ci s'était trouvée très critique; au commencement de l'action, avant l'arrivée de l'empereur sur le champ de bataille, il s'était engagé une lutte sanglante et acharnée que Robert de Clari ne mentionne pas. Les croisés avaient tenté de monter à l'assaut d'une barbacane proche de la mer; déjà ils étaient parvenus à atteindre la crête du rempart, ils s'y battaient corps à corps avec les défenseurs de l'ouvrage, lorsque, écrasés par les renforts amenés sans cesse aux assiégés, ils avaient dû, après avoir subi des pertes cruelles, se mettre en retraite vers le gros de l'armée. Cet insuccès avait péniblement affecté les Latins; tout autour d'eux des troupes fraîches, continuellement tirées de Constantinople, se massaient si nombreuses qu'il leur semblait que toute la ville fût sortie. Rien, en effet, ne pouvait empêcher Alexis III de les écraser; c'était l'avis de Lascaris resté, jusqu'au dernier moment, l'âme de la défense; c'était aussi celui de l'énergique Euphrosyne. Mais l'empereur, poursuivi par l'idée fixe de chercher son salut dans la fuite, n'avait qu'une pensée : quitter le champ de bataille après une vaine démonstration, et abandonner Constantinople. Il ne voulut rien entendre. Sa retraite inespérée tira les croisés du plus grand danger qu'ils eussent encore couru et, lorsqu'ils rentrèrent dans leurs lices, ils donnèrent un libre cours à leur joie.

« Quand l'empereur s'en fut ainsi retourné de la sorte, dit Robert de Clari, les pèlerins s'en revinrent à leurs tentes et se désarmèrent. Et quand ils se furent désarmés, les Vénitiens, qui étaient passés en nefs et

en barges, s'en vinrent demander de leurs nouvelles et dirent : « Par ma foi, nous avons ouï dire que vous « vous battiez avec les Grecs, nous avions très grand « peur pour vous, et nous sommes venus à vous. » Et les Français leur répondirent et dirent : « Par ma foi et « la grâce de Dieu, nous avons bien fait, car nous « allâmes à la rencontre de l'empereur, et l'empereur « n'osa en venir aux mains avec nous. » Et les Français demandèrent, à leur tour, des nouvelles aux Vénitiens, et ceux-ci leur dirent : « Par ma foi, firent-ils, nous « avons durement assailli et entrâmes en la cité par- « dessus les murs et mîmes le feu à la cité, si bien « qu'il y eut beaucoup de la cité de brûlé*. »

Les croisés pouvaient, à bon droit, se féliciter de leurs succès; pourtant, ils étaient loin d'en apprécier encore toutes les conséquences. Leur joie était d'ailleurs tempérée par la crainte d'être obligés de faire de nouveaux efforts; mais les Byzantins, désespérant de résister à l'armée latine, se préparaient à lui ouvrir leurs portes.

IX

Accueilli, à son retour dans Constantinople, par les témoignages d'une réprobation générale, Alexis III dut s'engager à livrer le lendemain une seconde bataille aux assiégeants : vaine promesse qu'il ne songeait guère à tenir. Plus soucieux de sauver sa vie et de conserver ses richesses que de défendre l'honneur de sa couronne, il se hâta de charger sur dix chevaux,

* *La Prise de Constantinople*, § XLIX.

outre mille livres d'or, tous les habits et les joyaux impériaux, « puis, quand on vint vers minuit, l'empereur s'enfuit hors de la ville, avec autant de gens comme il put en mener avec lui*, » pour se réfugier honteusement au delà des frontières, à Debeltum (Zagora), en Bulgarie.

Euphrosyne avait fait tous ses efforts pour empêcher cette fâcheuse détermination; n'ayant pu y parvenir, elle offrit successivement la pourpre à plusieurs membres de sa famille et à des généraux; tous déclinèrent son offre, sentant bien qu'ils seraient impuissants à résister au mouvement qui entraînait la population vers Isaac.

Les Byzantins n'avaient pas fait mystère à Alexis de leurs intentions; ils l'avaient prévenu qu'ils auraient recours à Isaac, si lui-même ne parvenait pas à les défendre. Alexis les abandonnait, ils n'hésitèrent plus. Les Vaeringues tirèrent Isaac II de sa prison, firent sortir Marguerite du couvent où elle avait trouvé un refuge, et les revêtirent de la pourpre pour la seconde fois.

Quelques heures de nuit avaient suffi pour opérer cette nouvelle révolution de palais. Le 18 juillet, au matin, les croisés l'ignoraient encore; ils avaient pris les armes, car, sans en connaître la cause, ils avaient remarqué qu'une agitation extraordinaire régnait dans la ville. Ils s'attendaient à l'attaque des ennemis; ce furent des messagers de paix qui se présentèrent pour leur apprendre les récents événements et pour chercher le jeune Alexis qu'ils voulaient emmener au palais.

« Ce beau miracle, » suivant l'expression de Ville-

* *La Prise de Constantinople*, § LI.

hardouin, ne rencontra d'abord que des incrédules; il fallut néanmoins se rendre à l'évidence, quand la foule des courtisans se précipita au-devant d'Alexis; car les Grecs « vinrent aux portes, ils les ouvrirent et sortirent dehors, et vinrent à l'ost des Français, et demandèrent et s'enquérirent d'Alexis le fils d'Isaac, et on leur enseigna qu'ils le trouveraient à la tente du marquis. Quand ils vinrent là, ils le trouvèrent, aussi ses amis en firent-ils très grande fête et très grande joie, et remercièrent fort les barons, et dirent qu'ils avaient fort bien fait et grand exploit, eux qui avaient si parfaitement travaillé, et dirent que l'empereur s'en était enfui, et qu'ils vinssent dans la cité et au palais comme dans le leur*. »

La perplexité de Boniface et des hauts barons n'en était pas moins très grande; comment admettre que ces mêmes Grecs qui, d'abord, avaient accueilli par des sifflets et par des railleries grossières le prétendant qu'on leur offrait, qui, la veille encore, juraient d'exterminer les Barbares, eussent changé, tout à coup, de sentiments, au point de venir présenter des hommages empressés à ce même prétendant et de tirer de prison un empereur écrasé sous le poids de leurs mépris. Ni les idées, ni les mœurs des Latins ne les avaient préparés à tant d'inconstance et de versatilité; aussi craignaient-ils que cet enthousiasme de commande ne cachât quelque piège. Pourtant, ce n'était pas tout.

* Robert de Clari. *La Prise de Constantinople*, § LII. — Dans une lettre adressée à Henri, duc de Brabant, Hugues de Saint-Pol a donné une relation du premier siège de Constantinople; il est également raconté, au nom des croisés, dans une circulaire envoyée à Cluny et à d'autres monastères. Ces documents sont reproduits dans le tome XVIII des *Historiens des Gaules et de la France*.

Le marquis de Montferrat comptait imposer Alexis aux Byzantins, mais il n'avait pas prévu que ceux-ci, à leur tour, l'obligeraient à subir Isaac. Attribuer, en effet, un pouvoir sans partage à un enfant était, en réalité, le livrer à son tuteur, c'est-à-dire à Boniface lui-même, qui aurait pu ainsi assurer et l'union des deux Églises et la stricte exécution du traité de Zara. La rentrée en scène de l'empereur déchu venait inopinément bouleverser les combinaisons les mieux ourdies. Il fallait pourtant adopter sans retard un parti. Se réservant d'agir ultérieurement suivant les circonstances, les chefs de l'armée résolurent de garder près d'eux le jeune Alexis, comme une sorte d'otage, et d'envoyer à Constantinople quatre délégués, deux Français et deux Vénitiens, pour constater la véritable situation des choses. Ils s'informeraient des dispositions d'Isaac à l'égard de ses libérateurs plus ou moins bénévoles, afin d'être éclairés sur la question importante de savoir dans quelle mesure celui-ci acceptait les obligations souscrites par son fils. La mission était difficile, dangereuse même; elle exigeait autant d'habileté que de sang-froid. L'histoire ne relate pas les noms des deux Vénitiens auxquels elle fut confiée, mais elle fait connaître ceux des délégués des barons : ce furent Mathieu de Montmorenci et celui à qui l'on recourait toujours dans les circonstances critiques, Geoffroi de Villehardouin.

Depuis le commencement de la croisade, le maréchal n'avait pas cessé de jouer un rôle capital, mais, généralement, il s'abstient d'indiquer la part qu'il prend aux délibérations du Conseil et aux expéditions militaires. S'il s'est départi cette fois de sa réserve accoutumée, c'est que ce fut lui qui porta la parole au nom de ses compagnons; aussi est-ce dans la *Conquête*

de Constantinople que se trouve la relation de la première entrevue d'Isaac avec les représentants de la croisade.

Pour se rendre de la porte de Constantinople à la résidence impériale, les délégués durent suivre des rues que bordait une haie de soldats. La foule, qui s'y pressait, manifestait une curiosité qui semblait dominer tout autre sentiment. Ayant mis pied à terre près du palais, Villehardouin et ses compagnons se présentèrent devant les souverains qu'entouraient déjà le luxe éclatant et la pompe majestueuse de la cour byzantine. Tout en les comblant d'honneurs, Isaac évita d'entamer en public une discussion sérieuse; il craignait, sans doute, d'avoir à dévoiler de quel prix les croisés voulaient faire payer leur concours. L'empereur, l'impératrice, le chancelier de l'empire et un interprète emmenèrent les Latins dans un appartement privé; là, Geoffroi de Villehardouin résuma les conditions de l'alliance conclue avec le jeune Alexis.

Il semble qu'Isaac ait jusqu'alors ignoré les termes précis du traité et qu'effrayé des exigences des croisés, il leur ait opposé de sérieuses objections, car, déclare Villehardouin : « En maintes manières il y eut des paroles dites et répliquées que je ne vous sais mie ni ne vous puis toutes conter. » Telle est sa formule ordinaire pour indiquer une discussion dont il ne se souvient pas exactement ou qu'il est peu désireux de faire connaître. Mais Isaac était encore trop dominé par des sentiments de gratitude envers ses libérateurs pour ne pas approuver d'abord en bloc les engagements pris par son fils et son gendre, quitte, plus tard, à les repousser en détail. C'était la question capitale pour les croisés et, une fois cette approbation obtenue, les délégués revinrent au camp où ils apportaient,

en même temps, l'invitation adressée par l'empereur aux barons de le visiter et de lui amener son fils.

Cette ambassade de Villehardouin était une faute de la part d'un politique aussi avisé que Boniface. Entrer en négociation avec Isaac, c'était reconnaître implicitement une restauration à laquelle les croisés étaient restés étrangers et se lier les mains. Se séparer du jeune Alexis était une faute plus grave encore, car, en le laissant s'éloigner, on perdait un puissant moyen de peser sur la cour byzantine. Mais, l'empereur ouvrant toutes grandes les portes de Constantinople, il était bien difficile de lui refuser son fils sans dévoiler complètement la partie secrète du plan de Philippe de Souabe. Le marquis crut sans doute qu'il dominait assez son pupille pour pouvoir s'en séparer sans inconvénient. L'avenir devait montrer combien il se trompait. Entre Isaac, esprit médiocre dont la vigueur avait encore été affaiblie par les rigueurs d'une longue captivité, et un jeune homme sans expérience, sans caractère, prompt à adopter l'avis de quiconque parlait le dernier, les Grecs allaient pouvoir tramer librement contre les Latins les mille intrigues dont ils étaient coutumiers. L'influence que le chef de la croisade laissait ainsi échapper, devait être saisie tout entière par Alexis Ducas qui eut l'habileté de se faire de l'empereur un instrument docile, jusqu'au jour où il le brisa, parce qu'il trouva en lui un obstacle.

Alexis Ducas, à qui ses sourcils épais et arqués firent attribuer le nom de Murzuphle, appartenait à une famille alliée à la fois aux Comnène et aux l'Ange. Quelques-uns de ses ancêtres avaient aspiré à l'empire et lui-même espérait y parvenir, mais jusqu'ici son ambition avait été déçue, bien qu'il n'eût épargné ni crimes ni bassesses pour s'élever au rang suprême.

Après avoir joui de la faveur d'Isaac pendant tout le premier règne de celui-ci, Ducas, pour gagner les bonnes grâces de l'usurpateur Alexis, n'avait pas hésité à trahir son maître. Mais la faveur impériale était malaisée à conserver, l'ambitieux la perdit et, tenu en prison pendant de longues années, il put gémir sur la fragilité des grandeurs.

Ducas ne méritait donc à aucun titre la clémence d'Isaac; cependant celui-ci, oublieux du passé, ne vit plus en ce traître qu'un ami des anciens jours, victime d'Alexis. Non seulement il le tira de prison aussitôt après son avènement, mais encore, par une générosité imprévoyante dont il « eut depuis fort mauvaise récompense, » il lui rendit toute sa faveur et l'éleva à la dignité de protovestiaire ou grand chambellan, laquelle, aux yeux des croisés, répondait au titre de premier ministre, de « maistre bailli, » suivant l'expression de Robert de Clari. *L'Estoire d'Éracles* va plus loin encore : elle affirme qu'à une date postérieure, les croisés, dupés par les protestations de Murzuphle, « un haut homme de la terre qui leur semblait prud'homme, » lui confièrent la régence de l'empire et la tutelle du jeune Alexis. « Ils en firent, dit-elle, le bailli de la terre et de l'enfant parce que celui-ci était jeune, et pour qu'il leur procurât et leur fît payer les sommes convenues qu'il avait promises*. » Le continuateur de Guillaume de Tyr commet ici une erreur manifeste. Telle fut cependant l'influence qu'Alexis Ducas acquit, un peu plus tard, à la cour et sur la volonté vacillante des princes, que cette opinion erronée put trouver créance. Rien ne prouve mieux la faute commise par Boniface

* *Éracles*, livre XXVIII, chap. XVI.

lorsque, cédant aux instances d'Isaac, il lui amena son fils sans plus tarder.

« Alors tous les hauts barons de l'ost s'assemblèrent et prirent Alexis, le fils d'Isaac; ils l'emmenèrent au palais avec grande joie et avec grande fête, et quand ils furent venus au palais..., Isaac, son père, eut fort grande joie de son fils; il l'accola et le baisa, et remercia fort tous les barons qui étaient là, et dit que, par l'aide de Dieu d'abord et du leur ensuite, il était hors de prison*. »

Les principaux chefs de l'armée n'étaient cependant pas venus à Constantinople uniquement pour assister à des effusions de tendresse et pour écouter de vaines protestations de reconnaissance; bien d'autres sujets plus graves les préoccupaient, ils eurent hâte de les aborder. Si, se fiant aux assurances qu'Isaac leur avait précédemment données, les croisés se flattaient de négocier facilement avec lui, ils se trompaient. Prodigue de protestations chaleureuses tant qu'il ne s'était pas agi de traiter des questions de fait, l'empereur se montra beaucoup moins empressé et moins conciliant lorsqu'on lui enjoignit de donner à ses libérateurs des preuves réelles de gratitude. Sans s'élever encore contre la rigueur des exigences pécuniaires stipulées dans le pacte de Zara, il semble avoir longtemps répugné à admettre que son fils fût officiellement associé à l'empire et solennellement couronné à Sainte-Sophie. Pour obtenir son assentiment, Boniface jugea sans importance d'accorder aux Grecs une nouvelle concession et, sur leur demande, de consentir à ce que l'armée reportât son camp hors de l'enceinte, dans le faubourg de Péra. D'après Villehardouin, Isaac exposa lui-même les rai-

* Robert de Clari. *La Prise de Constantinople,* § LII.

sons de cette demande. *L'Estoire d'Éracles* met ce discours dans la bouche de Murzuphle qui est toujours, pour elle, le régent de l'empire et le tuteur d'Alexis. C'est peut-être plus exact. On comprend, en effet, que l'empereur ait chargé son favori, qui n'avait aucune obligation personnelle aux croisés, d'exposer les motifs de l'éloignement réclamé. Selon le continuateur de Guillaume de Tyr, Murzuphle s'exprima en ces termes :

« Seigneurs, puisque vous êtes ici en cette cité avec « nous, puisque vous m'avez choisi pour être garde « et bailli de l'empereur et de l'empire, il m'est avis, « si vous l'approuvez et si vous jugez que cela soit « bon à faire pour qu'il n'y ait pas de mêlée entre nos « gens et les vôtres, que vous sortiez de la cité et « que vous alliez vous héberger à Péra, vers la tour « de Galata, et je vous enverrai assez de vivres, et je « me mettrai en mesure pour que vous ayez vos con- « ventions telles qu'on vous les doit*. »

Que l'initiative de la proposition vînt de l'empereur ou de son favori, peu importe. En y souscrivant, les croisés commirent une lourde faute dont une expérience récente aurait dû les garantir, car ils ne pouvaient avoir oublié ce qui leur en avait coûté pour s'être laissé interner par les Vénitiens dans l'île de Saint-Nicolas. Mais les relations cordiales qui s'établirent alors, pour un temps, entre les Grecs et les Latins, empêchèrent de prévoir le danger.

Laissant Pierre de Braiecuel au palais avec une garde d'élite, sous prétexte d'honorer l'empereur, mais, en réalité, pour conserver un poste dans la ville, les croisés, conformément à ce qui avait été décidé, « s'en

* *Éracles,* livre XXVIII, chap. XVI.

allèrent s'héberger outre le port, par devers la tour de Galata, et ils s'hébergèrent là tous ensemble en quelques maisons qui y étaient, et ils halèrent leur flotte et ils la firent accoster devant eux*. » L'abondance régnait dans le camp; Murzuphle ne laissait manquer de rien. « Quand les Latins furent logés là, dit l'*Estoire d'Éracles*, et que leur flotte fut près d'eux, Murzuphle manda aux Vénitiens qu'ils sussent par écrit combien les pèlerins avaient donné pour les nefs, et qu'on le lui fît savoir. Quand Murzuphle sut le total, il prit l'argent et l'envoya en l'ost, et rendit à chacun ce que l'on avait trouvé en l'écrit, ensuite il envoya du froment, du vin et de la chair salée à chacun selon ce qu'il était**. »

Robert de Clari ajoute ici un important détail.

« Il paya alors bien cent mille marcs, et de ces cent mille marcs les Vénitiens reçurent la moitié, car ils devaient avoir la moitié des conquêtes; et des cinquante mille marcs qui restent, on leur paya trente-six mille marcs que les Français devaient encore pour leur flotte, et avec les autres quatorze mille marcs qui restaient aux pèlerins, on rendit l'argent à tous ceux qui avaient prêté de leur avoir pour le paiement du passage***. »

Les Latins n'étaient pas, comme à Venise, confinés dans leur camp; pour rendre les communications plus faciles, et aussi, peut-être, « parce qu'ils redoutaient que ceux de la cité ne se révoltassent contre eux, » les Français et les Vénitiens avaient, d'un commun accord, fait raser une partie de l'enceinte sur une longueur de cinquante toises. De la sorte, « ils allaient

* Robert de Clari. *La Prise de Constantinople*, § LV.

** *Éracles*, livre XXVIII, chap. XVI.

*** *La Prise de Constantinople*, § LVI.

en la cité quand ils voulaient, et quand ils voulaient y aller par eau, ils allaient en barge, et quand ils voulaient y aller à cheval, ils passaient le pont*. » Ces visiteurs étaient nombreux, car Constantinople exerçait sur les croisés l'attrait irrésistible de l'inconnu.

Pour ces chevaliers qui ne connaissaient que le luxe grossier de leurs demeures féodales, pour ces bourgeois qui jusqu'alors n'avaient jamais quitté leurs petites villes, pour ces vilains qui vivaient et mouraient dans la misère, le spectacle de Byzance, sa grandeur, sa richesse, ses monuments, ses palais, ses églises, tout l'ensemble, en un mot, de la civilisation orientale, provoquaient à chaque instant l'admiration et la surprise. Villehardouin n'échappa pas à cette impression générale, mais il se borne à l'exprimer rapidement; personnage influent de la croisade, il a bien d'autres soucis que de s'attarder à décrire « les riches palais et les hautes églises, » à visiter « les sanctuaires » et à vénérer « les hautes reliques; » s'il parle quelque part de la Colonne brûlée, c'est que Murzuphle en fut précipité. Un autre croisé, au contraire, un modeste chevalier picard, plus curieux ou plus libre d'esprit, se complaît à énumérer les splendeurs de la ville impériale.

« A mon avis, dit Robert de Clari, je ne crois pas que dans les quarante plus riches cités du monde, il y eût autant de richesses qu'il s'en trouvait dans l'enceinte de Constantinople; et les Grecs affirmaient que les deux parts de l'avoir du monde se trouvaient à Constantinople, et que la troisième était éparse par le monde**. »

* *La Prise de Constantinople*, § LV.

** *La Prise de Constantinople*, § LXXXI.

Mais Constantinople n'était pas seulement la ville la plus opulente de la terre, elle était encore la plus grande.

« Ensuite, les pèlerins, dit ailleurs le même chroniqueur, regardèrent la grandeur de la ville, et les palais et les riches abbayes, et les riches moûtiers, et les grandes merveilles qui étaient en la ville; ils s'en émerveillèrent très durement*. »

Ce sont là les traits de Byzance qui frappèrent le plus vivement les croisés, car le chevalier picard insiste à plusieurs reprises sur cette grandeur et cette opulence, montrant par là combien il en avait été surpris.

« De la grandeur de la ville, des palais, des autres merveilles qui y sont, nous cesserons de vous parler, car nul homme sur terre, qui demeurerait longtemps dans la cité, ne vous les pourrait nombrer ni compter, parce que de la part de celui qui vous conterait la centième partie de la richesse, et de la beauté, et de la noblesse qui étaient dans les abbayes et dans les moûtiers, et dans les palais et dans la ville, il vous semblerait que ce serait mensonge, et vous ne le croiriez pas**. »

Robert de Clari tente pourtant de décrire quelques édifices de Byzance, et les pages de sa *Chronique* où il essaie de figurer ce qu'il a vu présentent, pour l'historien et l'archéologue, un intérêt d'autant plus vif que, de tous les auteurs occidentaux dont les œuvres sont parvenues jusqu'à nous, il est le seul à ne pas se contenter d'un éloge banal de Constantinople. Sans doute, il ne parvient pas toujours à surmonter les

* *La Prise de Constantinople*, § LXXXIV.

** *La Prise de Constantinople*, § XCII.

obstacles qu'une langue encore dans l'enfance oppose à ses efforts; lorsqu'il veut préciser ses souvenirs, l'expression ne répond pas à la pensée; son admiration est peu experte à varier les formules; pourtant l'essai mérite d'être cité.

De même que ses compagnons, le chroniqueur est frappé par la vue des « Jeux de l'Empereur » (l'Hippodrome) entourés sur tout leur pourtour d'innombrables statues ou « d'images d'hommes et de femmes, et de chevaux et de bœufs, et de chameaux et d'ours, et de lions et de nombreuses manières de bêtes fondues en cuivre, » véritables chefs-d'œuvre qu'aucun « bon maître n'est plus capable de portraire aujourd'hui, ni chez paiens, ni dans la chrétienté*. » Un autre monument remarquable est la fameuse « Porte Dorée » surmontée « de deux éléphants fondus en cuivre qui étaient si grands que c'était une fine merveille, et qui n'était oncques ouverte que lorsque l'empereur revenait de bataille et avait terre conquise**. »

On voit que le chevalier fixa souvent ses regards sur la fameuse statue de Justinien, célébrée à maintes reprises par les historiens byzantins, et qui surmontait une colonne érigée devant « le moûtier Sainte-Sophie. »

« Ensuite, dit le chroniqueur, il y avait, devant ce moûtier de Sainte-Sophie, une grosse colonne qui avait bien quatre brassées d'homme de grosseur et avait bien cinquante toises de haut; elle était faite de marbre et puis de cuivre par-dessus le marbre, et était très bien liée de bonnes bandes de fer. Là-dessus, sur le haut de cette colonne, il y avait une pierre qui avait bien

* *La Prise de Constantinople*, § XC.

** *La Prise de Constantinople*, § LXXXIX.

quinze pieds de long et autant de large. Sur cette pierre, il y avait un empereur fondu en cuivre, sur un grand cheval de cuivre, qui tendait sa main vers le pays des païens, et il y avait sur lui des lettres écrites qui disaient que jamais les Sarrasins n'auraient de trêves de lui, et, dans son autre main, il tenait une pomme d'or avec une croix sur la pomme*. »

Pour Robert de Clari, cette statue représentait « Eracles li empereres, » l'empereur Héraclius, beaucoup plus connu des Occidentaux que Justinien.

Ailleurs, le chroniqueur mentionne encore cette Minerve, détruite un peu plus tard par des ivrognes, à ce que rapporte Nicétas; elle tendait la main vers l'Occident et, sur son piédestal, on pouvait lire cette inscription : « Devers l'Occident viendront ceux qui Constantinople conquerront. » Sur la place où elle était érigée se tenait le Change, « qui ordinairement était fort riche, et là soulaient être les riches changeurs, qui avaient devant eux les grands monts de besans et les grands monts de pierres précieuses, avant que la cité ne fût prise; mais il n'y en eut plus autant quand la cité fut prise**. »

Cependant, si le chevalier ne reste pas indifférent devant les monuments civils de Constantinople, le pèlerin réserve sa plus vive admiration pour les monuments religieux; il éprouve une profonde émotion lorsqu'il lui est permis de vénérer « les hautes reliques » qu'ils renferment; sur ce chapitre, il est intarissable.

Dans le palais de Bucoléon, sorte de Kremlin byzantin, il y avait bien cinq cents maisons « qui toutes

* *La Prise de Constantinople,* § LXXXVI.

** *La Prise de Constantinople,* § XCI.

tenaient l'une à l'autre et étaient toutes faites en mosaïque, » sans compter « bien trente chapelles au moins, tant grandes que petites. » Mais entre toutes, « il y en avait une qu'on appelait la Sainte-Chapelle, qui était si riche et si noble qu'il n'y avait ni gonds ni poignées, ni autres pièces pour lesquelles on emploie le fer, qui, toutes, ne fussent d'argent, et il n'y avait colonne qui ne fût ou de jaspe, ou de porphyre, ou de riches pierres précieuses. Et le pavement de la chapelle était de marbre blanc si poli et si clair qu'il semblait qu'il fût de cristal; et cette chapelle était si riche et si noble qu'on ne vous pourrait conter la grande beauté et la grande noblesse de cette chapelle. » Là on exposait à la vénération des fidèles un grand nombre de reliques insignes : « deux pièces de la vraie Croix aussi grosses que la jambe d'un homme et aussi longues qu'une demi-toise, » puis « le fer de la lance dont Notre-Sire eut le côté percé, et les deux clous qu'il eut fichés parmi les mains et parmi les pieds, » puis « en une fiole de cristal une grande partie de son sang, » puis « la tunique qu'il avait revêtue, dont on le dépouilla quand on l'eut mené au mont du Calvaire, » puis « la benoîte couronne dont il fut couronné, » puis une portion « du vêtement de Notre-Dame et le chef de monseigneur saint Jean-Baptiste, et beaucoup d'autres riches reliques de saints*. »

L'église de Sainte-Sophie, avec sa haute coupole, excita l'admiration des croisés, mais Robert de Clari admira plus encore le grand autel.

« Le maître-autel du moûtier était si riche, dit-il, qu'on ne pourrait l'apprécier, car la table qui était sur l'autel était d'or et de pierres précieuses brisées et

* *La Prise de Constantinople*, § LXXXII.

mélangées, jetées toutes ensemble... : cette table avait bien quatorze pieds de long. Autour de l'autel, il y avait des colonnes d'argent qui portaient un tabernacle sur l'autel, lequel était fait ainsi qu'un clocher, qui était tout d'argent massif, si riche qu'on ne peut pas compter la somme qu'il valait. Le lieu où on lisait l'Évangile était si riche et si noble que nous ne saurions décrire comment il était fait. Ensuite, dans le bas du moûtier pendaient bien cent lampiers. Il n'y avait pas de lampier qui ne pendît à une chaîne aussi grosse que le bras d'un homme. Il y avait sur chaque lampier bien vingt-cinq lampes ou plus, et il n'y avait pas de lampier qui ne valût bien deux cents marcs d'argent *. »

Nous faut-il maintenant accompagner encore Robert de Clari dans sa visite à d'autres sanctuaires; soit au monastère des Sept Apôtres, par exemple, dans lequel « était la colonne de marbre où Notre-Sire fut lié avant qu'il ne fût mis en la Croix**; » soit au monastère de « Madame Sainte Marie de Blaquerne » dans lequel était gardé le Saint Suaire « qui, chaque vendredi, se dressait tout droit, si bien qu'on y pouvait bien voir la forme de Notre-Seigneur***. » Ce serait inutile, ce qui précède suffit pour faire comprendre comment la vue de tous les trésors accumulés à Constantinople depuis bien des siècles, finit par allumer chez les croisés d'ardentes convoitises, et comment des sentiments inavouables se dissimulèrent sous un prétexte religieux. Quoi de plus tentant que d'enrichir les églises latines des innombrables reliques enfouies dans des sanctuaires schisma-

* *La Prise de Constantinople*, § LXXXV.

** *La Prise de Constantinople*, § LXXXVII.

*** *La Prise de Constantinople*, § XCII.

tiques, ce qui serait une œuvre pie, et, en même temps, un moyen de s'enrichir soi-même. C'est pourquoi les chevaliers n'eurent pas beaucoup de peine, plus tard, à entraîner leurs soldats, malgré les risques de l'aventure, à une seconde attaque de Constantinople.

De même que les relations entre le peuple de Constantinople et le « commun de l'ost » avaient été très cordiales au début, de même les chefs croisés n'avaient eu, tout d'abord, qu'à se louer des empereurs; ils avaient bientôt trouvé une aimable protectrice à la cour de Byzance, en la personne d'Agnès de France. Pourtant, au premier moment, elle avait hésité à faire bon accueil à ses compatriotes. Agnès de France avait été amenée toute jeune à Constantinople; elle avait sans peine adopté les idées et les mœurs du milieu corrompu dans lequel elle vivait. Déjà veuve de deux empereurs, Alexis II et Andronic Comnène, elle avait contracté avec Théodore Branas une union qui, selon certains historiens, ne fut légitimée que tardivement. Par sympathie pour Alexis l'Ange, elle ne vit pas sans déplaisir la révolution qui le renversait du trône, et ne cacha pas ses sentiments aux barons français, lorsque ceux-ci demandèrent, après leur première entrevue avec Isaac, à lui être présentés. Le récit de cette première visite, tel que le donne Robert de Clari, est curieux.

« Ensuite, quand les barons eurent mené Alexis au palais, ils s'informèrent de la sœur du roi de France, qu'on appelait l'impératrice de France, si elle vivait encore; et on dit oui, et qu'elle était mariée, et qu'un haut homme de la cité (il avait nom Branas) l'avait épousée. Elle demeurait en un palais près de là. Les barons l'y allèrent voir et la saluèrent, et lui promirent très bien de lui rendre service; et elle leur fit fort mau-

vaise mine et était fort courroucée de ce qu'ils étaient venus là et de ce qu'ils avaient couronné cet Alexis, et ne voulut leur parler, mais fit parler un interprète, et l'interprète disait qu'elle ne savait rien du français; cependant le comte Louis, qui était son cousin, se mit en rapport avec elle*. »

Le comte de Blois réussit à dissiper les préventions et les craintes de la sœur de Philippe-Auguste; son mauvais vouloir se transforma en une bienveillance attentive qui fut, plus d'une fois, utile aux croisés dans leurs relations avec la cour. Plus tard, lorsque les événements la contraignirent à faire un choix entre les Grecs et ses compatriotes, elle n'hésita plus à se ranger du côté de ceux-ci, entraînant avec elle Théodore Branas qui fut un de leurs alliés les plus fidèles. Protégés ainsi par l' « impératrice de France, » bien accueillis par les souverains, les chefs de la croisade venaient souvent « se divertir au palais pour voir Isaac et l'empereur son fils. » Ceux-ci se complaisaient, du reste, à étaler aux regards surpris de gens qu'ils considéraient comme des barbares toutes les splendeurs du luxe oriental, et à multiplier les fastueuses cérémonies qui permettaient de déployer la pompe byzantine. C'est ainsi que les barons purent assister à la réception de quelques souverains ou de quelques ambassadeurs étrangers, à celle, par exemple, d'un roi de Nubie qui « avait toute la chair noire » et à qui Isaac « fit fort grande fête**. » De son côté, Alexis recherchait la société des Latins; il se rendait souvent au camp avec une suite peu nombreuse, au grand scandale de ses sujets qui l'accusaient d'y passer des jour-

* *La Prise de Constantinople,* § LIII.

** *La Prise de Constantinople,* § LIV.

nées entières en orgies et de permettre aux barbares de porter atteinte, par leurs familiarités déplacées, à la majesté impériale.

Depuis le 1er août, où Alexis IV avait été solennellement couronné à Sainte-Sophie en présence des croisés qui avaient vu, dans cette cérémonie, une consécration de leur victoire, le jeune prince possédait le titre d'empereur. Mais, à partir de ce moment, il avait commencé à témoigner moins de sympathie pour ses libérateurs, et l'on va voir maintenant se creuser entre les Grecs et les croisés un abîme qui deviendra chaque jour plus profond, jusqu'à l'instant où éclatera une inévitable catastrophe.

On sait quelles lourdes charges le traité de Zara imposait à Isaac et à son fils. Pour gagner du temps, ils avaient fait promptement un premier versement et demandé un délai, jusqu'après le sacre, pour achever le paiement de leur dette. Les Latins, qui avaient patienté longtemps, élevèrent alors hautement la voix, tandis que, d'autre part, le clergé, peu disposé à temporiser, réclamait vivement l'union des deux Églises. La perplexité des princes fut cruelle. Les promesses n'avaient rien coûté; autre chose était de les tenir. Le trésor était vide, et toute tentative de réunion des deux Églises ne pouvait avoir d'autre résultat que d'exaspérer le fanatisme des Grecs confondant dans une haine commune et les Latins et les empereurs qui leur auraient imposé la suprématie religieuse de Rome.

Il fallait pourtant agir. Le marquis de Montferrat, le comte de Flandre, le comte de Saint-Pol et les principaux barons venaient d'adresser à tous les princes de la chrétienté un bulletin de victoire; ils avaient aussi écrit au pape pour lui exposer les événements survenus récemment et solliciter humblement leur pardon,

attendu qu'ils avaient, une seconde fois, enfreint les ordres qui leur prescrivaient impérativement de se rendre en Égypte. De leur côté, les Vénitiens avaient demandé au cardinal Capuano et avaient obtenu la levée de l'excommunication encourue à Zara. Alexis IV ne pouvait pas montrer moins de zèle. Dans une lettre particulière il prodigua au souverain pontife des protestations d'obéissance. Ces différentes communications apportèrent à Innocent III la première constatation officielle d'événements accomplis, contrairement à ses ordres, par Philippe de Souabe et Boniface de Montferrat. Tandis que le succès de la marche sur Constantinople soulevait en Occident un enthousiasme général, le pape contemplait avec douleur l'écroulement de ses projets les plus chers et les mieux préparés. Cette douleur est visible dans les réponses qu'il envoya aux croisés. Se contentant de louer le jeune empereur de ses intentions et de son zèle, il prévient les barons que, pour obtenir leur pardon, il faut que l'union des deux Églises ne soit pas un leurre et, surtout, que, sans plus de retard, ils partent avec toutes leurs forces pour aller délivrer la Terre sainte. Les communications entre Constantinople et Rome étaient difficiles; les missives d'Alexis et des barons portent la date du 25 août 1203; Innocent III ne put y répondre que le 7 février 1204 et, au moment où ces réponses arrivaient à Byzance, les événements survenus dans l'intervalle avaient transformé complètement la situation. Le pape était loin : on pouvait, en négociant avec lui, gagner du temps, éluder ou, tout au moins, différer cette union des deux Églises qui était un des points principaux du pacte de Zara, mais il était moins facile de ne pas satisfaire l'avidité des croisés qui réclamaient avec insistance

l'exécution des articles financiers du traité. Le trésor était épuisé, les impôts étaient insuffisants, les confiscations exercées avec vigueur sur les biens de la femme et des enfants de l'usurpateur fugitif l'étaient également; les temples furent dépouillés, les saintes images privées de leur parure, les ornements les plus précieux et les vases sacrés furent fondus. Le peuple assista morne et silencieux à ces spoliations sacrilèges, mais, pour ne pas éclater au dehors, la haine ne s'amassait pas moins dans tous les cœurs, et Alexis, qui voyait venir l'orage, se rapprocha un moment des Grecs pour l'apaiser.

Boniface de Montferrat put alors comprendre la gravité de la faute qu'il avait commise en ne gardant pas près de lui le jeune homme que Philippe de Souabe avait confié à ses soins. Pour reconquérir son influence perdue, il résolut d'emmener son pupille recevoir la soumission des provinces situées au nord de Constantinople. Une très sérieuse difficulté s'opposait à ce dessein. Le contrat de nolis avec les Vénitiens expirait le 29 septembre 1203; entreprendre une expédition militaire exigerait du temps, il était donc indispensable que ce contrat fût renouvelé. Boniface mit tout en œuvre pour obtenir cette prorogation, mais, comprenant qu'elle soulèverait certainement une vive opposition, il eut l'habileté de faire prendre à son protégé l'initiative de la demande.

Le jeune Alexis, fier de combattre aux côtés des croisés et de se poser en conquérant, accéda sans peine aux insinuations de Boniface; Villehardouin le représente venant au camp formuler sa requête, et analyse son discours aux barons; Robert de Clari résume les mêmes faits en ces termes:

« Ensuite l'empereur rechercha les barons et leur

dit qu'il n'avait rien en dehors de Constantinople, et que cela lui vaudrait peu, s'il n'avait autre chose, car son oncle tenait toutes les cités et les châteaux qui devaient être siens; et il demanda aux barons qu'ils l'aidassent à conquérir encore de la terre et (dit) qu'il leur donnerait encore du sien très volontiers. Alors ils répondirent qu'ils le voulaient très volontiers; que tous ceux qui voulaient faire du butin y allassent*. »

Les choses, pourtant, ne se passèrent pas aussi aisément que le raconte le chroniqueur. Les principaux chefs ne crurent pas pouvoir souscrire à de semblables propositions sans les soumettre auparavant à leurs troupes. Convoqués à un parlement général, les croisés restèrent longtemps sourds aux instances des hauts barons; les divisions, si péniblement apaisées à Corfou, se produisirent de nouveau, et peu s'en fallut que ceux qui voulaient démembrer l'armée pour se rendre en Terre sainte ne l'emportassent. A la fin, pourtant, la concorde se rétablit, mais, une fois de plus, aux dépens des Grecs. Pour apaiser les opposants, Boniface dut exiger, avec plus de rigueur que jamais, le paiement des indemnités promises, et le patriarche fut contraint de prononcer publiquement, du haut de la chaire de Sainte-Sophie, une formule de soumission à l'Église romaine. Aucun empêchement ne s'opposait donc plus à la promenade militaire projetée par le marquis.

« Alors, dit Robert de Clari, bien la moitié de ceux de l'ost s'en alla avec Alexis, et l'autre moitié resta à Constantinople pour recevoir le paiement, et Isaac resta pour faire le paiement aux barons, et Alexis s'en alla avec tout son ost et conquit dans le pays bien vingt

* *La Prise de Constantinople*, § LVII.

cités et bien quarante châteaux ou plus; et Alexis, l'autre empereur, son oncle, s'enfuyait toujours en avant, et les Français furent bien avec Alexis largement trois mois *. »

Ce court espace de temps suffit pour amener entre les habitants de Constantinople et les croisés restés à Péra des difficultés tellement sérieuses qu'à la fin de cette période ils étaient déjà devenus d'irréconciliables ennemis. Aveuglé par sa haine pour les Grecs, le vieux Dandolo, chargé du commandement des troupes demeurées près de la ville impériale, ne justifia, dans ces circonstances délicates, ni la confiance que Boniface avait mise en lui, ni la réputation de prudence dont il avait joui jusqu'ici. Il était resté « pour recevoir le paiement, » mais il mit tant de morgue et de rigueur dans ses exigences qu'il lassa bientôt la patience des Grecs, lesquels engagèrent, en quelque sorte, les hostilités par une démonstration qui ne laissa aucun doute sur leurs véritables sentiments. « Ceux de Constantinople, dit Robert de Clari, firent refaire leur mur plus fort et plus haut qu'il n'était avant que les Français en eussent fait abattre bien cinquante toises, quand ils eurent pris la ville, parce qu'ils redoutaient que les Grecs ne se révoltassent contre eux **. » On comprend l'irritation que de tels agissements devaient causer parmi les croisés. La paix n'était pas encore rompue, mais, dans la disposition où se trouvaient les esprits de part et d'autre, elle était à la merci du moindre incident : il ne tarda pas à se produire.

Un jour, quelques croisés flamands, qui se promenaient dans Constantinople, aperçurent une mosquée

* *La Prise de Constantinople,* § LVII.

** *La Prise de Constantinople,* § LVII.

où les musulmans célébraient depuis longtemps leur culte en toute liberté. La vue de ce temple d'une religion abhorrée alluma leur colère, ils vinrent l'assaillir; les musulmans le défendirent et les Grecs accoururent au secours des infidèles. Dans la bagarre le feu fut mis à quelques maisons, et il se propagea avec une rapidité et une intensité telles que l'hippodrome, des palais, des églises, tout un quartier, devinrent la proie des flammes. Il est inutile d'insister sur un événement dont Villehardouin a parlé avec détail; l'intervention des chevaliers et des hauts dignitaires grecs parvint à apaiser, pour cette fois, l'effervescence populaire et l'irritation des croisés.

Le calme fut malheureusement de courte durée. Un peu plus tard, de nouveaux troubles presque aussi graves, que le maréchal a confondus à tort avec les premiers, se produisirent. Les Grecs prirent, cette fois, l'initiative de l'attaque et portèrent leur fureur contre les Latins. « Depuis il ne se passa guère de temps, dit l'*Estoire d'Éracles*, sans qu'il fût ainsi fait, qu'il surgît une grande mêlée à Constantinople entre les Grecs et les Latins qui étaient établis avant que la flotte n'y allât; alors les Grecs eurent grand'peur que ceux de l'ost ne s'en mêlâssent; ils boutèrent le feu aux maisons des Latins; il y fut bouté de telle façon qu'il ne cessa de brûler, au travers de la ville, neuf jours et dix nuits, d'une mer jusqu'à l'autre*. »

Désormais, les Latins qui habitaient Constantinople ne pouvaient plus compter sur aucune sécurité; c'est alors qu'au nombre de plus de quinze mille, ils vinrent, traversant le Bosphore par tous les moyens dont ils pouvaient disposer, chercher refuge et protection

* *Éracles,* livre XXVIII, chap. XVI.

dans le camp des croisés. C'est alors aussi, sans doute, que Pierre de Braiecuel jugea prudent d'évacuer avec sa troupe le palais impérial où il tenait garnison. Dandolo comprit également la situation dangereuse dans laquelle il se trouvait, car il s'empressa d'inviter Boniface de Montferrat à interrompre la campagne qu'il avait entreprise et à revenir sans délai à Constantinople.

« Et quand les barons qui étaient demeurés pour recevoir le paiement virent qu'Isaac ne leur payait rien, dit Robert de Clari, ils mandèrent aux autres barons, qui étaient allés avec Alexis, qu'ils s'en revinssent parce qu'Isaac ne les payait pas, et qu'ils fussent tous revenus pour la fête de la Toussaint. Quand les barons ouïrent cela, ils dirent à l'empereur qu'ils s'en retourneraient. Quand l'empereur ouït cela, il dit qu'il s'en retournerait puisqu'ils s'en retournaient, car il n'osait pas se fier à ses Grecs. Ils s'en revinrent en arrière à Constantinople, l'empereur s'en alla en son palais, et les pèlerins s'en allèrent à leurs logements, outre le port*. »

A la façon dont le chroniqueur amiénois s'exprime, il est évident que le jeune Alexis ne regagnait pas de bon gré sa capitale. L'expédition conduite par Boniface n'avait été qu'un long triomphe; toujours l'usurpateur déchu avait fui devant lui, et toutes les villes lui avaient fait acte de soumission. Il en coûtait au fils d'Isaac de renoncer à ces ovations continuelles, ainsi que de rentrer à Constantinople pour recommencer à se débattre contre les embarras journaliers que lui suscitaient, à la fois, et les croisés par leurs exigences, et les Grecs en l'accusant de pactiser avec l'ennemi national.

* *La Prise de Constantinople*, § LVII.

Mais, excité par un sentiment de vanité à peine excusable chez un jeune homme, Alexis eut la faiblesse de faire dans sa capitale une entrée solennelle et de blesser ses sujets par le contraste frappant de cette pompeuse cérémonie avec les ruines qui couvraient encore une partie de la ville. Du reste, bientôt effrayé de son impopularité et dominé par une violente rancune contre la colonie latine de Constantinople, Alexis se jeta dans les bras de Murzuphle qui possédait alors toute la faveur de la multitude. Comme Villehardouin le reconnaît, les croisés s'aperçurent promptement de la volte-face de leur protégé. Quoi qu'il en soit, lorsque l'armée latine se trouva de nouveau réunie, ses chefs, se sentant plus forts, formulèrent hautement leurs prétentions à plusieurs reprises.

« Alors, dit Robert de Clari, les comtes, et les hauts barons, et le duc de Venise et les empereurs s'assemblèrent ensemble. Les Français demandèrent leur paiement à l'empereur, et l'empereur répondit qu'il avait tellement rançonné sa cité et ses gens qu'il n'avait rien avec quoi les payer, mais qu'ils lui donnassent un délai, et que, dans l'intervalle, il se pourvoirait de telle manière qu'il les paierait. Ils le lui donnèrent, et, quand le délai fut passé, il ne leur paya rien. Et les barons redemandèrent derechef leur paiement, et l'empereur demanda encore un répit, et on le lui donna. Et dans l'intervalle, ses hommes et ses gens, et ce Murzuphle qu'il avait tiré de prison, vinrent à lui et lui dirent : « Ah, sire, vous leur avez trop payé, ne leur payez « plus; vous êtes tout ruiné tant vous les avez payés; « mais faites-les s'en aller et congédiez-les hors de « votre terre. » Et Alexis crut ce conseil, et il ne leur voulut rien payer. Quand ce délai fut passé et que les Français virent que l'empereur ne les payait pas, tous

les comtes et les hauts barons de l'ost s'assemblèrent; ils s'en allèrent au palais de l'empereur et demandèrent derechef leur paiement, et l'empereur leur répondit qu'il ne les pouvait payer en nulle façon; et les barons lui répondirent que s'il ne les payait, ils prendraient tant du sien qu'ils seraient payés*. »

Cette situation intolérable semblait sans issue; il fallait à tout prix en sortir, et mieux valait encore une hostilité déclarée que cet état indéfini qui n'était ni la paix ni la guerre. Du reste, les croisés sentaient d'autant plus la nécessité d'agir vigoureusement que, sur ces entrefaites, une députation de chrétiens d'outremer, conduite par Martin, abbé de Pairis, et Pierre, évêque élu de Bethléem, venait réclamer instamment l'appui de leurs coreligionnaires campés devant Constantinople pour réparer les désastres qui avaient plongé la Syrie dans le deuil.

Pour des raisons différentes, et à diverses époques, un grand nombre de croisés, on s'en souvient, avaient refusé de se joindre à l'expédition partie de Venise, ou l'avaient quittée à Zara, ou, même, avaient préféré se rendre directement outremer et étaient venus s'embarquer à Marseille, à Pise, à Gênes, à Bari et dans d'autres ports de la Pouille, tellement que l'on compta « bien trois cents chevaliers et plus de toutes terres et beaucoup de menues gens » qui arrivèrent à Acre « en plus de ceux qui allèrent à Venise**. »

De si nombreux renforts auraient dû apporter un secours précieux à ceux qui déjà défendaient la Terre d'outremer; ils leur furent cependant plus nuisibles qu'utiles. En effet, Guigues Branda, comte de Forez,

* *La Prise de Constantinople*, § LVIII.

** *Chronique d'Ernoul*, chap. XXXI, p. 340.

« ne vécut guère longtemps, mais mourut bientôt lorsqu'il fut arrivé à Acre, » et les autres Occidentaux empêchés de combattre les infidèles, ainsi qu'ils l'eussent souhaité, « ne firent œuvre, car il y avait des trêves; » aussi, pour ne pas rester inactifs, allèrent-ils s'engager au service des princes chrétiens qui usaient leurs dernières ressources dans des luttes intestines. Une partie des chevaliers, dit Ernoul, « s'en alla donc à Tripoli et l'autre à Antioche avec le prince qui avait guerre contre le roi d'Arménie*. » Pendant ce temps, le comte Renaud de Dampierre, désigné tout spécialement par Thibaut de Champagne pour le représenter à la croisade, était arrivé en Syrie, convaincu qu'en agissant ainsi il s'acquitterait mieux de la mission qui lui avait été confiée. Dans l'ardeur de son zèle, il ne voulut tenir compte ni de la trêve qui existait encore entre les Latins et les Musulmans, ni des nécessités politiques qui obligeaient souvent les chrétiens de Syrie à établir une sorte de modus vivendi avec les infidèles. Entraînant à sa suite un parti important de chevaliers et de sergents, il ouvrit la campagne; mais, tombé dans une embuscade que lui tendit le sultan d'Alep, il y périt avec tous ses compagnons, victimes comme lui d'une fougue inconsidérée, « par leur sottise et parce qu'ils ne voulurent croire conseil, » dit Ernoul **.

Ces désastreuses nouvelles causèrent une impression profonde dans l'armée; elles affectèrent surtout ceux qui auraient voulu quitter le plus tôt possible les rives du Bosphore pour aller porter la guerre outremer. Ils étaient nombreux, et c'est sans doute pour leur im-

* *Chronique d'Ernoul,* chap. XXXII, p. 353.

** *Chronique d'Ernoul,* chap. XXXI, p. 343.

poser silence, en leur donnant une apparence de satisfaction, que les chefs résolurent de précipiter le dénouement par l'envoi à Constantinople de délégués porteurs d'une sorte d'ultimatum et d'un défi. Villehardouin a raconté cet épisode en termes énergiques; Robert de Clari, s'il n'est pas toujours d'accord pour les détails avec le maréchal de Champagne, confirme néanmoins son témoignage.

« Les barons, dit-il, prirent conseil ensemble sur ce qu'ils feraient, tant qu'ils renvoyèrent à l'empereur deux chevaliers, et ainsi lui mandèrent derechef qu'il leur envoyât leur paiement. Et il répondit aux messagers qu'il ne les paierait pas, qu'il leur avait trop payé, et qu'il ne les redoutait pas, ni eux, ni nulle créature; mais il leur manda qu'ils s'en allassent et vidassent sa terre; et aussi bien, ils savaient que, s'ils ne la vidaient à bref délai, il leur ferait de l'ennui. Alors les messagers s'en revinrent et firent savoir ce que l'empereur avait répondu *. »

Ce récit est exact, mais combien il paraît écourté et incomplet, lorsqu'on le compare à la fière relation de Villehardouin allant sans crainte, au milieu d'une foule hostile, exaspérée, porter à Isaac, confondu de surprise, le message qu'il a mission de transmettre au nom des croisés. Ni le maréchal, ni le modeste chevalier franc ne semblent avoir été frappés du contraste qui, dans cette circonstance solennelle, éclate à nos yeux entre la bassesse des souverains byzantins et la froide intrépidité des barons, entre les mœurs de l'Orient et celles de l'Occident. Par ignorance, par insouciance ou par dédain, nos vieux chroniqueurs ne s'arrêtaient point à de pareils détails. Les lois de la chevalerie

* *La Prise de Constantinople*, § LIX.

commandaient de ne pas attaquer un ennemi sans le prévenir; avec autant de simplicité que de noblesse, et sans se douter de la grandeur et de la dignité de leur conduite, Villehardouin et Béthune viennent apporter le défi des croisés au pied du trône, parce que la loyauté l'exige et que, soit dans le conseil, soit sur le champ de bataille, ils n'hésitent jamais à accomplir un devoir.

Une chose étonne pourtant; on est surpris que des diplomates aussi avisés que les deux messagers n'aient pas compris combien leur démarche, en exaspérant les Grecs, diminuait encore les chances déjà si faibles d'une entente. Dandolo, pour sa part, ne semble jamais avoir nourri la moindre illusion sur l'utilité de cette manifestation, qu'il dut subir par égard pour les habitudes et les préjugés de ses alliés; il se réservait, sans doute, d'agir ensuite d'une manière plus pratique et plus conforme aux idées des Byzantins. En effet, à en croire Robert de Clari, pour détruire la fâcheuse impression produite par le défi des chevaliers, le doge eut, après le retour des délégués, une dernière entrevue avec le jeune empereur. Évidemment Clari, lorsqu'il a rédigé sa *Chronique*, n'avait pas gardé un souvenir bien précis de l'épisode qu'il rapporte; il confond Alexis IV avec Alexis V, et l'entrevue du 7 février 1204, dont il sera parlé plus loin, entre Dandolo et Murzuphle, avec une entrevue antérieure de Dandolo avec le fils d'Isaac. Peu importe; pour n'être pas conforme à la rigoureuse exactitude qu'exige l'histoire, sa narration ne mérite pas moins d'être citée; elle en dit plus sur les dispositions des deux partis en présence que le récit le plus détaillé.

Dandolo ayant fait approuver par les barons son projet de s'aboucher avec le jeune prince, l'en fit

prévenir. « Il prit un messager et lui manda qu'il vînt lui parler sur le port. Et l'empereur y vint à cheval, et le duc fit armer quatre galées. Il entra dans l'une et fit aller les trois autres pour le garder. Et quand il vint sur la rive du port, il vit l'empereur qui y était à cheval; il lui parla et lui dit : « Alexis, que penses-tu « faire? Prends garde, nous t'avons tiré d'une grande « captivité, nous t'avons fait seigneur et couronner « comme empereur; ne nous tiendras-tu pas nos « conventions, et n'en feras-tu pas plus? — Non, fit « l'empereur, je n'en ferai pas plus que je n'en ai « fait. — Non, fit le duc, mauvais garçon, nous « t'avons tiré de l'ordure et en l'ordure* nous te re- « mettrons; et je te défie, et sache bien que, de ce pas, « désormais je m'appliquerai aux moyens de te faire « du mal de tout mon pouvoir**. »

Robert de Clari attribue aux interlocuteurs des paroles qui seraient mieux à leur place dans la bouche d'un guiton latin ou d'un marinier du Bras Saint-Georges que dans celle d'un doge et d'un empereur. Plus soucieux de bien combattre que de bien dire, le brave chevalier se sert du langage qu'il aurait employé lui-même, mais on peut être convaincu que, si Dandolo et Alexis surent mieux observer les règles de la courtoisie diplomatique, ils n'éprouvaient pas l'un contre l'autre une irritation moins vive que celle qui guidait ici la plume du chroniqueur, car, à partir de ce moment, la lutte entre les croisés et les Grecs prit un caractère plus aigu. Quoi qu'il en soit, et bien que Clari ait seul parlé de cette entrevue, il n'y a pas lieu,

* Clari est encore plus énergique; il écrit en toutes lettres le mot qu'on attribue à Cambronne à Waterloo.

** *La Prise de Constantinople*, § LIX.

ce semble, de révoquer son témoignage en doute, puisqu'elle n'aurait été que la première des tentatives de rapprochement essayées en dépit des hostilités déclarées. En effet, les belligérants conservèrent des relations plus ou moins avouées, plus ou moins fréquentes, dans le but d'arriver à un accommodement. Ce n'est pas là, du reste, le trait le moins curieux de la phase nouvelle de la lutte dont il faut maintenant aborder le récit.

X

Après ces incidents, il semblait qu'il n'y eût plus qu'à combattre. En effet, les hostilités commencèrent dans le courant du mois de décembre 1203, mais il y a lieu de croire qu'au début on n'entama pas, de part et d'autre, la lutte sans appréhension. Les Grecs, instruits par l'expérience, hésitaient à en venir aux mains avec les Latins, et ceux-ci redoutaient d'assaillir une seconde fois Constantinople, incertains qu'ils étaient si la fortune les favoriserait de nouveau. Des deux côtés, tout en se livrant à de continuelles escarmouches, on se préoccupait surtout de s'assurer, les uns des moyens d'attaque pour l'assaut qu'il faudrait sans doute se décider plus tard à donner, les autres des moyens de défense pour repousser cet assaut. « Les Vénitiens disaient qu'ils ne pouvaient pas faire leurs échelles ni leurs engins sur leurs nefs à cause du temps qui était trop frais*, » et, au même moment,

* Robert de Clari. *La Prise de Constantinople*, § LX.

« ceux de la cité » multipliaient leurs préparatifs pour être en mesure de résister, quand un temps plus propice permettrait aux Vénitiens d'agir.

« Ils firent, rapporte Robert de Clari, rehausser leurs murs et leurs tours, et firent faire par-dessus les tours de pierre de bonnes tours de bois et, par dehors, firent bien renforcer ces tours de bois de bons ais, et bien couvrir par-dessus de bons cuirs, pour qu'elles n'eussent à se garer des échelles des Vénitiens; et les murs avaient bien soixante pieds de haut et les tours cent. Et ils firent bien ranger quarante pierrières au dedans de la cité, de bout en bout des murs, aux principaux endroits où ils pensaient qu'on donnerait l'assaut. Et ce ne fut pas une merveille qu'ils fissent cela, car ils en eurent très grand loisir *. »

Durant toute cette période, en effet, les Latins se tinrent sur la défensive, et, leur inaction momentanée encourageant les Grecs, ceux-ci résolurent d'incendier la flotte vénitienne. Villehardouin et Clari racontent, presque dans les mêmes termes, cet incident de la lutte qui survint vers le milieu de décembre.

« L'empereur et les traîtres qui étaient autour de lui dit Clari, se préoccupèrent alors d'une grande trahison. Ils prennent, de nuit, des nefs en la cité; ils les font toutes remplir de broussailles bien sèches et de graisse dans les broussailles, et ils y font bouter le feu. Quand on vint vers minuit et que les nefs furent bien prises, il ventait fort durement. Les Grecs lâchent là ces nefs toutes ardentes pour ardoir la flotte des Français, et le vent les chassait à grande allure vers la flotte. Quand les Vénitiens s'en aperçoivent, ils se précipitent; ils entrent en barges et en galées; ils font tant que

* *La Prise de Constantinople*, § LXI.

oncques, par la grâce de Dieu, leur flotte n'en eut peur*. »

Cet échec ne découragea pas les Grecs; le 1er janvier 1204, jour de la Circoncision, alors que les Latins étaient plongés dans leur premier sommeil, ils renoulevèrent la tentative.

« Il ne se passa pas ensuite plus de quinze jours, dit toujours Clari, sans que les Grecs en refissent autant, et quand les Vénitiens les aperçurent de nouveau, ils allèrent encore à l'encontre et défendirent fort bien leur flotte contre ce feu; si bien que oncques, par la grâce de Dieu, ils n'en eurent souci, si ce n'est pour une nef marchande qui était venue là; elle fut brûlée. »

Pendant ce temps, les Latins étaient « fort découragés » par la maladie et souffraient d'une disette cruelle. « La cherté était si grande dans l'ost, qu'on y vendait souvent un setier de vin douze sous, quatorze sous, quinze sous, et une geline vingt sous, et un œuf douze deniers; mais le biscuit n'avait pas une telle cherté, car ils n'avaient jamais en leur ost pu en conserver un morceau**. »

La nécessité de s'approvisionner obligeait les troupes à opérer au loin de grandes battues, souvent fructueuses, bien qu'insuffisantes pour ramener l'abondance dans le camp. Tantôt, comme le 27 décembre, elles s'emparaient de navires grecs chargés qui étaient venus chercher un refuge sous les murs de Constantinople; tantôt, traversant le Bosphore, elles parcouraient la Propontide, ramassant tous les vivres qu'elles pouvaient enlever, livrant aux flammes, après les avoir pillées, les maisons et les monastères qui auraient pu

* *La Prise de Constantinople*, § LX.

** *La Prise de Constantinople*, § LX.

servir d'abri aux partis ennemis contre lesquels il fallait escarmoucher sans cesse.

Sur ces entrefaites, Isaac II mourut. Succomba-t-il à une maladie, ou périt-il de mort violente? Les historiens ne s'accordent pas à cet égard. Sa disparition passa d'ailleurs inaperçue; il n'était regretté ni des Grecs ni des Latins. Les auteurs byzantins parlent à peine de cette mort, et Villehardouin, ainsi que les autres chroniqueurs occidentaux, sont encore plus mal renseignés sur les événements dont Constantinople était alors le théâtre. La mort d'Isaac fut pourtant la cause déterminante des révolutions successives qui agitèrent la métropole impériale.

Aux yeux des Grecs, Alexis, imposé par les Latins, n'avait jamais été considéré comme un souverain légitime; à peine son père eut-il disparu dans la tombe, que les Byzantins lui cherchèrent un successeur. En vain l'historien Nicétas s'efforce de démontrer que le moment est mal choisi, puisque l'ennemi est aux portes; on se refuse à l'entendre; on ne veut plus sur le trône de membres de la famille L'Ange, ce sont des tyrans vendus aux barbares. Le peuple offre en vain la pourpre à plusieurs sénateurs, enfin un jeune patricien, Nicolas Canabé, l'accepte; on le conduit à Sainte-Sophie et on le proclame empereur (25 janvier 1204). Puissance éphémère! Murzuphle, dont il ne serait peut-être pas difficile de découvrir la main dans tous ces événements, marche contre Canabé, se saisit de sa personne et le fait conduire en prison.

A la suite de cette exécution, Murzuphle vient trouver Alexis. Le jeune homme, comprenant enfin tous les dangers qui l'entourent, l'accueille comme un sauveur. Le protovestiaire, bien loin de le détromper, augmente encore sa terreur; il lui persuade que,

pour lui, il n'y a plus d'aide à chercher que près des Latins, et pousse même la duplicité jusqu'à proposer de négocier avec eux. Alexis, aveuglé par une confiance imprudente, ne s'aperçoit pas du piège que lui tend son ministre, et apprend avec joie que les Latins acceptent de venir occuper le palais de Bucoléon. Cette intervention, qu'il croyait devoir être son salut, fut cause de sa perte. En effet, Murzuphle se hâte de divulguer la convention que lui-même venait de conclure, avant que les croisés aient franchi les portes; il fait exciter par des émissaires la colère de la multitude, et, lorsque Alexis aux abois se confie à lui, il l'enferme dans le cachot même où Canabé expiait déjà sa grandeur d'un jour.

Isaac mort, Alexis et Canabé captifs, le trône impérial devenait vacant. Qui donc était plus digne de l'occuper qu'Alexis Ducas, l'adversaire irréconciliable des Latins, le champion de la patrie luttant contre les barbares? Robert de Clari affirme naïvement que dans une assemblée de dignitaires réunis pour « faire un autre empereur de celui qui les délivrerait des Francs, car Alexis ne leur semblait plus bon, » Alexis Ducas prit la parole et dit : « Si vous vouliez me faire empereur, je vous délivrerais si bien des Français et de l'empereur, que vous n'en auriez souci. » Puis Clari ajoute : « Et ils lui dirent que s'il les en pouvait délivrer, ils le feraient empereur, et Murzuphle leur affirma qu'il les en délivrerait avant huit jours, et ils décidèrent qu'ils le feraient empereur *. »

Il était inutile que Ducas se proposât ainsi en personne; il n'y avait pas, à vrai dire, d'autre candidat possible en ce moment, et les suffrages de la multi-

* *La Prise de Constantinople*, § LXI.

tude l'élevèrent nécessairement à ce trône que son ambition convoitait depuis si longtemps avec une infatigable persévérance. Mais les événements qui suivirent prouvent bien qu'Alexis V, pour lui donner le nom qui lui fut assigné, prit, en ceignant la couronne, l'engagement formel de combattre sans relâche les Latins.

Ceux-ci, quoi qu'en aient dit nos vieux chroniqueurs par une confusion facile à expliquer, n'ignorèrent pas la révolution nouvelle qui venait de précipiter Alexis IV du trône, et ils ne crurent pas pouvoir abandonner l'infortuné à son triste sort; Boniface pensa qu'il redeviendrait maître des événements s'il parvenait à se faire livrer le fils d'Isaac. Qui l'empêcherait alors, en effet, de le faire reconnaître empereur dans les provinces voisines de Constantinople et de rentrer ensuite, de gré ou de force, dans la capitale? Voilà sans doute pourquoi, au lieu de rompre, sur-le-champ, tout rapport avec Murzuphle, le marquis lui fit proposer de reconduire les croisés en Allemagne, si le jeune Alexis était rendu à la liberté. Le nouvel empereur, se fiant peu sans doute, et non sans raison, à une semblable promesse, y répondit en tentant de faire empoisonner Alexis, afin de prouver qu'il voulait, à tout prix, repousser les croisés loin de Constantinople; c'était sa préoccupation constante, et il saisit avec empressement la première occasion favorable d'engager la lutte; elle ne tarda pas à se présenter.

Le frère du comte de Flandre, Henri de Hainaut, venait de quitter le camp de Péra avec un corps de troupes pour faire une razzia dans la direction de la mer Noire et s'emparer de Philée, ville fortifiée où l'on savait trouver des approvisionnements en abondance. Murzuphle averti se mit à la tête de forces nom-

breuses, emportant avec lui une image vénérée de la Vierge *(Icône)* sous la protection de laquelle les Grecs avaient mis leur empire, puis vint se poster à proximité d'un petit golfe dont les Latins, au retour, devaient nécessairement côtoyer les rives.

Après avoir complètement réussi dans leur expédition, les Flamands, qui s'étaient fait précéder par un riche butin, rentraient au camp sans méfiance. Tout à coup les Grecs se précipitèrent sur eux; le combat qui s'ensuivit fut le plus sérieux de tous ceux qui se livrèrent dans l'intervalle des deux sièges. Il est intéressant de rapprocher de la relation que Villehardouin en a faite, le récit plus pittoresque, et, à certains égards, plus complet, que Robert de Clari a laissé de cet important épisode militaire.

« Sur ces entrefaites, raconte le chevalier picard, tandis que les Français assiégeaient Constantinople, il avint que messire Henri, lui et ceux de sa compagnie, n'étaient pas fort riches, mais avaient bien besoin et de vivres et d'autres choses, jusqu'à ce qu'on indiquât une cité qui avait nom La Filée, à bien dix lieues loin de l'ost. Cette cité était très riche et très abondamment pourvue. Messire Henri disposa son train et partit de l'ost en secret, la nuit, avec une trentaine de chevaliers et assez de sergents à cheval avec lui, si bien que peu de gens le surent. Quand il vint à la cité, il fit son affaire, et y séjourna un jour. Et pendant ce temps qu'il y alla, il fut épié et signalé à Murzuphle. Quand Murzuphle le sut, il fit monter bien jusqu'à quatre mille hommes d'armes et fit porter l'Icône avec lui, une image de Notre-Dame que les Grecs appelaient ainsi, laquelle les empereurs portent avec eux quand ils vont en bataille; et ils ont si grande confiance en cette Icône qu'ils croient bien que nul qui la porte en

bataille ne peut être défait, et c'est parce que Murzuphle ne la portait pas à bon droit, croyons-nous, qu'il fut déconfit. Et les Français avaient déjà envoyé leur gain à l'ost; Murzuphle les guetta au retour, et, quand il vint à une lieue près de nos gens, il mit ses gens aux aguets et fit ses embuscades, et nos gens n'en surent mot; ils s'en revenaient durement et ne surent mot de cet aguet. Quand les Grecs les virent, ils s'exclamèrent et nos Français se regardèrent. Quand ils les virent, ils eurent fort grand'peur, et commencèrent fort à invoquer Dieu et Notre-Dame, et furent si déconcertés qu'ils ne surent quel parti prendre, et cela jusqu'à ce qu'ils dirent entre eux : « Par ma foi, si nous fuyons, « nous sommes tous morts, mieux nous convient mourir « en nous défendant qu'en fuyant. » Alors ils s'arrêtèrent tout cois et prirent huit arbalétriers qu'ils avaient, ils les mirent devant eux. Et l'empereur Murzuphle, le traître, et les Grecs leurs vinrent dessus à très grande allure; ils se jetèrent sur eux très rapidement; mais jamais, par la grâce de Dieu, ils ne mirent nul des Français à pied. Quand les Français virent que les Grecs leur couraient sus ainsi de toutes parts, ils laissèrent tomber leurs lances à terre, ils tirèrent les couteaux et miséricordes qu'ils avaient; ils s'élancent pour se défendre très vigoureusement; ils en tuent beaucoup. Quand les Grecs voient que les Français les battaient ainsi, ils commencent à s'épouvanter, ils prennent la fuite et nos Français les poursuivent. Ils en tuent beaucoup et en font beaucoup prisonniers, et beaucoup y gagnèrent; et ils chassèrent Murzuphle largement une demi-lieue, si bien qu'ils le pensaient toujours prendre, et ils le pressèrent tant, lui et ceux de sa compagnie, qu'ils laissèrent tomber l'Icône, et sa coiffure impériale, et les insignes, et l'Icône qui était toute

d'or et toute chargée de riches pierres précieuses, et était si belle et si riche que oncques si belle ni si riche ne fut vue. Quand les Français virent cela, ils laissèrent leur chasse ; ils furent alors durement joyeux ; ils prennent l'image, ils l'emportent en très grande joie et en très grande fête. Et pendant qu'ils combattaient, les nouvelles vinrent à l'ost qu'ils étaient à l'encontre des Grecs, et quand ceux de l'ost ouïrent les nouvelles, ils s'armèrent et poussèrent à la rencontre de messire Henri, pour le secourir. Et quand ils vinrent là, les Grecs étaient déjà enfuis et nos Français amenaient leur gain et apportaient l'Icône qui était belle et riche, ainsi que je vous l'ai dit. Et quand ils vinrent près de l'ost, les évêques et les clercs, qui étaient en l'ost, allèrent en procession à leur rencontre et reçurent l'Icône avec grande joie et avec grande fête, et on la confia à l'évêque de Troyes, et l'évêque l'emporta en l'ost à une église où ils logeaient, et les évêques chantèrent et firent pour cela très grande fête. »

Il n'est pas surprenant que la prise de l'Icône ait soulevé un enthousiasme général ; elle devait être pour les soldats une preuve certaine que Murzuphle n'était pas légitimement en possession du trône impérial, et l'armée voyait dans cette capture le gage de ses victoires futures. Les Grecs rentrés à Byzance cachaient avec soin leur échec. « Et quand Murzuphle vint en arrière à Constantinople, poursuit Clari, il fit accroire qu'il avait défait et déconfit le seigneur Henri et ses gens, et aucuns des Grecs demandaient tout bellement : « Où sont l'Icône et les insignes ; » et les autres disaient qu'on avait tout mis en sûreté*. »

Les croisés ne tardèrent pas à apprendre l'erreur

* *La Prise de Constantinople*, § LXVI.

que Ducas s'efforçait habilement de répandre dans Byzance; il était important pour eux de ne pas la laisser se propager davantage. Afin de ruiner le crédit de l'empereur et de jeter le découragement parmi ses troupes, les croisés ont alors recours à un expédient qui ne manquait pas d'habileté. « Ils font armer une galée et font prendre l'Icône et la lever bien haut sur la galée avec les insignes de l'empire, et firent nager cette galée avec l'Icône et les insignes, de bout en bout des murs, si bien que ceux qui étaient aux murs, et beaucoup de gens de la cité, les virent et reconnurent bien que c'étaient les insignes et l'Icône de l'empereur*. »

A ce spectacle, l'irritation des Grecs fut portée à son comble.

« Quand les Grecs virent cela, dit encore le chroniqueur, ils vinrent à Murzuphle; ils se mirent fort à le honnir et à le blâmer de ce qu'il avait perdu les insignes de l'empire et l'Icône, et de ce qu'il leur avait fait accroire qu'il avait déconfit les Français. Et quand Murzuphle ouït cela, il se défendit le plus bellement qu'il put; il commença à dire : « Or, ne vous effrayez « pas, car je les leur vendrai très cher, et je me vengerai « très bien d'eux**. »

En présence des Grecs, Murzuphle affectait une assurance qu'il était loin d'éprouver; aussi, lorsque les croisés résolurent de profiter de leur victoire pour engager à nouveau des pourparlers pacifiques, le trouvèrent-ils mieux disposé à entrer en négociations. Aucun des chroniqueurs occidentaux contemporains, si ce n'est peut-être Robert de Clari, dans un passage

* *La Prise de Constantinople*, § LXVI.

** *La Prise de Constantinople*, § LXVII.

cité plus haut où il a confondu les époques et les personnes, n'a parlé de cette entrevue, mais l'historien grec Nicétas permet de combler cette lacune. Murzuphle se rendit au monastère de Saint-Côme, où Dandolo, chargé de représenter les croisés, vint le rejoindre. Le choix du doge, comme plénipotentiaire, n'était pas heureux. Si habile qu'il fût, il semble que toutes les fois qu'il se trouve en rapport avec les Grecs, la haine violente qu'il leur porte affaiblit la lucidité de son esprit et ne lui laisse d'autre passion que l'âpreté au gain. Boniface de Montferrat, plus conciliant, eût peut-être réussi à s'entendre avec Ducas et à sauver tout au moins la vie d'Alexis. Cette fois encore, comme pendant une absence précédente de Boniface, Dandolo ne fit qu'envenimer les choses et amener une rupture complète par ses exigences excessives. En effet, le doge réclama le paiement immédiat de cinquante centenaires d'or, ou quarante-huit millions de francs environ, sans compter l'exécution entière des articles du pacte de Zara, c'est-à-dire le concours des Grecs à la croisade et l'union des deux Églises.

Cette dernière prétention fut la pierre d'achoppement, car Murzuphle, assez disposé à céder sur les deux premiers points, savait fort bien que, s'il admettait le troisième, les Byzantins, blessés dans leurs passions religieuses, n'hésiteraient pas à le renverser du trône sur lequel ils l'avaient élevé. La discussion se poursuivait depuis longtemps avec une acrimonie réciproque entre les deux interlocuteurs, lorsqu'une attaque intempestive d'un parti de chevaliers latins contre l'escorte impériale vint mettre brusquement un terme à la conférence. L'empereur échappa à grand'peine à cette attaque, plusieurs de ses compagnons succombèrent ou furent pris, et, tandis que Dandolo

regagnait le camp, incertain des événements que réservait l'avenir, Murzuphle rentrait à Constantinople, la rage au cœur, bien résolu à se venger. Cette vengeance, il l'avait sous la main, car il savait assez quel haut prix les croisés attachaient à l'existence du jeune Alexis; aussi, sans plus réfléchir, il décida sa mort, et comme le poison, plus discret, avait été impuissant, il eut immédiatement recours à un moyen moins lent. « Donc Murzuphle alla et ne s'oublia pas, dit Robert de Clari, il prit un sergent avec lui, il entra dans la chambre où dormait son sire, l'empereur qui le tira de prison, il lui fit lacer une corde au cou, il le fit étrangler *. »

Ainsi périt de mort violente, après un règne de moins de six mois, un malheureux enfant dont la seule erreur, et elle était inévitable, fut de se livrer tour à tour, tantôt aux Grecs, tantôt aux Latins, sans trouver en lui-même assez de volonté, à défaut d'expérience, pour éviter d'être ballotté sans cesse entre des partis ennemis dont il était l'instrument.

XI

En faisant périr le jeune Alexis, Murzuphle avait obéi à un de ces mouvements de colère irréfléchie auxquels cèdent quelquefois les plus habiles; mais, recouvrant aussitôt son sang-froid, il comprit le danger de sa conduite et prit, dès le lendemain matin, les mesures nécessaires pour tenir le plus longtemps pos-

* *La Prise de Constantinople*, § LXII.

sible les croisés dans l'ignorance du drame dont le palais de Bucoléon venait d'être le théâtre. Les portes de Constantinople furent fermées et toutes les communications entre la ville et Péra rigoureusement interdites.

« Les Français et les Vénitiens, quand ils virent les portes closes si bien qu'on ne pouvait aller et venir, dit un chroniqueur, se demandèrent avec grande surprise pourquoi c'était. Ils tinrent conseil et envoyèrent savoir pourquoi c'était; mais ceux qui allèrent ne purent entrer; toutefois on leur dit que l'empereur était malade. »

Les Latins semblent s'être contentés de cette excuse banale, car, sur ces entrefaites, ils accueillirent sans méfiance au camp des émissaires grecs, envoyés par Murzuphle et porteurs de missives libellées au nom d'Alexis, par lesquelles on invitait les chefs croisés à venir recevoir toutes les sommes dues à l'armée. Alexis Ducas, en effet, voyant ses adversaires disposés à traiter, se berçait de l'espoir de les attirer ainsi au palais, où il lui eût été facile de s'en défaire. Peu s'en fallut que ceux-ci ne tombassent dans le piège. Les chevaliers, peu soupçonneux par nature, se seraient sans hésitation rendus à Constantinople, si le vieux Dandolo, plus avisé ou plus prudent, ne les eût mis sur leurs gardes en les engageant à attendre, pour agir, que l'inexplicable conduite des Byzantins fût éclaircie. Bien en prit aux barons d'avoir écouté ce conseil, car « la nouvelle ne put longtemps être celée; mais ils surent que le jeune homme était mort et que Murzuphle était empereur *. » De plus, bien que ce dernier prît soin, pour dissimuler son crime, d'ac-

* *Éracles*, livre XXVIII, chap. XVII.

corder à sa victime des obsèques solennelles et de faire « un très grand service, comme il convenait à un empereur *, » il ne réussit pas à empêcher les croisés de connaître promptement les circonstances odieuses du meurtre.

Quoique, de la part des Grecs, on pût s'attendre à tout, l'événement souleva dans le camp une indignation générale. En outre, cette révolution inopinée, en prenant les croisés au dépourvu, les fit hésiter sur la conduite à tenir, et les divisions qui, à maintes reprises, avaient partagé l'armée, reparurent plus ardentes que jamais.

La disparition du fils d'Isaac ruinait complètement les plans de Boniface. Il devenait désormais difficile d'invoquer un prétexte pour prolonger le séjour des troupes sous les murs de Constantinople; aussi les adversaires du marquis relevèrent-ils la tête et réclamèrent-ils vivement pour que la flotte fît immédiatement voile vers les pays d'outremer. Ils y mirent d'autant plus d'ardeur, qu'au même moment parvenaient à l'armée des lettres du 23 janvier et 24 février 1204, dans lesquelles Innocent III rappelait impérieusement les croisés à l'accomplissement de leur vœu.

Pourtant Boniface ne se rendit pas à ces instances; il jugea que l'armée latine ne pouvait s'éloigner du Bosphore, sans tirer tout d'abord une vengeance éclatante du meurtrier d'Alexis, qui l'avait trompé avec tant de perfidie. Il n'eut pas de peine à démontrer que, pour les croisés, le départ d'une flotte qui serait sans cesse harcelée par les Grecs pendant la traversée, ne présenterait guère moins de danger qu'une attaque

* *Éracles,* livre XXVIII, chap. XVII.

de vive force contre la ville. Entre tous les périls qui les entouraient, mieux valait encore, pour l'honneur et dans l'intérêt commun, tenter immédiatement le sort des armes.

En soutenant cette opinion, Boniface obéissait sans doute, dans une certaine mesure, à sa haine contre les Grecs; mais il suivait aussi les conseils de son intérêt personnel; il lui en coûtait d'abandonner ses droits au royaume de Thessalonique, et peut-être son ambition entrevoyait-elle pour lui, dans l'avenir, de plus hautes destinées. Si jamais la victoire livrait Constantinople aux Latins, le chef de la croisade ne pouvait-il pas légitimement aspirer à revêtir la pourpre impériale? Dans cette circonstance, comme toujours, le marquis trouva près des Vénitiens le plus chaleureux appui; ceux-ci visaient moins haut et moins loin; mais comme la prise de Constantinople leur offrait la dernière chance qu'ils eussent encore de recevoir ce qui leur était dû, le seul moyen d'accroître leurs relations commerciales et l'unique expédient pour retenir les croisés loin de l'Égypte, ils n'hésitèrent pas à se ranger à son avis. Grâce à leur concours, Boniface eut raison des dissidents, et il fut décidé que la guerre continuerait.

Les débats furent orageux et durèrent longtemps; mais nous possédons un témoignage qui constate la victoire du parti de la guerre. Dans les derniers jours du mois de mars, un pacte curieux, relatif au partage anticipé de l'empire grec, était conclu entre le marquis et le doge. Le texte authentique en a été reproduit par Muratori*, et Villehardouin en donne un résumé qui viendrait, s'il en était besoin, confirmer la

* *Rerum italicarum Scriptores,* tome XII, p. 326.

durait bien une grandissime lieue de front. Et tous les pèlerins et les Vénitiens étaient très bien armés. Il y avait un monticule dedans la cité, en cet endroit où on devait assaillir, si bien qu'on pouvait bien voir les nefs par-dessus les murs, tant il était haut. En ce monticule était venu l'empereur Murzuphle, le traître, et de ses gens avec lui; il y avait fait tendre ses tentes vermeilles et faisait sonner ses buccines d'argent et ses timbres, et faisait très grand tapage, si bien que les pèlerins le pouvaient bien voir, et Murzuphle pouvait bien voir sur les nefs aux pèlerins. »

« Quand la flotte dut aborder, ils prirent de bons câbles et tirèrent leurs nefs au plus près qu'ils purent des murs. Les Français firent dresser leurs engins, leurs chats, leurs carcloies et leurs truies pour miner les murs, et les Vénitiens montèrent sur les ponts de leurs nefs, et assaillirent durement les murs, et les Français assaillirent également par leurs engins. Quand les Grecs virent que les Français les assaillaient ainsi, ils se mettent à jeter de grandissimes carreaux sur ces engins aux Français, tant et plus. Ils commencent à défoncer, à dépecer et à émietter tous ces engins, si bien que oncques nul n'osa demeurer dedans ni dessous ces engins. Et les Vénitiens, d'autre part, ne purent venir aux murs, ni aux tours, tant elles étaient hautes, ni oncques, en ce jour, les Vénitiens ni les Français ne purent en rien faire de mal ni aux murs, ni à la cité. Quand ils virent qu'ils n'y pouvaient faire aucun mal, ils furent fort dolents et ils se tirèrent en arrière*. »

Il n'y avait pas à se le dissimuler, cette retraite était un aveu d'impuissance. Les Grecs ne s'y trompèrent pas, aussi laissèrent-ils éclater la joie la plus vive.

* *La Prise de Constantinople*, §§ LXX et LXXI.

Tandis que les uns se précipitaient vers les églises pour rendre grâces au ciel, donnant ainsi la mesure de leurs craintes, les autres n'épargnaient pas aux croisés les témoignages non équivoques de leur mépris.

« Quand les Grecs les virent se retirer en arrière, ajoute Clari, ils se mirent à huer et à crier si durement que c'en était trop, et montèrent sur les murs et mirent bas leurs braies et leur montrèrent*..... Quand Murzuphle vit que les pèlerins s'en étaient retournés, il se mit à faire sonner ses trompettes, ses timbres, et à faire un très grand vacarme, tant et plus, et il commença à dire: « Voyez, seigneurs, suis-je bon empereur? « Oncques vous n'avez eu si bon empereur. Ai-je bien « fait? nous n'avons plus peur; je les ferai tous pendre « et tous honnir**. »

Murzuphle célébrait trop vite sa victoire; néanmoins ce fut « fort courroucés et fort dolents » que les pèlerins « s'en revinrent en arrière de l'autre côté du port à leurs logements***. » En effet, l'échec qu'on venait de subir mettait l'armée dans une situation précaire. Deux alternatives se présentaient: ou lever le siège, ou continuer la lutte jusqu'à la victoire, et il était urgent de prendre une prompte décision. Les barons « fort ébaubis » se réunirent en conseil et, là, les deux partis trouvèrent d'ardents défenseurs. Les adversaires de Boniface, sans cesse réduits au silence, et qui, tout dernièrement encore, avaient subi le traité du partage anticipé de l'empire grec, élevèrent de nouveau la voix. « C'était par péché, disaient-ils, qu'ils ne pouvaient rien faire, ni faire de mal à la cité, » et ce péché avait

* Ce que l'on montre lorsque l'on met bas ses braies.

** *La Prise de Constantinople*, § LXXI.

*** *La Prise de Constantinople*, § LXXII.

été de porter les armes contre des chrétiens. Les partisans du marquis répondaient qu'on ne pouvait rester sous le coup d'une défaite, ni subir les méprisantes insolences des Grecs. La discussion fut orageuse; pourtant Boniface l'emporta, grâce à l'intervention des prélats et du clergé.

« Les évêques et le clergé de l'ost, explique Robert de Clari, parlèrent ensemble et jugèrent que la bataille était légitime, et qu'on les devait bien assaillir, car anciennement ceux de la cité avaient été obéissants à la loi de Rome, et maintenant ils y étaient désobéissants, puisqu'ils disaient que la loi de Rome ne valait rien, et parce qu'ils disaient que tous ceux qui y croyaient étaient chiens. Et partant, les évêques dirent qu'on les devait bien assaillir et que ce n'était pas péché, mais que c'était grande aumône*. »

Il fut décidé que l'on prendrait quelque repos et que, le dimanche 11 avril, l'armée remplirait ses devoirs religieux.

Alors on cria par l'ost que tous vinssent au sermon, et les Vénitiens, et les uns et les autres, le dimanche au matin, et ils le firent. Alors les évêques de l'ost, l'évêque de Soissons, l'évêque de Troyes, l'évêque de Halberstadt, maître Jean Faicete et l'abbé de Loos sermonnèrent et montrèrent aux pèlerins que la bataille était légitime, car ils (les Grecs) étaient traîtres et meurtriers, et qu'ils étaient déloyaux quand ils avaient assassiné leur seigneur légitime, et qu'ils étaient pires que Juifs. Et les évêques dirent qu'ils absolvaient, de par Dieu et de par le pape, tous ceux qui les assailliraient. Et les évêques commandèrent aux pèlerins qu'ils se confessassent, et qu'ils communiassent tous très bien,

* *La Prise de Constantinople*, § LXXII.

et qu'ils ne redoutassent pas d'assaillir les Grecs, car ils étaient ennemis du Seigneur Dieu. »

« Ensuite, quand les évêques eurent prêché et montré aux pèlerins que la bataille était légitime, ils se confessèrent fort bien tous et furent communiés*. »

De plus, suivant une coutume renouvelée des autres croisades, on prit soin, par esprit de pénitence, d'éloigner toutes les femmes de mauvaise vie qui suivent toujours les grands rassemblements d'hommes en armes.

« Et on commanda, ajoute le chroniqueur, que l'on recherchât et que l'on ôtât toutes les folles femmes de l'ost, et qu'on les envoyât bien loin au-dessus de l'ost; et on le fit, si bien qu'on les mit toutes en une nef, et on les envoya bien loin de l'ost**. »

Enfin les évêques prirent quelques mesures, sinon pour empêcher le meurtre, les violences et le pillage, du moins pour réprimer, autant que possible, des excès inséparables de toute guerre au moyen-âge.

« Avant d'assaillir Constantinople, raconte l'*Estoire d'Éracles*, les Français et les Vénitiens firent un commandement d'après lequel on ne prendrait aucune chose dans un monastère, et pour que les richesses que l'on prendrait dans la cité, on les mît toutes ensemble afin qu'on les répartît honnêtement, parce que les Vénitiens devaient en avoir la moitié partout, en quelque terre que ce fût. Ensuite, lorsqu'ils eurent établi ce fait, ils firent excommunier par trois évêques qui étaient là, l'évêque de Soissons, l'évêque de Troyes et un évêque d'Allemagne; ils excommunièrent tous ceux qui détourneraient quelque chose et qui

* *La Prise de Constantinople*, §§ LXXIII et LXXIV.

** *La Prise de Constantinople*, § LXXIII.

n'apporteraient pas ce qu'ils trouveraient là où on l'aurait indiqué pour le répartir. Après cela, on excommunia tous ceux qui prendraient quelque chose en un moûtier, ou qui voleraient, ou à un prêtre, ou à un moine, quelque chose qu'il eût sur lui, et qui porterait la main sur une femme*. »

On était en règle avec le ciel. Par leurs discours, les évêques avaient à peu près dissipé les doutes persistants que bien des croisés avaient conçus de la légitimité de l'entreprise. Ils n'avaient même pas craint, contrairement à la volonté évidente du pape, d'affecter à la prise de Constantinople les indulgences réservées à la conquête de la Terre sainte. D'autre part, les barons avaient pris toutes les précautions que pouvait suggérer leur expérience des choses de la guerre; il ne restait plus qu'à combattre. Pourtant, malgré leur bravoure, les Latins, déjà très éprouvés les jours précédents, ne voyaient pas sans inquiétude s'approcher le moment où il faudrait en venir aux mains. On n'attendait plus qu'un vent favorable qui portât les navires vers la ville, et Villehardouin ne dissimule pas que plus d'un soldat eût souhaité que ce vent ne soufflât jamais, ou que le courant entraînât les bâtiments au loin; mais, au contraire, dès le 12 avril, les circonstances se prêtèrent à l'attaque.

« Quand vint le lundi matin, tous les pèlerins et les Vénitiens se préparèrent très bien et s'armèrent, et ceux-ci refirent les ponts de leurs nefs, et de leurs huissiers, et de leurs galées; ils les arrangèrent côte à côte et se mirent en la voie pour aller assaillir, et la flotte avait bien une grandissime lieue de front**. »

* *Éracles,* livre XXIX, chap. I.

** Robert de Clari. *La Prise de Constantinople,* § LXXIV.

A ce moment, dans le silence qui précède toujours les instants critiques, les hérauts d'armes proclamèrent que celui qui sauterait le premier sur les murs ennemis recevrait cent marcs de récompense. Cette promesse raffermit les courages, et c'est avec ardeur que les Latins s'avancèrent au combat.

« Et quand ils (les navires) furent arrivés et qu'ils se furent tirés au plus près des murs qu'ils purent, ils jetèrent les ancres; et quand ils furent à l'ancre, ils commencèrent durement à assaillir, et à tirer, et à lancer, et à jeter le feu grégeois sur les tours. Mais le feu ne pouvait prendre, à cause des cuirs dont elles étaient couvertes; et dedans, ils se défendaient fort durement et faisaient bien lancer des projectiles à soixante pierrières, et elles les lançaient à coups redoublés sur les nefs; mais les nefs étaient si bien couvertes de madriers et de sarments de vigne qu'elles ne leur faisaient pas grand mal; et les pierres étaient si grandes qu'un homme n'en pouvait lever une de terre... Et il n'y avait pas, dans toute la flotte, plus de quatre ou cinq nefs avec lesquelles ils pussent arriver aux tours, tant elles étaient hautes; et tous les étages des tours de bois qui étaient faites sur les tours de pierre, dont il y avait bien cinq, six ou sept, étaient aussi tous garnis de sergents qui défendaient les tours. »

Les Grecs soutenaient courageusement l'assaut, encouragés par la présence de l'empereur, posté, comme le vendredi précédent, sur la hauteur où s'élève aujourd'hui le quartier de Fethije Dschamissi. Il excitait ses soldats : « Murzuphle l'empereur était en son monticule, il faisait sonner ses buccines d'argent et ses timbres, et faisait très grand vacarme, et encourageait ses gens, et disait : *Allez là, allez ici;* et il les

renvoyait là où il voyait qu'il en était le plus grand besoin*. »

Néanmoins, une des tours assaillie par deux des plus fortes nefs accouplées, la *Pèlerine* et le *Paradis*, que montaient les évêques de Troyes et de Soissons, n'allait pas tarder à tomber entre les mains des croisés; ceux-ci savaient qu'ils n'y avait pour eux de salut que dans la victoire, et, dans les Guerres saintes, les clercs rivalisaient de valeur militaire avec les hommes d'armes. Peu de bâtiments étaient assez élevés pour atteindre le niveau des bretêches de l'enceinte fortifiée; comme la *Pèlerine* et le *Paradis* pouvaient les dominer, elles s'avançaient en première ligne, et elles s'attachèrent de concert à la tour qui se trouvait en face d'elles. Alors se livra un combat vraiment homérique, une lutte mémorable entre toutes celles qui signalèrent cette sanglante journée. Gunther, l'*Estoire d'Éracles*, Villehardouin se complaisent à en parler; mais, de tous les chroniqueurs contemporains, Robert de Clari est encore celui dont le récit est le plus complet et le plus émouvant, aussi est-il intéressant de rapprocher sa relation de celle du maréchal de Champagne.

« Et ils assaillirent tant que la nef de l'évêque de Soissons se heurta à une de ces tours, par miracle de Dieu, tout comme la mer, qui oncques n'est coite, la porta, et sur le pont de cette nef il y avait un Vénitien** et deux chevaliers armés***. Dès que cette nef se fut heurtée à cette tour, le Vénitien se prend des pieds

* Robert de Clari. *La Prise de Constantinople*, § LXXIV.

** Pietro Alberti.

*** André d'Urboise et Jean de Choisi.

et des mains, au mieux qu'il peut; il fait tant qu'il fut dedans. Quand il fut dedans, alors les sergents qui étaient à cet étage, c'était des Anglais, des Danois et des Grecs qu'il y avait là pour le garder, le voient, ils lui courent sus avec des haches et des épées; ils le découpèrent tout. Aussitôt que la mer reporta la nef en avant, elle se heurta de nouveau à cette tour, et lorsqu'elle se fut heurtée de nouveau, que se fait-il encore ? L'un des deux chevaliers, il avait nom André de Dureboise, se prend par les pieds et par les mains à cette bretêche et fait tant qu'il se met dedans à genoux. Quand il fut là à genoux, alors ils lui courent sus avec des haches, avec des épées; ils le férirent durement, mais parce qu'il était armé, par la grâce de Dieu, ils ne le navrèrent pas, car Dieu le gardait, qui ne voulait pas consentir qu'ils restassent plus longtemps, ni que celui-là y mourut. Mais il voulait, à cause de leur trahison, et pour le meurtre que Murzuphle avait fait, et pour leur déloyauté, que la cité fût prise et qu'ils fussent tous honnis, en sorte que le chevalier fut sur pied, et, quand il fut sur pied, il tira son épée. Quand ils le virent en pied, ils furent si ébahis et eurent si grand'peur qu'ils s'enfuirent en l'autre étage en dessous. Quand ceux de l'autre étage virent que ceux d'au-dessus d'eux s'enfuyaient ainsi, ils vidèrent aussi cet étage et oncques n'y osèrent demeurer. Et le second chevalier y entra après, et aussi il y entra assez de gens après*. Et quand ils furent dedans, ils prennent de bonnes cordes, ils lient très bien cette nef à la tour, et quand ils l'eurent liée, ils y entrèrent avec

* L'auteur de *l'Estoire d'Éracles* dit que, pour ce fait d'armes, André d'Urboise gagna cent marcs d'argent, les autres cinquante.

assez de gens. Et quand la mer reportait la nef en arrière, cette tour branlait si durement qu'il semblait bien que la nef dût la tirer à terre, tellement que, par force et par peur, il leur convint de délier la nef. Et quand ceux des autres étages par-dessous virent que la tour se remplissait ainsi de Français, ils eurent si grand'-peur que oncques nul n'osa y demeurer, mais ils vidèrent toute la tour*. »

Tandis que les équipages de la *Pélerine* et du *Paradis* s'emparaient de l'une des tours, il se passait, non loin de là, un autre épisode dont Villehardouin n'a pas parlé, mais que Robert de Clari n'a eu garde de passer sous silence, car il est tout à la gloire de son frère, le clerc Alliaume, et de son seigneur, Pierre de Braiecuel. Néanmoins, on aurait tort de croire que le chroniqueur ait été influencé par ses affections personnelles; l'héroïsme de Pierre de Braiecuel est célébré à l'envi par les historiens contemporains. En outre, Nicétas apporte à ce concours unanime de louanges le poids de son témoignage, lorsqu'il montre le chevalier latin « nommé Pierre, qui avait la taille d'un géant, dont le casque était aussi grand qu'une tour, » faisant fuir par sa seule présence, au seuil de la porte de Pétrion, les Grecs terrifiés. Quant au clerc Alliaume, le récit qui va suivre justifie pleinement l'appréciation de son frère. « Il était si preux en tout besoin, écrit ce dernier, qu'il était le premier à tous les assauts où il était, et ce clerc fit plus de prouesses par son corps, une à une, à la prise de la tour de Galata, que tous ceux de l'armée, sauf le seigneur Pierre de Braiecuel : celui-là fut celui qui surpassa tous les autres, et les hauts et les bas, si bien qu'il n'y en eut oncques nul qui y fît

* *La Prise de Constantinople*, § LXXIV.

tant d'armes et de prouesses de son corps, comme fit Pierre de Braiecuel. »

Imitant l'exemple d'André d'Urboise, « par miracle de Dieu, » le chevalier picard et ses compagnons s'étaient, eux aussi, emparés d'une tour. Cependant ce double succès ne diminuait guère le danger auquel les assaillants se trouvaient exposés; les Grecs les entouraient de toutes parts. Comme le remarque très judicieusement Robert de Clari, « quand ces deux tours furent prises et qu'elles furent garnies de nos gens, et qu'ils furent dans les tours, ils ne s'osaient mouvoir pour la grande quantité de gens qu'ils voyaient sur le mur autour d'eux, et dedans les autres tours, et en bas des murs, que c'était une fine merveille tant il y en avait*. » Aussi lorsque messire Pierre « vit que ceux qui étaient sur les tours ne se mouvaient, » il imagina une diversion hardie, dont le succès n'amena rien moins que la prise de la métropole impériale.

« Il descend à terre, à pied, et ses gens avec lui, continue Clari, acteur et témoin oculaire dans ce combat, sur un petit espace de terre qui était entre la mer et le mur. Quand ils furent descendus, ils regardent, en avant ils voient une fausse poterne dont les huis avaient été ôtés; elle était murée de nouveau. Il vient là, il avait avec lui bien dix chevaliers et bien soixante sergents; il y avait aussi un clerc qui avait nom Alliaume de Clari... Quand ils furent venus à cette poterne, ils commencèrent à piquer fort durement, et les carreaux volaient si drus, et on y jetait tant de pierres du haut des murs qu'il semblait, en vérité, qu'ils y fussent enfouis au milieu des pierres, tant on en jetait. Et ceux de dessous avaient des écus et des

* Robert de Clari. *La Prise de Constantinople*, § LXXV.

targes dont ils couvraient ceux qui piquaient à la poterne. Et on leur jetait de là-haut des pots pleins de poix bouillie, et du feu grégeois, et de grandissimes pierres, si bien que c'était miracle de Dieu que cela ne les écrasât pas tous. Et messire Pierre et ses gens y souffrirent tant et plus d'ahans et de maux; et ils piquèrent tant à cette poterne avec des haches et de bonnes épées, des bâtons et des pics, qu'ils firent un grand pertuis, et, quand cette poterne fut percée, ils regardèrent à travers et virent tant de gens et grands et petits qu'il semblait que la moitié du monde y fût, si bien qu'ils n'osaient s'enhardir à y entrer*. »

Il fallait pourtant s'y décider. Malgré les efforts de son frère, Robert le chevalier, pour l'en empêcher, le clerc Alliaume donna l'exemple.

« Quand Alliaume le clerc vit que nul n'y osait entrer, il se précipita en avant et dit qu'il entrerait... Quand il fut dedans, tant et plus de ces Grecs lui coururent sus, et ceux de dessus les murs le reçoivent en jetant de grandissimes pierres. Quand le clerc vit cela, il saque le couteau, il leur court sus; il les faisait ainsi fuir devant lui comme des bêtes. Il disait à ceux du dehors, au seigneur Pierre et à ses gens : « Sire, entrez « hardiment, je vois qu'ils s'en vont fort déconfits, et « qu'ils s'en vont fuyant. » Quand messire Pierre ouït cela, lui et ses gens qui étaient par dehors, messire Pierre entra avec ses gens; il n'était guère plus que le dixième des chevaliers, mais il y avait bien soixante sergents avec lui, et ils étaient tous à pied léans. Et quand ils furent dedans, alors ceux qui étaient sur les murs et en cet endroit les virent; ils eurent une telle peur qu'ils n'osèrent demeurer en cet endroit,

* *La Prise de Constantinople*, § LXXV.

mais vidèrent une grande partie du mur; ils s'enfuirent à qui mieux mieux. »

Cette action se passait non loin des tentes impériales, « à moins de la jetée d'un caillou » de Murzuphle qui « faisait sonner ses buccines d'argent et ses timbres et faisait un très grand vacarme*. » Il lui eût été facile d'écraser, à ce moment, le petit nombre d'assaillants qui se présentaient devant lui, mais il se borna, contre toute attente, à une vaine démonstration, tant était grande la terreur inspirée par l'héroïsme des Latins.

« Quand il vit monseigneur Pierre et ses gens qui étaient dedans à pied, raconte Robert de Clari, il fit très grand semblant de leur courir sus et de férir des éperons, et vint bien jusqu'à mi-chemin. Quand messire Pierre le vit venir, il commença à réconforter ses gens et à dire : « Or, seigneurs, nous aurons bientôt à « bien faire; voici la bataille de l'empereur avec la« quelle il vient; veillez à ce qu'il n'y ait si hardi qui « ne retourne en arrière, mais pensez donc à bien « faire. »

« Quand Murzuphle le traître vit qu'ils ne fuyaient pas, il s'arrêta, et puis s'en retourna en arrière à ses tentes**. »

La retraite de Murzuphle, la fuite des soldats qui défendaient cette partie des murailles donnaient un peu plus de liberté aux Latins; ils en profitèrent aussitôt.

« Quand messire Pierre vit que l'empereur s'en était retourné, il envoya une troupe de ses sergents à une porte qui était près de là***, et commanda qu'on la

* *La Prise de Constantinople,* § LXXVI.

** *La Prise de Constantinople,* §§ LXXVII et LXXVIII.

*** La porte de Pétrion.

dépeçât et qu'on l'ouvrît. Et ceux-là y allèrent, ils commencèrent à bûcher et à férir sur cette porte, et avec des haches, et avec des épées, tant qu'ils rompirent les verrous de fer qui étaient très forts, et les fléaux, puis ils ouvrirent la porte. Et quand la porte fut ouverte et que ceux de dehors virent cela, ils font tirer leurs huissiers en avant, ils font amener leurs chevaux; ils les montèrent dehors et commencèrent à entrer à grande allure en la cité, par la porte. Et quand les Français furent dedans tout montés, et quand l'empereur Murzuphle le traître les vit, il eut si grand'peur qu'il laissa là ses tentes et ses joyaux; il s'enfuit en avant dans la cité qui était fort grande, et longue, et large... Quand ceux qui défendaient les tours et les murs voient que les Français étaient entrés en la cité et que leur empereur s'en était enfui, ils n'y osèrent demeurer, mais s'enfuirent à qui mieux mieux. »

Cette victoire si rapide causa dans toute l'armée une joie profonde, mêlée cependant de craintes, car il n'y avait personne, depuis le simple sergent jusqu'au plus puissant baron, qui ne comprît dans quelle dangereuse situation se trouvaient, au nombre de vingt-cinq mille hommes environ, les Latins maîtres seulement d'une faible partie d'une ville immense : « où à aller autour des murs il y a bien neuf lieues » et où « tant ont les murs d'enceinte qui vont autour de la ville, que la cité a bien par dedans deux lieues françaises de long et deux de large*, » disaient les soldats. Aussi prit-on immédiatement toutes les mesures que commandait la prudence.

* *La Prise de Constantinople*, § LXXVIII.

« Alors, dit Robert de Clari, les hauts barons s'assemblèrent et prirent conseil entre eux sur ce qu'ils feraient, tant qu'on fit crier par l'ost qu'il n'y eût si hardi qu'il n'allât plus avant dans la cité, car ce serait un péril d'y aller, afin qu'on ne leur jetât des pierres des palais qui étaient fort grands et hauts, et qu'on ne les occît dans les rues qui étaient trop étroites, si bien qu'ils ne pourraient s'y défendre, ou qu'on ne leur boutât le feu par derrière et qu'on ne les brûlât. Et pour ces aventures et pour ces périls, il ne s'y osèrent pas mettre ni répandre, mais demeurèrent en cet endroit, tout cois, et les barons s'accordèrent à ce Conseil que, si les Grecs voulaient combattre le lendemain, eux qui étaient encore cent fois plus de gens portant armes que les Français n'étaient, ils s'armeraient le lendemain au matin et ordonneraient leurs batailles, et qu'ils les attendraient en une place qui était là devant en la cité. »

Avant que toutes ces dispositions fussent prises, la nuit arriva. « Quand on vint au soir, les pèlerins se désarmèrent, ils se reposèrent, ils mangèrent, ils se couchèrent là, la nuit, par devant leur flotte, par dedans les murs*. » Il ne leur fut cependant pas possible de jouir en paix d'un repos si nécessaire. La ville était en rumeur et, dans la crainte d'une attaque, le comte Bertold de Catznelnbogen mit le feu à quelques maisons voisines, allumant ainsi un incendie terrible qui, de proche en proche, étendit longtemps ses ravages sans que personne songeât à l'arrêter.

Comme le comte Bertold faisait partie de la troupe placée sous les ordres directs de Boniface, on a voulu

* *La Prise de Constantinople,* § LXXVIII.

rendre le marquis responsable de ce grand désastre; il aurait alors obéi à un sentiment de basse rancune contre les Grecs. Un des chroniqueurs affirme que l'incendie avait été prémédité dans le Conseil des barons. On a voulu y voir aussi un acte d'initiative personnelle du prince allemand, désireux de tirer une vengeance éclatante des avanies que ses compatriotes n'avaient cessé de subir à Constantinople depuis le début des croisades, et qui leur avaient inspiré une haine irréconciliable contre les Byzantins. En pareille matière toutes les suppositions sont permises. N'est-il pas cependant plus simple de voir dans l'acte de Bertold de Catznelbogen un expédient très naturel de la part d'un chef militaire qui, se voyant menacé, croit prudent de s'entourer d'une ceinture de flammes?

Les croisés, en effet, pouvaient craindre à chaque instant d'être attaqués. Malgré la perte de toute la partie de la ville qui avoisinait la mer, Murzuphle n'avait pas encore renoncé à continuer la lutte; il déployait, pour réunir des troupes, une activité fébrile et brouillonne; mais s'il puisait, dans son désir de défendre un pouvoir acheté par tant de félonies et de crimes, l'énergie nécessaire pour recommencer le combat, s'il disposait encore de ressources assez grandes pour ramener à lui la victoire, les Grecs ne lui prêtaient plus le même concours. Ils avaient perdu toute confiance en cette idole d'un jour, encensée tant qu'on avait compté sur elle pour repousser les Latins, et qu'ils devaient briser dès qu'elle ne réussissait pas à tenir ses promesses. Délaissé de tous, il perdit courage. « Quand on vint vers minuit, raconte un chroniqueur, et que l'empereur Murzuphle le traître sut que tous les Français étaient en la cité, il en eut

fort grand'peur et oncques n'y osa demeurer, mais s'enfuit au milieu de la nuit, sans qu'on en sût mot. » Il emmenait avec lui Euphrosyne, femme de l'empereur Alexis III, et sa fille Eudoxie, pour laquelle il éprouvait un amour passionné.

La fuite de Murzuphle achevait de désorganiser la défense. Seuls quelques patriotes et quelques soldats n'avaient pas encore déposé les armes; ils mirent toutes leurs espérances en Théodore Lascaris. Ce prince, qui s'était tenu à l'écart pendant toute la seconde partie du règne d'Isaac II, était, en effet, le seul homme qui, dans des circonstances critiques, fît preuve d'expérience, de courage et de sang-froid. Aussi, « quand les Grecs, dit encore Clari, virent que leur empereur s'en était enfui, ils s'adressèrent à un haut homme de la cité (il avait nom Lascaris). Cette nuit même, aussitôt, ils en font un empereur. Quand il fut fait empereur, il n'osa demeurer, mais il se mit en une galée, avant qu'il ne fît jour, il passa outre le Bras Saint-Georges et s'en alla à Nicée la Grande qui est une bonne cité. Là, il s'arrêta, il en fut sire et empereur*. » Il se posa effectivement en champion de la patrie. Entre tous les prétendants à la pourpre qui, durant l'existence de l'empire latin de Constantinople, organisèrent la résistance contre les croisés, il fut le plus redoutable et le plus heureux. S'il mourut en 1222, avant de recevoir la récompense due à ses efforts, ses descendants, du moins, recueillirent le fruit de sa persévérance patriotique. L'un d'eux, Jean Lascaris, associé à Michel Paléologue, devait rentrer, en 1261, dans Byzance, portant cette couronne que son arrière-grand-

* *La Prise de Constantinople*, § LXXIX.

père avait ramassée au milieu des ruines fumantes de la ville impériale.

Lorsque le soleil se leva, le mardi 13 avril, les Latins avaient pris les armes, prêts à affronter de nouveaux combats, mais un spectacle inattendu s'offrit à leurs regards.

« Prêtres et clercs en costumes, c'était des Anglais, des Danois et des gens d'autres nations, s'en viennent à l'ost des Français en procession ; ils leur crient merci ; ils leur disent tout comment les Grecs avaient fait, et ils leur disent que tous les Grecs s'étaient enfuis et qu'il ne restait plus dans la cité personne, sauf la pauvre gent*. »

Il n'est pas difficile de se figurer combien, « quand les Français ouïrent cela, ils en furent tout joyeux ; » et aujourd'hui encore, en lisant les chroniques contemporaines, on éprouve une vive surprise en songeant à ce qu'était alors « la noble ville de Constantinople**. » Lorsqu'on considère qu'à la suite des désertions, des maladies, de tous les accidents de la guerre, en un mot, l'armée latine, augmentée des Vénitiens, ne possédait pas un effectif de plus de vingt-cinq mille hommes, on ne sait ce dont il faut s'étonner le plus, ou de la faiblesse de l'empire grec ou de l'audace des barons.

Quoi qu'il en soit, les chefs croisés s'empressèrent de profiter de cette victoire inespérée. Après avoir eu soin de « faire crier par l'ost que nul ne prît logement avant qu'on eût décidé comment on les prendrait, » ils se réunirent pour régler ce point important. « Alors, dit Clari, s'assemblèrent les hauts hommes, les riches

* *La Prise de Constantinople,* § LXXX.

** *Éracles,* livre XXVIII, chap. XVIII.

hommes, et fixèrent entre eux, sans que la menue gent, ni les pauvres chevaliers de l'armée en sussent mot, qu'ils prendraient les meilleurs logements de la ville... Ils envoyèrent saisir tous les meilleurs logements et les plus riches de la ville, si bien qu'ils les eurent tous saisis avant que les pauvres chevaliers et les menues gens ne s'en aperçussent... Le marquis fit prendre le palais de Bucoléon et le moûtier de Sainte-Sophie, et les maisons du patriarche, et les autres hauts hommes, tels que les comtes, firent prendre les plus riches palais et les plus riches abbayes qu'on y put trouver*. »

Les Grecs n'opposèrent aucune résistance à cette occupation; Boniface même, se rendant au palais de Bucoléon, vit de tous côtés une foule de suppliants qui réclamaient de lui secours et protection, et l'accueillaient par les cris de : « Salut, roi marquis, » lui attribuant, dans leur ignorance des mœurs de l'Occident, les titres qu'à Byzance on réservait aux empereurs. A son arrivée au palais, il y trouva, toutes tremblantes d'effroi, Agnès de France, Marguerite de Hongrie et quantité de nobles dames qui se placèrent sous sa sauvegarde.

Il n'est pas douteux qu'en mettant, sans retard, une garnison dans les principaux édifices, les hauts barons n'aient voulu les soustraire à la rapacité de leurs soldats, mais cette mesure, que conseillaient la prudence et l'intérêt personnel, causa dans toute l'armée latine un mécontentement aussi profond que durable. Villehardouin ne l'a point caché; Robert de Clari, qui, par sa position, devait l'éprouver plus vivement, s'exprime en termes autrement amers. « Les hauts barons, dit-il, commencèrent alors à trahir la menue gent et à mon-

* *La Prise de Constantinople*, § LXXX.

trer leur mauvaise foi et leur mauvaise compagnie. » Cette irritation s'explique; les menues gens de l'armée latine ne faisaient aucune différence entre Constantinople et telle autre ville que les chances d'une guerre heureuse leur auraient livrée. Les soldats avaient souffert depuis longtemps toutes sortes de fatigues et de privations, ils réclamaient un dédommagement, et soustraire à leur avidité, contrairement au droit alors reconnu, une part quelconque du butin, était les frustrer d'un gain légitime. En réalité, cependant, ils n'étaient pas à plaindre; le chroniqueur lui-même est obligé de le reconnaître : « Et quand les pauvres gens s'aperçurent, dit-il, que les hauts barons s'étaient emparés de tous les meilleurs logements et des plus riches de Constantinople, ils allèrent alors, à qui mieux mieux, ils prirent ce qu'ils atteignirent; assez ils y trouvèrent et assez ils en prirent, et assez il en resta*. »

Sans égard pour la Croix qu'ils portaient sur leur poitrine, oubliant le vœu qui faisait d'eux des soldats du Christ, les Latins se dirigèrent surtout vers les églises afin de les dépouiller de leurs richesses et de s'approprier les saintes reliques qu'elles contenaient. Partout où la présence des chefs ne lui imposa pas quelque retenue, la soldatesque donna libre carrière à son avidité. L'historien Nicétas s'est complu à peindre des plus sombres couleurs les excès dont Constantinople fut alors le théâtre. On connaît les scènes sacrilèges qui souillèrent Sainte-Sophie; le tableau qu'il en retrace n'est malheureusement que trop véridique. C'est là une page remarquable de la littérature grecque du moyen-âge; cependant on y sent trop l'apprêt et la

* *La Prise de Constantinople*, § LXXX.

déclamation, on voit que, même dominé par l'indignation la mieux justifiée, le bel esprit nourri de souvenirs classiques, le rhétoricien de Byzance n'oublie jamais d'arrondir ses périodes et de polir ses phrases. Nos chroniqueurs occidentaux ne connaissent pas de pareils soucis; aussi, sans le vouloir, ni même le savoir, leur concision approche-t-elle davantage de la véritable éloquence. Avec une énergie singulière l'auteur de l'*Estoire d'Éracles*, par exemple, se contente d'écrire : « Avant que les Latins eussent pris Constantinople, ils avaient embrassé l'écu de Dieu; quand ils furent dedans, ils le jetèrent à terre et embrassèrent l'écu du Diable. Ils coururent sus à Sainte Église, tout d'abord, et brisèrent les abbayes et les dépouillèrent. Là fut la convoitise si grande entre eux, que ce qu'ils devaient porter en haut, ils le portaient en bas*. »

Les principaux chefs s'efforcèrent, il est vrai, de s'opposer à ces déprédations. Le comte de Saint-Pol fit pendre, l'écu au col, un de ses chevaliers convaincu d'avoir volé; mais, sentant leur impuissance à empêcher le pillage, ils cherchèrent à le régulariser.

« Alors on commanda, dit Clari, que tout le produit des gains fût apporté à une abbaye qui était dans la cité. Là furent apportées les richesses, et on prit dix chevaliers hauts hommes des pèlerins, et dix Vénitiens que l'on croyait loyaux, et on les mit à garder ces richesses. Telles que ces richesses furent apportées là, qui étaient si riches, et où il y avait tant de riche vaisselle d'or et d'argent, et de drap d'or, et tant de riches joyaux, c'était une fine merveille, à cause du grand butin qui fut apporté là... Et ceux mêmes qui devaient garder le butin, prenaient les joyaux d'or et ce

* *Éracles*, livre XXIX, chap. I.

qu'ils voulaient, et enlevaient le butin; et chacun des riches hommes prenait, ou des joyaux d'or, ou des étoffes de soie avec de l'or, ou ce qu'il aimait le mieux, il l'emportait. De la sorte ils commencèrent à enlever, si bien que l'on ne répartit oncques au commun de l'ost, ou aux pauvres chevaliers, ou aux sergents qui avaient aidé à gagner le butin, rien, hormis le gros argent, tel que des poêles d'argent que les dames de la cité portaient aux bains*. »

Le chroniqueur picard formule, on le voit, les accusations les plus vives contre « les hauts hommes de l'ost, » mais il est juste de reconnaître que les récriminations furent réciproques. « Là fut la grande haine et la rancune, constate *l'Estoire d'Éracles*, parce que les chevaliers disaient que les pauvres gens avaient tout, et les pauvres gens disaient que les chevaliers avaient tout ravi et que les clercs et les prêtres avaient tout mussé. » Ces plaintes mutuelles allaient, dans l'avenir, devenir une cause nouvelle de faiblesse pour la domination franque qui s'établissait sur le Bosphore : sur un seul point l'accord est complet, c'est pour affirmer que, dans le partage général, les Vénitiens surent se faire la part du lion.

Toujours avisés et âpres au gain, Dandolo et ses compagnons avaient voulu se faire attribuer la totalité du butin contre un dédommagement en argent accordé à leurs alliés. « Alors il avint, quand ils eurent pris Constantinople, que le duc de Venise, dit le continuateur de Guillaume de Tyr, voulut faire marché avec les Français du butin qui était à Constantinople, de telle façon qu'on eût fait réunir par ses hommes et mettre ensemble le butin, si bien qu'on donnerait cent marcs à chaque

* *La Prise de Constantinople*, § LXXXI.

homme à pied. Il l'eût ainsi fait et garanti, mais les Français ne le voulurent pas octroyer. » Pour se venger de ce refus, les Vénitiens organisèrent le vol sur une vaste échelle. Robert de Clari l'insinue en passant; l'*Estoire d'Éracles* est beaucoup plus explicite : « Ceux qui volèrent le plus, furent les Vénitiens, qui l'emportèrent (le butin) la nuit sur leurs nefs*. » Et, en réalité, la part qui revint à chacun des croisés fut bien moins considérable, « comme on le vit au partage, » qu'on ne l'avait espéré. « Du côté des Français, les chevaliers reçurent seulement vingt marcs, et les prêtres et les sergents à cheval dix marcs, et les hommes à pied cinq marcs. » Le total ne laissa pourtant pas que de former une somme énorme, bien inférieure encore aux pertes réelles qu'il est impossible d'évaluer exactement. D'après Villehardouin, la valeur du butin reconnu, régulièrement constaté, dépassa un million et demi de marcs ou environ cinquante-six millions de francs, et encore cette estimation ne comprend ni les dix mille chevaux distribués aux chevaliers, ni les reliques recueillies et confiées à la garde de Névelon de Cherisi pour être réparties ensuite dans toute la chrétienté, ni les objets de prix détériorés ou détruits sans profit pour personne, ni tout ce qui, depuis le début du siège, était devenu la proie des flammes dans les terribles incendies qui, à diverses reprises, avaient ravagé plusieurs quartiers de Constantinople, ni enfin ce qui avait été dérobé et caché. Malgré les efforts des chefs, le pillage continuait; la soldatesque, sourde aux menaces comme aux prières des barons et du clergé, exerçait des déprédations contre lesquelles Innocent III s'éleva plus tard avec une

* *Éracles,* livre XXIX, chap. i.

vigoureuse éloquence. Déçue dans son espoir de s'enrichir des dépouilles des principaux palais, « la menue gent » se rejeta sur les maisons abandonnées, et elle y récoltait encore plus de richesses qu'elle n'en avait jamais possédé. Enfin, le 16 avril, un phénomène céleste, qui glaça les Latins de terreur, contribua plus à arrêter le pillage que toutes les exhortations et les défenses. Une éclipse de lune survint, qui sembla un avertissement du ciel et un signe manifeste de la colère divine. Cette éclipse marque la fin de la période de violences qui suivit immédiatement la prise de Constantinople. Toute courte qu'ait été cette période, elle fut encore trop longue, puisqu'elle entraîna des pertes incalculables. Cependant l'impartialité oblige à reconnaître que, si les croisés donnèrent libre carrière à leurs passions avides, ils ne commirent pas tous les crimes dont les historiens de Byzance les ont accusés. S'il y eut du sang versé, ce qui était inévitable, il le fut surtout par les membres de la colonie latine qui habitaient la ville impériale avant l'arrivée des vainqueurs. Méprisés de tout temps par leurs hôtes, chassés de l'enceinte entre les deux sièges, ruinés et exaspérés, ils profitèrent des circonstances pour assouvir, en rentrant dans Constantinople, leurs haines personnelles. Ce fut surtout sous leurs coups que succombèrent les deux mille Grecs qui périrent alors. Mais c'est là une bien faible excuse, et la conquête de Byzance n'en reste pas moins un des plus lamentables épisodes de l'histoire des croisades.

Sur ces entrefaites, la plus solennelle des fêtes de l'Église, celle de Pâques, fut célébrée avec toute la pompe qu'il était possible de déployer au milieu d'une ville en ruines et de ses temples saccagés. A l'occasion de ses cérémonies, le clergé put enfin faire entendre

sa voix, prêcher à tous le calme et la modération, et rappeler en même temps aux soldats les engagements qu'ils avaient contractés en prenant la Croix. Beaucoup firent alors un retour sur eux-mêmes et cessèrent de commettre les violences dont ils avaient souillé jusque-là leur victoire. Alors aussi, les principaux chefs de l'armée purent songer à établir solidement la domination franque qu'ils venaient d'implanter à Constantinople.

Lorsqu'ils eurent fait part de leur éclatant succès aux souverains de la chrétienté, les barons procédèrent à une première répartition du butin; puis, comme on l'avait déjà fait à Zara dans une circonstance analogue, « on divisa la cité par moitié, si bien que les Vénitiens en eurent une moitié et les Français l'autre. Il arriva que la partie des Vénitiens fut vers la mer. » On songea ensuite à appliquer les stipulations contenues dans le pacte de partage anticipé de l'empire entre les conquérants. La clause en vertu de laquelle il avait été décidé que, « si ceux en deçà les monts faisaient un empereur, ceux delà les monts feraient un patriarche, » ne souleva aucune discussion; il fut de même facilement convenu que les croisés céderaient, avec la moitié du territoire de l'empire, la moitié de la superficie de Constantinople au souverain, que, par conséquent, « les Vénitiens donneraient le quart de leur part de la cité à l'empereur du côté de la terre, et les Français le quart de leur part du côté de Bucoléon *. » Mais, à ce moment, surgit la première difficulté sérieuse; Boniface, qui occupait le palais du souverain, et qui croyait tenir ainsi un gage de sa nomination à l'empire, refusa de l'évacuer : Dandolo dut intervenir.

* *Éracles,* livre XXIX, chap. 11.

« Quand le duc de Venise, qui était fort prud'homme et sage, vit cela, raconte Robert de Clari, il parla en présence de tous et dit : « Seigneurs, or écoutez-moi ; « je veux, avant qu'on élise un empereur, que les palais « soient gardés par la garde commune de l'ost, car, si « on m'élit pour empereur, que j'y aille tout aussitôt « sans nul contredit, et que je sois saisi du palais; et « également, si on élit le comte de Flandre, qu'il ait « les palais sans nul contredit; ou si on élit le marquis, « ou le comte Louis, ou le comte de Saint-Pol, ou si « on élit un pauvre chevalier, que celui qui sera empe- « reur ait les palais sans nul contredit, ni du marquis, « ni du comte de Flandre, ni de l'un, ni de l'autre *. »

Cet avis obtint l'assentiment général; Boniface dut s'incliner. « Il vida donc le palais qu'il occupait, et on y alla, et on mit dans le palais des gardes du commun de l'ost**. » Mais il espérait bien ne pas tarder à y rentrer en maître, car, à ce moment, il n'épargnait aucune intrigue pour faire placer sur sa tête la couronne impériale.

Le traité de partage de l'empire grec spécifiait que l'élection d'un empereur serait déléguée à douze mandataires, six Francs et six Vénitiens, investis de pleins pouvoirs pour choisir celui qui serait appelé à régner. Rien n'avait été plus facile que de prendre cette décision, puisque son exécution était subordonnée à une victoire problématique, mais maintenant qu'un succès inespéré était venu récompenser la valeur des Latins, il était plus malaisé de s'entendre. Toutes les ambitions surexcitées se donnaient libre carrière; il n'y avait pas un des hauts barons qui ne se crût digne du

* *La Prise de Constantinople,* § XCIII.

** *La Prise de Constantinople,* § XCIV.

trône et qui ne cherchât à s'assurer la majorité des électeurs. Boniface était le plus ardent. Quand il s'agit de désigner les délégués, il voulut faire porter les choix sur ceux qu'il pensait devoir lui être favorables; « il voulut être empereur à l'instant. » Toutefois, ses compétiteurs s'entendirent pour l'évincer. « Les barons ne consentirent pas à ce que le marquis y mît les siens, mais s'accordèrent bien à ce qu'il n'y en eût aucun des siens. » Ils repoussaient aussi, dans un intérêt personnel, toute combinaison qui aurait pu donner des chances à l'un d'entre eux. Robert de Clari retrace le triste tableau de ces intrigues. « Chacun, dit-il, y voulut mettre les siens, le comte Louis, le comte de Saint-Pol et les autres riches hommes, tant et si bien que, de cette façon, ils ne purent s'accorder sur ceux qu'ils y mettraient et éliraient, mais prirent un autre jour pour élire..., et, quand vint ce jour-là, ils ne purent s'accorder derechef sur ceux qu'ils éliraient, mais le marquis voulait toujours y mettre ceux qu'il pensait qui l'éliraient pour empereur, car il voulait être empereur ainsi comme par force. Cette discorde dura bien quinze jours sans qu'ils pussent s'accorder**. »

Comme aucun des aspirants au trône ne consentait à des concessions, « bien qu'il n'y eût jour où ils ne s'assemblassent pour cette affaire, » les barons ne parvinrent pas à s'entendre. Ils comprirent cependant combien il serait dangereux pour tous que le souvenir de ces rivalités nuisît à la concorde après l'élection, et, pour empêcher que l'empire de Constantinople ne fût agité par des troubles analogues à ceux qu'avait

* *La Prise de Constantinople*, § XCIII.

** *La Prise de Constantinople*, § XCIV.

suscités dans le royaume naissant de Jérusalem, après la nomination de Godefroi de Bouillon, l'ambition turbulente du comte de Saint-Gilles, ils convinrent que le candidat dont les espérances seraient déçues, recevrait en fief l'île de Candie et toutes les terres situées au delà du Bosphore. La promesse de ce dédommagement princier ne désarma personne et, faute de pouvoir aboutir, il fallut recourir à un expédient qui, jusqu'au dernier moment, laissait subsister toutes les espérances. « Les barons tombèrent d'accord que les prêtres de l'ost, les évêques, les abbés qui y étaient, en fussent électeurs *. » C'était habile. On comptait, en effet, à l'armée, six hauts dignitaires ecclésiastiques du rite latin qui, par leur caractère sacré, semblaient capables de s'acquitter avec impartialité de la mission qu'on leur confiait. Ces six prélats étaient : l'évêque de Troyes, l'évêque de Soissons, l'évêque de Halberstadt, le chancelier de Flandre, l'abbé de Locedio et l'évêque élu de Bethléem, qui avait pris dans le Conseil religieux de la croisade la place de l'abbé de Loos, décédé depuis peu. Pourtant, ces six prélats n'étaient pas exempts des passions qui agitaient les chefs laïques. En réalité, les deux partis qui, depuis l'origine, divisaient l'armée, comptaient parmi eux un nombre égal de représentants : Conrad de Krosyk et l'abbé de Locedio, auxquels se joignit Névelon de Cherisi, nommé plus tard archevêque de Thessalonique en récompense de son dévouement, étaient décidés à voter pour Boniface, tandis que Garnier de Trainel, Jean Faicete et Pierre de Bethléem se montraient partisans d'un candidat plus agréable au pape. Dans ces conditions, les Vénitiens devaient néces-

* Robert de Clari. *La Prise de Constantinople,* § XCIV.

sairement être maîtres de l'élection; c'est ce qui arriva.

Le 9 mai 1204, les six délégués des Latins se réunirent dans la chapelle du palais de Bucoléon, où vinrent les rejoindre les six délégués vénitiens désignés par le doge. C'étaient des patriciens dont l'histoire a conservé les noms : Vitale Dandolo, Othon Querini, Bertuccio, Contarini, Pantaleone Barbo, Giovanni Bassegio. « On chanta une messe du Saint-Esprit, pour que le Saint-Esprit les conseillât *, » puis les électeurs procédèrent, à huis clos, à la discussion des titres des compétiteurs. Il ne semble pas que ceux des comtes de Blois et de Saint-Pol aient été longuement débattus; volontiers, les prélats se seraient entendus pour porter Dandolo au trône; mais les Vénitiens se souciaient peu de voir le premier magistrat de leur République ceindre la couronne impériale, et celui-ci avait dû, plus ou moins spontanément, renoncer à toute prétention. Baudouin et Boniface restaient seuls en présence. Le marquis de Montferrat comptait des partisans dévoués dans l'armée; il eût été favorablement accueilli par les Grecs, qui connaissaient sa famille et le saluaient déjà du titre de roi; mais, en sa qualité de prince italien, il portait ombrage à Venise; aussi Dandolo n'avait-il pas fait mystère de ses préférences pour le comte de Flandre. L'appui du doge fut décisif. Les six électeurs vénitiens donnèrent leurs suffrages à Baudouin, et, lorsqu'on alla au vote, neuf voix contre trois lui décernèrent l'empire. Ces détails, il est vrai, ne concordent pas avec le témoignage de Robert de Clari, qui parle d'un consentement unanime; mais on peut croire que la minorité, se sentant

* Robert de Clari. *La Prise de Constantinople*, § XCIV.

impuissante à soutenir plus longtemps son candidat, se rallia à l'avis de la majorité, pour ne pas diminuer, aux yeux de l'armée, le prestige de l'élu.

On comprend avec quelle anxieuse impatience tous les Latins attendaient le résultat de la délibération. Il n'y avait pas de soldat qui n'eût ses préférences. « Beaucoup avaient grand'peur et grande crainte qu'on nommât le marquis, dit Robert de Clari, et ceux qui tenaient pour le marquis avaient grande crainte qu'on nommât un autre que le marquis. » Ils étaient là, en foule pressée; enfin, la porte de la chapelle s'ouvrit, et l'évêque de Soissons, chargé par ses compagnons de « dire la parole, » parut sur le seuil, vers minuit.

« Comme ils étaient ainsi tout cois, rapporte Clari, l'évêque de Soissons se leva sur ses pieds et leur dit : « Seigneurs, par le commun assentiment de vous tous, « nous fûmes envoyés pour faire cette élection, nous « y avons élu celui que nous savions à notre escient « qui y est bon et en qui l'empire est bien placé et « qui est bien capable de tenir la loi, et gentil homme, « et haut homme : nous vous le nommons, c'est BAU- « DOUIN, COMTE DE FLANDRE. »

Ce nom souleva à la fois un vif enthousiasme et de violentes protestations. « Quand ce discours fut ouï, ajoute le chroniqueur, tous les Français furent fort joyeux, et parmi les autres il y en eut qui furent fort dolents, tels que ceux qui se tenaient du côté du marquis *, » mais on se garda bien de laisser à ces sentiments contraires le temps de se manifester trop vivement. Aussitôt, « quand l'empereur fut élu, les évêques et tous les hauts barons, et les Français qui en furent

* *La Prise de Constantinople*, § XCV.

fort joyeux, l'emmenèrent au palais de Bucoléon avec fort grande joie et fort grande fête*. »

Byzance possédait un nouveau maître; un empire latin était fondé sur les rives du Bosphore**.

XII

Né en 1171, à Valenciennes, le nouvel empereur était l'aîné des fils de Baudouin le Courageux et de Marguerite de Flandre, sœur de Philippe d'Alsace. Philippe étant mort en 1191, sans laisser d'héritier légitime, sa sœur recueillit son riche héritage et l'apporta à son époux qui, réunissant ainsi sous sa domination la Flandre et le Hainaut, devint l'un des plus puissants vassaux de la couronne de France. Le futur souverain de Constantinople se distingua de bonne heure aux côtés de son père. Armé chevalier à dix-sept ans, par l'empereur d'Allemagne, Henri l'Aveugle, il se fit remarquer dans les guerres continuelles engagées alors contre de turbulents voisins. Il déploya de véritables talents militaires à la sanglante bataille de la Neuville (1er août 1194), et lorsque, deux ans plus tard, la mort de Baudouin le Courageux le mit en pos-

* Robert de Clari. *La Prise de Constantinople*, § XCVI.

** Après son avènement, Baudouin adressa au pape une lettre importante, qui contient une relation détaillée du second siège de Constantinople; on trouvera ce document au tome XVIII du *Recueil des Historiens des Gaules et de la France*. Il convient d'en rapprocher une, lettre presque identique, envoyée aux moines de Cîteaux et intercalée, par le P. d'Outreman, dans la *Constantinopolis Belgica*.

session des deux comtés, il justifia toutes les espérances que ses sujets avaient fondées sur lui.

Le nouveau comte soutint heureusement par les armes ses prétentions sur l'Artois, que lui disputait Philippe-Auguste, et fut un des plus fidèles alliés de Richard Cœur de Lion. Les soucis de la guerre ne l'empêchèrent cependant pas de s'occuper avec intelligence de l'administration civile. Il se concilia l'affection de tous par sa bonté, son affabilité, son amour de la justice; ses aumônes généreuses et ses libéralités aux églises lui gagnèrent les sympathies du clergé. Marié fort jeune à Marie, sœur du comte Thibaut de Champagne, il donna l'exemple, alors trop rare, de toutes les vertus de l'homme privé unies aux plus nobles qualités de l'homme public. Uniquement préoccupé des moyens d'accroître la prospérité des Flandres, il multiplia les franchises, réprima les abus et tenta d'introduire une certaine unité dans la législation, en coordonnant les Coutumes diverses qui, selon les contrées, réglaient l'administration de la justice. A l'instigation, sans doute, de Marie de Champagne, il encouragea les lettres et voulut qu'on réunît les Chroniques composées dans les différentes provinces de ses domaines, pour en composer un corps d'annales générales. Lui-même cultivait la *gaie science*; il écrivit des poèmes en langue provençale.

En quelques années, la Flandre et le Hainaut jouirent d'une prospérité qu'elles ne connaissaient plus depuis longtemps; aussi les Flamands virent-ils avec peine Baudouin IX prendre la Croix à Bruges, mais les plus vives instances ne parvinrent pas à ébranler la pieuse résolution du comte et de la comtesse. Ils partirent, laissant derrière eux de profonds regrets dont les événements ultérieurs prouvèrent la durée et la sincérité.

Seuls ils expliquent comment, en se présentant plus tard sous le nom de Baudouin, plusieurs imposteurs parvinrent à abuser de la crédulité publique, au point de mettre un instant en péril l'autorité de la comtesse Jeanne.

Quoi qu'il en soit, si tous ceux qui avaient pris la Croix à la voix du curé de Neuilli avaient montré le même zèle que Baudouin IX, il est présumable que l'entreprise aurait eu un dénouement tout différent. Le comte, sans doute, n'aurait pas trouvé un trône au terme de son pèlerinage, mais il aurait délivré le Saint Sépulcre. Malheureusement pour le succès de la croisade, ceux qui la dirigeaient obéissaient à des mobiles parmi lesquels la religion tenait bien peu de place, et ils surent convertir le comte de Flandre à leurs desseins.

Baudouin était trop intelligent, trop rompu au maniement des grandes affaires, trop bien informé surtout des difficultés que les dernières expéditions en Terre sainte avaient rencontrées, pour ne pas comprendre les avantages d'une alliance intime avec l'empire grec. Son aïeul maternel, Thierri d'Alsace, malgré quatre voyages en Palestine, n'en avait rapporté qu'une vaine gloire; son oncle, Philippe, était mort victime de son zèle, sans profit pour la cause de la chrétienté. Peut-être serait-on plus heureux si, même au prix d'une diversion sur Constantinople, l'armée s'assurait le concours des Grecs. Le comte l'espéra du moins, et, dès le début, adopta franchement les projets dont Boniface s'était fait le défenseur. Cet appui fut précieux au marquis. Baudouin, par ses qualités chevaleresques, s'acquit l'estime des barons; comme en Flandre, sa piété lui gagna les sympathies du clergé, et il se fit de nombreux partisans dans les rangs inférieurs de l'armée

par la générosité avec laquelle il soulageait les souffrances ou la misère des soldats. Son exemple, à coup sûr, décida plus d'un croisé à ne pas déserter une expédition qui trompa si vite tant d'espérances.

Le comte de Flandre recueillit sa récompense, le 9 mai 1204; saisi, lui aussi, de cette ambition du pouvoir suprême qui avait suscité tant d'intrigues, il aspirait à l'empire. Ses prétentions parurent mieux justifiées que celles de ses compétiteurs, et il fut préféré.

Parmi les croisés, aucun prince ne semblait plus digne de régner. Pourtant, dût-on voir là un paradoxe, il est permis de croire que les qualités brillantes de Baudouin, celles-là mêmes qui, aux yeux des Latins les moins bien disposés pour lui, justifiaient le choix des électeurs, furent plus nuisibles qu'utiles au nouveau souverain de Constantinople. Sa loyauté et sa franchise l'empêchèrent de lutter à armes égales contre l'astucieuse souplesse des Grecs et l'habileté des Vénitiens. Dans l'ardeur de son zèle religieux, il dédaigna de recourir aux tempéraments qui auraient pu aider à l'union des deux Églises. La haute idée qu'il avait conçue de son pouvoir et de ses droits lui interdit d'en abandonner jamais la moindre part. Il repoussa, par suite, les avances des Bulgares qui, froissés de se voir éconduits, s'unirent à ses ennemis, et, quelques semaines après son avènement, alors que l'union entre les vainqueurs était plus que jamais nécessaire, il ne craignit pas, pour soutenir sa dignité, de susciter des divisions intestines qui, sans l'habile intervention de Villehardouin, auraient rapidement dégénéré en une terrible guerre civile; enfin il n'y eut pas jusqu'à sa bravoure inconsidérée qui ne contribuât à sa perte. Un prince d'un caractère plus froid, plus au fait des habitudes et des idées des Grecs, plus entendu au

maniement des hommes et des choses de l'Orient chrétien, un marquis de Montferrat par exemple, aurait sans doute mieux réussi dans la tâche qui incombait au nouvel empereur. Mais les contemporains, ignorants des secrets de l'avenir, ne pouvaient en juger ainsi, et tous, à l'armée, éprouvaient une vive satisfaction d'avoir enfin, par l'élection de Baudouin, surmonté les difficultés qui depuis trop longtemps tenaient en suspens le sort de leur conquête.

L'élection de Baudouin avait causé une vive déception au marquis de Montferrat. Tout d'abord ses partisans ne surent pas dissimuler leur mécontentement, mais bientôt survint un grave événement qui adoucit leurs regrets. Par le choix du comte de Flandre, Boniface, du premier rang qu'il avait occupé jusqu'alors dans l'armée, descendait au second. Pour se réserver l'avenir, il s'avisa d'un expédient qui lui assurait une place sur les marches du trône; il demanda et obtint la main de Marguerite de Hongrie, veuve d'Isaac II. C'était une habile revanche de l'élection du 9 mai. En épousant l'impératrice, Boniface devenait le tuteur de ses enfants, ralliait autour de lui les Grecs qui le préféraient déjà à tous les autres Latins, et se mettait ainsi en mesure d'agir selon les occurrences, soit qu'il rendît à l'empire des services chèrement payés, soit qu'il prît la direction d'un parti d'opposition, susceptible de créer les plus graves embarras à son heureux compétiteur.

« Ceux qui se tenaient devers le marquis » comprirent alors qu'ils auraient mauvaise grâce à afficher encore des regrets inutiles. Ce fut au milieu de l'allégresse générale qu'on célébra, peu après l'élection de Baudouin, le mariage de Boniface marquis de Montferrat avec Marguerite de Hongrie.

A ce moment les fêtes succédaient aux fêtes dans la ville conquise; le 23 mai 1204, il fut procédé au sacre de l'empereur. Pour cette solennité qui mettait le sceau à leur victoire, les Latins ajoutèrent aux pompes fastueuses des cours orientales le luxe plus grossier des cérémonies militaires et religieuses de l'Occident. Ce contraste étrange de deux civilisations unies pour concourir à l'éclat des fêtes frappa vivement les croisés; pendant de longues années ils en conservèrent le souvenir*.

Avant la cérémonie du sacre, et afin d'en rehausser l'éclat, Baudouin avait eu soin de nommer des titulaires latins aux charges honorifiques si nombreuses à la cour byzantine. On ne pouvait élever trop haut le vieux doge; il fut revêtu de la dignité de Despote, la première après celle de l'empereur, avec exemption des formalités de foi et d'hommage envers lui. Thierri de Loos fut promu grand sénéchal; Conon de Béthune, protovestiaire; Macaire de Sainte-Menehould, grand échanson; Milon le Brébant, grand bouteiller; Manassès de l'Isle, grand queux; Jean Faicete fut créé chancelier de l'empire, et Geoffroi de Villehardouin, sans abandonner le titre de maréchal de Champagne, y ajouta celui de maréchal de Romanie, resté depuis inséparable de son nom.

Dans l'ivresse de la victoire, des croisés avaient jadis trouvé plaisant de se promener, dans une sorte de mascarade triomphale, à travers les rues de Constantinople, vêtus de robes longues, coiffés à la byzan-

* Robert de Clari a donné place, dans sa *Chronique*, à un intéressant récit du sacre; nous devons nous borner à renvoyer aux §§ XCVI et XCVII de *La Prise de Constantinople*, car il est trop long pour être transcrit ici.

tine, des papiers à la main, un encrier à la ceinture; ils tournaient ainsi les vaincus en dérision. Ceux-ci, à leur tour, durent sentir un sourire ironique leur monter aux lèvres, à la vue de ces rudes chevaliers qui, plus accoutumés à manier la lance qu'à se plier au cérémonial compliqué d'une cour orientale, essayaient gauchement d'exercer des fonctions si nouvelles pour eux. Néanmoins, ces dignités grecques flattaient leur amour-propre, ils s'en affublaient naïvement, sans souci du ridicule, car elles étaient pour eux comme un premier gage de leur victoire, en attendant le jour prochain où ils recevraient des récompenses plus lucratives.

Après le sacre, et tout en réservant pour une répartition ultérieure les objets les plus précieux, « les matières d'or, les étoffes de soie dont il y avait tant que c'était une fine merveille, » l'empereur procéda entre le « commun de l'ost » à une seconde distribution du butin. Si les soldats, malgré bien des réclamations, durent se contenter du « gros argent et des poêles que les dames de la cité portaient au bain*, » les hauts barons furent plus difficiles à satisfaire. Pour apaiser des ambitions et une avidité insatiables, Baudouin, comme jadis Guillaume de Normandie en Angleterre, constitua des fiefs et, par une série de partages compliqués qui se prolongèrent pendant plusieurs mois, il attribua à ses principaux compagnons de riches apanages, subdivisés ensuite, selon le droit féodal, en fiefs moins étendus, dont l'importance fut, pour chacun, proportionnée à sa puissance, à sa richesse et au nombre d'hommes qui suivaient sa bannière. Les barons se virent ainsi allouer à l'avance, avec des titres pom-

* *La Prise de Constantinople*, § XCVIII.

peux, des provinces entières où plusieurs d'entre eux ne devaient jamais pénétrer. Louis de Blois devint duc de Nicée, Renier de Trith duc de Philippolis, Ulric de Thonne baron de Kitros; Henri, « le frère de l'empereur, demanda le royaume de l'Andremite (Adramittum), qui était outre le Bras Saint-Georges, s'il le pouvait conquérir, et on le lui donna. » De même Pierre de Braiecuel demanda « un autre royaume qui était en la terre des Sarrasins vers le Coine (Icône), s'il le pouvait conquérir, et on le lui octroya. » Le comte de Saint-Pol ne fut pas oublié; il eut aussi un grand fief avec une forteresse importante, Didymotique, que nos chroniqueurs appellent le Dimot; mais il ne put pas en jouir, car, peu après, laissant de profonds regrets dans toute l'armée, il « mourut et ne demeura guères*. »

Boniface de Montferrat avait été le mieux partagé; conformément à l'accord conclu avant l'élection impériale, il s'était vu attribuer, outre l'île de Crète, de vastes territoires situés au delà du Bosphore. Pourtant, il était mécontent de son lot, il eût préféré de beaucoup le royaume de Thessalonique, « une terre qui était bien à quinze journées loin de Constantinople**, » et à laquelle, en qualité d'héritier de son frère Renier, il se croyait des droits légitimes. Il en réclama vivement la possession à Baudouin, « et l'empereur lui répondit, rapporte Robert de Clari, qu'elle n'était pas à lui pour qu'il la donnât, car les barons de l'ost et les Vénitiens en avaient la plus grande partie; que, pour celle qui lui appartenait, il la lui donnait fort volontiers et fort amicalement, mais que, pour la part réservée

* *La Prise de Constantinople*, § CXI.

** *La Prise de Constantinople*, § XCIX.

aux barons de l'ost et aux Vénitiens, il ne pouvait la lui donner. Quand le marquis vit qu'il n'en pouvait avoir, il s'en fut tout courroucé*. »

Boniface était d'un caractère trop énergique et d'un esprit trop délié pour ne pas savoir dissimuler son mécontentement. Baudouin, qui aimait mieux peut-être le voir régner sur des provinces lointaines que de le sentir tout puissant si près de sa capitale, lui opposait la prise de possession antérieure des Vénitiens; il chercha à atteindre son but en négociant directement avec eux. L'entente ne fut pas difficile. Le marquis attachait un grand prix à Thessalonique, et, de leur côté, les Vénitiens devaient préférer, à des territoires de l'intérieur, une île plantureuse comme la Crète et des rivages baignés par les flots du Bosphore, d'un accès si facile pour leurs navires. Le 12 août 1204, le doge, agissant au nom de la République de Venise, et le marquis de Montferrat conclurent un traité en vertu duquel celui-ci échangeait la Crète et ses droits éventuels à cent mille hyperpères d'or, ou vingt-cinq mille marcs promis jadis par Alexis IV, contre le royaume de Thessalonique.

Baudouin était alors absent de sa capitale. Dans les semaines qui précédèrent, la plupart des barons s'étaient hâtés de quitter Constantinople pour prendre possession des fiefs dont ils avaient été gratifiés. « Quand on eut complètement donné à chacun sa part, dit Robert de Clari, les comtes et les hauts hommes allaient voir leurs terres et leurs cités et y mettaient leurs officiers et leurs gardes**. » Retenu d'abord par les difficultés que soulevait l'organisation du gouvernement,

* *La Prise de Constantinople*, § XCVII.

** *La Prise de Constantinople*, § XCVII.

Baudouin n'avait pas pu les imiter; il avait chargé son frère de prendre possession des villes qui étaient échues à son domaine particulier. Henri de Hainaut s'avança sans rencontrer de résistance sérieuse jusqu'à Andrinople; les Grecs effrayés fuyaient devant lui. Cependant Murzuphle, qui tenait la campagne, parvint à reprendre Tzurulum (le Churlot), déjà occupé par une garnison latine. Afin de prévenir le retour d'accidents semblables, Baudouin pressa son départ, laissant Constantinople sous la garde du doge et de Louis de Blois, qu'assistaient Geoffroi de Villehardouin, Manassès de l'Isle, Conon de Béthune et Milon le Brébant, puis il se mit en route pour rejoindre son frère. Aucune résistance ne lui fut opposée. « Quand il venait aux châteaux et aux cités, dit Robert de Clari, on les lui rendait sans contredit et on lui en apportait les clefs au-devant de lui, et les prêtres et les clercs en costume venaient processionnellement au-devant de lui, et le recevaient, et les Grecs l'adoraient tout comme saint empereur; et l'empereur mettait ses gardes dans les châteaux et dans les cités, partout aussitôt qu'il venait, et tant qu'il conquit bien de la terre jusqu'à quinze journées loin de Constantinople*. »

Si habitué que l'on soit à l'inertie des Grecs, cette promenade triomphale serait incompréhensible, mais un nouveau drame donne l'explication de leur impuissance à ce moment.

Murzuphle, se sentant trop faible pour affronter le combat contre Baudouin, crut habile de se réconcilier avec Alexis III, dont il venait d'épouser la fille, et qui était alors réfugié à Mosynopolis. Alexis reçut cordialement son gendre, mais cet accueil empressé cachait

* *La Prise de Constantinople*, § XCIX.

un piège odieux. Bientôt il se saisit de lui et lui fit crever les yeux. Ce crime acheva de désorganiser la défense. Une partie des soldats de Murzuphle se rangea, il est vrai, sous les drapeaux d'Alexis, mais les autres se dispersèrent, et les Latins trouvèrent dans la division de leurs ennemis de nouvelles facilités pour poursuivre leur marche victorieuse: elle les conduisit à Andrinople.

A la demande des habitants eux-mêmes, Baudouin y établit une garnison de quarante chevaliers et de cent sergents à cheval sous les ordres d'un chef éprouvé, le flamand Eustache de Saarbruck, jugeant qu'un aussi fort détachement de troupes était nécessaire pour protéger cette place importante contre les attaques des Bulgares et des Valaques.

Ces anciens sujets de l'empire, sous la conduite de trois des principaux d'entre eux, Pierre, Azan et Johannis, s'étaient révoltés contre les Grecs, à la faveur des troubles qui avaient suivi la mort de Manuel Comnène, et n'avaient pas tardé à devenir les plus redoutables ennemis de ses successeurs. Protégés par les Balkans qui s'élèvent comme un rempart presque infranchissable, car, dit Robert de Clari, « la Valachie est une très forte terre qui est toute enclose de montagnes, si bien qu'on n'y peut entrer ni en sortir, sauf par un seul col*, » ces Valaques descendaient par grandes masses à travers les défilés de l'Hémus, faisaient de rapides incursions dans la plaine, puis, quand ils étaient chargés de butin, ils regagnaient leurs retraites, ne laissant derrière eux que désastres et que ruines. Bien souvent ils avaient infligé de sanglantes défaites

* *La Prise de Constantinople,* § LXIV.

aux armées grecques. Les échecs que subit Isaac II en les combattant furent la cause première de son renversement, de même que la faiblesse d'Alexis III à leur égard contribua, plus que tout le reste, à lui aliéner l'affection de ses sujets.

Des guerres, à peine suspendues par quelques trêves sans durée ou par des traités de paix toujours rompus, avaient permis à Pierre et à Azan d'assurer l'indépendance de la Bulgarie, lorsqu'ils périrent tous les deux, à court intervalle, victimes de révolutions de palais aussi fréquentes chez ces barbares qu'à Byzance. Johannis hérita de leur pouvoir en 1196. Sous son impulsion énergique les hostilités recommencèrent avec un nouvel acharnement, et le prince bulgare remporta des succès tels, qu'au moment de l'arrivée des croisés à Constantinople il s'en fallait de peu qu'il ne se fût emparé de la moitié du territoire de l'empire en Europe.

De tels résultats n'auraient pas pu être obtenus, si des hordes belliqueuses de peuplades nomades, attirées par l'appât d'un riche butin, ne s'étaient pas étroitement alliées à Johannis et n'avaient pas apporté à sa haine le précieux concours de leur bravoure sauvage. Venus de l'Asie centrale, ces nomades, véritables ancêtres des Turcomans et des Cosaques de nos jours, étaient arrivés en suivant les bords de la mer Caspienne et de la mer Noire jusqu'aux confins de la Valachie; ils s'étaient mis en relation avec les Valaques, qui n'eurent pas de peine à s'en faire de fidèles alliés. Nos vieux chroniqueurs les désignent sous le nom de Comains.

« Je vous dirai quels sont ces Comains, » écrit Robert de Clari, dont il est curieux de rapprocher la description de celles des voyageurs modernes, de Vambéry,

par exemple : « Ce sont gens sauvages qui ne labourent ni ne sèment, ni n'ont ni borde ni maison, mais ont des tentes de feutre, des habitations où ils se mussent et se nourrissent de lait, et de fromage, et de chair. Il y a, en été, tant de mouches et de moucherons qu'ils n'osent sortir de leurs tentes si ce n'est un peu en avant dans l'hiver. En hiver, ils sortent de leurs tentes et de leur pays, quand ils veulent faire leurs chevauchées. Nous vous dirons ce qu'ils font : chacun d'eux a bien dix ou douze chevaux; ils les ont ainsi dressés qu'ils les suivent partout là où ils les veulent mener; ils montent sur l'un, puis sur l'autre. Chacun des chevaux, quand ils voyagent, a un petit sac pendu au museau, là où est sa nourriture; il mange pendant qu'il suit son maître, et ils ne cessent de voyager, et de nuit et de jour. Aussi vont-ils si durement qu'ils font bien en une nuit et en un jour six, ou sept, ou huit étapes de suite; et tant qu'ils vont, ils ne chasseront et ne prendront rien avant de songer au retour. Mais lorsqu'ils reviennent, alors ils recueillent le butin; ils prennent les hommes, ils prennent ce qu'ils peuvent atteindre, et ils n'iront jamais autrement armés, si ce n'est qu'ils ont des vêtements de peaux de moutons et portent arcs et sajettes avec eux*. »

Avec de pareils auxiliaires, Johannis put étendre bien loin ses ravages; il poussait ses incursions jusqu'aux environs de Constantinople et « l'empereur n'avait pas assez de pouvoir pour qu'il s'en pût défendre. » Toutefois, aucun des ennemis que comptait Byzance en Orient ne se sentait capable de s'attaquer à la métropole impériale elle-même, aussi apprirent-ils

* *La Prise de Constantinople*, § LXV.

tous avec satisfaction l'arrivée des Latins et recherchèrent-ils avec empressement leur alliance.

On assista alors à un spectacle étrange ; on vit se présenter successivement au camp des ambassadeurs musulmans, des représentants de Johannis, qui n'étaient guère chrétiens que de nom, et des délégués des Comains, ces païens qui, rapporte un chroniqueur, « ne croient à rien si ce n'est à la première bête qu'ils rencontrent le matin, et celui qui la rencontre y croit tout le jour, quelque bête que ce soit. » Tous ces barbares n'avaient pourtant aucune sympathie les uns pour les autres, et n'aimaient pas davantage les Latins auxquels ils apportaient leurs offres de concours ; mais ils étaient unis par un sentiment commun, la haine des Grecs. Malheureusement, les croisés ne surent pas tirer parti de toutes ces bonnes volontés qui se mettaient spontanément à leur service.

Si l'on en croit Robert de Clari, qui se fait ici, semble-t-il, l'écho d'une simple légende, Kaï-Khosrou, sultan d'Icône en Anatolie, se serait, entre les deux sièges, abouché le premier avec les Latins. Montferrat et Baudouin déclinèrent ses propositions, et il n'y a pas lieu d'en être surpris. Kaï-Khosrou était un infidèle, et les seigneurs occidentaux, dans leur ferveur religieuse, n'avaient pas encore appris, comme la noblesse de Syrie, l'utilité que présentait parfois le concours des musulmans en présence de certaines éventualités politiques. Toutefois, si ce refus s'explique, les mêmes raisons n'existaient pas à l'égard de Johannis.

Par haine des Grecs, le prince bulgare se montrait disposé à entrer dans le giron de l'Église romaine. Depuis quelque temps déjà il poursuivait avec le Saint-Siège des négociations actives à ce sujet, et Innocent III lui témoignait la plus grande bienveillance.

L'appui du pape semblait devoir à l'avance lui acquérir les sympathies des croisés, ce fut donc sans hésiter qu'il noua des relations avec eux*.

« Il avint ensuite, dit Robert de Clari, en ce temps où Murzuphle le traître fut empereur et où l'ost des Français était si pauvre que je vous l'ai déjà dit, et lorsqu'ils réparaient vivement leurs nefs et leurs engins pour assaillir, que Jean le Valaque manda aux hauts barons de l'ost que, s'ils le voulaient couronner pour roi, afin d'être sire de sa terre de Valachie, il tiendrait d'eux sa terre et son royaume et il viendrait en leur aide, pour aider à prendre Constantinople, avec cent mille hommes d'armes**. »

Dans la situation précaire où se trouvait l'armée, il semble qu'il aurait fallu accueillir avec empressement toutes les alliances; il n'en fut rien. « Quand les barons de l'ost, ajoute le chroniqueur, surent ce que Jean le Valaque leur mandait, ils dirent qu'ils s'en conseilleraient, et quand ils se furent conseillés, ils eurent mauvais conseil, ils répondirent que ni de lui, ni de son aide, ils n'avaient cure***. » Cette réponse dédaigneuse ne découragea pas Johannis. Après le couronnement, le prince valaque adressa de nouveau à Baudouin des propositions d'alliance; elles n'obtinrent pas un meilleur succès, car le chef des Latins imposait comme condition préalable la restitution des terri-

* *La Prise de Constantinople*, § LXIV.

** *La Prise de Constantinople*, § LXV.

*** Dans un recueil d'*Études sur la Religion romaine et le moyen-âge* (1 vol. in-12, Paris, Leroux, 1889), M. Édouard Sayous, professeur à la Faculté des Lettres de Besançon, a inséré un travail aussi neuf qu'intéressant sur les relations nouées au commencement du XIIIe siècle entre *Les Bulgares, les Croisés français de Constantinople et Innocent III*. Nous ne pouvons qu'y renvoyer le lecteur.

toires qui avaient été conquis sur l'empire. A ce prix, toute entente était impossible. « Ce fut très grand deuil et très grand dommage, » dit avec raison Robert de Clari; pourtant ce double refus s'explique, sans se justifier. La première fois, les barons repoussèrent les avances des Bulgares pour n'avoir pas à partager avec eux le butin enlevé à Constantinople; la seconde, Baudouin ne voulut pas paraître, aux yeux de ses nouveaux sujets, moins soucieux que ses prédécesseurs de race grecque de l'intégrité de l'empire. Dans l'un et l'autre cas, les barons et Baudouin obéirent à un sentiment étroit de cupidité et d'ambition; ils en furent bientôt victimes.

Johannis, profondément blessé dans son orgueil, chercha à la cour de Rome l'appui qu'il avait espéré trouver à Byzance. Les négociations déjà entamées avec le Saint-Siège furent poussées activement; elles réussirent. Dans les derniers mois de l'année 1204, on vit apparaître à Ternove, capitale de la Bulgarie, un haut dignitaire ecclésiastique, le cardinal Léon, chargé d'établir dans le pays la hiérarchie de l'Église latine. Il était porteur d'un diadème, d'un sceptre et d'un étendard sur lequel étaient brodées les clefs de saint Pierre; il procéda au couronnement de Johannis, qui, pour reconnaître cette faveur d'Innocent III, se déclara vassal immédiat de la papauté.

Le prince n'avait sollicité ce titre que pour les avantages politiques qui y étaient attachés, et à cause du prestige qui l'entourait. Dans sa pensée, il ne devait nullement l'empêcher de tirer vengeance des Latins qui avaient repoussé son concours, et il s'alliait avec leurs ennemis. Tout en négociant avec Rome, il avait engagé une lutte qui devait bientôt prendre des proportions considérables, et il obligeait déjà Baudouin,

de passage à Andrinople, à laisser dans cette ville une nombreuse garnison. Cependant, l'empereur, dédaigneux des Bulgares et des Comains, qu'il jugeait peu redoutables, préféra disperser les Grecs réunis autour d'Alexis III. Ce fantôme de souverain résidait alors à Messinople « que tint depuis Geoffroi de Villehardouin*; » ce fut de ce côté que l'armée se dirigea; elle ne rencontra aucune résistance. Alexis prit la fuite devant elle, et la ville lui ouvrit ses portes.

La nécessité de donner un peu de repos à des troupes fatiguées par cette promenade militaire et diminuées par les garnisons qu'il fallait laisser dans les places soumises, obligea Baudouin à s'arrêter à Messinople, puis, ayant appris que Boniface de Montferrat s'était mis en route pour le rejoindre, il y prolongea son séjour afin de l'attendre.

Après avoir conclu avec les Vénitiens le traité du 12 août, le marquis, que rien ne retenait plus à Constantinople, avait hâte d'obtenir, pour ce traité, une sanction qu'il était décidé d'exiger de vive force, s'il ne pouvait pas l'obtenir de bon gré. Depuis qu'il avait été déçu dans son espoir d'être maintenu au rang suprême, l'ancien chef de la croisade, en dépit de sa soumission apparente à la décision des électeurs, brûlait de se venger de Baudouin, et celui-ci, qui n'ignorait pas ces sentiments, n'était rien moins que disposé à la bienveillance. Dans ces conditions, une crise était inévitable; elle éclata dès l'arrivée de Montferrat près de Messinople.

Au lieu d'opérer sa jonction avec les autres Latins, le marquis, qui se faisait accompagner de Marguerite de Hongrie et de ses enfants, établit son camp à une

* *Éracles,* livre XXIX, chap. II.

certaine distance, puis se présenta, le lendemain, devant Baudouin. Le traité avec Venise mettait à néant les principales objections opposées par l'empereur à la requête de Boniface qui réclama l'héritage fraternel avec une vivacité extrême. En outre, il sut faire valoir des raisons sérieuses en faveur de sa cause. Au lieu de remonter avec toute l'armée vers Thessalonique, où sa présence serait inutile pour soumettre cette ville et son territoire, il était préférable que l'empereur remît ce grand fief à son compagnon d'armes qui en ferait la conquête, sous la réserve de l'hommage lige, et qu'il conservât toutes ses forces pour combattre, sans plus de retard, le roi des Bulgares, avant qu'il devînt réellement redoutable. Bien qu'il fût dicté par l'intérêt personnel, ce conseil était sage; s'il avait été suivi, quand il en était temps encore, peut-être les destinées de l'empire latin de Constantinople eussent-elles été tout autres. Johannis, défait avant d'avoir pu organiser la lutte, n'aurait pas infligé aux Francs un des plus sanglants désastres dont il soit fait mention dans l'histoire des croisades, et l'empereur n'eût pas payé de sa vie son dédain inconsidéré pour des sauvages vêtus de peaux et munis de flèches pour toutes armes. Mais Baudouin, aveuglé par l'orgueil et par l'ambition, ne voulut rien entendre. Le traité du 12 août avait été conclu en dehors de lui, malgré lui; il y vit une atteinte à ses droits, à son pouvoir comme à sa dignité, et, pour bien indiquer sa ferme intention de les défendre, il annonça hautement qu'il irait, en personne, occuper le territoire en litige.

Boniface et Baudouin se séparèrent la menace à la bouche, et l'armée même se divisa en deux camps bien tranchés dans lesquels chacun prenait place suivant son affection ou son intérêt. Pendant que l'empereur,

persistant dans ses desseins, se dirigeait en hâte vers Thessalonique, Boniface, non moins animé, s'avançait sur Andrinople qu'il déclarait vouloir occuper, par représailles, de gré ou de force. En effet, revenant sur ses pas, il s'empara, par surprise ou par trahison, de Didymotique, où se trouvait déjà une garnison franque, puis il vint se poster devant Andrinople. Cette place, on s'en souvient, avait été confiée à la garde d'Eustache de Saarbruck qui, fidèle à ses devoirs envers son suzerain, refusa d'en ouvrir les portes. Alors, dit Robert de Clari, le marquis « l'assiégea et fit dresser ses pierrières et ses mangonneaux pour assaillir la cité; et ceux de la cité luttèrent bien contre lui*. » N'ayant pas pu gagner à sa cause la garnison latine, Boniface essaya de séduire les habitants de race grecque en se prévalant de la tutelle qu'il exerçait sur les fils d'Isaac. Mais il faut reproduire ici le curieux épisode rapporté par Robert de Clari.

« Et quand (le marquis) vit qu'il ne les pourrait prendre par force, il parla à ceux qui étaient aux murs et il leur dit : « Bah! seigneurs, ne reconnaissez-vous « pas que voici la femme de l'empereur Isaac. » Il amenait sa femme en avant, et sa femme disait : « Bah ! « ne reconnaissez-vous pas que je suis l'impératrice et « ne reconnaissez-vous pas mes deux enfants que j'ai « eus de l'empereur Isaac; » on amenait en avant les enfants. Tant qu'un homme sage de la cité répondit : « Oui, fit celui-ci, nous reconnaissons bien que ce fut « la femme d'Isaac et que ce furent ses enfants. — « Bah! fit le marquis, pourquoi ne reconnaîtriez-vous « pas alors l'un des enfants comme seigneur ? — Je vous « le dirai, fit celui-ci, allez à Constantinople et faites-

* *La Prise de Constantinople*, § CI.

« le couronner; quand il sera assis sur la chaire de « Constantin, nous le saurons et alors nous en ferons « ce que nous en devrons faire. »

Pour les Grecs accoutumés à de fréquentes révolutions de palais, les querelles entre les prétendants au pouvoir avaient peu d'importance. Dans leur indifférence, ils attendaient, sans s'émouvoir, que l'un des compétiteurs se fût « assis sur la chaire de Constantin; » non qu'ils attachassent une grande valeur à la cérémonie du sacre, mais parce que cette solennité indiquait suffisamment que celui qui se faisait couronner à Sainte-Sophie était en mesure de défendre ses droits plus ou moins légitimes. S'il en était ainsi lorsque l'empire était disputé par des princes de nationalité grecque, à plus forte raison les Byzantins devaient-ils montrer peu de souci des querelles qui divisaient des conquérants venus de l'étranger. Baudouin ou Boniface, qu'importe? n'étaient-ils pas l'un et l'autre des barbares? Dandolo, Louis de Blois, Milon le Brébant, Villehardouin et tous les Latins qui étaient restés à Constantinople, apprirent, au contraire, avec une vive émotion les dissensions qui s'étaient élevées entre les deux principaux chefs de la croisade; ils résolurent de faire tous leurs efforts pour empêcher qu'une lamentable guerre civile ne vînt mettre en péril le nouvel empire.

Dans un grand Conseil tenu au palais des Blaquernes, il fut décidé que Geoffroi de Villehardouin, assisté de Manassès de l'Isle, se rendrait immédiatement à Andrinople pour dissuader, au nom de tous les Latins demeurés à Constantinople, le marquis de poursuivre une lutte si préjudiciable à l'intérêt commun. Le maréchal, s'étant mis aussitôt en route, arriva bientôt sous les murs d'Andrinople et fut reçu avec les plus grands

égards par Boniface. Malheureusement Villehardouin résume avec une trop grande brièveté les discours qu'il tint au marquis; ils durent certainement produire une vive impression sur l'esprit de celui-ci qui n'avait, pour se justifier, d'autre prétexte que de se poser en victime de l'arbitraire impérial. Les reproches émus de Villehardouin, les conseils d'un homme aussi prudent et aussi estimé, lui firent comprendre tout le danger de sa conduite irréfléchie.

L'empereur, ignorant la surprise de Didymotique et l'attaque d'Andrinople par Boniface, était venu assiéger Thessalonique. L'armée latine eut cruellement à souffrir de la disette et des maladies. « Quand il eut mis le siège, dit Clari, l'ost était si pauvre qu'il n'y avait pas de pain pour nourrir plus de cent hommes*. » Heureusement la ville ouvrit bientôt ses portes et, comme elle était bien approvisionnée, les soldats purent s'y refaire. Après y avoir établi une garnison, Baudouin jugea prudent de ne pas s'étendre davantage. Le retour fut décidé, mais la marche en arrière, vers Constantinople, ne fut pas aussi triomphale que la marche en avant. Épuisés par les fatigues de la campagne, accablés par des chaleurs intenses auxquelles ils n'étaient pas accoutumés, chevaliers, sergents et guitons succombaient en grand nombre. Baudouin vit ainsi périr successivement les plus braves et les plus aimés de ses compagnons. Plus de cinquante barons moururent pendant la route. Robert de Clari nous apprend que « messire Pierre d'Amiens, le beau et le preux, mourut dans une cité, qu'on appelait La Blanche, qui était tout près de Philippe, là où Alexandre naquit**. »

* *La Prise de Constantinople,* § CII.

** *La Prise de Constantinople,* § CIII.

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF INDIA

Villehardouin signale encore la perte de Gerard de Mancicourt, de Gilles d'Aunoi et du chancelier de Baudouin, Jean Faicete. Ce fut au milieu de ces cruelles épreuves que l'armée reçut, tout à coup, la nouvelle des entreprises coupables de Boniface. Il est facile de s'imaginer à quel point cette nouvelle porta l'exaspération de troupes déjà démoralisées; chacun oublia ses souffrances pour ne songer qu'à la vengeance. « Quand l'empereur et les barons de l'ost ouïrent cela, dit Clari, ils furent courroucés et tourmentés tant et plus, et menacèrent le marquis et ses gens que, s'ils les atteignaient, ils les découperaient tous, et ne les laisseraient pour hommes vivants*. » On pressa la marche.

Ces dispositions inquiétèrent Boniface. Il avait espéré recruter des partisans parmi les Latins. Les vassaux de Baudouin restaient sourds à ses avances; il avait compté sur l'appui des Grecs, ceux-ci ne montraient que de l'indifférence, et tous les chefs les plus considérés de l'armée le blâmaient avec énergie. Il se décida donc à traiter, et il confia la mission difficile de lui ménager un accommodement avec l'empereur à quatre mandataires également respectés de tous, Dandolo, Louis de Blois, Conon de Béthune et Villehardouin. Encore une fois, et dans les circonstances les plus graves, le maréchal intervenait pour le bien général.

Avoir amené Boniface à reconnaître ses torts était déjà un résultat important, mais il fallait encore apaiser le courroux de l'empereur et le décider à suspendre sa marche, car, à la tête des Flamands et des Picards, il

* *La Prise de Constantinople*, § CIV.

s'avançait rapidement vers Andrinople. De retour à Constantinople, où il était promptement revenu pour rendre compte du succès de sa mission, le maréchal reconnut qu'il était nécessaire d'envoyer sans retard un chevalier au-devant de Baudouin, afin de l'avertir de ce qui avait déjà été obtenu et de l'empêcher de se refuser à toute transaction. Ce n'était pas une tâche aisée, et il semble que Villehardouin eût dû être désigné pour la mener à bonne fin; mais peut-être craignait-on que ses relations personnelles avec le marquis ne le rendissent suspect, et on lui préféra un vassal du comte de Blois, « homme sage et éloquent, » nommé Bègues de Fransures.

Ce chevalier, ayant rejoint l'empereur, lui démontra sans peine qu'il devait, à tout prix, faire cesser entre les barons des discordes dont les conséquences pouvaient être désastreuses pour tous. L'entourage du souverain ne manifesta pas d'abord des dispositions bien conciliantes; puis, tout d'un coup, l'armée exigea que l'on revînt le plus rapidement possible à Constantinople. Elle venait d'apprendre qu'en son absence les soldats demeurés à la garde de la capitale avaient jugé à propos de s'approprier la plus riche partie du butin, laquelle avait été réservée pour une distribution ultérieure.

« Les hauts hommes, » on s'en souvient, avaient montré dans les deux premières répartitions « de l'avoir » une parcimonie qui avait excité chez « les menues gens » les plaintes les plus vives. Ils voulaient, sans doute, se ménager ainsi un trésor où ils pourraient puiser, plus tard, pour récompenser dignement le dévouement et la bravoure de leurs soldats. Ce qui restait à répartir « fut mis en la garde commune de l'ost, en la garde de tels gens qu'on pensait qui le garde-

raient loyalement*. » Mais lorsque les soldats restés à Constantinople se virent si peu nombreux, leurs convoitises se rallumèrent. Les gardiens du trésor furent gagnés ou restèrent indifférents; ils trompèrent la confiance qu'on avait mise en eux. Pendant que Baudouin avec ses Flamands, et Boniface avec ses Lombards ou ses Allemands, se disputaient le royaume de Thessalonique, la garnison de Constantinople s'appropriait le bien commun de l'armée; timidement d'abord, presque ouvertement ensuite, elle livra au pillage les trésors réservés.

Les Vénitiens, on l'a vu, ne furent pas les derniers à profiter de cette fortune. Retenus presque tous à Constantinople par la présence de leur flotte, ils se firent la part du lion. Cependant leur rapacité s'exerça surtout sur les objets appartenant au culte et sur les reliques des saints; ils rencontraient d'ailleurs des facilités particulières pour pratiquer ce genre de larcin dont ils étaient coutumiers.

Conformément aux conventions arrêtées, le patriarche avait été choisi parmi les Vénitiens. L'élu appartenait à une grande famille de la République; c'était un diacre qui accompagnait la croisade; il s'appelait Thomas Morosini. Les Grecs, empressés de tourner cet intrus en ridicule, n'ont guère trouvé à lui reprocher qu'une infirmité physique, un embonpoint extraordinaire. Énergique et suffisamment instruit, il se signala surtout par son zèle à favoriser les prêtres de sa nation, à ce point que plusieurs fois Innocent III dut calmer son ardeur. C'est assez dire qu'il mit tous ses soins à combattre le schisme. Il trouva tout d'abord, dans l'empire, un clergé fanatique prêt à

* *La Prise de Constantinople*, § XCVIII.

le seconder. Au nombre des privilèges que les Vénitiens avaient peu à peu arrachés, depuis des siècles, aux souverains de Byzance, l'un des plus importants avait été le droit de posséder, dans chaque ville où ils avaient une colonie, non seulement un quartier spécial, mais encore une église particulière desservie par un clergé latin. Peu à peu, ce clergé, qui poursuivait sans relâche une guerre heureuse contre les schismatiques, avait acquis assez de richesses, de pouvoir et d'influence pour qu'il fût nécessaire de lui donner une organisation hiérarchique régulière. Au milieu du XIIe siècle, Adrien IV y avait pourvu en partageant l'empire en diocèses, à la tête desquels furent placés des évêques mis sous la dépendance du patriarche de Grado. En devenant métropolitain de Constantinople, Thomas Morosini trouva donc, dès le début, des légions de prêtres vénitiens prêts à se conformer à ses ordres, et que vinrent renforcer d'autres ecclésiastiques appelés en Romanie après la victoire. Ils mirent aussitôt la main sur les églises ou sur les couvents, et surent fort bien garder pour eux seuls ce qu'ils renfermaient de plus précieux. En anticipant un peu sur les événements, on doit indiquer ici la cruelle déconvenue qui leur arriva après la chute de l'empire latin. Pendant que les autres croisés s'empressaient d'envoyer en Europe le fruit de leurs pieuses rapines, les Vénitiens, se croyant assez solidement établis à Constantinople pour négliger cette précaution, se complurent à réunir dans leur église de Pantocrator la plupart des reliques dont ils s'étaient plus ou moins légitimement emparés. Mais lorsque, bien des années plus tard, les Grecs rentrèrent en Byzance, ils reprirent une notable partie de ce qui avait été dérobé à leurs sanctuaires.

La nouvelle du pillage du butin réservé, apportée tout à coup par les hommes qui avaient escorté Bègues de Fransures, souleva parmi les troupes de Baudouin une exaspération des plus violentes. Villehardouin n'en parle pas, mais Robert de Clari, beaucoup plus sensible à cette perte que le maréchal, s'exprime, à cet égard, en termes indignés.

« Ensuite, dit-il, les barons demandèrent aux messagers des nouvelles de Constantinople et ce qu'on y faisait, et les messagers répondirent qu'on y faisait bien et qu'ils avaient réparti l'avoir qui était dans la ville. « Quoi ! firent les chevaliers et les jeunes bacheliers de « l'ost, avez-vous donc réparti notre avoir ? celui pour « lequel nous avons souffert les grandes peines et les « grands travaux, les faims et les soifs, et les froids et « les chauds, vous l'avez réparti sans nous. Venez, fai- « saient-ils aux messagers, voici mon gage, parce que, « faisait l'un, je vous montrerai que vous êtes tous « traîtres. » Un autre se précipitait en avant qui le disait aussi, et d'autres encore ; tellement qu'ils furent si durement irrités qu'ils voulurent tous découper les messagers, et qu'il s'en fallut de peu qu'ils ne les tuassent, jusqu'au moment où l'empereur et les hauts hommes de l'ost y mirent conseil et la plus belle concorde qu'ils purent, et qu'ils s'en vinrent en arrière ensemble à Constantinople *. »

Personne, en effet, ne songeait plus à s'opposer au retour, et Baudouin put s'engager, sans soulever de protestations, à ne plus rien entreprendre contre Boniface, jusqu'à ce que les arbitres eussent réglé le différend. Le désir de rentrer sans retard dans la capitale et la colère ressentie contre ceux qui étaient restés,

* *La Prise de Constantinople*, § CV.

avaient fait oublier toute autre considération. Cette colère devint encore plus vive quand on put constater que les chevaliers de la garnison n'avaient pas hésité à profiter de l'éloignement de leurs compagnons pour s'approprier leurs logements, s'ils offraient l'avantage d'être plus commodes ou mieux situés.

« Et quand ils furent revenus (les compagnons de Baudouin), ajoute Robert de Clari, il n'y en eut pas un qui fût capable de revenir à son hôtel, car les hôtels dont ils étaient partis ne leur étaient pas demeurés, parce qu'on avait divisé la cité et que leurs serviteurs avaient pris leurs logements ailleurs en la cité, si bien qu'il leur fallut chercher leurs logements à bien une lieue au delà de ceux dont ils étaient partis. * »

Toutes ces causes de mécontentement accumulées rendaient difficile le rétablissement de la concorde, tant entre ceux qui avaient accompagné l'empereur et ceux qui étaient restés à Constantinople, qu'entre Baudouin et Boniface. Aussi, lorsque, immédiatement après le retour des troupes, un grand Conseil fut réuni, la discussion dut-elle y être très vive, si l'on en juge par quelques mots de Villehardouin. Le marquis de Montferrat eut la bonne fortune de trouver dans le vieux doge un avocat éloquent et intéressé. En effet, les Vénitiens retiraient trop d'avantages du traité du 12 août pour que Dandolo, sans aucun ménagement pour l'empereur, ne s'efforçât d'en défendre les clauses. D'ailleurs, une raison plus puissante que tous les discours, la nécessité, obligeait l'empereur à les accepter. Déjà les Grecs se réjouissaient hautement des divisions de leurs vainqueurs. Sous peine de perdre tous les fruits de la conquête il fallait rester uni; Geoffroi de Villehar-

* *La Prise de Constantinople*, § CV.

douin fut donc, avec quelques barons et quelques chefs vénitiens, envoyé vers Boniface, resté à Didymotique dans l'attente des événements. Il le décida à venir à Constantinople, et là l'empereur conclut avec lui un traité qui terminait heureusement leurs débats.

Baudouin, confiant la garde d'Andrinople aux Vénitiens, reconnaissait comme roi de Thessalonique Boniface qui se déclarait son homme lige, et, en attendant qu'on réglât à qui appartiendrait Didymotique, cette place était temporairement remise aux mains de Villehardouin. Grâce à ces concessions réciproques, la paix fut rétablie entre les barons. Il est probable que rien aussi ne fut épargné pour calmer l'irritation des soldats, et qu'on y réussit dans une certaine mesure en leur distribuant ce que la garnison de Constantinople avait dédaigné de s'approprier, ou en faisant rendre gorge à quelques-uns des voleurs les plus notoirement connus, car il n'est plus question dans les chroniques de divisions intestines; tout au contraire, Villehardouin vante la bonne harmonie qui régna, à ce moment, entre les croisés.

Baudouin put donc mettre à profit cet intervalle de calme pour s'occuper activement de l'organisation et de l'administration de son nouveau royaume; il avait, à cet effet, assez de questions délicates à régler pour qu'il eût besoin de toute son intelligence et de toute son habileté. Son premier soin avait été, aussitôt après son avènement, d'annoncer à tous les souverains de l'Europe le brillant succès que venait de remporter l'armée chrétienne. Par ses lettres, par des dons de reliques ou d'autres richesses, il s'efforça de se concilier leur appui. Quant à Innocent III, les chefs de la croisade, en lui faisant part des événements, avaient insisté sur ce que les circonstances les avaient con-

traints de s'emparer de Constantinople, au lieu de se rendre directement en Égypte. S'ils n'avaient pas agi de la sorte, affirmait Boniface, les croisés se seraient dispersés. Innocent III crut-il à ces allégations? cela est douteux; mais que pouvait-il faire, sinon accepter les événements accomplis, en conservant l'espoir que Constantinople ne serait qu'une étape sur la route de la Terre sainte. Tout en protestant vivement contre les scènes de pillage et les sacrilèges qui avaient souillé la victoire, le pape ne ménagea pas ses félicitations aux vainqueurs. On a voulu en conclure qu'Innocent III, loin de déplorer la marche sur Constantinople, lui aurait été favorable, en dépit de son opposition apparente. Cette opinion est sans doute exagérée. N'est-il pas plus simple, plus logique de croire que le pape ne pouvant pas, pour l'instant, voir se réaliser son vœu le plus cher, la délivrance du Saint Sépulcre, accepta avec une joie, dont il ne mesura pas l'expression parce qu'elle était profonde, les avantages que les croisés lui permettaient d'espérer, c'est-à-dire l'extinction du schisme? Il n'y a donc pas lieu de s'étonner de la satisfaction dont ses lettres témoignent; son indifférence en présence d'un événement qui faisait rentrer tant de schismatiques dans le giron de l'Église romaine, serait au contraire incompréhensible. Mais il faut se garder de tirer de la correspondance d'Innocent III une conclusion absolue. Ce pape pouvait considérer la conquête de Constantinople comme un événement heureux, tout en regrettant que l'armée eût été détournée du but qu'il lui avait assigné. La création d'un empire latin à Constantinople ne répondait pas, il est vrai, à ses véritables espérances, mais, la délivrance de la Terre sainte se trouvant ajournée de nouveau, il résolut de travailler sans relâche à l'ex-

tinction du schisme; là encore il éprouva plus d'une déception.

En réglant, à l'avance, par un traité, la procédure relative au choix d'un patriarche, les croisés avaient empiété sur les droits de l'Église; aussi Innocent III déclara-t-il nulle et non avenue l'élection de Thomas Morosini; mais, comme il n'avait aucune objection à formuler contre ce candidat, il lui accorda le Pallium, motu proprio, en y joignant de nombreux et importants privilèges. Toutefois, si le pape s'était flatté de se concilier ainsi les Vénitiens et de trouver dans le patriarche un instrument docile, il se trompait. A peine intronisé, Morosini manifesta des velléités d'indépendance qui rendirent très difficiles les rapports religieux entre Rome et Constantinople. On pourrait presque dire qu'en prenant la direction de l'Église latine à Byzance, le nouveau dignitaire s'inspira surtout des traditions qui réglaient la conduite de ses prédécesseurs du rite grec. Tout d'abord, il avait émis la prétention de ne confier qu'à des Vénitiens le titre de chanoine de Sainte-Sophie, et s'il parut renoncer, sur les représentations du pape, à constituer officiellement cette sorte de privilège, il s'engagea vis-à-vis du Sénat de Venise à réserver, dans la pratique, les plus hautes fonctions religieuses à des compatriotes. Le reste du clergé latin, déçu dans ses espérances, lui fit une violente opposition. Ses protestations furent d'autant plus vives qu'un grand nombre d'hommes d'Église arrivaient à chaque instant à Constantinople, appelés d'Occident par leurs seigneurs ou par leurs supérieurs ecclésiastiques, pour réclamer leur part des dépouilles religieuses. Thomas Morosini restait sourd à leurs demandes. Il y avait donc là, entre les deux fractions du clergé latin, des germes de division qui ne pouvaient

faciliter l'extinction du schisme et qui se développèrent facilement, lorsque l'arrivée du cardinal Pierre Capuano mit en présence, à Constantinople, deux représentants rivaux de l'autorité apostolique, le patriarche et le légat du Saint-Siège.

Baudouin déplorait ces conflits plus que personne, mais, impuissant à les empêcher, il donnait tous ses soins à l'organisation civile de l'empire. Les croisés, à l'exemple des conquérants de la Ville sainte en 1099, avaient transporté dans l'empire grec tout le système féodal avec son enchevêtrement de fiefs et d'arrière-fiefs, tel qu'il était institué dans l'Europe du Nord. Tout le pays conquis, ou à conquérir, n'étant pas encore inféodé, Baudouin octroya de nouvelles possessions territoriales à plusieurs de ses compagnons d'armes. Ils convinrent de les régir conformément au code usité dans tout l'Orient latin, les *Assises de Jérusalem*, puis, accompagnés de leurs hommes, ils s'empressèrent d'aller occuper les domaines que la munificence impériale leur avait accordés.

De tous les épisodes qui signalèrent ces expéditions militaires, un seul présente quelque intérêt ou, du moins, semble avoir frappé l'attention des chroniqueurs, la capture de Murzuphle et son supplice. Cet infortuné, privé de la vue par Alexis III, errait à l'aventure, ayant tout autant à craindre des Grecs que des Latins, lorsqu'une rencontre fortuite le fit tomber entre les mains de Thierri de Loos, qui allait prendre possession de sa terre, Nicomédie. Thierri l'emmena à Constantinople et le livra à Baudouin. Les barons décidèrent à l'unanimité qu'il devait être mis à mort; leur avis ne différait que sur le genre de supplice. Celui du doge prévalut. « A haut homme, dit-il, il faut « haute justice. Je vous dirai ce qu'il faut qu'on

« en fasse. Il y a dans cette ville deux hautes co-
« lonnes, il n'en est pas une qui n'ait bientôt soixante
« ou cinquante toises de haut; qu'on le fasse monter au
« sommet de l'une, et puis qu'on le précipite à terre... »
A ce que le duc dit, les barons s'accordèrent; aussi prend-on Murzuphle, le mène-t-on à l'une de ces colonnes, le fait-on monter au sommet par les degrés qui étaient au dedans. Quand Murzuphle fut là-haut, on le précipita à terre, si bien qu'il fut tout en miettes*. »

Cette vengeance barbare délivrait les Latins d'un de leurs ennemis, mais n'améliorait guère leur situation, isolés qu'ils étaient au milieu de leurs sujets, et d'autant plus faibles que chacun des barons, tirant de son côté, mettait le plus grand empressement à aller, souvent très loin de Constantinople, occuper son lot de territoire. Dans sa capitale même, Baudouin conservait à peine quelques troupes; préoccupé de cette faiblesse, il avait adressé un pressant appel aux chrétiens désireux de chercher fortune sur les rives du Bosphore, s'engageant à leur accorder des fiefs, des dignités et de hautes récompenses. Il est vrai, si l'on en croit l'*Estoire d'Éracles*, que ces promesses furent mal tenues. Quand ceux que Baudouin avait ainsi attirés « vinrent là, dit le chroniqueur, il ne leur voulut rien donner; alors ils se répandirent par la terre et allèrent là où ils pensèrent mieux faire**. » Mais ce témoignage est formellement contredit par Villehardouin, puisque le maréchal déclare qu'un baron, Étienne du Perche, qui avait abandonné l'armée pour se rendre directement outre-mer et qui, ensuite, arriva

* *La Prise de Constantinople*, § CIX.

** *Éracles*, livre XXIX, chap. II.

à Constantinople, reçut le duché de Philadelphie. Il dut en être ainsi des autres, et certainement les chevaliers venus de Syrie furent les mieux pourvus, car les premiers ils rejoignirent l'empereur. En effet, celui-ci « manda en la Terre d'outre-mer et fit crier partout que qui voudrait avoir terre ou protection vînt à lui; et il y alla cette fois cent chevaliers de la terre et d'autres gens jusqu'à dix mille. » Parmi eux, se trouvait le cardinal Pierre Capuano, qui s'attira un blâme formel d'Innocent III pour avoir quitté la Syrie avant de prendre les instructions de Rome. Le légat aurait peut-être pu se justifier en alléguant qu'il se rendait à Constantinople pour adoucir, par sa présence et par ses consolations, le coup terrible qui frappait alors Baudouin. La flotte qui amenait Pierre Capuano devait amener aussi Marie de Flandre; mais elle ne rapportait qu'un corps inanimé. La comtesse, à peine relevée de couches, on s'en souvient, avait quitté ses États et, traversant toute la France, était venue s'embarquer à Marseille sur les galères de Jean de Nesle qui allaient voguer vers la Syrie. Elle ignorait de quel côté Baudouin s'était dirigé; elle le cherchait dans les pays d'outre-mer, tandis que le comte, qui savait qu'elle était partie de la Flandre, s'inquiétait vivement de la retrouver. « L'empereur Baudouin, dit l'*Estoire d'Eracles*, manda à sa femme qu'elle allât à lui en quelque terre qu'il fût. Quand la dame ouït ce que son seigneur lui mandait, elle alla se préparer et alla en la Terre d'outre-mer, et arriva à Acre. A ce moment il arriva que son seigneur était empereur. La nouvelle vint à l'empereur que sa femme était venue à Acre, il envoya des chevaliers pour la faire venir à Constantinople, » mais ceux-ci ne purent remplir leur mission, car « la comtesse de Flandre, qui était à Acre, ne vécut

guère plus de quinze jours depuis qu'elle fut mandée à Constantinople*. » Mourut-elle de joie? comme le prétend Villehardouin. Il est plus probable que Marie, dont la santé était délicate, étant partie encore souffrante, ne put pas supporter les fatigues et les émotions d'un si long et si pénible voyage. Ses forces physiques ne répondirent ni à l'ardeur de sa piété, ni à son énergie morale; elle succomba. Le vaisseau impatiemment attendu qui devait la conduire à Constantinople, n'y apporta que sa dépouille mortelle, et la pompe joyeuse avec laquelle Baudouin se disposait à accueillir une épouse bien aimée se transforma en une lugubre cérémonie funèbre.

Absorbé dans sa douleur, Baudouin ne s'occupa peut-être plus avec autant de sollicitude des nombreux renforts qui lui arrivaient de Syrie; peut-être ne leur fit-il pas l'accueil sur lequel ils comptaient, ce qui expliquerait, dans une certaine mesure, les plaintes du continuateur de Guillaume de Tyr. Mais il n'en fut pas ainsi des autres barons. Sans s'inquiéter si chaque homme qui débarquait d'outre-mer n'affaiblissait pas d'autant la résistance opposée aux musulmans par les troupes du roi de Jérusalem, ils se réjouissaient, dans leur égoïsme, d'une circonstance qui devait leur permettre d'étendre leurs conquêtes.

Jusqu'alors Henri de Hainaut était resté près de son frère pour l'aider à protéger sa capitale. Au milieu de novembre, Baudouin, rassuré par la présence à Constantinople des chevaliers qui étaient arrivés de Syrie, un mois ou un mois et demi auparavant, voulut, à son tour, aller occuper les territoires qui lui étaient échus en partage. Il passa le Bras Saint-Georges « avec

Éracles, livre XXIX, chap. II.

beaucoup de gens, dit l'*Estoire d'Éracles*, et alla en Turquie et prit de grandes terres. » Son exemple fut imité. « Païen d'Orléans, Baudouin de Beauvoir et Pierre de Braiecuel prirent aussi beaucoup de gens avec eux et passèrent le Bras Saint-Georges, et allèrent en Turquie d'autre part et conquirent de grandes terres*. »

Pendant ce temps, le marquis de Montferrat cherchait à s'établir solidement dans ce royaume de Thessalonique qu'il possédait enfin. A peine installé dans sa capitale, il avait entrepris d'étendre sa domination sur les provinces situées au delà de l'Olympe, la Thessalie et les autres contrées qui avaient jadis fait partie de la Grèce antique et qui étaient maintenant comprises nominalement dans son royaume. Telle était, en effet, la situation de ces hauts barons que, pour affermir leurs premières conquêtes, ils devaient en entreprendre sans cesse de nouvelles.

Les Latins qui combattaient « devers la Turquie » avaient à vaincre Théodore Lascaris. De son côté, Boniface rencontrait devant lui des adversaires qui, à la faveur des troubles, cherchaient à se créer des principautés indépendantes dans les provinces de l'empire, soit en s'appuyant sur le sentiment national et sur la haine qu'inspirait l'étranger, soit en recourant à la ruse ou à la violence. L'un d'eux, Léon Sguro, s'était cantonné à Néapoli et à Corinthe; de là il s'était rapidement étendu sur les contrées voisines, et il avait augmenté sa puissance en s'alliant avec Alexis III dont il épousa la fille Eudoxie, veuve de Murzuphle. Leurs forces réunies ne réussirent cependant pas à arrêter la marche victorieuse de Boniface. Solidement retran-

* *Éracles,* livre XXIX, chap. II.

chés dans le fameux défilé des Thermopyles, ils avaient la ferme espérance d'écraser l'envahisseur, mais Boniface, guidé par des Grecs qui s'étaient enrôlés parmi ses troupes, tourna la position. Léon Sgure et Alexis furent défaits; ce dernier, même, tomba entre les mains de son ennemi. Celui-ci, en témoignage de victoire, envoya à Baudouin les insignes impériaux du captif, qui fut enfermé dans le château de Montferrat. Cette catastrophe ne devait pas être la dernière de sa vie si agitée. Plus tard, Alexis III s'échappa de sa prison et revint en Épire. Il prétendit alors que son gendre, Lascaris, le remît en possession des territoires où les Grecs s'étaient maintenus, et, sur son refus, il eut l'habileté d'intéresser à sa cause le sultan d'Icône, Kaï-Khosrou. En 1210, ce prince dirigea une nombreuse armée contre l'empereur de Nicée; une bataille acharnée fut livrée, mais, grâce à l'héroïsme des chevaliers latins qui s'étaient enrôlés sous ses drapeaux, Lascaris remporta la victoire. Kaï-Khosrou périt dans le combat, et Alexis III, fait prisonnier, fut enfermé dans un monastère où il termina ses jours.

Depuis le moment où Alexis III devint le captif de Boniface, ni celui-ci, ni les empereurs de Constantinople, Baudouin et Henri, n'eurent plus rien à craindre de lui; son allié, Léon Sgure, il est vrai, tint encore la campagne, mais il ne réussit pas davantage à arrêter les progrès des Latins en Grèce. Boniface, en effet, divisant ses troupes en deux corps, envoya Jacques d'Avesnes mettre le siège devant Corinthe, où Léon Sgure s'était retiré, et se chargea d'assiéger lui-même Néapoli de Romanie. La résistance de ces deux villes fut très vive; l'armée franque occupa Corinthe, mais tous ses efforts échouèrent devant l'Acro-Corinthe, ou « Châtel » de la ville, et contre Néapoli. La situation

aurait pu devenir critique, lorsqu'un jour Boniface vit arriver au camp un groupe nombreux de chevaliers latins commandés par Geoffroi de Villehardouin, neveu du maréchal.

Geoffroi de Villehardouin, fils, dit-on, de Jean de Villehardouin, frère du chroniqueur, s'était croisé en même temps que son oncle; seulement, au lieu de prendre la route de Venise, il avait rejoint la flotte de Jean de Nesle à Marseille, et s'était rendu en Syrie. Après avoir rompu quelques lances en Orient, il voulut revenir en France. Durant le voyage de retour, le bâtiment qui le ramenait fut contraint de chercher un refuge contre la tempête dans le port de Méthône, à l'extrémité sud-ouest du Péloponèse. Pendant qu'il y séjournait, un archonte grec, du nom de Chamaritus, qui appartenait, présume-t-on, à la grande famille des Melissène, propose aux Latins d'associer leur fortune à la sienne pour fonder dans le pays une principauté indépendante. Depuis longtemps la Grèce antique était en proie à l'anarchie; avec plus ou moins de succès, les fonctionnaires envoyés de Constantinople ou des membres de l'aristocratie locale s'étaient, en fait, affranchis de la domination byzantine. Les circonstances étaient particulièrement favorables; on venait d'apprendre les événements dont Constantinople avait été tout récemment le théâtre, et la conquête de la métropole impériale par les croisés. Pourquoi, sur un autre point du vaste empire de Constantin, Geoffroi n'aurait-il pas le même bonheur que son oncle sur les rives du Bosphore? Renonçant donc à tout projet de retour, le neveu du chroniqueur résolut de « conquester » lui aussi un grand fief. Grâce à l'appui de son allié Chamaritus, cette conquête fut faite. En peu de temps sa domination s'étendit sans effort sur les

plaines de l'Élide et de la Messénie, et, lorsque la mort enleva Chamaritus, elle était trop solidement établie pour que l'hostilité du fils de celui-ci pût l'ébranler. Toutefois, Villehardouin, se sentant isolé, jugea prudent de se rattacher par le lien de la vassalité au vaste réseau de possessions féodales qui constituait l'empire de Constantinople; il vint donc trouver Boniface sous les murs de Néapoli.

Parmi les seigneurs qui avaient accompagné le marquis, Villehardouin retrouva un de ses meilleurs amis, Guillaume de Champlitte; il se décida à se joindre à lui et, tous deux, au lieu d'accepter les offres que leur faisait Boniface pour les retenir près de lui, se reconnurent vassaux du royaume de Thessalonique pour les territoires qu'ils avaient conquis, ou qu'ils pourraient conquérir. Alors Boniface leur céda le littoral opposé aux côtes de la Pouille, l'ancien Péloponèse, et toute la Grèce continentale, des Thermopyles au golfe de Lépante, y compris l'île d'Eubée. Ceux des chevaliers pour lesquels il avait déjà été constitué des fiefs dans cette région durent, sous la réserve des droits régaliens, apporter leur hommage à Guillaume de Champlitte, et le marquis procéda à la répartition des apanages entre « la bonne gent qu'il avait avec lui. »

A des noms de villes célèbres pendant toute l'antiquité classique furent accolés des titres usités en Occident pendant le moyen-âge. Othon de la Roche, seigneur bourguignon, devint duc d'Athènes et sire de Thèbes; un Flamand, Jacques, châtelain de Saint-Omer, fut créé seigneur de cette ville; quant à Guillaume de Champlitte, il fut élevé à la dignité de prince d'Achaïe et de Morée, puis, lorsqu'il voulut rentrer en possession de ses domaines de Franche-Comté, son compagnon de

fortune, Geoffroi de Villehardouin, eut l'habileté de se faire attribuer sa succession. « Les aventures aviennent ainsi qu'il plaît à Dieu, » s'écrie, à maintes reprises, le maréchal; l'histoire de la principauté de Morée le prouve. Tandis que les Latins, maîtres de Constantinople, ne conservaient sur cette métropole qu'une domination éphémère, non seulement Geoffroi de Villehardouin transmettait paisiblement, lorsqu'il mourut en 1218, ses conquêtes à son fils Geoffroi II, mais celles-ci restaient dans sa descendance pendant un siècle encore.

Au moyen de l'organisation féodale ainsi transplantée en Grèce, et grâce au concours précieux de Geoffroi de Villehardouin, Boniface, ayant solidement assuré la domination franque de ce côté, se hâta de remonter vers le nord; il leva le siège de Néapoli, trop fortifiée pour être prise avec les ressources dont il disposait, puis il passa à Argos dont il retira la garnison, et vint rejoindre Jacques d'Avesnes sous les murs de l'Acro-Corinthe. Le seigneur flamand n'avait pas été heureux pendant le siège de la citadelle; Léon Sgure lui avait opposé une énergique résistance. Tout récemment il avait surpris, de nuit, les Latins qui ne pensaient pas que « ce Sgure eût une telle hardiesse que de sortir hors du châtel. » Jacques d'Avesnes fut grièvement blessé à la jambe et ses troupes « perdirent assez de bonnes gens qui gisaient malades et d'autres qui dormaient tranquillement en leur lit, à cause de la sûreté du lieu*. » On s'étonne que Boniface n'ait pas tenu à réduire Corinthe, mais, assuré que Villehardouin, Champlitte et les autres barons, qu'il laissait derrière lui, seraient en mesure de mettre Léon Sgure hors

* *Le Livre de la Conquête de Morée,* page 37, édition Buchon.

d'état de lui nuire, il se décida à ne pas prolonger davantage son séjour devant cette ville. « Il ne demeura pas trois jours, qu'il prit congé et s'en revint à Salonique, en son pays. » De graves raisons, en effet, l'invitaient à regagner promptement le nord de la Grèce, où le second adversaire des Latins, Michel Comnène, faisait de rapides progrès.

Arrière-petit-fils d'Alexis Comnène, cousin germain d'Isaac II et d'Alexis III, Michel l'Ange Comnène s'était d'abord allié aux Latins, puis, lors des dissentiments qui s'étaient élevés entre Baudouin et Boniface, il s'était attaché au parti de ce dernier et n'avait rien négligé pour envenimer leur querelle, dans l'espoir qu'il en tirerait quelque avantage personnel. Déçu dans cette espérance, lorsque la concorde avait été rétablie, il s'était séparé des Francs, avait excité les habitants de Durazzo à se soulever et n'avait pas tardé, sous le titre de Despote, à se créer une principauté indépendante en Épire. Plus heureux que Léon Sgure qui, pour s'assurer la possession d'Argos, dut se reconnaître vassal de la Morée, et dont le fils fut, plus tard, dépouillé de ses domaines par Geoffroi II de Villehardouin son suzerain, Michel l'Ange Comnène sut résister victorieusement à toutes les attaques de ses voisins venus d'Europe. Lorsqu'il périt assassiné, en 1214, son fils hérita sans obstacle du Despotat d'Épire et le transmit à ses descendants. Il en aurait, sans doute, été tout autrement si, en quittant Corinthe, Boniface de Montferrat eût pu attaquer le prince grec; mais, au moment où le marquis songeait à se venger de sa défection et se préparait à marcher contre lui, les désastreuses nouvelles qui de Constantinople parvinrent à l'armée le contraignirent à retourner sans délai à Thessalonique.

Les premières semaines de l'année 1205 s'étaient écoulées, tant dans la métropole que dans les provinces occupées par les Latins, au milieu d'un calme apparent, mais trompeur. Baudouin, demeuré à Constantinople avec quelques troupes, s'occupait paisiblement à organiser l'administration de l'empire, et la plupart des barons s'étaient dispersés dans les provinces pour aller prendre possession de leurs fiefs. Cette circonstance précipita la crise. Les chevaliers, peu soucieux de ménager les vaincus, ne s'appliquèrent pas à tenir compte des coutumes, des préjugés, des croyances de ceux que la victoire leur avait livrés. La haine de race que les Grecs portaient aux Barbares, comme ils les appelaient, fut encore exaspérée par les abus de pouvoir dont la plupart des barons se rendirent coupables. Tout en rendant personnellement justice au noble caractère de Baudouin et de quelques-uns de ses compagnons, les habitants du pays, blessés surtout par le joug de fer que les Vénitiens faisaient peser sur ceux qui étaient tombés dans leur lot, résolurent de se révolter en masse. Un vaste complot, ourdi avec cette habileté que savent déployer des hommes depuis longtemps habitués à la dissimulation, fut tramé avec le concours et l'appui de Johannis, roi des Bulgares. Lorsque tout fut prêt, il éclata subitement; la garnison de Didymotique fut surprise et en partie massacrée. Quelques fugitifs vinrent chercher un refuge à Andrinople, mais ils durent presque aussitôt évacuer cette ville, car elle se souleva à son tour contre les Vénitiens qui l'occupaient. Laissons l'auteur de l'*Estoire d'Eracles* raconter ces événements; le récit du vieux chroniqueur concorde ici, sur presque tous les points, avec la relation de l'historien grec Nicétas; c'est une preuve de son exactitude.

« Or, je vous dirai, à propos des Grecs d'Andrinople, ce qu'ils firent en la cité d'Andrinople. Elle était échue aux Vénitiens dans leur part; ils gouvernaient fort mal ceux de la cité et leur faisaient beaucoup de honte. Ceux-ci mandèrent dans les cités et dans les châteaux qui étaient près d'eux que, pour Dieu, ils s'accordassent ensemble et mandassent au seigneur de Valachie pour qu'il les secourût. Et celui-ci leur manda qu'il les secourrait très volontiers dedans la Pâque avec beaucoup de gens.

« Or, je vous dirai ce que firent ceux des châteaux et de la cité d'Andrinople. Quand ils eurent l'assurance de la part des Valaques qu'ils les secourraient, ils mandèrent aux garnisons des Vénitiens qu'ils vidassent la contrée, ou sinon qu'ils les occiraient toutes, mais qu'elles s'en iraient en paix avant qu'ils ne les tuassent. Les garnisons virent qu'elles n'avaient pas la force pour elles; elles sortirent et s'en allèrent à Constantinople, et on le fit faire aussi à toutes les garnisons qui étaient près de là. Les garnisons envoyèrent en hâte un messager à l'empereur de Constantinople et lui firent savoir pourquoi elles s'en venaient et comment les Grecs les avaient mises dehors. Le messager vint à Constantinople le jour des Cendres, comme l'empereur sortait de sa chapelle où il avait ouï le service de la messe, et lui dit son message. »

Cette nouvelle frappa Baudouin comme un coup de foudre. Quelque rapidité qu'eût mise le messager à franchir la distance qui séparait Andrinople de la capitale, il lui avait fallu quatorze journées pour arriver à destination, « par une bien mauvaise voie, » et il était à craindre que, gagnant de proche en proche, la rébellion, éclatée le 6 février 1205, ne se fût, pendant ce temps, considérablement étendue. Il était important d'agir sans retard.

« Quand l'empereur l'eut ouï (le messager), ajoute le chroniqueur, il entra dans sa chambre et manda le duc de Venise et le comte Louis et les autres barons qui étaient à Constantinople. Ils vinrent tous à son commandement, et furent fort dolents, quand l'empereur leur dit la nouvelle qu'il avait ouïe. Là, ils prirent conseil et s'accordèrent ensemble d'aller assiéger la cité d'Andrinople, et de tout passer au fil de l'épée, parce qu'avec Andrinople tout le pays s'était révolté. Alors l'empereur commanda que tout fût préparé pour se mettre en mouvement vers la mi-carême, et tous ceux-là devaient marcher qui pouvaient porter les armes, excepté ceux que l'on désignerait pour demeurer en la cité, afin de garder Constantinople. Comme il le commanda, ainsi fut fait*. »

En même temps Baudouin « prit des messagers, il les envoya en Turquie, outre le Bras Saint-Georges, à Henri son frère, et il lui manda qu'il s'en vînt avec tout autant qu'il aurait de gens... Il en manda tout autant à Païen d'Orléans et à Baudouin de Beauvoir et à Pierre de Braiecuel qui commandaient une autre armée en Turquie**. » Mais il fallait laisser aux barons rappelés un délai suffisant pour se réunir dans la capitale. En attendant, Villehardouin, avec quelques troupes disponibles, reçut la mission de tenir la campagne, moins, sans doute, pour combattre les révoltés que pour recueillir les garnisons des châteaux épars dans le pays soulevé, ou pour les appuyer. Accompagné de Manassès de l'Isle, il atteignit d'abord Tzurulum, à trois étapes de Constantinople, et rassura ceux qui l'occupaient.

* *Éracles*, livre XXIX, chap. III et IV.

** *Éracles*, livre XXIX, chap. IV.

Il y séjourna quatre jours, pendant lesquels il reçut des renforts envoyés par Baudouin, puis il s'avança douze lieues plus loin, jusqu'à Arcadiopolis que les Latins avaient dû évacuer. Après s'y être arrêtée, la troupe franque se rabattit sur Bulgarophygon; les Grecs qui y étaient entrés « l'avaient toute vidée » à son approche. Elle n'y resta pas non plus et vint prendre position à Nikitza, place importante que l'ennemi avait abandonnée pour aller renforcer la garnison d'Andrinople. C'est à Nikitza que l'empereur rejoignit Villehardouin.

Baudouin avait déployé la plus grande activité pour réunir et organiser ses troupes, mais il déplorait que les barons dispersés au delà du Bosphore ne répondissent pas plus promptement à son appel. Les jours se passaient, ils n'arrivaient pas et la situation s'aggravait. Pourtant ces retards s'expliquent. Ce n'était pas chose facile que d'évacuer les places occupées, que d'abandonner les provinces conquises. Il avait fallu du temps aux messagers pour porter les ordres de l'empereur; il en fallait aussi aux chefs militaires pour les exécuter, encore ne le pouvaient-ils pas toujours. Renier de Trith, par exemple, que les Valaques assiégeaient à Philippopolis située au nord-ouest d'Andrinople, en plein pays ennemi, était cerné de toutes parts; son fils et son gendre, ayant cherché à s'échapper avec une partie de la garnison, furent faits prisonniers par les assiégeants et eurent la tête tranchée. Villehardouin ne rapporte que cet épisode, mais il ne fut certainement pas le seul, et il peut justifier les barons que Baudouin accusait de tiédeur. Enfin, vers le milieu du carême, on vit aborder à Constantinople quelques chevaliers venus d'au delà du Bosphore; bientôt d'autres suivirent. Baudouin put alors réunir autour de lui

plus de cent barons. Ces renforts l'enhardirent; soit impatience, soit dédain des ennemis qu'il avait à combattre, soit ignorance de l'état réel des choses, il crut que ces renforts étaient suffisants pour faire rentrer les révoltés sous son obéissance et pour repousser les attaques de Johannis. « Hélas, quel dommage qu'ils n'eussent pas attendu tant que tous les autres fussent venus qui étaient d'autre part du Bras! » s'écrie, avec raison, Villehardouin. Encore quelques jours, et l'empereur aurait vu ses troupes puissamment renforcées par le contingent important que son frère lui amenait. Néanmoins, il ne voulut pas différer davantage l'entrée en campagne; l'armée sortit de Constantinople, puis, s'avançant à marches forcées, elle rejoignit Villehardouin à Nikitza. Là, un conseil fut tenu, et il fut décidé que l'attaque d'Andrinople aurait lieu immédiatement. Dès le lendemain, les neuf lieues qui séparent Nikitza de cette ville furent franchies; mais, à leur arrivée, les Latins virent flotter sur les murs, qu'une nombreuse garnison défendait, les bannières du roi de Valachie.

Il fallait donc entreprendre un siège en règle. Comme l'armée latine comptait trop peu de soldats pour assaillir Andrinople sur tous les points de sa vaste enceinte, il fut résolu de concentrer tous les efforts sur deux portes de la ville. Mais à peine avait-on assez de temps pour y parvenir, car Johannis s'approchait avec une armée imposante, et l'on pouvait justement craindre d'être cerné. Aussi, pour se mettre complètement à l'abri, les barons « firent des lices derrière eux. » La précaution était sage, elle eut pourtant une conséquence désastreuse. Ces lices entravèrent les mouvements; les soldats ne purent que difficilement aller faire des fourrages, et aux périls de la lutte se

joignit un mal plus redoutable encore, la disette. Dans ce pays, ravagé tour à tour par chacun des belligérants, il était presque impossible de se procurer des vivres. Bien que les Latins ne fussent établis devant Andrinople que depuis le mardi d'avant les Rameaux (29 mars 1205), dès le jour de cette fête (3 avril), les approvisionnements étaient épuisés. L'arrivée, dans l'intervalle, d'un fort détachement de Vénitiens conduit par le doge Dandolo, et d'une troupe de sergents, avait eu pour résultat d'aggraver la disette. Pour remédier à cette pénible situation, le comte de Blois, avec la moitié de l'armée, alla fourrager dans les environs, le dimanche des Rameaux. Il dut rentrer au camp sans avoir réussi dans son expédition. Il importait donc d'en finir au plus vite en brusquant l'attaque; les mineurs sapèrent les murs, les machines de guerre furent dressées.

Ces préparatifs effrayèrent les habitants d'Andrinople; à en croire l'auteur de l'*Estoire d'Éracles*, ils engagèrent avec Baudouin des pourparlers en vue d'une capitulation, et, malgré le silence de Villehardouin à ce sujet, il n'y a pas lieu de révoquer ce fait en doute. Les chevaliers francs inspiraient une telle terreur à leurs adversaires que, malgré leur alliance avec Johannis, les Andrinopolitains doutaient de la possibilité d'une résistance; mais leur haine pour les Vénitiens était plus vive que leur crainte, et il est curieux de noter combien dans l'armée latine les Grecs savaient distinguer entre les deux éléments rivaux qui la composaient. Peut-être Baudouin aurait-il eu une destinée toute différente, s'il n'avait pas été l'allié trop fidèle et trop consciencieux de la République de Venise.

« Quand l'empereur vint devant Andrinople, raconte

le chroniqueur, ceux de la cité sortirent au-devant de lui et lui souhaitèrent la bienvenue comme à leur seigneur, et lui demandèrent pourquoi ils venait ravager la contrée, puisqu'ils le reconnaissaient bien comme leur seigneur; et ils lui dirent qu'ils lui rendraient la cité, s'il les voulait tenir directement comme ses hommes; mais qu'ils ne lui rendraient pas la cité, au contraire, ils se laisseraient tous dépecer pièce à pièce, s'il les voulait mettre en d'autre main que la sienne; et que, pour ce qu'ils avaient fait aux garnisons qu'ils avaient mises dehors, alors qu'elles avaient été mises en son nom, ils l'avaient fait à leur corps défendant, car elles malmenaient leurs femmes et leurs enfants, tellement qu'ils ne les pouvaient plus souffrir, et que jamais, tant qu'ils vivraient, les Vénitiens n'auraient seigneurie sur eux. Quand l'empereur eut ouï ce que ceux d'Andrinople lui avaient dit et offert, il prit conseil sur ce qu'il ferait. On l'engagea et on lui donna conseil que, si le duc voulait prendre de la terre ailleurs, on la lui donnât, pourvu qu'il laissât Andrinople en paix. L'empereur le demanda au duc, et le duc répondit qu'il ne ferait jamais un échange quelconque, mais qu'il se vengerait de la honte qu'ils (les habitants d'Andrinople) lui avaient faite, à lui et à ses hommes, et le requit qu'il l'aidât à assaillir la cité. L'empereur dit qu'il n'y faudrait pas, mais qu'il l'aiderait en ce qu'il pourrait. »

Ainsi, par respect pour des engagements pris, pour obéir à des sentiments d'une loyauté chevaleresque, Baudouin, victime des Vénitiens, restait sourd aux sages conseils de ses compagnons et courait à sa perte. Il était trop intelligent et trop expert aux choses de la guerre pour ne pas comprendre toute l'étendue des dangers qu'il allait affronter; néanmoins, sans hésiter,

il s'empressa de donner à ses alliés des gages de sa bonne foi. « Ensuite, continue le chroniqueur, l'empereur fit armer ses gens et assaillir la cité, puis il envoya une partie de ses mineurs qui minèrent une partie des murs de la cité; et ils étançonnèrent et mirent des broussailles, si bien qu'il n'y avait plus qu'à bouter le feu dedans. » Quand on eut ainsi tout disposé et qu'il n'y eut plus qu'à « bouter le feu, » l'empereur « manda les chevaliers de l'ost pour établir lesquels garderaient l'entrée de la cité, et lesquels garderaient les lices, et lesquels entreraient à l'intérieur, parce qu'on ne voulait pas que les menues gens y entrassent pour détourner l'avoir qui était dedans*. »

Ces précautions étaient sages. Au moment même, en effet, où Baudouin prenait ses dispositions pour faire face partout à l'ennemi et compenser sa grande infériorité numérique, Johannis arrivait au secours d'Andrinople et engageait le combat. Peu habitués à la tactique de leurs adversaires, ou plutôt, comme le dit fort bien Robert de Clari, parce que, « quand ceux de l'ost virent ces Comains vêtus de pelisses, ils ne les redoutèrent pas et ne les prisèrent pas plus qu'une troupe d'enfants**, » les chevaliers se précipitèrent follement à leur rencontre, et perdirent dans cette escarmouche un certain nombre de soldats et beaucoup de chevaux. Aussi, lorsqu'ils revinrent au camp, déjà fort éprouvés, Baudouin, préoccupé d'empêcher le renouvellement d'accidents semblables, eut-il le soin de recommander « que, pour chose qu'ils vissent ou ouïssent, ils ne sortissent hors des lices***. » Si cette

* *Éracles,* livre XXIX, chap. v.

** *La Prise de Constantinople,* § CXII.

*** *Éracles,* livre XXIX, chap. v.

prescription avait été observée le lendemain, les Latins auraient échappé à un des désastres les plus complets qui soient consignés dans l'histoire des croisades, déjà pourtant si féconde en sanglantes batailles.

Nous n'entreprendrons pas de refaire, après Villehardouin, le récit si animé, si poignant de la déroute d'Andrinople; c'est dans l'original qu'il faut lire la relation du maréchal; mais celui-ci, frappé surtout de l'étendue du désastre, n'insiste pas sur quelques épisodes caractéristiques, qui ont pourtant leur importance. Il y a, en effet, dans toute action militaire, si terrible ou si dramatique qu'elle soit, des scènes accessoires qu'un historien, décrivant le tableau à grands traits, doit nécessairement négliger, et qui pourtant le complètent et l'achèvent. A cet égard, il est intéressant de rapprocher de *La Conquête de Constantinople* quelques pages de l'*Estoire d'Éracles*.

Après avoir reçu les instructions mentionnées plus haut, chacun des chevaliers était rentré dans son logement où il avait passé la nuit. Le lendemain, 15 avril 1205, la messe fut célébrée en présence de l'armée, comme il était d'usage dans les circonstances importantes, puis les soldats prirent leur repas. A ce moment, encouragés par leur succès relatif de la veille, les Comains, en masses nombreuses, assaillirent les lices qui entouraient le camp du côté opposé à Andrinople; ils voulaient faire sortir les Latins de l'enceinte qui les protégeait, pour les amener jusqu'à une embuscade dressée à quelque distance.

« Le comte de Blois était à dîner et mangeait; tandis qu'il mangeait, les Valaques et les Comains vinrent aux lices en hurlant. Quand le comte Louis le sut, il en fut fort dolent et dit : « Vois, par les jambes bleues! « Ces garçons ne nous laisseront pas manger en

« paix. Va, dit-il à un de ses écuyers, amène-moi « mon cheval. » Et il dit à un autre : « Va dire à « Robert du Perche et à Robert de Montmirail et à mes « chevaliers qu'ils viennent derrière moi. » Il demanda un haubert, il le jeta sur son dos, il monta à cheval, et sortit hors des lices, et ses chevaliers et sa mesnie après lui. Quand ceux de l'ost virent que le comte sortait hors des lices, ils crièrent tous aux armes et sortirent après lui. Quand l'empereur ouït ce cri et ce tumulte en l'ost, il demanda ce que c'était; et on lui dit que le comte Louis était sorti et allait à la poursuite des Valaques et des Comains. L'empereur commanda qu'on lui amenât un cheval; il irait après lui et le ferait revenir. Il recommanda au maréchal de Champagne qu'il fît veiller, pour que nul n'allât après lui, sauf des chevaliers, et qu'il fît bien garder les lices et les engins pour que ceux de la cité ne sortissent dehors; et ensuite il alla derrière le comte Louis pour le faire revenir. Le comte poursuivit si bien les Valaques et les Comains qu'il tomba dans leur embuscade. Et il avait déjà bien donné la chasse quatre lieues, et alors, quand il s'aperçut de l'embuscade, il s'en retourna en arrière, et une partie de leurs gens, qui étaient frais, surgirent derrière lui et l'abattirent de son cheval, et le blessèrent à mort, et tuèrent ceux qui étaient avec lui. »

« A ce moment l'empereur était parti, et avec lui deux cents chevaliers, des meilleurs de l'ost, pour aller secourir le comte Louis, outre les Vénitiens qui venaient derrière lui. Quand la troupe, qui était sortie de son embuscade, vit venir l'empereur, elle se retira en arrière. L'empereur se porta en avant; il trouva le comte Louis, là où il se mourait, et les autres qui étaient morts. Il fut fort dolent et commença à s'affliger vive-

ment sur le comte Louis. Le comte Louis lui dit : « Sire, pour Dieu, ne vous affligez pas, mais, pour « Dieu, ayez pitié de vous et de la chrétienté, car je « me meurs; mais tenez-vous tout coi et ainsi ralliez « vos gens ensemble, car il sera nuit bientôt; alors « l'ennemi pourrait aller aux logements, comme j'ai « été sur leur embuscade et comme je les ai vus. Si « vous allez en avant, sachez, en vérité, que personne « n'en échappera*. »

C'était l'avis d'un chef militaire prudent et habile qui plaçait le salut de l'armée au-dessus de la satisfaction d'accomplir quelques brillants exploits. Mourant, le comte de Blois rachetait la témérité folle qui l'avait entraîné à sortir des lices et à enfreindre les ordres de Baudouin. Celui-ci ne voulut rien entendre; il oublia qu'il était empereur pour se souvenir seulement qu'il était chevalier.

« L'empereur, poursuit le continuateur de Guillaume de Tyr, dit que jamais il ne plut à Dieu qu'il eût blâme de nul homme pour avoir laissé le comte Louis mort sur le champ de bataille, mais qu'il l'emporterait avec lui ou qu'il mourrait**. »

L'empereur chevaucha si bien en avant, avec les chevaliers, que les Valaques et les Comains surgirent de leur embuscade et les environnèrent et les tuèrent tous, tant qu'il y en avait en la compagnie de l'empereur, sauf je ne sais combien de chevaliers et de sergents qui en échappèrent, grâce aux efforts de leurs chevaux, et retournèrent à leurs logements. Quand les Vénitiens, et ceux qui étaient avec eux, virent la bataille, ils revinrent en arrière à cause de la grande foule de

* *Éracles,* livre XXIX, chap. VI et VII.

** *Éracles,* livre XXIX, chap. VI et VII.

peuple qu'ils avaient vue, car ils savaient bien que, s'ils allaient de l'avant, ils ne pourraient lui résister. Il était nuit tombante quand ils revinrent à leurs logements *. »

XIII

Malgré les services que Villehardouin avait déjà rendus aux croisés, on peut dire que c'est alors surtout qu'il donna toute sa mesure. Dans ces circonstances critiques, l'habile diplomate, le conseiller prudent se montra chef d'armée éminent. Si la déroute d'Andrinople, déjà si désastreuse, ne fut pas encore plus complète, si un certain nombre de chevaliers échappèrent au carnage, ce fut au maréchal qu'on le dut.

Tandis que le comte de Blois, entraînant la plupart des Latins, et l'empereur lui-même, à sa suite, courait follement à la mort, Villehardouin, fidèle observateur des ordres reçus, demeurait à la garde du camp et retenait l'ardeur des troupes qu'il commandait. Puis, sur le soir, lorsque les premiers fugitifs arrivèrent, bride abattue, pour chercher un refuge derrière les lices, il fit sortir ses troupes de l'enceinte et, sans les engager à fond, il opposa aux attaques des Comains une vigoureuse résistance. Pendant que les vaincus essayaient de se reconnaître et de se reformer derrière lui, il prenait les mesures que réclamait la situation. A chaque instant, quelque désolante nouvelle lui arrivait : celle de la mort du comte de Blois, celle de la perte de ses compagnons les plus chers, celle de la disparition de l'empereur. Mais il avait mieux à faire qu'à s'abandonner à sa dou-

* *Éracles*, livre XXIX, chap. VII et VIII.

leur; responsable, par son rang et par sa charge, du salut commun, il s'y consacrait tout entier. Pendant que l'on combattait encore, il avait eu une entrevue avec le vieux Dandolo qui était venu le rejoindre. La retraite s'imposait; il fut convenu entre eux que le doge ferait lever le siège et que, à la nuit close, l'armée se mettrait en marche sous sa conduite, tandis que le maréchal, toujours prêt à accepter le poste le plus périlleux, formerait l'arrière-garde. Ainsi fut fait. Rentré au camp dont Villehardouin protégeait les abords, Dandolo disposa tout pour le départ. Grâce à l'impulsion de chefs énergiques, les mesures prescrites furent exécutées avec plus d'ordre qu'on n'aurait pu l'espérer; on n'abandonna ni un blessé, ni un traînard. Puis « ils levèrent le siège coiement et se mirent à cheval à qui mieux mieux, et laissèrent leurs logements et leurs harnais et s'en allèrent sur la mer, vers une cité qui était aux Vénitiens, laquelle a nom Rodestoc » (Rodosto)*.

Pendant les quelques heures qui suivirent, Villehardouin eut à soutenir, à l'arrière-garde, tout le poids de la lutte contre les Bulgares qui, se pressant à la suite des vaincus, les harcelaient sans relâche. Le maréchal et ses troupes épuisées de fatigue craignaient de ne plus pouvoir protéger l'armée, lorsque, après avoir battu en retraite toute la nuit, ils arrivèrent près de Pamphilie. Là, ils trouvèrent heureusement un secours inespéré. Pierre de Braiecuel et Païen d'Orléans avaient été des premiers à recevoir l'ordre de se rendre à Constantinople. Abandonnant aussitôt les pays qu'ils occupaient au delà du Bras Saint-Georges, et se bornant à laisser une garnison bien pourvue à l'Espigal, à cause de l'importance militaire de cette position voi-

* *Éracles,* livre XXIX, chap. VIII.

sine de la mer, ils s'étaient conformés aux ordres de l'empereur. Mais Baudouin ne les avait pas attendus, et, dans leur marche pour le rejoindre, ils étaient arrivés à Pamphilie, lorsque Villehardouin et Dandolo s'en approchèrent. Le maréchal raconte l'épisode de la jonction des deux troupes; il n'est pourtant pas sans intérêt de reproduire la relation un peu différente de l'*Estoire d'Éracles*, car elle contient quelques détails très vraisemblables que la *Chronique* de Villehardouin a négligé de mentionner. Le continuateur de Guillaume de Tyr, parlant des débris de l'armée latine, s'exprime ainsi.

« Quand ils eurent voyagé toute la nuit et qu'on vint le lendemain au plein jour, ils regardèrent au loin; ils virent venir beaucoup de gens à cheval, et ils pensèrent que c'étaient des Valaques, et commencèrent à fuir vers Rodestoc. Ceux qui venaient à cheval étaient Baudouin de Beauvoir et Païen d'Orléans, et Pierre de Braiecuel, qui venaient secourir l'empereur devant Andrinople. Pierre de Braiecuel les aperçut d'abord; il s'inquiéta de savoir quelles gens c'étaient qui fuyaient ainsi et pourquoi, et il regarda vers eux. Il reconnut à leurs enseignes que c'était de leurs gens qui fuyaient ainsi. Alors, il dit à ses compagnons : « Venez tout bellement et je piquerai de « l'éperon vers eux, et je saurai ce que c'est. » Il piqua de l'éperon et les atteignit. Quand ils le virent venir seul, ils s'arrêtèrent, et quand il vint à eux, il les reconnut; il leur demanda des nouvelles, et ils les lui dirent. Quand Pierre de Braiecuel ouït ces nouvelles, il mena grand deuil, et il manda à ses compagnons qu'ils vinssent à lui, et ils vinrent*. »

* *Éracles*, livre XXIX, chap. VIII.

Les nouveaux arrivants reconnurent sur-le-champ Villehardouin pour chef incontesté de l'armée ; ils lui demandèrent des ordres, et il les chargea de le remplacer à l'arrière-garde, où ses troupes épuisées ne pouvaient plus tenir, tandis que lui-même irait prendre la tête de la colonne.

L'armée latine, sérieusement protégée, poursuivit alors sa marche sans incident, et, le troisième jour qui suivit la levée du siège d'Andrinople, elle atteignit Rodosto, en passant par Chariopolis ; elle était désormais hors de danger. Il fut donc alors possible d'envoyer prévenir la garnison de Constantinople des funestes événements qui s'étaient succédé si rapidement, et d'engager les barons qui la commandaient à ne pas perdre courage, puisque tout péril immédiat était écarté.

Cette recommandation n'était pas inutile. Constantinople connaissait déjà le désastre ; le soir même de la bataille, un certain nombre de chevaliers s'étaient dirigés directement sur la capitale. Telle fut la rapidité de leur fuite qu'ils mirent seulement cinq jours à franchir une distance pour laquelle quinze jours de marche étaient ordinairement nécessaires. Les nouvelles dont ces chevaliers étaient porteurs causèrent parmi les Latins une indescriptible panique. Un grand nombre d'entre eux, croyant tout perdu, n'eurent plus qu'une idée : quitter au plus tôt Constantinople, en emportant ce qu'ils possédaient de plus précieux. En vain le cardinal Capuano, Milon le Brébant et Conon de Béthune, comprenant tout le danger de ces défections, tentèrent-ils de les arrêter ; au milieu de l'affolement général, on resta sourd à leurs objurgations. Villehardouin a montré alors à quel point, sous l'empire d'une terreur irréfléchie, un homme peut tout

à coup mentir à une vie entière de courage, en racontant la fuite de Pierre de Frouville. Il suffit de lire les chroniques contemporaines pour y rencontrer plus d'une défaillance de ce genre. A quoi bon insister? Rappelons seulement la conduite de ce chapelain anglais de Baudouin qui, en apprenant la disparition de son maître, se hâta de revenir en Occident, sans oublier d'emporter avec lui deux reliques insignes et les joyaux que l'empereur avait confiés à sa garde. Heureusement pour l'honneur de la chevalerie, à côté des Villehardouin, des Dandolo, des Conon de Béthune, il se trouva des barons, des sergents, des soldats qui ne désespérèrent pas de l'avenir. Mais, même parmi ceux-là, il y en eut beaucoup qui, dominés par un sentiment de rancune inassouvie, virent moins dans le désastre d'Andrinople une défaite cruelle qu'une éclatante vengeance divine contre les barons. Robert de Clari ne le dissimule pas. « C'est ainsi, dit-il, que Notre-Seigneur Dieu se vengea d'eux, à cause de leur orgueil et de la mauvaise foi qu'ils avaient montrée à la pauvre gent de l'ost, et des horribles péchés qu'ils avaient faits en la cité après qu'ils l'eurent prise *. »

L'arrivée des messagers venus de Rodosto rendit un peu d'assurance aux Latins demeurés à Constantinople. Une appréciation plus exacte de l'état des choses, si critique qu'il fût, mit fin à la panique, et bien que les croisés n'eussent plus en leur possession, avec la capitale, que deux forteresses, l'Espigal et Rodosto, ils se préparèrent à tenir courageusement tête à l'ennemi.

Avant tout, il importait de prévenir immédiatement Henri de Hainaut du désastre d'Andrinople, car, par

* *La Prise de Constantinople*, § CXII.

la disparition de l'empereur, il devenait le chef naturel, sinon incontesté, des Latins. Henri, on s'en souvient, avait traversé le Bras Saint-Georges au mois de novembre précédent, pour aller conquérir les territoires qui lui étaient échus en partage. Depuis lors, il n'avait cessé de guerroyer activement, car il avait rencontré en face de lui le plus redoutable adversaire des Latins, Théodore Lascaris. Pourtant, grâce au concours des Arméniens qui, par haine des Grecs, s'étaient rapprochés de lui, Henri avait, à deux reprises, complètement vaincu le prétendant, d'abord le 25 décembre 1204, près de la forteresse de Poimeninon, ensuite, le 12 mars 1205, devant Adramittum. Ces succès lui avaient permis de s'établir solidement dans le pays, lorsqu'il reçut l'ordre de l'évacuer.

Il était plus facile à Baudouin de donner cet ordre qu'à Henri de l'exécuter. Si Henri, en présence du péril commun, se décidait à s'éloigner des territoires qu'il avait conquis, sa loyauté se refusait à abandonner les Arméniens qui s'étaient, avec tant de dévouement, attachés à sa fortune et qui, suivant les mouvements de son armée avec leurs familles, leur bétail et leurs tentes, en retardaient considérablement la marche. Des jours s'écoulèrent donc; Baudouin, las d'attendre, partit pour Andrinople et livra aux Valaques la désastreuse bataille qui aurait eu, sans doute, une issue toute différente, si Henri et ses chevaliers avaient pu renforcer les rangs de l'armée latine.

Au dire de Villehardouin, quelques Grecs échappés à la déroute apprirent au prince le funeste événement. Selon l'*Estoire d'Éracles*, la sinistre nouvelle lui fut apportée par un paysan, à l'instant où les Valaques, après leur victoire, se préparaient à lui opposer une partie de leurs forces.

« Quand les Valaques, raconte le continuateur de Guillaume de Tyr, eurent occis l'empereur et ses chevaliers, et qu'ils surent que Henri, son frère, avait passé le Bras Saint-Georges, et qu'il allait à Andrinople, ils allèrent à l'encontre de lui pour l'occire, s'ils le pouvaient atteindre. Cependant Notre-Seigneur Dieu ne le voulut pas souffrir, mais il y envoya un paysan du pays pour dire la nouvelle de l'empereur et du comte Louis, et des chevaliers qui étaient morts, et du siège d'Andrinople qui était levé, et du voyage à Rodestoc, et pour dire que les Valaques venaient au-devant de lui, et que, s'il ne se hâtait d'aller de jour et de nuit, il serait occis, lui et tous ceux qui étaient avec lui; mais que, pour Dieu, il pensât à garantir son corps et celui de ses compagnons *. »

Le vieux chroniqueur dépeint ensuite la douleur du prince et ses perplexités.

« Quand Henri ouït la nouvelle de la mort de son frère et de ses compagnons, continue-t-il, il en fut fort dolent et eut grand'peur de la mort pour lui-même et pour ceux qui étaient avec lui. Il ne sut que faire, car il avait avec lui trente mille familles d'Arméniens, et leurs femmes et leurs enfants, et leurs harnais, pour les faire demeurer à Constantinople. Il leur avait juré que, pour quelque chose qu'il avînt, il ne leur manquerait jusqu'à ce qu'il les eût mis à Constantinople. Or, il ne sut que faire, car il savait bien que, s'il les laissait, il commettrait un grand péché et agirait contre son serment. Alors il prit conseil près des chevaliers sur ce qu'il ferait. Les chevaliers furent d'avis qu'il était mieux qu'il laissât son menu

* *Éracles*, livre XXIX, chap. IX.

peuple à l'aventure et qu'il s'en allât à Rodestoc, pour s'y rallier à leurs gens, plutôt que de demeurer pour les faire occire, d'autant, savaient-ils bien, selon ce que le paysan leur avait dit, qu'encore il en échapperait peu. Mieux valait que les Arméniens fussent tués que lui, car, s'il mourait, il ne se passerait pas longtemps sans que, ni à Constantinople, ni à Rodestoc, ni dans tous les pays, tous ne fussent passés au fil de l'épée*. »

Le prince se rendit à l'évidence; il fit taire ses scrupules.

« Henri fut d'avis que les chevaliers lui donnaient un bon conseil. Alors il appela le paysan; il lui demanda s'il saurait le mener à Rodestoc, et celui-ci lui dit : « Oui bien, mais qu'il fallait qu'ils se hâtassent « d'aller. » Henri partit, et ses chevaliers et le paysan avec lui. Ils voyagèrent deux jours et deux nuits, si bien qu'ils ne mangèrent rien et perdirent beaucoup de leurs chevaux, qui refusèrent le service pendant la route; tellement que pour beaucoup il fallut aller à pied, et ils allèrent tant, qu'ils vinrent à Rodestoc. Là, ils trouvèrent leurs compagnons qui étaient échappés de la bataille.

« Quand ils se furent réunis et qu'ils se furent vus les uns les autres, ceux-ci témoignèrent très grande joie de leur venue et de ce que Dieu les avait assemblés là, malgré la malchance qui était avenue; ceux-là témoignèrent grand deuil de ceux qui étaient morts**. »

Les Latins, partagés entre la joie de se revoir et la douleur de leur défaite, oublièrent les Arméniens. Ces

* *Éracles,* livre XXIX, chap. x.

** *Éracles,* livre XXIX, chap. x et xi.

malheureux furent les premières victimes de l'alliance qu'ils avaient contractée avec le prince flamand. « Les Valaques attendirent les Arméniens et ils les occirent, eux et leurs familles, sauf quelques-uns qui en échappèrent et qui allèrent à Constantinople*, » dit brièvement le chroniqueur, confirmant ainsi le témoignage de Villehardouin, et montrant, comme lui, une cruelle indifférence que justifiait peut-être, à ses yeux, la nécessité où se trouvaient les croisés de reconquérir les territoires qu'ils avaient perdus et de pourvoir aux besoins urgents du gouvernement pendant la vacance du trône.

Ce fut cette vacance qui les préoccupa tout d'abord. La jonction des troupes à peine opérée, les barons, pendant les quinze jours qu'ils séjournèrent encore à Rodosto « dont ils n'osaient partir à cause des Valaques**, » « établirent qu'ils feraient Baile du pays Henri, le frère de l'empereur, jusqu'à ce qu'ils sussent si l'empereur était mort ou vif. Ils le firent alors Baile et lui rendirent hommage comme à leur seigneur***. »

Cette conduite surprit vivement les Grecs, incapables de comprendre les scrupules des barons dont la loyauté se refusait à conférer au prince Henri la dignité impériale, avant qu'il n'y eût plus à concevoir aucun doute sur le malheureux sort de son frère. Mais si l'institution de ce Baile, ou régent, étonna les Orientaux, ils purent s'apercevoir bientôt qu'entre les

* *Éracles,* livre XXIX, chap. XI.

** *Éracles,* livre XXIX, chap. XI.

*** *Éracles,* livre XXIX, chap. XII. — On trouve dans la correspondance d'Innocent III (Lib. VIII, épist. 131) une lettre où Henri rend compte au souverain pontife de la bataille d'Andrinople et de sa désignation comme régent.

mains du nouveau dépositaire de l'autorité, l'empire latin serait vigoureusement défendu.

Henri de Hainaut, ou Henri d'Anjou, ainsi que le nomment certains historiens sans qu'il soit possible de déterminer exactement comment il possédait ce titre, était, comme son frère, né à Valenciennes. Agé de trente et un ans seulement à l'époque où les barons le mirent en possession de la Baillie de l'empire latin de Constantinople, il avait, jusque-là, peu fait parler de lui. Quoiqu'il eût pris la Croix en même temps que Baudouin, on ne pense pas qu'il l'ait accompagné à Venise. Il y a plutôt des raisons de croire qu'il s'embarqua sur la flotte flamande, et qu'à Marseille il la quitta pour rejoindre, par la voie de terre, l'armée alors campée à Zara. Ce n'est qu'après l'arrivée des croisés devant Constantinople que le prince est mentionné dans les chroniques.

Ce fut plus encore à ses éminentes qualités qu'à l'éclat de sa naissance qu'il dut d'être, en 1205, élevé au rang suprême. Sans le céder en rien à son frère pour le courage et la valeur militaire, la souplesse de son caractère le rendait mieux apte à gouverner les Grecs et à se plier aux circonstances. Aussi habile, aussi persévérant que qui que ce fût à défendre sa dignité et ses droits lorsqu'il les croyait menacés, il sut, même au prix de cruels sacrifices personnels, faire des concessions lorsqu'il les jugeait utiles à l'intérêt commun. Si, d'un côté, il n'hésita pas à réprimer avec la plus vive énergie la révolte des Lombards soulevés après la mort de Boniface, il n'hésita pas non plus à conclure des trêves avec son ennemi le plus redoutable, Théodore Lascaris, et à prendre en mariage, pour mettre fin à une guerre cruelle, la propre fille du meurtrier de Baudouin, Johannis. L'empire latin de

Constantinople, à peine fondé, penchait déjà vers sa ruine, lorsqu'on remit au prince Henri le sceptre tombé des mains de Baudouin sur le champ de bataille d'Andrinople; il en arrêta la décadence par ses vertus militaires et civiles, et il est permis de croire qu'un sort tout différent eût été réservé à l'établissement des Francs sur le Bosphore si, au lieu de mourir bien jeune encore (en 1216), de maladie, suivant les uns, par le poison, suivant les autres, le successeur de Baudouin eût occupé le trône jusqu'à un âge avancé.

Pendant un peu plus d'un an, Henri fut baile ou régent de l'empire. Nous ne nous étendrons pas sur les événements qui se succédèrent pendant cette période. Villehardouin en a donné un récit complet. Le refaire serait sans utilité; d'ailleurs aucun de nos autres anciens chroniqueurs n'y ajoute de détails nouveaux; ce serait sans intérêt, car nul historien moderne ne pourrait prétendre à retracer de ces grands événements une relation plus dramatique et plus émouvante. Pourtant, on a, de nos jours, reproché à Villehardouin de n'avoir pas terminé sa Chronique au moment où les Latins, dans l'ivresse de la victoire, saluaient, sous le dôme de Sainte-Sophie, l'empereur Baudouin de leurs acclamations. C'est là un reproche de lettré mal inspiré. Au lieu de voir un défaut de composition historique dans les dernières pages de la Chronique, ne doit-on pas plutôt louer Villehardouin de les avoir écrites? Pour donner une idée vraie et bien complète de ce qu'était alors l'empire latin, ne convenait-il pas que celui qui avait raconté les difficultés de la première heure et célébré la gloire des premiers succès, dépeignît aussi les désastres qui les suivirent?

La situation des Latins était extrêmement critique;

avec la capitale, ils ne possédaient que quelques points isolés. Appelés par les habitants, Johannis et ses Bulgares, unis à Lascaris, étendaient leurs ravages jusque sous les murs de Constantinople. Il fallait, de toutes parts, faire tête à l'ennemi. Les Latins combattaient sans trêve ni merci; ils étaient parfois vaincus, plus souvent vainqueurs, mais leurs victoires leur coûtaient presque aussi cher que leurs défaites. Il n'y en avait pas une qui ne fût payée de la vie de quelques braves chevaliers, et ceux qui tombaient n'étaient pas remplacés. Thierri de Tenremonde, connétable de Romanie, André d'Urboise, le héros de la prise de Constantinople, Jean de Choisi, son émule, restaient sur les champs de bataille. Bègues de Fransures, Hugues de Coligni, pris par les Valaques, périssaient dans les supplices. La maladie atteignait aussi bien des ouvriers de la première heure; déjà le comte Hugues de Saint-Pol était mort d'une attaque de goutte « bien quinze jours avant que l'empereur Baudouin mût pour aller à Andrinople*; » puis, vers la Pentecôte de l'an 1205, Henri Dandolo termina une existence glorieuse qui s'était prolongée jusqu'à l'extrême vieillesse. Enfin, plus tard, l'évêque de Soissons, Névelon de Cherisi, envoyé en Europe après la bataille d'Andrinople pour implorer des secours de l'Occident, mourait à Bari, au moment où il ramenait à Constantinople un important renfort de guerriers latins.

Tant d'obstacles et tant de tristesses ne décourageaient pas le régent, qui trouvait toujours près de lui Geoffroi de Villehardouin disposé à le seconder. Sans entrer dans les détails de ces luttes incessantes, rappe-

* *Éracles,* livre XXIX, chap. XIII.

lons seulement la part qu'y prit le maréchal de Champagne et de Romanie.

Pendant l'année de sa régence, Henri ne se ménagea guère. Au mois de juin 1206, l'armée latine, sortie de Constantinople, fit une grande chevauchée pour marcher à la rencontre de Johannis; Villehardouin commandait l'avant-garde avec Macaire de Sainte-Menehould, mais, malgré l'ardeur de la poursuite, il ne put atteindre le prince bulgare. Un peu plus tard, une autre expédition dirigée par le maréchal obtint plus de succès.

Renier de Trith était resté bloqué, en plein pays ennemi, dans la place de Philippopolis; son fils et son gendre, qui avaient voulu se séparer de lui, avaient été massacrés; il connaissait d'une façon certaine le désastre d'Andrinople et le funeste destin de Baudouin; à tout instant il pouvait craindre que les habitants de la ville, encouragés par les défaites infligées aux Latins, ne se révoltassent contre la garnison. La place n'était plus tenable; après avoir fait preuve d'autant d'énergie que de décision pour la défendre, il l'évacua et vint chercher un refuge derrière les murs de Stenimakon, où, en abandonnant les territoires « devers la Turquie, » Pierre de Braiecuel avait laissé une troupe solide, abondamment pourvue de vivres. Depuis quinze mois, le seigneur flamand y tenait tête à toutes les attaques. Pourtant, si vigoureuse qu'elle fût, la défense devait avoir un terme, à moins qu'on ne vînt promptement à son secours. Henri ne l'ignorait pas; vivement préoccupé du sort de son vassal, dès que sa propre situation devint un peu moins précaire, il détacha de son armée un corps important qui, sous l'habile direction de Villehardouin, réussit à dégager Stenimakon et à ramener à Constantinople sa valeureuse garnison.

Renier de Trith apportait, pour la première fois, à Henri, des nouvelles certaines de son malheureux frère. Il savait que Baudouin, tombé au pouvoir de Johannis, avait péri en prison, et le roi des Bulgares se chargea lui-même de confirmer cette mort. Interrogé par Innocent III à ce sujet, il lui répondit brièvement que Baudouin avait « payé son tribut à la nature. » Néanmoins, parmi les Latins, dans le « commun de l'ost, » comme plus tard en Occident, un doute persistant plana sur son sort. On en trouve la preuve dans les versions différentes, et même contradictoires, que les chroniques contemporaines ont conservées. Ainsi, par exemple, l'auteur de l'*Estoire d'Éracles*, après avoir déclaré que l'empereur avait péri sur le champ de bataille d'Andrinople, écrit cependant quelques pages plus loin :

« Il (le baile de l'empire) faisait querre et rechercher si l'empereur était mort ou vif ; il donna de grandes richesses à des moines grecs et à d'autres gens sans que jamais on en pût ouïr de nouvelles, sauf jusqu'à ce qu'un homme vint à lui et lui dit qu'il avait vu deux hommes qui avaient enlevé l'empereur ; ils l'avaient emmené dans une forêt où il les emmena (les émissaires de Henri). Cette forêt est sur la Mer Majeure *. Lorsqu'ils y vinrent, ils descendirent de leurs chevaux à terre ; ils allèrent sous un arbre où cet homme dit qu'il avait vu l'empereur, et ne le trouvèrent pas. Pourtant, ils y trouvèrent des restes de pain, d'oignons et de sel, mais ils ne surent qui y avait mangé. Cet homme jura que, sous cet arbre, il avait laissé l'empereur ayant deux hommes avec lui. L'on fouilla la forêt, mais on n'y trouva rien. Quand ils

* Mer Noire.

(les émissaires de Henri) virent qu'ils n'y trouvaient rien, ils revinrent en arrière vers Constantinople. Voilà toute la nouvelle de l'empereur Baudouin qu'on put jamais savoir de lui depuis qu'il fut perdu *. »

Ce n'est certainement qu'une légende, mais une légende acceptée de tous les contemporains, puisque, plus tard, elle put servir de base à tout un système d'impostures exploitées par des intrigants qui, sous le nom du comte, firent assez de dupes en Flandre pour mettre en péril le pouvoir de la comtesse Jeanne et donner naissance à toute une littérature romanesque dont il nous est resté un modèle dans le *Livre Baudoyn* **.

A côté de cette tradition, il s'en est établi une autre qui, sans nier, comme la précédente, la mort de l'empereur, entoure ses derniers jours de circonstances étranges et tragiques bien faites pour frapper vivement l'imagination populaire. Selon la *Chronique de Flandre*, Baudouin captif ayant inspiré une violente passion à la femme de Johannis, celle-ci lui proposa de le délivrer, s'il voulait l'emmener dans sa fuite; et comme Baudouin repoussa avec horreur cette proposition, elle accusa l'empereur d'avoir voulu la séduire. Johannis furieux fit périr son prisonnier dans les plus atroces supplices.

On aimerait à penser que Baudouin périt ainsi, car ce destin, que lui réserve, sans doute à tort, le chroniqueur flamand, couronne dignement l'existence chevaleresque et chrétienne du souverain qui, à Con-

* *Éracles*, livre XXIX, chap. XII.

** Voir le *Livre Baudoyn*, publié par MM. Serrure et Voisyn (Bruxelles, 1836). Voir aussi la *Chronique de Rains*, chap. XXIII. Édit. L. Paris. Techener, Paris, 1837.

stantinople, au milieu de la corruption byzantine, faisait crier chaque soir par un poursuivant d'armes, sur le seuil de son palais : *Défense à tout impudique de coucher sous le même toit que le prince.*

Quoi qu'il en soit, Henri se décida à prendre la couronne impériale non parce que « l'on ne put avoir nulles nouvelles de l'empereur Baudouin* » ainsi que le dit l'*Estoire d'Éracles*, mais plutôt par cette raison qu'il n'était plus possible de douter de la mort de ce prince. Il semble qu'Henri ne devait rencontrer aucune opposition; il était le successeur désigné de son frère, et, en le couronnant, on ne faisait que lui conférer, en droit, le pouvoir qu'il exerçait, de fait, depuis plus d'un an. On avait compté sans les Vénitiens. Sans doute, ils n'avaient plus, comme lors de l'élection de Baudouin, un intérêt particulier a faire triompher tel candidat plutôt que tel autre; il leur était, au contraire, avantageux de soutenir un prétendant qui, nécessairement, suivrait, à leur égard, la même politique bienveillante que son prédécesseur; mais, dans leur âpreté, ils ne négligeaient aucune occasion d'acquérir quelque profit spirituel ou temporel, si minime qu'il fût. Ils se firent payer leur assentiment, et Marino Zeno, qui sous le titre de Baile, avait été choisi par ses compatriotes pour succéder à Dandolo, se fit leur interprète.

« Quand le duc de Venise et les Vénitiens, raconte Robert de Clari, virent qu'on voulait faire un empereur de monseigneur Henri, ils furent à l'encontre et ne le voulurent pas souffrir, à moins qu'ils n'eussent une image de Notre-Dame qui était peinte en une table. Cette image était aussi riche que beaucoup et était

* *Éracles,* livre XXIX, chap. XIII.

toute chargée de riches pierres précieuses. Les Grecs disaient que c'était la première image de Notre-Dame qui fût jamais faite ou dessinée. Les Grecs avaient tant de confiance en cette image qu'ils l'adoraient par-dessus toute chose, et qu'ils la portaient chaque mardi en procession. Les Grecs l'adoraient et lui donnaient de fort grands dons. Or, les Vénitiens ne voulaient pas souffrir que messire Henri fût empereur, à moins qu'ils n'eussent cette image*. »

Cette « image, » pour se servir de l'expression du chevalier picard, n'était autre, si l'on en croit la tradition, que le portrait de la Vierge peint par saint Luc. Eudoxie, femme de Théodore le jeune, en avait gratifié Pulchérie, femme de Marcien, sur le point de quitter la Syrie pour revenir à Constantinople. Pulchérie l'avait déposée dans une église appelée Hodégétria. Sous le nom d'*Eididera*, la précieuse relique, objet d'une profonde vénération, procurait au sanctuaire d'abondantes libéralités, et les Vénitiens, désireux de s'assurer cette source inépuisable de richesses, la réclamaient hautement; on la leur donna, et aujourd'hui encore elle se trouve à Venise.

Dès que la satisfaction accordée aux Vénitiens eut écarté tout obstacle, Henri fut couronné le 20 août 1206. La cérémonie n'eut pas sans doute autant d'éclat que le sacre de Baudouin; les désastres étaient trop récents, les deuils trop profonds, les incertitudes de l'avenir trop grandes pour qu'on pût se livrer à la joie. Néanmoins, Henri avait tenu à être sacré solennellement afin d'établir ainsi la légitimité de ses droits à la succession fraternelle; il connaissait d'ailleurs toute l'importance attachée par les Grecs à ce que l'empe-

* *La Prise de Constantinople*, § CXIV.

reur « s'assît sur la chaire de Constantin, » et il comptait accélérer par ce moyen le rapprochement qui, à ce moment même, s'opérait entre les Latins et leurs sujets révoltés.

En se soulevant, en appelant Johannis à leur aide, les Grecs avaient cru que le roi des Bulgares serait seulement pour eux un libérateur; ils purent bientôt reconnaître qu'ils s'étaient donné un maître beaucoup plus barbare et plus cruel que ces Latins détestés dont ils avaient voulu secouer le joug. Non content de poursuivre les croisés, Johannis saccagea les villes grecques qui lui avaient ouvert leurs portes, rasant les fortifications, emmenant en esclavage les hommes, les femmes, les enfants, ne laissant partout derrière lui que la désolation et la ruine. Au moment même où la situation de l'Empire semblait désespérée, les Grecs, incapables de supporter plus longtemps les maux dont les Valaques les accablaient, s'adressèrent humblement à Henri pour lui demander son pardon et son appui.

Les habitants d'Andrinople, qui s'étaient les premiers soulevés contre les Latins, furent aussi les premiers qui vinrent à résipiscence. « Quand Henri eut porté couronne, raconte l'*Estoire d'Éracles*, on lui rendit une grande partie de la terre qui avait été perdue autour de Constantinople, et on lui rendit Andrinople moyennant telle convention qu'ils (les habitants) auraient un seigneur grec et qu'ils ne seraient sous aucune seigneurie des Vénitiens ni des Latins. Cependant l'empereur prit ce qu'il en put avoir, et ce qu'on lui rendit il le donna à un haut homme de la terre qui avait nom Livernas (Branas), qui depuis le servit fort bien*. »

* *Éracles*, livre XXIX, chap. XIII.

Si cette concession politique aux désirs des habitants d'Andrinople avait été faite plus tôt, elle aurait, sans doute, sauvé Baudouin; l'abandon, moyennant un simple lien de vassalité, de cette ville importante à l'époux d'Agnès de France hâta et cimenta le rapprochement entre les Grecs et les Latins. En même temps que la situation de l'empire s'améliorait, celle de Johannis devenait plus critique. Le temps n'était plus où le Bulgare n'avait qu'à se présenter sous les murs d'une ville pour qu'elle lui ouvrît ses portes. S'il pouvait encore, sans rencontrer d'obstacles sérieux, ravager les campagnes, tous ses efforts venaient se briser contre les forteresses dont les défenseurs, bien abrités, n'avaient rien à craindre des Comains. Aussitôt après son couronnement, l'empereur, résolu à faire cesser ces ravages, sortit de Constantinople et parcourut toute la région située au nord de sa capitale. Peu désireux d'en venir aux mains, Johannis reculait toujours afin d'attirer son adversaire dans un pays qui lui était mieux connu. L'armée impériale put alors occuper rapidement un grand nombre de villes dans lesquelles, en se retirant, les Bulgares laissèrent une partie importante de leur butin.

Dans l'intervalle, l'empereur reçut des messagers qui lui étaient envoyés par Boniface de Montferrat. Celui-ci s'était empressé de revenir à Thessalonique, dès qu'il avait eu connaissance du désastre d'Andrinople, afin de protéger ses domaines menacés par Johannis. Maintenant que le prince bulgare s'était éloigné pour tenir tête à Henri, il sentit la nécessité de se lier plus étroitement avec son suzerain, et il chargea un confident, Othon de la Roche, d'offrir à l'empereur la main de sa fille Agnès, issue d'un premier mariage.

Cette proposition était trop avantageuse pour être

repoussée; l'empereur y souscrivit, mais, en attendant que la jeune femme arrivât d'Italie, il poursuivit sa campagne. Parvenu sur les frontières valaques, il réussit enfin à atteindre ses ennemis dont la marche était ralentie par la multitude des captifs et la masse du butin qu'ils traînaient après eux. Il délivra les prisonniers, reprit le butin et, après avoir par représailles saccagé quelques villes bulgares, il se rabattit sur Andrinople. L'hiver approchait, on était déjà à la Toussaint; la guerre était devenue impossible dans les régions montagneuses. Il retourna donc à Constantinople, laissant le soin de continuer la lutte à Boniface de Montferrat, qui s'empara encore de Drama et de Serres avec tout le territoire environnant où il hiverna.

Ces opérations avaient été possibles grâce à une courte trêve conclue avec Théodore Lascaris. Celui-ci, en effet, n'avait pas seulement à combattre les Latins; il lui fallait encore tenir tête à des prétendants de race grecque qui lui disputaient ses conquêtes, et principalement à Alexis et à David Comnène appuyés par le sultan d'Icône. Ils avaient fondé à Trébizonde une principauté indépendante dont l'existence se prolongea encore quelques années après la prise de Constantinople par Mahomet II. Lascaris concluait, tour à tour, des trêves avec chacun de ses adversaires orientaux ou occidentaux, selon qu'il jugeait opportun de combattre soit les Grecs soit les Latins. En ce moment, il venait de conclure un accommodement avec les princes de Trébizonde; toutes ses forces étaient disponibles, il les porta contre les Latins.

Pour résister à cette agression, l'empereur Henri désigna ceux de ses barons qui possédaient au delà du Bosphore des fiefs qu'ils n'avaient, en fait, jamais sérieusement occupés, Pierre de Braiecuel et Païen

d'Orléans. Alors commença, dit Villehardouin, « une très grande guerre et très fière. » De la ville de Cyzique dont il avait réparé les fortifications, Pierre de Braiecuel dirigeait sans cesse contre l'ennemi d'heureuses expéditions. Le maréchal les indique sans pouvoir entrer dans de grands détails, car, à cette époque, il avait été chargé, avec Milon le Brébant, d'une mission de confiance. Agnès de Montferrat venait d'arriver à Œnos en Thrace; Villehardouin fut envoyé vers elle; il l'amena à Constantinople, où l'empereur l'épousa et la fit couronner, le 4 février 1207.

Pendant ce temps, les barons envoyés de l'autre côté du Bras Saint-Georges continuaient à combattre Lascaris. Celui-ci, se sentant trop faible, fit alliance avec Johannis, et la diversion du prince bulgare mit, encore une fois, les Latins en grand péril. Lascaris pressait vivement les garnisons des principales places fortifiées occupées par les Latins, Charax, (le Caracas), où commandait Macaire de Sainte-Menehould; Civetot, si souvent nommé dans les relations des croisades antérieures, où Guillaume de Sains était posté; Cyzique que défendaient Pierre de Braiecuel et Païen d'Orléans. Au même moment, Johannis mettait le siège devant Andrinople, et de tous côtés arrivaient, coup sur coup, à Constantinople des appels désespérés accompagnés de demandes de secours.

Au milieu de tant de périls, l'empereur eut un moment d'hésitation. Sur quel point le danger était-il le plus pressant, et auquel de ses barons fallait-il, tout d'abord, venir en aide? La conservation d'Andrinople, où Pierre de Radinghem n'avait que quelques chevaliers pour encourager les habitants à la résistance, était surtout importante, mais, au moment où Henri se disposait à partir, on vint l'informer que la garnison de

Civetot, vivement assaillie, réclamait un appui immédiat. Henri s'embarqua sans plus de retard et vint la délivrer. C'est dans le texte de Villehardouin qu'il faut lire le récit de ce dramatique épisode. Par sa vivacité, sa concision toute militaire, la narration du maréchal en dit plus que de longs commentaires, et elle montre bien quelle était alors la vie des chevaliers latins au service de l'empire, avec ses alertes continuelles et ses combats incessants. On comprend alors que, peu à peu, la lassitude et le découragement aient lentement remplacé, même dans les âmes les mieux trempées, l'enthousiasme de la première heure.

Après avoir dégagé Civetot, l'empereur Henri, de retour à Constantinople, croyait pouvoir poursuivre désormais l'exécution de ses premiers projets, mais il avait compté sans Lascaris. A peine repoussé des environs de Civetot, celui-ci vint assiéger Cyzique par terre, avec son armée, tandis que sa flotte la bloquait par mer. Il fallut de nouveau différer l'expédition sur Andrinople, s'embarquer en toute hâte sur quelques vaisseaux et faire voile vers la place menacée. Quelque célérité et quelque secret qu'on eût mis à cette opération, la flotte grecque, avertie, eut le temps de s'éloigner, tandis que Lascaris, levant le siège, s'enfonçait dans l'intérieur du pays. Ce ne fut pas pour longtemps.

« En Turquie, » Macaire de Sainte-Menehould occupait encore le Caracas ; Guillaume du Perche, Cyzique ; Thierri de Loos, Nicomédie et une abbaye fortifiée, que Villehardouin appelle « le moûtier Sainte-Sophie, » enclose dans cette ville. Ils avaient ordre de défendre « la terre au droit d'eux, » dit le chroniqueur. Thierri de Loos était le plus menacé; les vivres lui manquaient et il s'attendait chaque jour à être attaqué

par toutes les forces de Lascaris. En effet, pendant qu'il fourrageait dans les environs, il fut surpris par les Grecs, vaincu et fait prisonnier. Quelques fuyards trouvèrent seuls un abri derrière les murs du « monument Sainte-Sophie. »

Prévenu de ce désastrouse incident, l'empereur donne l'ordre à ses troupes de passer immédiatement avec lui sur l'autre rive du Bosphore. Les Grecs se retirent vers Nicée, et Henri, arrivé à Nicomédie, faisait battre l'estrade dans les environs, lorsqu'il vit venir au camp des messagers de Lascaris porteurs de propositions pacifiques. L'empereur de Nicée offrait à l'empereur de Constantinople de conclure une trêve de deux ans et de lui rendre tous ses prisonniers, s'il consentait à évacuer, en les dévastant, Cyzique et le monastère bénédictin de Nicomédie.

Un conseil de guerre fut réuni, et l'offre fut acceptée; elle procurait aux Latins l'avantage important de leur permettre de porter toutes leurs forces contre Johannis. On s'explique moins la conduite de Lascaris. Peut-être avait-il déjà été informé de la défection de son allié, le roi des Bulgares, qui, par suite de l'abandon des Comains, plus pressés de mettre leur butin à l'abri que de combattre, se trouvait obligé de lever le siège d'Andrinople, au moment où les habitants épuisés allaient être contraints de se rendre.

Lorsque Henri apprit cet heureux événement, il n'en résolut pas moins d'aller en personne porter à Branas ses félicitations et ses encouragements. L'éloignement de tout corps ennemi rendit son voyage facile, et c'est au bruit des acclamations des habitants, venus en procession à sa rencontre, qu'il « s'hébergea dans les prés devant la ville. » Il n'y fit, du reste, qu'un très court séjour. Dès qu'il eut constaté les dommages

causés par le dernier siège, il se porta en avant, afin d'atteindre les Bulgares dans leur retraite, et il occupa une ville nommée Eului par Villehardouin, laquelle, située sans doute à l'entrée des Balkans, n'est plus reconnaissable aujourd'hui. Le butin qu'il recueillit là et dans les environs lui permit de dédommager, dans une certaine mesure, les habitants d'Andrinople des pertes qu'ils avaient subies. Toutefois, l'appât du pillage entraîna trop loin les batteurs d'estrade; ils se rencontrèrent avec les Bulgares, qui, habitués à combattre en pays de montagnes, leur tuèrent beaucoup de monde.

Henri avait cependant lieu d'être satisfait. Si l'on considère l'état de la conquête au moment où il avait pris le pouvoir, et si on le compare à celui où il se trouvait après l'expédition d'Andrinople, on ne peut nier que la situation ne se fût considérablement améliorée. En outre, recueillant les fruits du mariage politique qu'il avait contracté avec Agnès de Montferrat, il voyait Boniface venir lui prêter foi et hommage pour ses possessions territoriales.

Pendant que l'empereur guerroyait aux environs d'Andrinople, Boniface avait repris, de son côté, Serres et Mosynopolis. Il envoya alors des messagers chargés de donner rendez-vous à son gendre sur les bords de l'Hèbre, non loin d'Hypsella. Henri s'y transporta; l'entrevue des deux princes fut très cordiale, et le roi de Thessalonique, désireux de reconnaître les services éminents que Villehardouin lui avait personnellement rendus, donna au maréchal « la cité de Messinople et toutes ses appartenances ou celle de la Serre, selon celle qu'il aimerait le mieux, et celui-ci en devint son homme lige, sauf la féauté de l'empereur. » Laissé libre de choisir, Villehardouin, si

l'*Estoire d'Éracles* est exacte, préféra la première de ces possessions.

Après avoir ainsi reconnu le dévouement du maréchal de Champagne, Boniface s'entendit avec Henri pour resserrer étroitement leur alliance, car, en fait, le roi de Thessalonique pouvait traiter de puissance à puissance avec l'empereur. En se séparant, ils se donnèrent rendez-vous pour le mois d'octobre suivant. Mais déjà les jours du marquis étaient comptés; bien avant cette époque, il devait, comme Baudouin, succomber sous les coups des Bulgares.

Tandis que Henri regagnait Constantinople, Boniface, remontant vers Thessalonique, s'arrêtait à Mossynopolis pour mettre Villehardouin en possession de son nouveau domaine.

Pendant qu'il s'y trouvait, il fit, sur le conseil des Grecs, une chevauchée dans les montagnes voisines. Il songeait au retour, après avoir réussi dans son expédition, lorsque les Valaques, le voyant peu accompagné, coururent sus à son arrière-garde. Au bruit du combat, le marquis, sans prendre le temps de revêtir son armure, revint au secours de ses gens. Bientôt grièvement blessé à l'épaule d'un coup de flèche, il s'évanouit. Les soldats qui l'entouraient prirent peur; la plupart s'enfuirent, et ceux qui restèrent près de lui se firent tuer. Les habitants du pays lui tranchèrent la tête et envoyèrent à Johannis ce triste trophée. Ainsi périt obscurément, dans une escarmouche, celui qui, selon l'expression de Villehardouin, était « un des meilleurs barons et des plus larges et des meilleurs chevaliers qui fût dans le reste du monde, et cette mésaventure avint l'an de l'incarnation de Jésus-Christ mil deux cent et sept. »

XIV

C'est par ces lignes, navrantes dans leur brièveté, que Villehardouin termine sa Chronique. Après la mort de Boniface, son bienfaiteur et son ami, il juge sans intérêt de poursuivre davantage l'histoire de l'empire latin de Constantinople. Nous ferons comme lui, nous bornant à recueillir dans la continuation qu'a donnée Henri de Valenciennes, les quelques renseignements relatifs au maréchal qui s'y trouvent. Quoique la relation de Henri de Valenciennes accompagne toujours la Chronique de Villehardouin, elle est bien loin de l'égaler. Tandis que Villehardouin inaugure avec éclat le genre si français des Mémoires et sait donner à l'expression de sa pensée un cachet personnel en la formulant d'une façon où l'on reconnaît déjà, à des signes certains, quelques-unes des qualités qui formeront bientôt le plus précieux patrimoine de notre littérature nationale, Henri de Valenciennes, au contraire, n'est qu'un chroniqueur comme on en compte tant dans notre langue à partir du XIIIe siècle. Son œuvre, si intéressante qu'elle soit, peut fournir des renseignements historiques utiles, mais elle n'a aucune des qualités qui font de Villehardouin le premier en date de nos prosateurs littéraires. Ne lui demandons donc que ce qu'il peut donner, c'est-à-dire des détails, malheureusement trop succincts, sur la fin de la carrière du maréchal de Champagne et de Romanie.

La mort de Boniface était un grand avantage pour Johannis, mais il n'en jouit pas longtemps. Moins d'un an après, il périt assassiné, et eut pour successeur son

neveu Phrorilas, que les chroniqueurs francs appellent Burile.

Aussi brave et aussi cruel que son oncle, Burile fut moins habile. Johannis avait, autant qu'il dépendait de lui, évité de s'attaquer aux Latins en bataille rangée; plus téméraire ou plus présomptueux, son successeur n'adopta pas cette prudente tactique. Au printemps de l'an 1207, il envahit l'empire; Henri, de son côté, s'avança au-devant de lui, et les deux armées arrivèrent ainsi dans une vaste plaine voisine de Philippopolis. Un conflit devint imminent; Villehardouin conduisait l'avant-garde.

Le 2 août, les soldats reçurent la communion; puis l'empereur, parcourant le front des troupes, leur adressa des conseils et des encouragements; ensuite, il réunit autour de lui ses principaux barons. « Et pendant qu'ils parlaient ainsi, raconte Henri de Valenciennes, le maréchal de notre armée regarda par-dessous un village, et aperçut les gens de Burile qui venaient hurlant et aboyant, et faisant un si grand tumulte, qu'ils pensaient bien tenir tête à nos fourrageurs. Geoffroi, qui était maréchal de notre armée, manda à l'empereur qu'il aurait la bataille contre Burile, le traître, qui se faisait empereur contre Dieu et contre raison, et qu'il chevauchât. Et quand l'empereur ouït cette nouvelle, elle lui plut bien fort, car il était bien désireux d'avoir la bataille*. »

Henri, en effet, brûlait de prendre une éclatante revanche de la défaite d'Andrinople. Invoquant le secours de Dieu, il prit quelques dispositions nouvelles, distribua divers ordres à ses compagnons et leur

* *Histoire de l'empereur Henri*, § 528; édition de Wailly; traduction.

adressa encore quelques paroles. Mais le chroniqueur qui fournit ces détails, ajoute :

« A quoi bon allonger ? Les troupes s'approchèrent entre elles en grand orgueil et en grande colère... Alors voilà Burile venant avec trente-trois mille hommes dont il a fait trente-six corps. Et ils portaient des lances vertes avec de longs fers de Bohême, et venaient en grand orgueil, comme des gens qui ne prisaient pas notre empereur ni ses forces, mais qui pensaient mettre la main sur l'empereur et sur tous ceux qui étaient avec lui.

« Et l'empereur fit chevaucher ses gens, et leur dit que chacun se comportât en prud'homme ; car ils voyaient bien que le besoin en était venu... Et alors les corps s'approchèrent ; et Pierre de Bracieux et Nicolas de Mailly étaient à l'avant-garde avec Geoffroi le maréchal, et ils lui dirent qu'ils piqueraient en avant, eux et Milon le Brébant, et puis Guillaume du Perchoi et Liénard de Helesmes, et l'empereur veillerait sur ceux qui attaqueraient*. »

On vit alors se produire, dans la réalité, une de ces scènes émouvantes que nos vieux poètes retracent dans leurs épopées, et, s'il était nécessaire de démontrer que les trouvères faisaient souvent des emprunts aux coutumes de leur temps, le texte de Henri de Valenciennes en offrirait une preuve convaincante. Comme Roland à Roncevaux, avant le combat, Geoffroi de Villehardouin adresse la parole à ses troupes.

« Pour Dieu, seigneurs, dit Geoffroi, s'il faut en croire le chroniqueur, prenez garde que cette attaque soit si bien soutenue, et si à point que nous n'en

* *Histoire de l'empereur Henri*, §§ 532 et 533.

soyons pas blâmés de nos ennemis ni raillés. Et celui qui fera ici mauvaise contenance doit bien être banni de la gloire de Notre-Seigneur. Pour Dieu, qu'il vous souvienne des anciens prud'hommes qui ont été avant nous, qui sont encore cités dans les livres d'histoire. Et sachez bien que celui qui mourra pour Dieu en cette besogne, son âme ira toute glorieuse en paradis devant Dieu; et celui qui en réchappera vivant, sera honoré tous les jours de sa vie et cité avec éloges après sa mort.

« Si nous croyons bien en Notre-Seigneur, le champ de bataille sera nôtre. S'ils ont plus de gens que nous, que nous importe? Ils ne valent rien... Or donc, seigneurs, pour Dieu, n'attendons pas qu'ils nous attaquent les premiers. Car je sais seulement, en fait de guerre, que quand on attaque ses ennemis rudement et vivement tout d'abord, ils en sont plus faciles à déconfire et plus épouvantés. Et qui se ménagera maintenant en ce besoin, que Dieu ne lui donne pas l'honneur de la gloire *. »

C'était bien là le langage qu'il convenait d'adresser à des soldats chrétiens, au moment d'engager le combat. Pleins d'ardeur, les chevaliers se mettent en selle, et toute la troupe s'avance en bon ordre sur l'ennemi. Mais, au moment d'en venir aux mains, le chapelain impérial Philippe, à qui avait été confiée la mission de porter à l'armée ce fragment de la Vraie Croix qu'à Andrinople l'évêque élu de Bethléem avait défendu jusqu'à la mort, voulut faire entendre aux combattants la voix de la religion, comme l'évêque Turpin près des ports d'Espagne. Il parla à son tour, et, quand « il eut fini son sermon, chacun en son endroit, lance

* *Histoire de l'empereur Henri*, §§ 534 et 535.

baissée, pique son cheval des éperons en criant : « Saint Sépulcre*! »

« Dieu, s'écrie Henri de Valenciennes, fit là un miracle avéré pour nos gens. » Les Latins, en effet, battirent complètement les Valaques, et cette éclatante victoire leur livra plus de cinquante lieues de pays. Un nouveau succès obtenu tout entier par la sage politique de l'empereur et l'intervention efficace de Villehardouin affermit cette conquête. Parmi les membres de sa famille, Burile comptait un cousin nommé Wenceslas (Esclas, selon les chroniqueurs), qui prétendait rester indépendant et soutenait ses prétentions par les armes. La victoire de Henri lui inspira la pensée de s'appuyer sur les Latins, et ceux-ci virent un jour arriver à Kritzimos, ville dont ils relevaient en ce moment les murailles, des envoyés d'Esclas porteurs de propositions de paix. Henri était trop habile pour les repousser. Il comprenait que pour se maintenir sur le territoire qu'ils avaient conquis il était nécessaire que les Latins, contrairement à la politique adoptée par Baudouin, cherchassent à s'appuyer sur les habitants du pays. Le succès obtenu par les concessions accordées aux Andrinopolitains lorsqu'il leur avait accordé Branas comme seigneur, était de nature à l'engager à persévérer dans cette voie ; Henri fit donc bon accueil à ces Valaques et, peu après, Esclas, en personne, se soumit à l'empire.

« Tout ainsi que je vous le dis, raconte Henri de Valenciennes, cet Esclas vint à l'empereur, et le trouva assis dans sa tente, en la compagnie de ses plus hauts barons. Esclas vint en la tente devant tous les barons qui étaient là, et se laissa choir aux pieds de l'empe-

* *Histoire de l'empereur Henri*, § 539.

reur, et les baisa, et la main apres. Que vous dirais-je ? la paix fut faite et confirmée, et Esclas devint l'homme de l'empereur Henri, et jura de lui garder foi et loyauté dorénavant comme à son légitime seigneur *. »

Soit à l'instigation de l'empereur, désireux de s'attacher plus étroitement Wenceslas, soit peut-être par sa propre initiative et par la conviction qu'il avait des avantages que présentait cette combinaison, Geoffroi de Villehardouin soumit au prince bulgare une proposition que celui-ci agréa.

« Et alors, poursuit le chroniqueur, le maréchal lui dit en particulier qu'il demandât à l'empereur une sienne fille qu'il avait. Et Esclas s'agenouilla derechef devant l'empereur et lui dit : « Sire, on me fait en« tendre que vous avez une fille, laquelle, je vous « prie, s'il vous plaît, que vous me donniez pour « femme. Je suis un homme assez riche en terre et en « trésor d'argent et d'or; et on me tient assez pour « gentilhomme en mon pays. Je vous prie donc, s'il « vous plaît, que vous me la donniez. »

« Et tous les hauts hommes qui étaient là présents le conseillent qu'il la donne à Esclas, pour qu'il le serve de meilleur cœur et plus volontiers. Et l'empereur dit : « Seigneurs, puisque vous me le conseillez, je « l'octroie. » Puis il commença à sourire, et appela Esclas, et lui dit : « Esclas, je vous donne ma fille, à la « condition que Dieu vous en laisse jouir; et je vous « octroie, avec, toute la conquête que nous avons faite « ici, à condition que vous en serez mon homme et « m'en ferez le service; et puis je vous octroie, avec, « la grande Blaquie, dont je vous ferai seigneur, s'il « plaît à Dieu et si je vis. »

* *Histoire de l'empereur Henri*, § 546.

« A cause de cela, Esclas tombe à ses pieds et le remercie bien fort, tout en pleurant *. »

Après avoir conclu ce traité de paix et cette alliance, l'empereur, se rabattant en arrière, se dirigea sur Stenimakon, puis Wenceslas prit congé de lui. « Alors nos gens, dit Henri de Valenciennes, ne demeurèrent plus là, mais s'en retournèrent à Andrinople sans encombre, et de là vinrent à la Pamphile (Pamphilie). Et là il fit tendre ses tentes, et regarda le château, qui était tout ruiné et dévasté. Alors l'empereur jura que de son gré nul n'en partira avant que les murs soient relevés et réparés; et le maréchal dit qu'il se conformerait bien à son commandement. Il manda alors les ouvriers par tous les lieux où il les put avoir et les maçons, et fit porter à tous généralement la chaux et le mortier; car jamais nul n'en fut dispensé **. »

Sur ces entrefaites, l'empereur Henri ayant appris que David Comnène, qui s'était taillé une principauté en Paphlagonie et qui avait recherché l'alliance des Latins pour tenir tête à Théodore Lascaris, avait été vivement attaqué par ce dernier, résolut aussitôt de quitter Pamphilie pour aller à son secours, et de laisser Geoffroi de Villehardouin achever seul la réparation du château. « Alors, raconte Henri de Valenciennes, il appela le maréchal et lui dit qu'il ne bougeât pas jusqu'à ce que le château fût refermé comme il était auparavant. Et le maréchal le recommanda à Notre-Seigneur, et dit qu'il ferait bien son commandement, selon son pouvoir ***. »

Assuré que Villehardouin tiendrait scrupuleusement

* *Histoire de l'empereur Henri*, §§ 547, 548, 549.

** *Histoire de l'empereur Henri*, § 550.

*** *Histoire de l'empereur Henri*, § 551.

sa parole, Henri revint dans sa capitale et de là passa en Asie; mais Lascaris se garda bien de l'attendre. Il lui suffit donc d'une courte campagne, abrégée encore par la rigueur de la saison, pour dégager le pays et faire lever le siège d'Héraclée entrepris par les Grecs; puis il rentra à Constantinople.

« L'empereur séjourna là longtemps en paix, raconte Henri de Valenciennes. Et le maréchal Geoffroi avait fait refermer le château de la Pamphile et y avait mis une garnison de nos Français; et puis il s'en revint à Constantinople. »

« Alors que le maréchal revenait de la Pamphile, continue le chroniqueur, il rencontra Esclas, et lui demanda où il allait. Et il répondit qu'il allait à l'empereur pour faire ses noces, en homme qui se voulait acquitter de son serment. « Certes, sire, dit le maré-« chal, j'en suis bien content. Et sachez bien que vous « aurez un très bon père en monseigneur l'empereur, « si vous prenez la peine de conserver son amour; et « je vous dis qu'en ce moment vous le trouverez en « Constantinople. Et ce que je vous puis bien en vérité « dire de mademoiselle votre femme, c'est qu'elle est « belle, sage, courtoise et débonnaire, et patiente, et « douée de toutes les bonnes qualités qu'une demoi-« selle doit avoir en soi; et on m'a dit qu'elle est à « Salembrie *. »

Ce discours, dans la bouche du sage Villehardouin, peut provoquer quelque surprise, lorsqu'on songe que « la demoiselle » dont il parle en termes si élogieux n'était qu'une enfant, certainement très jeune encore, puisque son père n'avait lui-même guère plus de trente ans. Sans doute, en s'exprimant ainsi, le maré-

* *Histoire de l'empereur Henri*, §§ 554 et 555.

chal voulait exciter le zèle et affermir la fidélité de Wenceslas. Il y réussit, puisque le prince bulgare, au lieu de se rendre immédiatement près de l'empereur, se dirigea d'abord vers Selymbria. Il y rejoignit sa fiancée; alors tous deux se rendirent à Constantinople où les noces furent célébrées en grande pompe. Après les fêtes nuptiales, Wenceslas, emmenant sa femme, regagna ses États. L'empereur les accompagna jusqu'à une certaine distance de la capitale; mais il dut bientôt revenir; de graves soucis l'y rappelaient.

A la mort du marquis de Montferrat, ses vastes domaines avaient été partagés entre ses deux fils : l'aîné, Guillaume, issu de son premier mariage avec une princesse de Savoie, recevait les terres situées en Italie; le second, Démétrius, qu'il avait eu de Marguerite de Hongrie, devait régner sur le royaume de Thessalonique dont l'administration fut confiée, jusqu'à la majorité du jeune prince, au comte de Biandrate, époux de Jordane de Montferrat.

De graves dissentiments ne tardèrent pas à surgir dans le conseil de régence. Parmi ses membres, les uns, adoptant les vues du comte de Biandrate, voulaient faire venir en Orient le fils aîné du marquis et le faire monter sur le trône de Thessalonique, dans l'espoir de dominer facilement son caractère indécis et de l'amener à rompre les liens de vassalité qui rattachaient ce royaume à l'empire; les autres, soutenus par Marguerite de Hongrie, qui défendait énergiquement les droits de son fils, prétendaient qu'on devait maintenir le partage de la succession tel qu'il avait été primitivement réglé.

Soucieux de mettre un terme à d'aussi préjudiciables dissentiments, l'empereur, dont les sympathies pour la veuve de Boniface ne pouvaient pas être douteuses,

résolut d'intervenir en personne. Confiant à Païen d'Orléans, à Milon le Brébant et à Geoffroi de Villehardouin la garde de Constantinople, il partit pour Thessalonique, bien qu'on fût alors au cœur de l'hiver.

Nous n'avons pas à raconter ici les longs démêlés de Henri avec le comte de Biandrate, puisque Villehardouin, paraît-il, n'y prit aucune part. Disons seulement que dans cette lutte ardente et compliquée entre des conquérants dont l'union aurait dû être étroitement maintenue par le soin d'intérêts communs, on voit se raviver la longue rivalité qui, depuis l'origine de la croisade, n'avait pas cessé de diviser des alliés de nationalités différentes. Derrière Henri se rangent les Flamands, les Français et un certain nombre d'Allemands; les Lombards prennent parti pour le comte de Biandrate. En allant prêter son appui à Marguerite et à son fils, l'empereur n'avait pas prévu les graves difficultés qu'il rencontra; il lui fallut entreprendre une véritable campagne diplomatique et militaire, en venir plusieurs fois aux mains avec ses adversaires, et engager avec eux des négociations laborieuses que leur mauvaise foi empêcha d'aboutir. C'était un échec sérieux, car si l'exemple des Lombards était imité par d'autres barons, la cause commune pouvait être compromise.

Henri comprit le danger, aussi, pour l'écarter, convoqua-t-il, au printemps de l'année 1210, un parlement général dans la plaine de Ravenike, aux abords du monastère donné par Boniface aux Templiers, entre l'Axius et le Strymon, tout près de l'ancien lac Bolbé, à l'est de Thessalonique. Il voulait soumettre au jugement de ses vassaux son différend avec les Lombards, resserrer le lien féodal qui lui rattachait les

barons et leur faire résoudre certaines difficultés qui avaient surgi, tant dans l'administration de l'empire que dans ses rapports, souvent tendus, avec les autorités religieuses.

On vit arriver, au jour prescrit, la plupart des barons latins, établis tant dans les limites de l'empire que dans les contrées voisines. Là se retrouvèrent les croisés de 1201 et ceux qui les avaient rejoints depuis en Orient, le patriarche, les archevêques, les évêques et les dignitaires des ordres religieux. Villehardouin avait cru pouvoir quitter Constantinople pour se réunir à ses compagnons, car son nom se trouve dans les actes soumis à l'approbation du parlement. Son neveu, délégué par Guillaume de Champlitte, survint le lendemain; pour se rendre à l'appel de l'empereur, il avait quitté, avec soixante chevaliers, le siège de Corinthe, où Léon Sgure se maintenait toujours. Un certain nombre de Lombards seulement s'abstinrent de paraître.

Entouré, dans cette brillante assemblée, de tout l'éclat de la pompe impériale, Henri fit approuver par les barons sa conduite vis-à-vis des Lombards et obtint l'autorisation de poursuivre la revendication énergique de ses droits. Il fit régler, dans des actes confirmés par les sceaux des principaux assistants, des difficultés d'ordre administratif ou religieux qui lui avaient souvent suscité de graves embarras; enfin, il sut, par des libéralités intelligentes, raffermir entre les Latins l'union qui constituait la principale force de l'empire. Dans le départ de ses faveurs, le neveu du maréchal fut un des plus privilégiés, « et là, dit la chronique, Geoffroi devint l'homme de l'empereur Henri, et l'empereur lui accrut son fief de la sénéchaussée de Romanie; et il baisa l'empereur en signe

de foi*. » Le futur prince de Morée succédait, sans doute, dans sa charge à Thierri de Loos.

Par cette faveur insigne accordée au neveu du chroniqueur, Henri montrait tout le prix qu'il mettait à rattacher à l'empire les vastes conquêtes des Latins sur les territoires de la Grèce antique; il honorait en lui l'habileté, l'intelligence et le courage de ceux qui avaient établi la domination franque dans l'Achaïe et la Morée, il flattait enfin le légitime orgueil du maréchal de Champagne et de Romanie, seule satisfaction, sans doute, à laquelle celui-ci pouvait être sensible. Haut dignitaire de l'empire, seigneur de Mossynopolis, possesseur de fiefs importants à Macra, à Trajanopolis et sur les rives de la baie de Lagos, titulaire d'une dotation sur l'abbaye de Beroé, il n'avait plus rien à demander pour lui-même, et se plaisait vraisemblablement à utiliser son influence au profit de ses neveux, Geoffroi de Villehardouin et Anseau de Corcelle.

Ce qui justifie cette hypothèse, c'est qu'à partir de l'assemblée de Ravenike on ne trouve plus aucune mention du nom de Villehardouin, ni dans les chroniques ni dans les textes relatifs à l'histoire de l'empire latin de Constantinople. L'obscurité qui couvre ses origines, son enfance et sa jeunesse enveloppe aussi ses derniers jours, au grand désespoir de ses biographes, réduits à formuler des suppositions sans preuves.

Il semble hors de doute que le maréchal ne revint jamais en Champagne; sans cela, il est difficile d'expliquer comment toutes les recherches poursuivies dans nos diverses archives pour retrouver sa trace soient, jusqu'à présent, restées infructueuses. Postérieurement à l'acte de 1202 dans lequel Villehardouin fait

* Henri de Valenciennes, *Histoire de l'empereur Henri*, § 670.

don d'une terre à l'église de Quincey, on connaît seulement de lui une charte de 1207 par laquelle il octroie certains avantages aux deux monastères où ses sœurs et ses filles avaient pris le voile. Plus tard, en 1213, on le voit, conjointement avec Milon le Brébant, adresser à la comtesse régente, Blanche, quelques éclaircissements au sujet de points de droit féodal. Ce dernier témoignage vient confirmer que le maréchal ne quitta plus l'Orient, mais il prouve aussi que, des rives du Bosphore ou de l'intérieur de la Thrace, il ne cessa jamais de s'intéresser, jusqu'à sa mort, aux affaires de sa véritable patrie. La date exacte de cet événement n'est pas connue, seulement il n'est pas douteux qu'elle soit un peu antérieure à 1218. A ce moment, en effet, Érard de Villy, déjà en possession, depuis 1213, du titre de maréchal de Champagne, fonda un service funèbre à la mémoire de son père en l'église de Notre-Dame aux Nonnains de Troyes.

Geoffroi de Villehardouin survécut-il à l'empereur Henri, mort à Thessalonique le 11 juin 1216, de maladie selon les uns, selon les autres du poison que lui versa sa femme, une fille de Johannis qu'il avait épousée après la mort d'Agnès de Montferrat, pour cimenter une paix conclue avec les Valaques? Assista-t-il au triomphe complet de cette politique ferme et énergique, mais conciliante et toujours digne, par laquelle Henri donna un peu de sécurité et de calme à l'empire en traitant avec Lascaris, en négociant le mariage de son frère Eustache avec la fille de Michel le Despote d'Épire, en faisant rentrer dans le devoir les insurgés lombards et en assurant, sous la tutelle de sa mère, la couronne de Thessalonique sur la tête du jeune Démétrius? L'avenir, qui tient sans doute encore en ré-

serve tant de précieuses découvertes pour les érudits, jettera peut-être encore quelque lumière sur les derniers jours de Villehardouin. Tout ce qu'il est permis de conjecturer, d'après le silence absolu des contemporains, c'est que Villehardouin, renonçant à la vie active, acheva son existence dans la retraite.

Tant que les croisés avaient été en péril, tant que leur établissement avait semblé incertain, Villehardouin n'avait pas un instant ménagé ses forces, ni cessé de donner des preuves de son zèle. Après avoir été un des promoteurs les plus ardents de la quatrième croisade, un des agents les plus actifs de ses chefs, il avait, autant que personne, travaillé au succès de l'entreprise contre Constantinople. Mais, maintenant, frappé au cœur par la mort de Baudouin et de Boniface, par la perte de ses amis les plus chers, succombant les uns à la maladie, les autres sur les champs de bataille, épuisé par les fatigues incessantes de la lutte soutenue par les Latins pour la défense de leur brillante conquête, la lassitude et le découragement envahirent peu à peu son âme, et il finit par partager des sentiments qu'un autre croisé, un compagnon de Boniface de Montferrat, le troubadour Rambaud de Vaqueiras, exprimait si bien dans un chant où il disait :

« Je suis ici entre les Latins et les Grecs, et le marquis qui m'a ceint l'épée va guerroyer les Vlaques et les Thraces... Tous les jours je vois belles armes, bons chevaliers, batailles, sièges de villes, et machines battre tours et murailles... Nous avons fait des empereurs, des rois et des ducs, nous avons forcé des châteaux en Asie, pris des Turcs et des Arabes, et ouvert tous les chemins de Brindes au Bras de Saint-Georges...; je vois qu'on porte appui à la fois à Constantinople, à Salonique, à l'île de Monçon (la Morée); jamais certes

nulles gens n'obtinrent tant d'honneurs et de terre... Mais à quoi me sert d'avoir ici grandes terres et grand avoir? Si ma puissance s'est accrue, le chagrin s'est accru aussi, puisque je suis éloigné de ma dame et je sais que plus ne me viendra joie*. »

En effet, à mesure que le temps s'écoulait, à mesure que s'éloignait le jour où les Latins victorieux avaient fièrement planté leurs étendards sur les murs de Constantinople, les barons et les prélats d'Occident sentaient davantage le poids de leur isolement dans ces contrées où, malgré leur puissance, ils restaient étrangers. Les croisés de foi fervente surtout se découragèrent lorsqu'ils virent que Constantinople n'était pas, comme ils l'avaient cru, une simple étape sur la route de Jérusalem. Beaucoup, abandonnant leurs fiefs et leurs bénéfices, revinrent dans leur patrie; d'autres se fixèrent en Orient sans esprit de retour, mais, parmi ceux-ci, la plupart y furent retenus, soit par le dévouement personnel envers le suzerain, comme Rambaud de Vaqueiras, soit par un profond sentiment d'honneur chevaleresque qui leur interdisait de se séparer de leurs compagnons de fortune.

Il n'est guère possible de douter que Villehardouin fût de ce nombre; il crut qu'un haut dignitaire de l'empire ne pouvait donner l'exemple de la défection, et volontairement il se condamna à un exil éternel. Toutefois, lorsqu'il vit la domination franque affermie par la conduite habile de l'empereur Henri, les Lombards aux abois, l'union assurée par l'assemblée de Ravenike, il quitta vraisemblablement Constantinople

* *Parnasse Occitanien,* tome I, page 73. Citation reproduite par Buchon : *Histoire des Conquêtes et de l'Établissement des Français dans l'ancienne Grèce,* tome I, page 30.

pour aller terminer ses jours dans son château de Mossynopolis, au milieu des vastes territoires que la générosité de Boniface de Montferrat lui avait assignés en Thrace. Il demeura là, comme dans un poste avancé, non loin de la frontière, et prêt à reprendre son armure, s'il le fallait, pour repousser quelques attaques de Valaques ou de Comains.

Une longue absence n'avait pas affaibli le dévouement de Villehardouin pour la comtesse Blanche; il ne cessa jamais de s'intéresser à sa patrie, et, bien souvent sans doute, dans la grande salle du château de Mossynopolis, le maréchal et son neveu Anseau de Corcelle s'entretenaient avec leurs compagnons, exilés comme eux, des êtres chéris qu'ils avaient laissés en Champagne. Bien souvent aussi, franchissant les distances par la pensée, ils revenaient en imagination s'asseoir au foyer de la famille. Villehardouin, « pour venger la honte de Jésus-Christ, » avait quitté sa femme et ses enfants, ses deux fils qui, maintenant, devenaient des hommes; il devait renoncer à les revoir jamais, à les guider de ses conseils, à les instruire dans la chevalerie; il voulut du moins, du fond de son exil, leur donner la seule preuve d'affection et de sollicitude qu'il fût en son pouvoir de leur adresser.

Pour ceux qui, pleins d'ardeur, avaient pris la Croix en 1201, la délivrance du Saint Sépulcre n'avait été qu'un noble rêve trop vite évanoui. L'expédition partie pour reconquérir la Terre sainte avait été détournée de son véritable but; néanmoins, dans les contrées nouvelles où les aventures les plus étranges les avaient conduits, les barons français s'étaient montrés dignes de leurs ancêtres; entre tous, les Champenois avaient récolté une abondante moisson de lauriers, et, parmi eux, les Villehardouin avaient brillé au premier rang

dans les Conseils et sur les champs de bataille. Moins par vanité personnelle — et sa discrétion, lorsqu'il parle de lui-même, en est une preuve — que pour donner à ses fils de précieux enseignements, et pour leur inspirer le légitime orgueil de leur nom, le maréchal se complut à rassembler ses souvenirs et à écrire ou à dicter sa *Chronique* à quelque chapelain; disons mieux, ses *Mémoires*, car c'est le seul mot qui lui convient. La renommée lui est ensuite venue par surcroît. Mais quoique nulle part Villehardouin n'indique que son œuvre fût destinée à sortir du cercle de sa famille, il suffit de la lire sans idée préconçue pour en être persuadé, et pour écarter ainsi les critiques dont elle a été récemment l'objet.

Jusqu'à ces dernières années, *La Conquête de Constantinople* avait été acceptée, sans conteste, comme une relation complète, exacte, absolument véridique des événement qui ont précédé et suivi immédiatement la fondation d'un empire latin à Byzance. Aujourd'hui les historiens n'ont plus la même confiance dans les allégations du maréchal. L'érudition contemporaine, en découvrant d'autres chroniques qui parlent de la quatrième croisade, en tirant d'autres documents de la poussière où ils dormaient depuis des siècles, n'ont pas eu de peine à démontrer que Villehardouin n'avait pas dit tout ce qu'il savait. Ils l'ont même accusé de n'avoir pas parlé de ce qu'il ne pouvait savoir, et ils en sont arrivés ainsi à émettre des doutes sur sa bonne foi. Il importe donc d'indiquer brièvement les quelques points sur lesquels portent leurs critiques.

On a reproché à Villehardouin de n'avoir pas fait la moindre allusion aux négociations engagées entre Philippe-Auguste et Philippe de Souabe pour arriver à désigner au choix des croisés un chef disposé à servir

leur politique, et à la pression qu'ils exercèrent sur les barons en faveur de leur candidat. On l'accuse d'avoir gardé un silence intentionnel sur la présence, un peu plus tard, du jeune Alexis en Allemagne et sur le pacte conclu alors entre le roi des Romains, le prince grec et le marquis, en vue de la restauration d'Isaac par l'entremise des Latins. Il se pourrait même, à en croire les critiques, que le chroniqueur eût dissimulé volontairement la vérité, lorsqu'il prétend qu'Alexis, lors de son séjour à Vérone, arrivait directement de Byzance, alors qu'en réalité il venait d'Allemagne, où il avait résidé plusieurs mois. Pourquoi, s'est-on demandé encore, le maréchal n'a-t-il pas fait mention du traité si important conclu entre les Vénitiens et Malek-Adel, traité déjà signalé par Ernoul, et dont l'existence est aujourd'hui démontrée? Pourquoi s'est-il borné à une phrase vague pour expliquer l'absence étrange du marquis au moment où la flotte quittait Venise, alors qu'il ne pouvait ignorer que Boniface restait en Italie pour tenter un suprême effort près d'Innocent III? Pourquoi enfin avoir dissimulé que le chef des croisés, sinon dès l'origine de l'expédition, comme le prétend l'*Estoire d'Éracles*, tout au moins à Corfou, ce qui est incontestable, ait dû recourir à la corruption pour recruter des partisans, et qu'il lui fallut multiplier les promesses d'argent ou de territoires pour avoir raison des dissidents pressés de se rendre directement en Syrie?

Toutes ces critiques sont bien graves, et, comme nous le disions incidemment plus haut, elles ébranleraient vivement, si elles étaient fondées, la réputation de bonne foi et de sincérité dont jouissait l'œuvre du maréchal; elles l'atteindraient même comme homme, sinon comme écrivain, et lui feraient, à juste titre,

perdre une grande partie de notre estime. Pourtant, avant de prononcer un jugement, il convient de voir si ces critiques ne sont pas plus spécieuses que réelles, si les omissions reprochées au chroniqueur ne se justifient pas naturellement, les unes par des défaillances de mémoire, les autres par l'ignorance de certains faits, ou, enfin, si elles ne sont pas la conséquence du plan qu'il avait adopté en écrivant sa Chronique.

Il n'est pas douteux que Villehardouin ait puisé ses renseignements aux sources les plus sûres ; toutes les fois qu'il ne peut pas certifier personnellement l'exactitude d'un fait, il invoque le témoignage de ses compagnons. Dans les grandes lignes, son récit est toujours confirmé, soit par les autres chroniques contemporaines, soit par Nicétas et les auteurs grecs. Néanmoins, comme il écrivait ou dictait plusieurs années après les événements, comme alors il ne pouvait plus interroger les souvenirs des barons qui avaient été mêlés aux grandes affaires, il devait s'adresser aux écuyers et aux serviteurs qui l'entouraient, et ceux-ci ne lui rappelaient que la version qui avait eu cours dans l'armée. Or, pour les soldats, Alexis, à son arrivée à Vérone, débarquait de la Grèce. Villehardouin, n'attachant pas d'importance à une circonstance aussi insignifiante, a donc écrit, en toute sincérité, qu'Alexis arrivait d'Ancône, comme on le lui affirmait. S'il s'était souvenu que ce prince venait d'Allemagne, il lui aurait été facile de le dire, sans pour cela divulguer les intrigues allemandes, en admettant même qu'il eût des raisons particulières pour n'en pas parler. Mais ces raisons, on le verra, ne sont pas celles qui ont été alléguées.

Le silence gardé par Villehardouin sur le traité entre les Vénitiens et Malek-Adel est beaucoup moins compréhensible. Si, en effet, le maréchal a connu ce pacte

avec les ennemis des croisés, il deviendrait inexcusable. Mais on sait avec quel soin jaloux la Sérénissime République gardait le secret de ses négociations avec le calife du Caire. Tous les croisés de 1201 ignorèrent les machinations qui se tramaient alors contre eux; les chefs eux-mêmes furent peut-être dupes des Vénitiens. A coup sûr, ils ne furent pas leurs complices, et si, plus tard, Ernoul put donner des renseignements précis sur cet épisode capital de la quatrième croisade, c'est qu'en qualité d'écuyer dans la famille franco-syrienne des seigneurs d'Ibelin, il lui fut donné de recueillir en Orient des détails ignorés des autres chroniqueurs.

Villehardouin n'a plus la même excuse lorsqu'il s'agit des intrigues nouées et dénouées sans cesse dans l'armée, depuis le commencement de l'expédition jusqu'au moment où l'élection du comte de Flandre au trône de Constantinople décida définitivement du sort de l'entreprise. Mêlé dès le début à toutes les affaires, diplomate habile autant que vaillant chevalier, ami particulier de Boniface, conseiller écouté de Baudouin et de Dandolo, Villehardouin joua certainement un rôle aussi actif dans les négociations secrètes que dans les négociations publiques. Le messager qui avait si utilement contribué à la conclusion du pacte de nolis, le promoteur de la candidature de Boniface de Montferrat au commandement de l'armée, ne pouvait ignorer aucune des affaires qui, bien que dérobées à la connaissance « du commun de l'ost, » furent souvent l'objet de discussions animées dans le haut Conseil de la croisade. Les travaux de l'érudition moderne ont dissipé une partie de l'obscurité qui enveloppait plusieurs des questions soumises aux délibérations des principaux chefs. On a donc pu voir que, sur certains points déjà indiqués, le maréchal avait gardé un silence in-

tentionnel. Tout en regrettant sa discrétion, n'est-il pas possible de la justifier?

Ce qui rend si attrayante pour nous la lecture des Mémoires des temps modernes, c'est que leurs auteurs, qui ont généralement occupé une grande situation dans l'état ou dans la société, qui, en tout cas, ont beaucoup vu et beaucoup retenu, se complaisent souvent, dans un but d'apologie personnelle ou pour se venger de leurs ennemis, à dévoiler les intrigues, à mettre à nu ce que l'on peut appeler les dessous de la politique, les petits côtés de l'histoire. Ils aiment à divulguer, afin d'augmenter leur importance aux yeux de la postérité, tous les incidents dans lesquels ils ont joué un rôle, à dévoiler les mobiles secrets qui viennent, parfois, modifier subitement les mesures les mieux prises et déjouer toutes les prévisions. Villehardouin, sans nul doute, pouvait mieux que personne confier à sa Chronique bien des confidences intimes très curieuses, mais le goût de la révélation de faits inconnus est une passion qu'ignoraient les écrivains du XIIIe siècle; ils auraient cru manquer à l'honneur s'ils avaient divulgué les affaires pour lesquelles ils avaient promis le secret.

Toutes les négociations qui eurent pour résultat de conduire à Constantinople l'expédition originairement destinée à reconquérir la Terre sainte furent débattues entre quelques initiés, partisans ou adversaires de la direction nouvelle qui fut prise. Les deux partis qui se formèrent dans le haut Conseil de la croisade furent en dissentiment complet sur tous les points; ils s'accordèrent pourtant à laisser les soldats dans l'ignorance de leurs divisions et de leurs intrigues; aussi transpirèrent-elles bien peu au dehors. Simon de Montfort et l'abbé de Vaux-Cernai, plutôt que de ré-

véler le secret des délibérations, saisirent un prétexte, l'excommunication lancée par le pape contre les troupes qui avaient attaqué Zara, pour quitter l'armée, et jamais, que l'on sache, ils ne firent connaître le motif véritable de leur retraite, malgré l'intérêt qu'ils pouvaient y avoir. Pourquoi Villehardouin aurait-il été moins discret? Un engagement d'honneur lui fermait aussi la bouche et retenait sa plume. Il s'abstint donc de parler des affaires secrètes de la croisade, et notamment de celles qui se traitèrent depuis le choix du chef de l'entreprise à Soissons jusqu'au traité de Corfou, par lequel on payait en argent et en dignités le concours des dissidents. C'est pourquoi, au lieu d'imputer à blâme le silence du maréchal, serions-nous tenté, au contraire, d'y trouver un nouveau motif de louange. Faut-il ajouter que, désireux surtout de faire briller l'éclat d'une expédition à laquelle il avait pris une part si active, Villehardouin devait avoir une tendance toute naturelle à laisser dans l'ombre les dissentiments, les conflits d'ambitions, les intrigues dont le détail n'aurait eu d'autres conséquences que d'amoindrir la gloire des croisés. Il n'est donc nul besoin de faire intervenir quelque arrière-pensée intéressée. C'est pourtant la thèse qui, dans ces dernières années, a été soutenue par d'éminents érudits.

Embarrassés d'expliquer autrement les lacunes qu'ils découvraient dans *La Conquête de Constantinople*, les critiques ont décerné bénévolement au maréchal le titre peu enviable d'*historien officiel* de la quatrième croisade. Selon eux, Villehardouin aurait composé son œuvre pour défendre les conquérants de Byzance contre les attaques des barons qui, ayant pris la Croix, ne voulurent pas accompagner Boniface jusque sur les rives du Bosphore et qui, après avoir pour la plupart fait acte de

présence en Syrie, regagnèrent bientôt leurs domaines, où ils n'épargnèrent pas le blâme et les insinuations malveillantes à l'égard de ceux de leurs compagnons qui n'avaient pas suivi leur exemple. *La Conquête de Constantinople* ne serait donc plus un récit digne de toute confiance, mais une justification apologétique, et le maréchal, dont on aurait beaucoup surfait le désintéressement, se serait sciemment appliqué à écarter de sa narration tout ce qui pouvait nuire à la cause dont il était devenu l'historien. Le paradoxe est habile, mais, comme tous les paradoxes, il ne résiste pas à un examen attentif.

Voir en Villehardouin l'*historien officiel* de la quatrième croisade, est se tromper étrangement. Lorsqu'il fixait ses souvenirs par écrit, ce récit officiel existait déjà; il était consigné sur un *Livre* dans lequel des juges de camp, des hérauts, notaient brièvement, jour par jour, les incidents qui leur semblaient dignes de mémoire. Malheureusement ce *Livre* a été perdu. Toutefois, Villehardouin, qui s'y refère souvent, l'avait sans cesse sous les yeux, et il est permis de penser qu'il en subsiste des extraits dans les relations relatives aux Guerres saintes, qui étaient communiqués aux fidèles du haut de la chaire. Les anciens livres liturgiques de plusieurs diocèses ont longtemps conservé des fragments de ces relations.

En outre, bien que les histoires officielles aient rarement servi les causes qu'elles prétendent défendre, il convient de faire observer que leur utilité était encore plus contestable pendant le moyen-âge. A l'époque où les manuscrits de *La Conquête de Constantinople*, nécessairement peu nombreux, purent se répandre, bien des années s'étaient déjà écoulées depuis que les événements qu'ils racontaient avaient ému la

chrétienté. Même en France, l'enthousiasme qu'avait soulevé la parole de Foulques de Neuilli s'était refroidi, et si, dans les manoirs, on parlait encore des Latins établis sur les rives du Bosphore, c'était pour célébrer leurs exploits, ou pour regretter ceux qui avaient succombé. Parfois, quelque croisé rentrant dans sa patrie, comme Bernard de Moreuil, par exemple, avec une ample moisson de gloire, de richesses et même de reliques, réveillait le souvenir de ce passé déjà si lointain ; mais nul ne se souciait plus de savoir si Boniface de Montferrat avait bien ou mal fait de conduire à Byzance une expédition destinée à la Terre sainte. Un récit apologétique des événements n'aurait donc eu ni utilité, ni raison d'être; il est d'ailleurs tout simple que Villehardouin, devenu de bonne heure partisan convaincu du changement de direction de la croisade, eût insisté particulièrement sur les motifs qui avaient guidé son ami et son bienfaiteur. Il n'est pas besoin de faire intervenir ici des mobiles d'intérêt personnel, ni de formuler des accusations contre lesquelles vient protester tout ce que l'on sait d'une vie pleine de dignité, de loyauté et d'honneur.

Reconnaissons-le pourtant, s'il y a eu méprise, cette méprise est très explicable. L'attrait qu'offre toujours un ingénieux paradoxe, le désir de renouveler, par quelques aperçus originaux, un sujet sur lequel il semble qu'il n'y ait plus rien à dire, la satisfaction d'utiliser des documents récemment découverts et dont on exagère quelquefois l'importance, enfin cette tendance naturelle qui nous porte inconsciemment à prêter aux hommes du temps jadis nos opinions et nos sentiments, toutes ces causes, à des degrés divers, peuvent contribuer, dans une certaine mesure, à égarer le jugement. Sans nier les immenses progrès dont

l'étude de l'histoire est redevable à l'érudition moderne, il serait aisé de soutenir que cette dernière a été souvent plus nuisible qu'utile aux réputations établies; Villehardouin en est la preuve. Il n'y a pas bien longtemps encore, personne n'aurait osé émettre un doute sur sa véracité, son exactitude, sa bonne foi. Aujourd'hui il faut discuter pour conserver au vieil historien le rang qui lui avait toujours été attribué, discussion utile du reste, puisqu'elle exige une étude plus complète de cet épisode capital de l'histoire du moyen-âge, la quatrième croisade.

Cependant, si, dans ces derniers temps, la valeur historique de l'œuvre de Villehardouin a donné lieu à de vives controverses, tous ceux qui ont étudié *La Conquête de Constantinople* ont été unanimes à reconnaître son mérite littéraire, à saluer en elle un des premiers spécimens de la prose française, et à y trouver le plus ancien modèle d'un genre d'écrits dans lequel l'esprit français s'est toujours distingué, les Mémoires. Entendons-nous pourtant; cette perfection littéraire de l'œuvre de Villehardouin est relative, ici encore il ne faut rien exagérer, et, même en restant dans une sage mesure, la part du maréchal est assez belle pour qu'il s'en puisse contenter.

Il est bien évident que pour ceux qui n'admirent que les ouvrages des siècles classiques, *La Conquête de Constantinople* jouit d'une réputation surfaite; mais quiconque se plaît à suivre, dès l'origine, les lents progrès d'une langue qui se dégage, s'affirme et se transforme, quiconque s'intéresse au travail de l'écrivain quand, peu à peu, il perfectionne l'instrument avec lequel il doit exprimer toutes les nuances de la pensée, quiconque aime à voir l'historien intervenir directement dans son récit, reconnaîtra bientôt le mérite éminent de

Villehardouin; sa supériorité se révélera surtout si l'on compare son œuvre à celle des autres chroniqueurs français, ses contemporains.

Dans toutes les littératures, la poésie devance la prose; les peuples jeunes chantent avant de raconter. Il en fut ainsi en France, et la poésie épique ou lyrique était déjà cultivée depuis longtemps avec éclat avant qu'on songeât à remplacer les fictions romanesques embellies par la cadence des vers, par le récit des événements réels simplement exposés dans la langue ordinaire de la vie. La prose paraît tardivement dans notre pays, et ceux-là mêmes, comme Benoît de Sainte-More et Wace, qui tentèrent les premiers de répandre la connaissance du passé, ne crurent pas pouvoir se dispenser de recourir aux formes rythmées. Dans la première période du moyen-âge, on rencontre bien peu de textes en prose française, seulement un petit nombre de recueils de lois, des traductions ou des commentaires de Livres saints, quelques sermons. Les guerriers qui accomplissaient de brillantes prouesses étaient peu soucieux d'en transmettre le souvenir à la postérité; ils laissaient aux moines le soin de les raconter, et ces hommes d'Église se servaient de la langue de l'Église, le latin, pour rédiger les annales de leur temps. Encore ces chroniqueurs donnaient-ils plus de place aux incidents de la vie monastique qu'aux événements de la vie séculière; leurs chroniques ne sortaient guère des cloîtres où elles avaient été écrites et, comme toutes les œuvres dues à un travail commun, elles restaient vagues et impersonnelles.

Le grand mouvement des croisades fit faire un progrès sensible à la littérature historique. Au lieu de s'occuper uniquement des événements qui intéressaient leur couvent ou leur province, les religieux

partis à la suite des armées croisées entreprirent de raconter les faits dont ils avaient été témoins. A partir de cet instant, les chroniques offrent un intérêt plus général. Néanmoins, on ne possédait encore aucun tableau d'ensemble des grandes guerres qui avaient précipité les unes contre les autres les nations de l'Orient et de l'Occident, lorsque Guillaume de Tyr, à qui sa haute situation et sa grande expérience permettaient d'aborder un pareil sujet, entreprit d'écrire l'histoire du royaume de Jérusalem depuis la première croisade, et conduisit son récit jusqu'en 1184.

Tout ce qui se rapportait à la Terre d'outremer intéressait si vivement l'Europe chrétienne que les copies de cette chronique se répandirent rapidement; mais, écrite en latin, elle demeurait lettre close pour ceux qui désiraient le plus la connaître, ces barons, ces femmes, ces enfants qui comptaient tous de nombreux croisés dans leurs familles. Un inconnu conçut, à la fin du XIIe siècle, l'heureuse pensée de traduire, en langue vulgaire, un texte que, sous sa forme primitive, les hommes d'Église étaient presque seuls à comprendre, et cette initiative obtint le plus grand succès.

Dès lors l'histoire se sécularise. Les laïques comprennent qu'ils peuvent, eux aussi, raconter ce qu'ils ont fait ou ce qu'ils ont vu; ils comprennent que la forme versifiée n'est plus indispensable pour charmer leurs contemporains. Dans le courant du siècle suivant plusieurs continuations viennent successivement se greffer sur le premier texte français de Guillaume de Tyr, elles contribuent à constituer cette vaste compilation relative à l'histoire des croisades, qui conduit les événements jusqu'en 1277 et qui, sous le titre général d'*Estoire d'Éracles*, a joui d'une popularité attestée par un

nombre considérable de manuscrits. Désormais, la prose française et l'histoire laïque vivent d'une vie propre et indépendante. Pour la quatrième croisade, nous pouvons contrôler le témoignage de Villehardouin par trois récits à peu près contemporains rédigés hors des cloîtres en notre langue : le *Livre de la Conquête de Morée*, la *Chronique d'Ernoul et de Bernard le trésorier*, enfin, *La Prise de Constantinople* ou, pour lui donner son titre exact, l'*Estoire de ceux qui conquirent Constantinople*, par Robert de Clari.

La première de ces chroniques ne nous arrêtera pas longtemps; on l'a retrouvée d'abord sous deux formes différentes : un récit versifié en grec moderne et une version en prose française*, preuve évidente de la popularité dont elle a joui dans la principauté de Morée. Mais si elle contient de précieux renseignements sur la fondation des États créés par les Francs dans la Grèce antique, elle n'aborde qu'incidemment la quatrième croisade. Son auteur enregistre, sans scrupule, les légendes et les traditions fabuleuses qui s'étaient transmises parmi les fils des premiers conquérants; il convient donc de ne la consulter qu'avec précaution.

La *Chronique d'Ernoul* a une tout autre importance, et on lui accordait dès le moyen-âge une certaine valeur, puisqu'elle est appelée à continuer le récit de Guillaume de Tyr jusqu'en 1229 ou environ. On est assez mal fixé sur la part exacte qui revient à Ernoul, et l'on attribue les premières et les dernières pages de cette narration au trésorier de l'abbaye de Corbie, le moine Bernard, qui se serait borné à relier ainsi une

* Il en existe aussi un texte en italien, publié par Charles Hopf, pp. 414 à 468 de ses *Chroniques greco-romanes*, et une version en aragonais, éditée, avec traduction française en regard, par M. Alfred Morel-Fatio, pour la *Société de l'Orient latin*. (1 v. in-8°, Genève, 1885.)

chronique d'autrui à l'œuvre générale connue sous le nom d'*Estoire d'Éracles*. Il semble néanmoins hors de doute que tout ce qui se rapporte à la quatrième croisade est l'œuvre d'Ernoul.

Attaché en qualité d'écuyer à une des principales familles d'outremer, celle des seigneurs d'Ibelin, Ernoul était particulièrement bien placé pour savoir ce qui se passait en Syrie et en Palestine, aussi, à cet égard, mérite-t-il toute créance. Sa relation est moins fidèle pour les événements de Constantinople ; il devait nécessairement partager l'irritation des Francs de Syrie qui avaient vu avec peine Boniface de Montferrat remonter vers le Bosphore, il voue une haine violente aux Vénitiens et ne les ménage en aucune circonstance. Pourtant, ce premier continuateur de l'archevêque de Tyr confirme et complète presque toujours le témoignage de Villehardouin. Malheureusement, à l'exemple de ces religieux qui, dans le calme du cloître, notaient froidement dans leurs Annales les agitations de la vie séculière, il semble ne prendre aucun intérêt personnel aux événements qu'il raconte et se soucie fort peu de choisir les expressions qui traduiraient le plus exactement sa pensée : aussi son récit manque-t-il de vie et de mouvement. Demeuré en Orient, Ernoul accepte sans défiance tout ce que la rumeur publique lui apporte sur ce qui se passa à Constantinople, et mentionne tout ce qu'il apprend, sans songer à démêler la vérité au milieu des versions les plus contradictoires.

La même critique peut, dans une mesure presque égale, être adressée à *La Prise de Constantinople*, quoique son auteur ait été présent sur les lieux et qu'il y ait joué l'humble rôle qui revenait à un modeste sergent de l'armée croisée. Mais Robert de Clari a le grand mérite de se faire l'écho des sentiments, des passions,

des préjugés de la masse des soldats, et son récit, rapproché de celui de Villehardouin, acquiert, par cette raison, une haute valeur.

Robert de Clari était un simple chevalier picard, plus riche d'ambition et d'espérances que de fortune. Sans moyens de faire valoir ses prétentions à la noblesse, il vivait obscurément, soit dans son village de Clari, soit au service de son suzerain Pierre, vidame d'Amiens, tandis que son frère Ansiaume se consacrait à l'Église, faute de pouvoir donner carrière dans le monde à son énergie et à son activité. De tels hommes devaient être des premiers à répondre à l'appel de Foulques de Neuilli. Une expédition en Orient ne leur permettait-elle pas de satisfaire aux aspirations d'une piété plus ardente qu'éclairée et de se procurer, par surcroît, les richesses et le rang qui leur étaient refusés en Occident? Ce n'était pas la première fois qu'un noble besogneux avait échangé le pauvre héritage qu'il possédait dans son pays contre de vastes domaines en Orient. Pourquoi la Providence ne les favoriserait-elle pas aussi? Robert et Ansiaume se croisèrent, ils s'associèrent au sort de Pierre de Braiecuel et partirent pour l'Italie. Ils assistèrent au siège de Zara, se distinguèrent à la prise de Constantinople et prirent part à plusieurs des campagnes entreprises par les Latins pour défendre leur conquête. Mais la fortune trompa leurs espérances. On ne sait ce que devint Ansiaume; quant à Robert, découragé, vieilli, désabusé, il revint en Picardie vers 1213, rapportant à l'abbaye de Corbie, où il prit le froc, le seul salaire qu'il ait jamais obtenu, des reliques précieuses. Pendant longtemps, les moines reconnaissants célébrèrent, le premier dimanche d'août de chaque année, un obit en mémoire du généreux donateur.

Robert de Clari, comme Villehardouin, se plut à charmer les loisirs de sa retraite en écrivant ses souvenirs. L'*Estoire de ceux qui conquirent Constantinople* a sauvé son nom de l'oubli, et lui a donné une notoriété que ses exploits n'avaient pu lui acquérir. Peu s'en fallut cependant que cette notoriété ne lui échappât.

Le récit de Robert de Clari resta longtemps dans la bibliothèque de « Monseigneur Saint Pierre de Corbie; » il faisait partie d'un manuscrit qui contenait encore quatre autres ouvrages différents : une chronique de Flandre, un roman sur la guerre de Troie, une histoire légendaire de Charlemagne et un traité de morale monastique. On ignore à quelle époque ce manuscrit sortit du couvent pour passer successivement entre les mains de nombreux possesseurs, car, à l'exception de trois, Claude Fauchet, Paul Petau et son fils Alexandre, leurs noms sont inconnus. Puis on perd de nouveau sa trace pour le retrouver enfin, par hasard, dans la bibliothèque royale de Copenhague, où son importance frappe immédiatement les savants qui le découvrent. Bien des années s'écoulèrent néanmoins avant que personne eût la pensée de l'éditer, lorsque, à court intervalle, cette *Estoire* fut publiée par M. le comte Riant, et prit place ensuite dans la collection des *Chroniques greco-romanes* du docteur Charles Hopf. Cet empressement est amplement justifié par l'intérêt exceptionnel qu'offre, pour l'histoire de la quatrième croisade, la relation de Robert de Clari, et, en réalité, elle est, bien plus que le récit de Henri de Valenciennes, le complément indispensable de l'œuvre de Villehardouin.

Ne demandons pas à Clari de préciser les dates, ni de mettre de l'ordre dans ses narrations : il est complètement brouillé avec la chronologie et la logique;

ne lui demandons pas davantage de nous éclairer sur la conduite des hauts barons : il s'y intéresse peu, et lorsque, par hasard, quelques échos infidèles des délibérations du Conseil arrivent jusqu'à lui, sa crédulité accepte de préférence les versions les plus invraisemblables. Il connaît si mal les chefs de la croisade que, lorsqu'il les met en scène, il leur prête un langage et des manières tout à fait en contradiction avec leurs habitudes et leur rang social. Par contre, pauvre chevalier relégué dans « le commun de l'ost, » il traduit avec une rude franchise les peines, les haines et les convoitises, les étonnements et les mécomptes de ses compagnons de gloire et de misère. Alors que Villehardouin néglige bien des détails sans importance pour lui, ou les indique à peine d'un trait, le chevalier amienois insiste et s'appesantit; il montre que, tout en visant au même but et associés dans une entreprise commune, nobles et roturiers étaient profondément divisés de sentiments et d'intérêts. Clari et Villehardouin s'accordent cependant sur un point : ils vantent, l'un et l'autre, le courage et les hauts faits des combattants; mais, encore ici, le patriotisme local les aveugle. Villehardouin proclame que les Champenois sont les plus vaillants, et Clari que nul ne surpasse les Picards en bravoure. L'un et l'autre méprisent également les Grecs, mais Clari sent, à tout instant, sa curiosité excitée par la vue des spectacles étranges et nouveaux que Constantinople offre à ses regards surpris. Villehardouin en a été peut-être autant frappé, mais il n'en témoigne presque rien, soit qu'il y attache peu d'importance, soit qu'il n'ait pas le temps de fixer sur eux son attention. Clari a plus de loisirs, il est plus impressionné par les détails pittoresques; bien qu'il ne sache pas varier ses formules descriptives et admi-

ratives, il est évident qu'il regarde et qu'il sait voir. Sa description de certains monuments de Byzance est sans prix pour les archéologues. En outre, il se plaît à s'informer de l'histoire des vaincus, surtout dans leurs rapports avec l'Occident, et on devine sans peine que plus d'une fois il a cherché à rattacher le présent au passé, à celui du moins qu'il connaissait et que lui avaient dévoilé les légendes répandues dans le monde latin du XIIe siècle par les romans du cycle de l'antiquité.

Là est le véritable mérite de l'*Estoire de ceux qui conquirent Constantinople;* elle nous fait vivre au milieu de ce « commun de l'ost » dont personne avant Clari n'avait si bien exprimé les sentiments, les aspirations, les griefs. On voudrait cependant qu'il eût laissé paraître davantage sa personnalité dans ses souvenirs. Deux fois seulement il se met en scène : il intervient d'abord pour mieux célébrer les exploits de son frère, le clerc Ansiaume, au siège de Constantinople, dans un épisode où il ne se donne pas le beau rôle, puis, se conformant à une vieille tradition, il s'écrie à la fin de son récit : « Or, vous avez ouï, en vérité, comment Constantinople fut conquise, ainsi que celui qui y fut, et qui le vit, et l'ouït, le témoigne, Robert de Clari le chevalier; » nulle part ailleurs il ne parle de lui. Sa relation est une histoire très intéressante des croisés de petite condition, ce n'est pas celle de l'auteur en particulier, tandis qu'il est impossible de séparer Villehardouin de son œuvre. C'est là l'originalité de *La Conquête de Constantinople;* c'est par là, autant que par le style, que l'œuvre du maréchal a mérité de survivre; c'est aussi ce qui lui assigne une grande supériorité sur toutes les chroniques en prose composées avant ou immédiatement après elle.

Dès le début de sa narration et jusque dans ses dernières lignes, Villehardouin ne cesse de paraître; on le voit, tour à tour, discuter, négocier ou combattre. Alors même qu'il raconte des faits dont il n'a pas été témoin, et qu'il invoque le témoignage de ceux de ses compagnons dont le caractère lui inspire confiance, il ne s'efface pas. Lorsqu'il écrit sa Chronique, il se croit assez dégagé des petites faiblesses et des passions mesquines pour apprécier avec impartialité la marche des choses et la conduite des hommes; tantôt il distribue autour de lui l'éloge ou le blâme, tantôt il exprime brièvement une impression personnelle. Ne lui demandons pas de développer longuement sa pensée, c'est un art que Villehardouin ignore; il n'est ni diffus ni pédant comme la plupart des écrivains ses contemporains. D'un trait, d'un mot concis, il émet une opinion, il formule un jugement frappés au coin du bon sens, et il passe. Sa narration ne devient jamais un panégyrique; par un sentiment de modestie qui l'honore, il atténue l'importance du rôle qu'il a joué, il ne parle jamais de lui que sous une forme indirecte et lorsque les événements l'y obligent. Mais il a été tellement mêlé à toutes les péripéties de la croisade qu'il en dit assez pour se peindre tout entier et pour que nous puissions, aujourd'hui, indiquer les traits principaux de sa physionomie morale. Nous ne croyons pouvoir mieux faire que de reproduire ici l'appréciation de Sainte-Beuve.

« Villehardouin, tel qu'il apparaît et se dessine dans son Histoire, est bien un homme de son temps, non pas supérieur à son époque, mais y embrassant tous les horizons : preux, loyal, croyant, crédule même, mais sans petitesse; des plus capables d'ailleurs de s'entremettre aux grandes affaires; homme de conciliation,

de prudence, et même d'expédients; visant avec suite à son but; éloquent à bonne fin; non pas de ceux qui mènent, mais de première qualité dans le second rang, et sachant au besoin faire tête dans les intervalles; attaché féalement, avec reconnaissance, mais sans partialité, à ses princes et seigneurs, et gardant sous son armure de fer et du haut de ses châteaux de Macédoine ou de Thrace des mouvements de cœur et des attaches pour son pays de Champagne. Il a des larmes de pitié sous sa visière, mais il n'en abuse pas; il sait s'agenouiller à deux genoux, et se relever aussitôt sans faiblesse; il a l'équité et le bon sens qu'on peut demander aux situations où il se trouve; jusqu'à la fin sur la brèche, il porte intrépidement l'épée, il tient simplement la plume: c'est assez pour offrir à jamais, dans la série des historiens hommes d'action où il s'est placé, un des types les plus honorables et les plus complets de son temps*. »

Après avoir bien parlé et bien agi, Villehardouin a laissé la narration de ce qu'il avait fait et de ce qu'il avait vu; il est le « père » de notre histoire; car c'est un écrivain dont jadis le président Pasquier appréciait « le ramage, » et qui, selon l'expression de Daunou, attache ses lecteurs par « la simplicité, la franchise et le cours naturel de son récit. »

La Conquête de Constantinople possède, en effet, les principales qualités qui distinguent la prose française. Avec le temps sans doute, le vocabulaire deviendra plus riche, la phrase plus souple et plus harmonieuse, l'expression rendra mieux les nuances les plus délicates de la pensée, mais le style est sobre, nerveux, plein de fermeté et de relief. Avec l'art naturel qui dénote le

* *Causeries du Lundi,* tome IX, page 412.

véritable historien et l'homme habitué au maniement des grandes affaires, Villehardouin, au milieu de la complication des événements, discerne, avec une grande sûreté de coup d'œil, les faits les plus importants, saisit les traits les plus caractéristiques et les met dans tout leur jour. Telle est la fidélité de ses souvenirs, qu'il trouve dans une langue peu préparée aux exigences de la narration historique par sa pauvreté et sa raideur, les ressources nécessaires pour rendre un instant aux évocations du passé les apparences de la réalité, du mouvement et de la vie. Guidés par lui, nous nous transportons sans efforts à plusieurs siècles en arrière, nous assistons aux débats des chefs de la croisade, à leurs négociations, nous entendons leurs discours, nous suivons les préparatifs d'un siège ou d'un combat, nous sommes témoins des péripéties d'une bataille, nous célébrons les victoires, nous déplorons les défaites. En dépit des transformations profondes qui, depuis près de sept cents ans, ont graduellement modifié notre idiome, il suffit souvent, sans qu'il soit nécessaire de rien changer au tour de la phrase, à l'ordre et à la suite des faits, de rajeunir la vieille orthographe du XIIIe siècle pour rendre le récit du maréchal intelligible à tous les lecteurs.

Ce sont ces lecteurs qui défendront la mémoire de Villehardouin contre de récentes attaques. Ils concéderont sans peine que *La Conquête de Constantinople* n'est pas partout complète et sans lacunes, mais ils se refuseront à suivre les critiques qui mettent en doute la sincérité et la probité historique de l'auteur. En voyant le vieux chroniqueur apporter autant de soin à exposer les difficultés de la croisade, les discordes, les défaillances ou les convoitises des barons, que les épisodes brillants susceptibles de flatter l'amour-propre

ou les sentiments chevaleresques des croisés, ils seront peu nombreux ceux qui croiront que ces pages si fermes, si franches, aient été inspirées par des motifs d'intérêt personnel ou par les nécessités d'une défense apologétique.

Gardons-nous de prêter à Villehardouin des préoccupations étroites et mesquines, indignes de sa loyauté et contre lesquelles tout son récit proteste. Imitons plutôt l'exemple du maréchal; au lieu de nous appesantir sur des détails sans importance, considérons de haut ces aventures étranges auxquelles il a pris part et qui sont empreintes d'un caractère de grandeur véritablement épique. Lisons, sans idée préconçue, *La Conquête de Constantinople*, et nous admirerons cette œuvre si supérieure à toutes celles de son temps. Nous saluerons enfin en Villehardouin le créateur d'un genre dans lequel la littérature française compte beaucoup de chefs-d'œuvre, les Mémoires, et nous appliquerons à son récit le jugement que Montaigne portait lui-même sur ses *Essais*, en disant : « CECY EST UN LIVRE DE BONNE FOY. »

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE

MALGRÉ le retentissement qu'avait eu la prise de Constantinople par les croisés et l'établissement d'un empire latin en Orient, les événements dont les rives du Bosphore avaient été le théâtre étaient encore peu ou mal connus en Occident, lorsque la relation de Villehardouin fut apportée en Champagne.

Un des premiers, le maréchal racontait en langue vulgaire les hauts faits de la croisade; un des premiers, il pouvait satisfaire la légitime curiosité de ceux qui, dans tous les rangs de la société, comptaient des amis ou des parents parmi les compagnons de Baudouin. L'intronisation impériale du chef des croisés, la création de royautés, de principautés, de fiefs nombreux,

enflammaient toutes les imaginations, aussi les récits de Villehardouin sortirent-ils bientôt du cercle étroit de ceux auxquels ils avaient été destinés, pour se répandre rapidement, sous forme de copies plus ou moins exactes, dans la France septentrionale et dans les Flandres. Non seulement les scribes reproduisirent à l'envi la narration du maréchal, mais il y a même des raisons de croire que les jongleurs s'en emparèrent à leur tour pour en réciter de longs fragments dans les châteaux et sur les places publiques. *La Conquête de Constantinople* disputa la faveur populaire aux chansons de gestes et aux romans d'aventures, et elle marque la transition entre l'épopée chevaleresque et l'histoire.

Cette popularité est attestée par le nombre des manuscrits parvenus jusqu'à nous. On en connaît, aujourd'hui, sept, et il n'est pas invraisemblable qu'il en existe d'autres, encore ignorés, dans les dépôts publics ou particuliers de la France et de la Belgique. Pour ne citer que ceux qui ont été retrouvés, disons seulement que l'un d'eux repose à la Bibliothèque d'Oxford, et que la Bibliothèque nationale, à Paris, n'en possède pas moins de six. Comme nous aurons plus d'une fois à parler de ceux-ci, nous les énumérerons immédiatement ici, en les désignant, suivant l'usage, par une lettre de l'alphabet, avec leurs cotes actuelles rapprochées de leurs cotes anciennes renfermées entre parenthèses. Ce sont :

A. Manuscrit français n° 4,972 (ancien fonds n° 9,644), copié au XIVe siècle par un Italien sur un manuscrit plus ancien, aujourd'hui perdu.

B. Manuscrit français n° 2,137 (ancien fonds n° 7,974), qui remonte à la fin du XIIIe siècle.

C. Manuscrit français n° 12,204 (supplément n° 207), de la fin du XIVe ou du commencement du XVe siècle,

et de la main d'un scribe artésien qui introduit dans le texte des formes du dialecte picard.

D. Manuscrit français n° 12,203 (supplément n° 455), à peu près contemporain du manuscrit B et mieux conservé.

E. Manuscrit français n° 24,210 (Sorbonne, n° 397), daté seulement du XVe siècle, et la plus récente des copies de Villehardouin; il perd ainsi une partie de sa valeur.

F. Manuscrit français n° 15,100 (supplément n° 687), de la fin du XIVe siècle. Bien que plus ancien que le manuscrit précédent, il contient, comme lui, un texte défiguré et rajeuni.

Les altérations de tout genre, paraphrases, additions, transpositions, qui déparent les manuscrits E et F, montrent cependant qu'au moment où ceux-ci furent copiés les événements de la quatrième croisade éveillaient encore la curiosité et l'intérêt, et elles prouvent aussi qu'à cette époque le texte du maréchal n'était plus guère intelligible. La vieille langue du commencement du XIIIe siècle, lentement transformée dans le cours des âges, avait besoin, pour être comprise des générations nouvelles, d'être modifiée et rajeunie; aussi pouvait-on, dès lors, prévoir le jour prochain où, partageant la destinée commune à toutes les œuvres littéraires et historiques des époques antérieures, *La Conquête de Constantinople* tomberait dans un profond oubli. Pour l'en tirer, il fallut que, bien des années après, le gouvernement de Venise conçût l'heureuse pensée de remettre en lumière une relation si intéressante pour la gloire de la République.

Vers le milieu du XIVe siècle, alors que le récit de Villehardouin jouissait encore de toute la faveur populaire et que des relations fréquentes mettaient en rap-

port les contrées situées des deux côtés des Alpes, un Vénitien eut communication, peut-être par les Flandres, d'un manuscrit fort ancien de *La Conquête de Constantinople*. Si peu versé qu'il fût dans la connaissance de notre langue, il n'eut pas de peine à apprécier l'importance historique du récit du maréchal, en ce qui concerne la part considérable que la Sérénissime République prit à la quatrième croisade, et il s'empressa de prendre de ce manuscrit une copie fidèle qu'il déposa soigneusement, au retour, dans quelque bibliothèque ou dépôt d'archives, à Venise.

Cette copie resta longtemps enfouie dans ces archives, mais, en 1573, la Seigneurie, soucieuse de répandre la connaissance d'événements qui pouvaient accroître le renom de la République, voulut faire imprimer *La Conquête du Constantinople*. Malheureusement, dès le début, de graves difficultés s'opposèrent à la réalisation de ce dessein; on ne trouvait pas d'ouvriers capables de déchiffrer notre vieil idiome, il fallut bientôt y renoncer. Les premières feuilles seules furent publiées. Cependant, après avoir fait prendre une copie exacte de la Chronique, copie qui se trouve encore à Venise, on confia le manuscrit authentique à François Contarini, qui partait pour la France avec la mission de conclure entre ce royaume et la République un traité d'alliance contre le Turc. On pensait que Contarini pourrait élucider toutes obscurités qui, jusqu'alors, avaient arrêté les Vénitiens, soit en comparant son texte avec d'autres exemplaires, soit en recourant aux lumières des érudits français. On sait que l'éminent diplomate fit tous ses efforts pour arriver à ce résultat; le manuscrit fut communiqué à un grand nombre de savants, mais, en France, les lettrés, emportés par le mouvement de la Renaissance, se livraient

exclusivement à l'étude des chefs-d'œuvre littéraires de la Grèce et de Rome et dédaignaient notre vieille langue nationale. Plusieurs années s'écoulèrent; enfin Guillaume Roville, le grand imprimeur lyonnais, se fit céder le manuscrit, et il se préparait à en tirer parti lorsqu'un gentilhomme bourguignon le devança et, le premier, publia une édition de Villehardouin.

Attaché d'abord à la personne de Louis de Gonzague duc de Nevers, prince de Rethel et marquis de Montferrat, puis secrétaire de l'ambassade de Rome, Blaise de Vigenère, à qui l'on doit, entre autres ouvrages, la première traduction française du Tasse, avait noué de nombreuses relations en Italie. Soit qu'il eût eu communication du manuscrit de Contarini, soit que, mis ainsi en éveil, il eût trouvé dans les archives de son protecteur un autre exemplaire d'une chronique si louangeuse pour les Montferrat, il se hâta, en habile courtisan, de publier le récit de Villehardouin. Cependant, « n'estant pas le siècle d'alors ainsi heureux ès bonnes lettres et art de bien dire, comme celuy où nous vivons, » il se décida, déclare-t-il dans son épître préliminaire adressée à la Seigneurie de Venise, à réduire « la copie fort complette » dont il disposait, « du vieil langage ouquel elle fut premièrement composée à une plus moderne et plus intelligible. Et par mêmes moyens la sarcler de plusieurs superfluitez et redittes qui pourroient offenser les lecteurs. » Par ses soins, *La Conquête de Constantinople* parut à Paris en 1585 chez Abel Langelier, sous la forme d'un volume in-4° de 86 feuillets, sans compter l'épître dédicatoire.

L'édition de Blaise de Vigenère n'est pas à dédaigner. Malgré la prétention qu'il avait émise de *sarcler* le texte primitif « de plusieurs superfluitez et redittes, » on reconnaît que le gentilhomme bourguignon a serré

d'assez près le « vieil langage » du chroniqueur dans la version en un « plus moderne et plus intelligible » dont il l'a accompagné. Lorsque, plus tard, Ducange voulut refaire l'œuvre de Blaise de Vigenère, il eut sans cesse son édition sous les yeux et sut tirer un heureux parti, en les développant, des notes marginales de son devancier.

La publication de Blaise de Vigenère vint modifier les projets de Guillaume Rouville et lui fit retarder la mise au jour de celle qu'il préparait; la mort l'enleva avant qu'il eût utilisé le manuscrit qui lui avait été remis. Ce fut seulement en 1601 que ses successeurs publièrent l'*Histoire ou chronique du seigneur Geoffroy de Ville-Harduin mareschal de Champaigne et de Romanie..... par les héritiers de Guillaume Roville.*

Il serait sans utilité de discuter les mérites de ces deux éditions de Villehardouin. Les lettrés du XVIe siècle étaient trop ignorants du moyen-âge pour comprendre l'intérêt littéraire que présentait *La Conquête de Constantinople;* ils jugèrent mieux son importance historique, et leurs travaux eurent pour conséquence de remettre en mémoire les étonnantes péripéties de la quatrième croisade. A cet égard, la relation du maréchal fut promptement appréciée comme elle méritait de l'être. En Italie, Paul Ramusio, en Belgique, le P. d'Outreman, firent d'elle le sujet principal de deux grands ouvrages : le premier, dans une histoire intitulée : *Historia de bello Constantinopolitano et imperatoribus Comnenis per Gallos et Venetos restitutis;* le second dans sa *Constantinopolis Belgica.* Ce dernier surtout sut profiter du récit du maréchal et, le traduisant pour ainsi dire littéralement, il l'éclaira de précieux commentaires. Néanmoins, ce travail consciencieux n'est pas plus une véritable édition de Villehardouin que l'his-

toire de Ramusio, puisqu'il est écrit en latin*. Pour en rencontrer une qui mérite réellement ce nom, il faut arriver jusqu'au milieu du XVIIe siècle.

Ducange, déjà âgé de près de quarante ans, amassait silencieusement, depuis de longues années, les matériaux nécessaires à la composition de son admirable *Glossarium ad Scriptores mediæ et infimæ Latinitatis*, lorsque, désireux d'essayer ses forces dans un travail d'une étendue moins considérable, il entreprit de publier une nouvelle édition du récit de Villehardouin. Avec un scrupule qui n'épargnait aucune peine, aucune recherche pour obtenir le résultat voulu, Ducange s'appliqua à grouper autour de son texte tous les renseignements qui lui semblèrent propres à l'éclairer. Sources latines ou byzantines, anciennes chartes, vieilles chroniques, il consulta tout et condensa ses recherches dans des notes compendieuses qui laissaient bien loin derrière elles les remarques de Vigenère, de Ramusio et du P. Outreman; il y joignit un *Glossaire*, des extraits de la chronique de Philippe Mouskes et une biographie de Villehardouin à laquelle on a, depuis lors, trouvé bien peu à ajouter.

Pour rétablir le texte de l'œuvre du maréchal de Champagne, Ducange se conforma généralement à l'édition de Blaise de Vigenère en la rapprochant du manuscrit A, le seul qu'on connût alors. Il put ainsi

* Notons ici, pour mémoire, qu'un prélat français, Paulmy, évêque de Rodez, qui a joui en son temps d'une certaine réputation littéraire, frappé sans doute, comme Ramusio, de l'intérêt que la conquête de Constantinople offrait aux Italiens, entreprit de traduire en leur langue le récit de Villehardouin, en se conformant au texte du manuscrit A. La traduction, toute prête pour l'impression, est restée inédite; elle se trouve aujourd'hui à Paris à la Bibliothèque de l'Arsenal sous le n° 8,543 (Fonds italien n° 46).

corriger un certain nombre des erreurs et des incorrections échappées au premier éditeur; il refit surtout la traduction placée en regard du texte. Toutefois, malgré sa fidélité, cette traduction manque de la vivacité entraînante qui est un des principaux mérites du style de Villehardouin. Comme l'a fort bien dit Sainte-Beuve : « Rien n'y ressemble moins que la paraphrase lourde et souvent enchevêtrée qu'en a donnée Du Cange. La phrase de celui-ci est chargée, empêchée de je ne sais quoi qu'il y ajoute: elle ne va qu'avec des *impedimenta* de *qui*, de *que*, et toutes sortes de bagages*. » N'en soyons pas surpris; Ducange se conformait aux habitudes de son temps, où les traducteurs se souciaient plus de donner une idée générale des ouvrages traduits que de s'appliquer à rendre avec une rigoureuse concision les détails des œuvres qu'ils faisaient passer en français, mais, à défaut d'un mérite qu'on ne saurait lui demander, le travail du savant critique se distingue par l'abondance et l'exactitude des informations complémentaires ou explicatives.

Ducange ne fut pourtant pas encore satisfait du résultat de son labeur. Le récit de Villehardouin s'arrête brusquement en 1207; pour le compléter, l'érudit voulut y joindre une histoire de l'empire latin de Constantinople depuis sa fondation jusqu'à sa chute, et c'est seulement en 1657, sous forme d'un gros in-folio sorti des presses de l'imprimerie royale du Louvre, que fut livrée au public l'*Histoire de l'empire de Constantinople sous les empereurs françois, divisée en deux parties*. La première contenait le récit de Villehardouin; la seconde, le travail que l'éditeur avait entrepris pour la compléter.

* *Causeries du Lundi*, tome IX, page 411.

Pendant bien longtemps, l'ouvrage de Ducange suffit à tous ceux que pouvait intéresser la vieille chronique du maréchal de Champagne; ce n'est que de nos jours, au moment de la renaissance des études littéraires et historiques concernant le moyen-âge, que l'œuvre de Villehardouin devint l'objet de nouveaux travaux.

Lorsque, au commencement de ce siècle, Petitot entreprit de publier une *Collection de mémoires relatifs à l'histoire de France*, il y fit tout d'abord entrer *La Conquête de Constantinople*, et il se borna à reproduire le texte et la traduction de Ducange, en les allégeant de la plupart des notes; mais il les accompagna d'une notice qui, pour le temps, est un excellent résumé de l'histoire de la quatrième croisade et de la fondation de l'empire latin à Constantinople.

Vers la même époque, les membres de l'Institut chargés de continuer le *Recueil des historiens de France* entrepris par les Bénédictins s'empressèrent d'y comprendre la Chronique de Villehardouin, qui fut insérée dans le tome XVIII (page 431 et suivantes). Dom Brial avait été chargé de préparer cette édition nouvelle; il prit Ducange pour guide, et quoique, outre le manuscrit A, il connût aussi les manuscrits B et C dont les variantes lui auraient permis d'améliorer beaucoup le texte, il s'abstint, par respect pour le travail de son devancier, d'utiliser les nouveaux moyens de contrôle dont il disposait, et il se contenta d'indiquer dans la marge les variantes qu'un scrupule un peu exagéré l'empêchait d'adopter. On lui doit, d'ailleurs, d'avoir, le premier, mis au jour l'*Histoire de l'empereur Henri* par Henri de Valenciennes.

Les lourds in-folio de l'Institut ne peuvent pas contribuer beaucoup à répandre dans le public la connaissance des travaux qui y sont renfermés; des

volumes plus maniables vulgarisent plus facilement les œuvres de nos vieux historiens. C'est ce que comprirent, presque à la même époque, les éditeurs Michaud et Poujoulat et le laborieux Buchon, en publiant, à l'exemple de Petitot, ceux-là leur *Collection de mémoires sur l'histoire de France*, celui-ci sa *Collection de chroniques nationales*. Villehardouin avait naturellement sa place marquée dans ces collections. Michaud et Poujoulat reproduisirent Ducange; l'un était l'auteur de l'*Histoire des Croisades*, l'autre avait voyagé en Orient; ils furent donc en mesure d'expliquer bien des détails géographiques qui étaient restés obscurs pour l'éditeur de 1657. Quant à Buchon, il se contenta, pour cette première tentative, de s'approprier le texte établi par Dom Brial.

La publication presque simultanée de tant de travaux cencernant nos anciens historiens indique bien que l'attention se tournait de plus en plus vers le moyen-âge. En effet, chaque jour une étude plus approfondie de nos origines permettait de déterminer avec plus de précision les caractères et la transformation de la langue et de la littérature des siècles passés. Un des agents les plus actifs de cette sorte de renaissance a été certainement une association qui, sans se lasser jamais, poursuit depuis plus de cinquante ans la tâche à laquelle elle s'est dévouée dès ses débuts : répandre la lumière sur le passé de notre histoire nationale.

Par son importance historique, par l'intérêt qu'elle présente et aussi par sa valeur littéraire, *La Conquête de Constantinople* devait nécessairement compter parmi les premières œuvres dignes de fixer l'attention de la *Société de l'Histoire de France*. En effet, celle-ci était à peine fondée depuis quatre ans, lorsqu'un de ses

membres les plus distingués, M. Paulin Pâris, publiait, sous ses auspices, une édition du récit du maréchal de Champagne accompagné de la *Continuation de Henri de Valenciennes* et faite, au dire de l'éditeur, « sur des manuscrits nouvellement reconnus. » M. Paulin Pâris avait eu effectivement la bonne fortune de découvrir à la Bibliothèque royale les manuscrits D et E, qui avaient jusque-là échappé à toutes les recherches. Il puisa dans ces deux exemplaires les éléments de son édition, et, en combinant les variantes, il mit au jour une version qui, par les détails, différait sensiblement de celles qu'avaient données Ducange et Dom Brial. Il croyait avoir ainsi constitué le texte définitif de Villehardouin, lorsqu'il trouva un contradicteur sérieux dans la personne de Buchon.

Mis en goût par sa première publication dans la *Collection des chroniques nationales*, Buchon s'était pris d'enthousiasme pour la quatrième croisade, et il poursuivit activement une série de travaux d'une importance capitale relatifs aux destinées des principautés franques établies sur le territoire de l'empire grec. Amené de la sorte à étudier attentivement la Chronique du maréchal de Champagne, Buchon se persuada que le manuscrit E n'était pas, comme le précédent éditeur l'affirmait, le copie exacte d'une bonne leçon contemporaine de l'historien champenois, et que le manuscrit D devait, à tous égards, lui être préféré. Pour soutenir son affirmation, il donna, en 1840, une nouvelle édition de *La Conquête de Constantinople*. Au milieu de toutes ces divergences, qui devait-on croire? Abstraction faite des éditions de Vigenère et de Roville, qui ne présentent plus pour nous de valeur réelle, on se trouvait en présence de quatre versions différentes du texte de Villehardouin; celle de Du-

cange, celle de Dom Brial, celle de Paulin Pâris et celle de Buchon. Quelle était la bonne? si tant est que nos connaissances nous permettent aujourd'hui de distinguer un texte présentant de sérieuses garanties d'authenticité. Ce problème délicat préoccupa M. Natalis de Wailly; il s'attacha à le résoudre avec cette application, cette sagacité et cette connaissance approfondie de la langue du moyen-âge dont il avait déjà donné maintes preuves.

Après une étude minutieuse des différents textes auxquels s'ajouta le manuscrit F récemment découvert, le savant membre de l'Institut put se convaincre que, de tous les exemplaires consultés jusqu'ici, le plus anciennement connu, c'est-à-dire le manuscrit A, que tous les éditeurs avaient eu successivement à leur disposition, était encore de beaucoup le meilleur.

A ne considérer que la date relativement récente à laquelle il a été copié, le manuscrit A ne semble guère digne, de prime abord, de remplacer un texte original, vraisemblablement à jamais perdu pour nous; mais, suivant l'opinion de M. de Wailly, ce qui accroît considérablement sa valeur réelle, c'est que le scribe italien, qui copiait, sans le bien comprendre, un texte beaucoup plus ancien, s'est appliqué à reproduire servilement les lignes qu'il avait sous les yeux, et il n'a pas été tenté, comme l'eût été un français, comme l'ont été, à maintes reprises, les copistes des autres manuscrits, de modifier le texte et de rajeunir l'orthographe pour les accommoder au goût de ses contemporains. Sans doute, sa copie est parsemée d'erreurs grossières et de nombreux italianismes, mais ces fautes, uniquement imputables à l'ignorance et à la nationalité du scribe, sont faciles à redresser, surtout par une comparaison attentive avec les autres manuscrits, et

la connaissance précise qu'on possède aujourd'hui de la langue du XIIIe siècle rend la correction aisée. Il en résulte que le manuscrit A corrigé avec sagacité et discrétion est incontestablement celui qui se rapproche, jusqu'à présent, le plus de l'original perdu.

Cette conclusion a été mise en pleine lumière avec une grande abondance de preuves par M. Natalis de Wailly dans un important mémoire publié en 1872 sous le titre de *Notice sur les manuscrits de la Bibliothèque nationale contenant le texte de Geoffroi de Villehardouin*, et, sur ces entrefaites, l'édition que le même savant donna de la vieille chronique vint dissiper les derniers doutes.

Le succès de ce beau livre, bien digne de prendre place à côté de l'édition si remarquable de Joinville, qui l'avait précédé, s'étendit rapidement hors du public restreint de philologues et d'historiens auxquels il semblait originairement destiné ; aussi, deux ans après la première publication, parut une édition de luxe de *La Conquête de Constantinople avec la continuation de Henri de Valenciennes, texte original accompagné d'une traduction* pour laquelle rien n'avait été négligé de ce qui pouvait permettre d'apprécier pleinement l'importance historique et la valeur littéraire de l'œuvre de Geoffroi de Villehardouin et de son continuateur.

Lors de son apparition et grâce aux commentaires savants qui, sous le titre modeste d'Éclaircissements, élucidaient les diverses questions utiles à connaître pour l'intelligence du récit, le travail de M. Natalis de Wailly résumait exactement l'état de nos connaissances relativement à la quatrième croisade, mais le vieux maréchal, nous l'avons dit déjà, est un de ces auteurs qu'il convient d'éditer de temps en temps à nouveau. Outre que le texte de *La Conquête de Constantinople* n'est

pas si définitivement établi qu'il ne soit pas possible de l'améliorer dans ses détails, et M. Natalis de Wailly fournit lui-même les éléments de cette révision, il n'est pas de jour où soit la découverte de quelques documents, soit la publication de quelque étude originale et importante, ne viennent, tantôt accroître nos connaissances, tantôt modifier les opinions admises sur certains événements du moyen-âge. La quatrième croisade est de ce nombre. Les recherches de l'érudition contemporaine en ont éclairé quelques points encore obscurs, et la personnalité si sympathique du maréchal a eu même à subir d'assez vives attaques dans cette enquête rétrospective. Nous avons cru devoir consacrer à leur discussion une partie de notre travail.

Rechercher dans quelle mesure il convient de tenir compte des résultats acquis, perfectionner, à notre tour, le texte de Villehardouin, contribuer, surtout, à vulgariser davantage l'œuvre de notre plus ancien historien, affirmer enfin, une fois de plus, qu'il mérite de compter parmi nos classiques et lui attribuer une place légitime dans une Collection où doivent venir successivement se ranger les chefs-d'œuvre de l'esprit français, tel est le but que nous nous sommes proposé en ajoutant une édition nouvelle à celles qui ont été déjà données du vieux chroniqueur.

Nous avons indiqué, dans notre Avant-Propos, d'après quels principes nous avons cru devoir modifier, dans certaines parties, les textes antérieurs. Dans les pages qui suivent, nous nous sommes appliqué à dresser une liste aussi complète que possible tant des éditions de *La Conquête de Constantinople* que des travaux qui s'y rapportent, ou de ceux dont Geoffroi de Villehardouin a été l'objet. Par contre, nous avons volontairement négligé de noter les recherches parti-

culières, uniquement relatives à tel ou tel compagnon de Villehardouin, pour ne nous attacher qu'à ce qui concerne spécialement *La Conquête de Constantinople* et l'histoire de la quatrième croisade.

I

ÉDITIONS DE « LA CONQUÊTE DE CONSTANTINOPLE. »

VIGENÈRE (BLAISE DE). *Histoire de Geoffroy de Ville-Hardouin, maréchal de Champagne et de Romanie; De la conqueste de Constantinople par les barons françois associés aux Vénitiens, depuis l'an 1198 jusqu'en 1204, d'un costé en son vieil langage, et de l'autre en un plus moderne et plus intelligible.* Paris, 1585, in-4°.

ROVILLE (LES HÉRITIERS DE GUIL.). *L'Histoire ou Chronique du seigneur Geoffroy de Ville-Hardouin mareschal de Champaigne et de Romanie représentée de mot en mot en ancien langage françois, d'un vieil exemplaire escrit à la main dans les archives de Venise. — Ensemble la description de la prise de Constantinople extraite de la fin des Annales de Nicétas, de nouveau mise en François.* Lyon, 1601, petit in-f°.

DU CANGE. *Histoire de l'Empire de Constantinople sous les Empereurs François; divisée en deux parties, dont la première contient l'histoire de la conquête de la ville de Constantinople par les François et les Vénitiens, écrite par Geoffroy de Villhe-ardouin.* Paris, Imprimerie royale, 1687. 1 vol. in-f°.

PETITOT. *Collection complète des Mémoires relatifs à l'histoire de France depuis le règne de Philippe-Auguste jusqu'en 1763*. Paris, 1819-1829, 52 vol. in-8°.

La Conquête de Constantinople se trouve dans le t. Ier.

Recueil des Historiens de la France. Paris, 1738-1833, 19 vol. in-4°.

Le texte de *la Conquête de Constantinople* édité par Dom Brial se trouve dans le t. XVIIIe publié en 1822.

BUCHON (J.-A.-C.). *Collection des Chroniques nationales françaises du* XIIIe *au* XVIe *siècle*. Paris, 1824-1829, 47 vol. in-8°.

Le récit de Villehardouin se lit dans le t. III.

SMITH (T.). *The Chronicle of Geoffry de Ville-Hardouin, marschal of Champagne and Romania, concerning the Conquest of Constantinople by the French and Venitians, anno 1204*. London, 1829, in-8°.

MICHAUD et POUJOULAT. *Nouvelle Collection de Mémoires sur l'Histoire de France depuis le* XIIIe *siècle jusqu'à la fin du* XVIIIe *siècle*. Paris, 1836-1839, 32 vol. in-4°.

La Conquête de Constantinople est dans le t. Ier.

PARIS (PAULIN). *De la Conqueste de Constantinople par Joffroi de Villehardoin et Henri de Valenciennes*. (Publication de la Société de l'Histoire de France). Paris, 1838, in-4°.

BUCHON (J.-A.-C.). *Recherches et Matériaux pour servir à une histoire de la domination française aux* XIIIe, XIVe *et* XVe *siècles dans les provinces démembrées de l'Empire grec*. Paris, 1840, 2 vol. in-8°.

La seconde partie contient les textes des relations de

Villehardouin et de Henri de Valenciennes d'après différents manuscrits.

WAILLY (NATALIS DE). *Geoffroi de Ville-Hardouin. Conquête de Constantinople avec la continuation de Henri de Valenciennes.* Texte original accompagné d'une traduction. Paris, Didot, 1re édit. 1872, 2e édit. 1874, 3e édit. 1882, 1 vol. gr. in-8°.

Le même ouvrage, traduction seule. Paris, Hachette, s. d., in-12.

TODT (B.). *Die Eroberung von Constantinopel in jear 1204, aus den Altfranzosischen von Villehardouin.* Halle, 1878, in-8°, avec cartes.

MAILHARD DE LA COUTURE. *Villehardouin et Henri de Valenciennes. La Conquête de Constantinople. Chroniques de Villehardouin et de Henri de Valenciennes. De la Conquête de Constantinople, texte rapproché du français moderne.* Lille, Desclée, de Brouwer et Cie, 1889, gr. in-8°.

M. D. GRAND annonce une nouvelle édition de *la Conquête de Constantinople*, et l'œuvre de Villehardouin doit ultérieurement entrer dans le *Recueil des Historiens occidentaux des Croisades*, publié par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

II

LISTE ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS DES OUVRAGES SPÉCIALEMENT CONSACRÉS A « LA CONQUÊTE DE CONSTANTINOPLE » ET A VILLEHARDOUIN.

ARBOIS DE JUBAINVILLE (D'). *Nouvelles Recherches sur le chroniqueur Geoffroi de Villehardouin*, dans la *Revue des Sociétés Savantes*. 2e série, t. II. Paris, 1863, 1 vol. in-8°.

Conf. *Revue de Champagne et de Brie*, 6e année, n° du 1er décembre 1881.

CABOCHE (CHARLES). *L'Histoire et les Mémoires en France*. Paris, 1862, 2 vol. in-8°.

Villehardouin est apprécié dans le t. Ier.

DEBIDOUR (A.). *Collection des classiques populaires*, 1re Série. *Villehardouin. Joinville*. Paris, 1888, in-8° carré.

Histoire littéraire de la France, commencée par les Religieux Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, et continuée par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Paris, 1733-1881, 28 vol. in-4°.

Au t. XVII, se trouve une appréciation de Daunou, et au t. XXIII une appréciation de Paulin Pâris sur Villehardouin et son œuvre.

JAQUOT. *Étude sur Geoffroy de Villehardouin dit le Chroniqueur et sur les Villehardouin princes d'Achaïe*, dans les *Mémoires de la Société d'Agriculture de l'Aube*. Troyes, 1869, 1 vol. in-8°.

KRESSNER (ADOLF.). *Ueber den epischen carakter der Sprache Ville-Hardouins* dans les *Archiv für das Studium der neuern Sprachen und Literaturen*. P. 1 à 16 du t. LVII. Brunswich, 1877, 1 vol. in-8°.

Conf. *Romania*, t. VII, p. 147.

LUCAS. *Gottfried von Villehardouin*. Warendorf, 1860, broch. in-4° de 20 pp.

SAINTE-BEUVE (C.-A.). *Causeries du Lundi*, t. IX. Paris, 1866, in-12.

Les articles consacrés à Villehardouin s'étendent de la p. 380 à la p. 412.

SEPET (MARIUS). *Collection des chefs-d'œuvre littéraires et historiques du moyen-âge. Geoffroi de Villehardouin. Conquête de Constantinople. Analyse historique et littéraire*. Broch. de 24 pp. Paris, 1874, gr. in-8°.

Conf. *Le texte de Ville-Hardouin*, article publié par la *Revue des Questions Historiques*. Paris, 1873, in-8°.

WAILLY (NATALIS DE). *Notice sur les six Manuscrits de la Bibliothèque nationale, contenant le texte de Geoffroi de Villehardouin*. Extrait du t. XXIV, 2e partie, des *Notices des Manuscrits de la Bibliothèque nationale*. Paris, 1872, in-4°. — *Villehardouin et Joinville*, article publié dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 3e série, t. Ier. Paris, 1872, in-8°.

III

LISTE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS A CONSULTER POUR L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE DE LA QUATRIÈME CROISADE.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. *Recueil des Historiens des Croisades.* — *Historiens occidentaux.* Paris, 1841-1884, 4 vol. in-f°. — *Historiens grecs*, t. Ier. Paris, 1875, 1 vol. in-f°. — *Historiens orientaux.* Paris, 1872-1884, 3 vol. in-f°.

ARBOIS DE JUBAINVILLE (D'). *Histoire des Ducs et Comtes de Champagne.* Paris, 1860, 10 vol. in-8°.

Archives de l'Orient Latin. Paris, 1881-1884, 2 v. in-8°.

ARMINGAUD. *Histoire des relations de Venise avec l'Empire d'Orient.* (Extrait des *Archives des Missions scientifiques et littéraires*, 2e série, t. IV.) Paris, 1868, gr. in-8°.

BELLEVAL (R. DE). *Le Ponthieu aux Croisades.* Broch. de 20 pp. extraite de la *Revue nobiliaire.* Paris, 1867, in-8°.

BEVING. *La Principauté d'Achaïe et de Morée, étude historique.* Bruxelles, 1879, in-8°.

BRISCHAR. *Papst Innocenz III und seine zeite.* Freiburg in Breisgau, 1883, in-8°.

BUCHON (J.-A.-C.). *Le Livre de la Conquête de Morée* au t. IV de la *Collection des Chroniques nationales françaises*. — *Recherches et Matériaux pour servir à une histoire de la domination française aux* XIIIe, XIVe *et* XVe *siècles dans les provinces démembrées de l'Empire grec*. Paris, 1840, 2 vol. in-8°. — *Chroniques étrangères relatives aux expéditions françaises pendant le* XIIIe *siècle*. (Collection du Panthéon littéraire.) Paris, 1841, in-8°. — *Nouvelles Recherches sur la Principauté de Morée et ses hautes Baronnies*. Paris, 1843, in-8°. — *Histoire des Conquêtes et de l'Établissement des Français dans les États de l'ancienne Grèce* (t. Ier seul paru). Paris, 1846, in-8°.

COURET (ALPHONSE). *Les Comtes de Champagne aux Croisades*. Broch. de 15 pp. Grenoble, 1870, in-8°.

DELISLE (LÉOPOLD). *Mémoire sur les Actes d'Innocent III, suivi de l'Itinéraire de ce pontife*. (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des Chartes.)* Paris, 1857, in-8°. — *Les Gesta d'Innocent III*. (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des Chartes.)* Paris, 1868, in-8°.

Conf. *Correspondance inédite d'Innocent III*. (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des Chartes.)* Paris, 1873, in-8°.

GEFFROY. *Une Enquête française sur les Croisades et l'Orient latin*, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er décembre 1883.

GULDENCRONE (Mme DE). *L'Achaïe féodale*. Paris, 1886, in-8°.

HANOTAUX. *Les Vénitiens ont-ils trahi la chrétienté en 1202?* Article dans la *Revue Historique*, 4e année. Paris, 1877, in-8°.

HEYD. *Le Colonie commerciali degli Italiani in Oriente nel medio evo.* Venise, 1866-1868, 2 vol. in-12.

HOPF. *De Historiæ Ducatus atheniensis fontibus.* Bonn, 1853, in-8°. — *Chroniques gréco-romanes inédites ou peu connues.* Berlin, 1873, in-8°. — *Commentatio de auctoribus 4e sacræ expeditionis.* Putbus, 1863, in-8°.

HURTER. *Histoire du pape Innocent III et de ses Contemporains.* (Trad. de Saint-Chéron et Haiber.) 2e édit. Paris, 1867, 3 vol. in-8°.

KLIMKE. *Die Quellen der Geschichte des vierten Kreuzzuges.* Breslau, 1875, in-8°.

KRAUSE. *Die Byzantinen des Mittelalters in ihrem Staats oder Privatenleben, im besonderen von Ende des zehnten bis gegen Ende des vierzehnten Jahrhunderts, nach den byzantinischen Quellen.* Halle, 1869, in-8°. — *Die Eroberungen von Constantinopel im* XIIIten *und* XVten *Jahrhundert.* Halle, 1870, in-8°.

LA FARINA. *Studi del secolo* XIII. Bastia, 1857, 2 vol. in-8°.

Les cinquième et sixième études sont consacrées à la IVe croisade.

LE GLAY. *Les Flamands aux Croisades.* Lille, 1879, in-12.

LONGNON. *Le Livre des vassaux des comtes de Champagne et de Brie.* Paris, 1869, in-8°.

MAIMBOURG (LE P.). — *Histoire des Croisades pour la délivrance de la Terre sainte,* 3e édit. Paris, 1680, 2 vol. in-12.

MARTHE (B. DE). *Pourquoi le schisme a subsisté après*

la IVe *croisade*, article publié par les *Annales de Philosophie chrétienne*, nouv. série, t. V.

MAS-LATRIE (DE). *Histoire de l'Ile de Chypre*. Paris, 1855, 3 vol. in-8°. — *Nouvelles preuves de l'Histoire de l'Ile de Chypre sous le règne de la maison de Luzignan*. Paris, 1873-1874, 2 livr. in-8°. — *Traités de paix et de commerce et documents divers concernant les relations des chrétiens avec les Arabes de l'Afrique septentrionale au moyen-âge, avec une introduction historique*. Paris, 1872, in-4°. — *Chronique d'Ernoul et de Bernard le Trésorier, publié pour la Société de l'Histoire de France*. Paris, 1871, in-8°.

MICHAUD. *Bibliothèque des Croisades*. Paris, 1829, 4 vol. in-8°. — *Histoire des Croisades, nouvelle édition, augmentée d'un appendice par M. Hullard-Bréholles*. Paris, 1849, 4 vol. in-8°.

MIGNE. *Patrologiæ Cursus completus, series latina*. Parisiis, 1844-1864, 221 vol. gr. in-8°.

Les Lettres et les Actes d'Innocent III se trouvent dans les t. CCXIV à CCXVII de la collection.

MOREL-FATIO (A.). *Chronique de Morée aux* XIIIe *et* XIVe *siècles, publiée et traduite pour la première fois pour la Société de l'Orient latin*. Genève, 1885, gr. in-8°.

MURATORI. *Rerum italicarum scriptores*. Milan, 1723-1738, 27 vol. in-f°.

Cette importante collection, outre la chronique d'André Dandolo, fournit de nombreux renseignements relatifs à la IVe croisade.

OUTREMAN (LE P.). *Constantinopolis belgica, sive de rebus gestis a Baldvino et Henrico imperatoribus Constantinopolitiano*. Tornaci, 1643, in-8° carré.

PARIS (PAULIN). *Les grandes Chroniques de France.* Paris, 1836-1838, 6 vol. petit in-8°. — *Guillaume de Tyr et ses continuateurs.* Paris, 1879-1880, 2 vol. in-8°.

POTTHAST. *Regesta Romanorum Pontificorum.* Berlin, 1874-1875, 2 vol. in-4°.

RAMUSIO. *De Bello Constantinopolitano et Imperatoribus Comnenis per Gallos et Venetos restitutis*, editio altera, Venetiis, 1643, in-f°.

Recueil des Historiens des Gaules et de la France. Paris, 1738-1883, 19 vol. in-4°.

On trouvera, dans cet important Recueil, le texte de toutes les chroniques d'origine française, qui parlent, avec plus ou moins de détails, de la IVe croisade, à côté du texte même de *la Conquête de Constantinople* édité par Dom Brial.

RIANT (COMTE). *Li estoires de chiaus qui conquisent Constantinoble, de Robert de Clari en Aminois chevalier.* Genève, 1870, in-4°.

Il convient de rapprocher de ce texte les travaux suivants :

RAMBAUD. *Robert de Clari, guerrier et historien de la quatrième Croisade.* (Extrait des *Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Caen.* Caen, 1872, in-8°.

NYROP. *Notice sur un manuscrit de la Bibliothèque de Copenhague, contenant la Chronique de Constantinople* dans la *Romania*, t. VIII, p. 430. (Conf. p. 462.)

RIANT (COMTE). *Innocent III, Philippe de Souabe et Boniface de Montferrat. Examen des causes qui modifièrent, au détriment de l'empire grec, le plan primitif de la quatrième croisade.* (Extrait de la *Revue des Questions*

historiques.) Paris, 1875, in-8°. — *Des Dépouilles religieuses enlevées à Constantinople.* (Extrait des *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, t. XXXVI.) Paris, 1875, in-4°. — *Exuviæ Constantinopolitanæ.* Genève, 1876-1877, 2 vol. in-4°. — *Le changement de direction de la quatrième Croisade, d'après quelques travaux récents.* Gênes, 1879, broch. in-8°. — *La part de l'évêque de Bethléem dans le butin de Constantinople en 1204*, article inséré dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, t. XLVI. Paris, 1886, in-8°.

ROGER (P.). *La Noblesse de France aux Croisades.* Paris, 1845, 1 vol. gr. in-8°.

SAINT-MARC-GIRARDIN. *Les Origines de la Question d'Orient*, articles dans la *Revue des Deux-Mondes*, nos des 1er mai, 1er octobre 1864, 1er décembre 1865.

SMET (DE). *Recueil de Mémoires et Notices historiques.* Gand, 1867, 2 vol. in-8°.

Au t. II, se lit une étude sur *les Chevaliers belges à la cinquième croisade.*

STREIT. *Venedig und die Wanderung des vierten Kreuzzuges gegen Konstantinopel.* Anklam, 1877, in-8°.

TESSIER (JULES). *Quatrième Croisade. — La Diversion sur Zara et Constantinople.* Paris, 1885, in-8°.

THILL-LORRAIN. *Baudouin de Constantinople fondateur de l'Empire latin d'Orient, d'après Villehardouin et Nicétas.* Bruxelles, 1881, in-8°.

UPENSKI. *Le second Empire Bulgare*, article extrait des *Mémoires de l'Université de la Nouvelle Russie*, t. XXVII, pp. 97 à 448. Odessa, 1880, in-8°.

VAN HASSELT. *Les Belges aux Croisades*. Bruxelles, 1846, 2 vol. in-12.

WINCKELMANN. *Philipp von Schwaben und Otto von Braunschweig*. Leipzig, 1873, 2 vol. in-8°.

ZELLER. *L'Empire français d'Orient*. Paris, 1885, petit in-16.

TABLE

DES NOMS PROPRES

TABLE

DES NOMS PROPRES

A

Achard de Verdun.

Est aussi nommé Achard de Vercli dans certains manuscrits de *la Conquête,* ce qui s'explique aisément, car les membres de la famille de Vercli étaient aussi seigneurs de Verdun. Il se pourrait également que ce croisé fût le même personnage que le Charles de Vercli mentionné comme témoin de la charte par laquelle, avant de partir pour l'Orient, Baudoin IX accorde certains privilèges à divers monastères.

Acre ou Saint-Jean-d'Acre.

Ville maritime de Syrie : « C'est une cité qui est située sur la mer, en la terre que l'on a coutume d'appeler Fenice (Phénicie). Elle est sous l'archevêché de Sur (Tyr); elle a un bon port dedans les murs de la ville; dehors même, les nefs peuvent reposer en toute sûreté. La cité est très bien assise, entre les monts et la terre. Il y a de bonnes terres labou-

rables, fertiles en beau blé; un fleuve y court que l'on appelle Belle. L'on dit que deux frères la fondèrent : l'un avait nom Tholomex, l'autre Accon. Ils l'enclorent très bien de forts murs. Ils la partagèrent par moitié, si bien que chacun sut bien s'assigner sa part; c'est pour cela qu'elle eut deux noms. Dans quelques Écritures, elle est appelée Tholomaide (Ptolémaïs), en d'autres, Accon, à cause des noms des deux frères. » — G. de Tyr.

ACROCORINTHE.

Voir CORINTHE.

AGNÈS DE FRANCE.

Fille de Louis le Jeune, née en 1171, mariée le 2 mars 1180 à Alexis II, empereur de Constantinople, et après l'assassinat de ce prince par Andronic, fut contrainte d'épouser le meurtrier; devenue veuve en 1185, elle se remaria, en 1205, à Théodore Branas. (Voir la Notice.)

AGNÈS DE MONTFERRAT.

Fille de Boniface de Montferrat et d'Éléonore de Savoie; elle épousa, le 7 février 1207, Henri de Flandre, second empereur latin de Constantinople, et mourut peu après.

AIMERI.

Ou Amauri II de Luzignan, roi de Chypre, mort à Acre, le 1er avril 1205, était devenu roi titulaire de Jérusalem par son mariage avec Isabelle, veuve de Henri de Champagne et héritière d'Amauri Ier.

AINES.

Aujourd'hui Œnos. « La ville d'Œnos se dépeuple tous les jours. Les fièvres produites par les embouchures de la Maritza *(Stenaris sinus)*, bien loin de diminuer, ne peuvent que devenir plus pernicieuses, puisque les marais s'étendent sans cesse. Il est difficile de supposer qu'une ville prospère se soit élevée en cet endroit, si les Anciens n'avaient pas trouvé le moyen de rendre moins dangereuses les émanations du lac Stenaris. Il est même impossible d'expliquer la fondation par Trajan de la capitale du Rhodope sur la rive droite de l'Ébre, si cette région, rendue aujourd'hui déserte par les fièvres, était aussi malsaine dans l'antiquité que de nos jours.

« De plus, la ville moderne d'Œnos n'a point de port. Les

vaisseaux qui viennent charger les blés de la Roumélie, amenés en grande abondance par la Maritza, doivent mouiller à quatre milles en mer, dans une baie exposée au vent du sud-ouest et souvent dangereuse. Le bon sens des Anciens avait dû être frappé de pareils inconvénients. On trouve à Œnos les restes de travaux gigantesques qui montrent, une fois de plus, l'énergie des colonies grecques, même de celles qui ne pouvaient disposer que de ressources médiocres.

« A l'est de la Maritza et d'Œnos, à une demi-heure de cette ville, est un lac d'eau salé, appelé dans le pays *EMBODISMENI;* ce lac est séparé de la mer par une bande de sable de formation récente, d'une largeur de quelques pas. Il formait autrefois un port naturel, que le gouvernement turc a fait étudier, avec le vague espoir de l'ouvrir à nouveau. En face de ce lac, à cent mètres en mer, les Anciens avaient construit une digue dont les pierres colossales se voient aujourd'hui à fleur d'eau. Ce travail avait trois cents pas environ de long, sur vingt de large; c'était une œuvre magnifique, et on peut douter d'abord qu'une cité grecque isolée sur les côtes de la Thrace ait pu songer à une entreprise aussi difficile; mais le mode de construction a des caractères grecs évidents. Cette digue assurait la conservation d'un port naturel, indispensable à l'existence d'une ville de commerce; elle s'opposait à l'ensablement d'une vaste étendue d'eau qui fût devenue bien vite ce qu'elle est aujourd'hui, une source d'émanations délétères. » (Dumont, *Archives des Missions scientifiques et littéraires,* 2e série, t. VI, pp. 464-465.)

Œnos n'est plus qu'un village, mais au XIIe siècle, alors que les travaux des Anciens la défendaient encore, son port possédait une certaine importance.

ALARD MAQUEREL.

Croisé flamand d'une famille du Tournaisis; en 1193 il est au nombre des témoins d'une charte par laquelle Baudouin IX approuve et confirme un échange de terres entre Ara (Ère), première abbesse de Hombesche, et Gilles d'Odeghem.

ALEXANDRE.

Roi de Macédoine, mentionné par Robert de Clari.

ALEXANDRE.

Ville d'Égypte, l'Alexandrie des Anciens; son nom s'est étendu à toute la région voisine.

ALEXANDRE DE VILLIERS.

Croisé appartenant à une famille du Brabant dont le fief était situé à Villiers-la-Ville, sur le Thil.

ALEXIS II, COMNÈNE.

Succéda, en 1180, à l'âge de onze ans, sur le trône de Constantinople, à son père, l'empereur Manuel, sous la tutelle de son oncle Andronic, qui le fit périr en 1183.

ALEXIS III, L'ANGE.

Empereur de Constantinople, frère d'Isaac II, qu'il détrôna, fut, à son tour, renversé par son neveu Alexis IV. (Voir la Notice.)

ALEXIS IV, L'ANGE.

Fils d'Isaac II, ramené par les Latins et élevé par eux à l'Empire. (Voir la Notice.)

ALEXIS V, DUCAS.

Usurpa le trône de Constantinople sur le précédent et fut, peu après, renversé par les Latins. (Voir la Notice.)

ALEXIS BRANAS.

Neveu d'Andronic, se révolta contre Isaac II et fut vaincu par Conrad de Montferrat. (Voir la Notice.)

AMIENS.

Ville de Picardie; après avoir été gouvernée, au nom de l'évêque, par un vidame, devint le siège d'un comté.

ANDRE.

Nom, au moyen-âge, dans nos anciennes chroniques, de l'île d'Andros, l'une des Cyclades, à vingt et un kilomètres de Négrepont.

ANDRÉ D'URBOISE.

Chevalier latin qui se distingua à la prise de Constantinople et périt à la bataille d'Andrinople. Les historiens belges le nomment André de Jurbise et l'attribuent à leur pays; mais il serait plus exact de le rattacher à la Champagne, car il était vassal ou, suivant l'expression du P. Maimbourg, « domestique » de Névelon de Cherisi. Nous croyons qu'il appartenait à une famille de noblesse champenoise et que son nom véritable était André de Heurtebise. Il existe dans

la région plusieurs villages ainsi nommés; nous pensons que le fief patrimonial de notre chevalier était Heurtebise en Cuisy, canton de Dammartin, arrondissement de Meaux (Seine-et-Marne), où il existe un ancien château.

ANDRÉ VALÈRE.

Noble vénitien qui assiste à la bataille d'Andrinople.

ANDRINOPLE.

L'ancienne Orestias, à deux cents kilomètres au nord-est de Constantinople. L'empereur Adrien, frappé de l'importance de sa situation stratégique aux confins de la Thrace, la fit réparer et agrandir, puis changea son nom en celui d'Andrinopolis; elle devint bientôt la seconde cité de l'empire.

ANDRONIE OU ANDROINE.

Nom, dans nos anciennes chroniques, d'Andronic Comnène qui, nommé tuteur d'Alexis II, fils de l'empereur Manuel, fit périr son pupille et ceignit la couronne impériale; fut dépossédé par Isaac II. (Voir la Notice.)

ANGLAIS.

Les Vaerings de la garde particulière des empereurs byzantins se recrutaient en partie parmi eux.

ANNE.

Princesse grecque, fille d'Alexis III et d'Euphrosyne Ducène, épousa en premières noces le sobastocrator Isaac Comnène et, en secondes noces, Théodore Lascaris. (Voir la Notice.)

ANSEAU DE CAIEU.

Chevalier picard qui, après s'être distingué par de brillants services sous les règnes des premiers empereurs latins, se fixa définitivement en Orient où il épousa, en 1221, une fille de Théodore Lascaris. En 1237, il fut désigné comme régent de l'Empire pendant la minorité de Baudouin II et contracta alors une seconde alliance avec la fille d'un Comain. Ces faits sont relatés par l'*Estoire d'Éracles* (liv. XXXIII, chap. XIV) dans les termes suivants :

« Il avint en Constantinople, quand fut mort l'empereur Robert, à qui Philippe, son frère, comte de Namur, avait donné et livré l'Empire, qu'il lui restait un fils, très jeune et très petit enfant, qui avait nom Baudouin; c'est pourquoi les

barons de l'empire, d'un commun accord, firent baile et garde de la terre et de l'enfant un vaillant homme qui avait nom Anseau, qui maintint bien la terre selon le mauvais point où elle était; et pour qu'il la pût mieux maintenir, il fit paix et alliance avec les Comains et épousa la fille d'un Comain pour mieux les attirer à lui, et de cela il avint que la terre fut en meilleur point et plus sûre. »

La seconde épouse d'Anseau de Caieu se nommait Marie; elle devait être beaucoup plus jeune que lui, car on possède d'elle un acte de 1277 où elle se dit veuve.

ANSEAU DE CORCELLE.

Neveu du chroniqueur Villehardouin; il tirait son nom du village de Courcelles, qui est aujourd'hui une commune du canton de Brienne, arrondissement de Bar-sur-Aube.

ANSEAU DE REMI.

Chevalier qui, bien que considéré par Villehardouin comme homme lige de Renier de Trith, doit plutôt être rattaché à une famille de l'Artois qui empruntait son nom au fief de Rémi, aujourd'hui commune du canton de Vitry, arrondissement d'Arras (Pas-de-Calais).

ANSIAUME DE CLARI.

Clerc, frère de Robert de Clari, signalé par lui pour ses exploits au siège de Constantinople. (Voir la Notice.)

APÔTRES (ÉGLISE DES).

Un des principaux sanctuaires de Constantinople, mentionné par Robert de Clari (V. la Notice); devint, après la conquête musulmane, la mosquée de Mahomet le conquérant, qui, ayant été renversée par le tremblement de terre de 1762, fut réédifiée sur le même emplacement.

AQUILE (L').

Probablement Anchialos, ville de Thrace, sur le Pont-Euxin; était le siège d'un archevêché dépendant du patriarchat de Constantinople.

ARAINES.

Village entre Amiens et Abbeville; était le fief patrimonial d'une des plus anciennes familles de Ponthieu, qui y avait élevé une forteresse.

ARCADIOPLE.

L'ancienne Bergulæ, ville de Thrace, à douze lieues de Tzurulum; en la relevant, l'empereur Arcadius lui imposa le nom d'Arcadiopolis. C'est aujourd'hui Lulé-Bourgas.

ARECLOIE (L').

Le chroniqueur déforme ainsi le nom d'Héraclée, l'ancienne Périnthe, ville de Thrace, aujourd'hui Érékli, à dix lieues de Rodosto.

ARMÉNIE.

Nom d'une contrée d'Asie que les chroniqueurs du moyen-âge appliquent particulièrement à un royaume chrétien dont les souverains furent tour à tour les alliés et les adversaires des différentes principautés d'outre-mer. Dans nos textes en vieux français, cet État porte le nom de *Herménie,* et ses habitants sont appelés *Hermins.*

ARTE (L').

Ancien nom de l'Arda, rivière de Thessalie, affluent de l'Hébre, non loin d'Andrinople.

ARTHE (L').

Ville d'Albanie, l'ancienne Ambracie, près de la rivière et du golfe de ce nom.

ARZILLIÈRES.

Fief de la famille de ce nom; aujourd'hui commune du canton de Saint-Remi-en-Bouzemont, arrondissement de Vitry (Marne).

AUBIGNI.

Fief de Baudouin d'Aubigni; actuellement chef-lieu de canton de l'arrondissement de Saint-Pol (Pas-de-Calais).

AUNOI.

Fief de Guillaume d'Aunoi; c'est aujourd'hui, croyons-nous, Aulnoy-lès-Bondy (Seine-et-Oise).

AVIE.

Nom, au moyen-âge, dans nos chroniques, de la ville antique d'Abydos dont il ne reste plus que des vestiges aujourd'hui, mais qui était située sur la rive asiatique du Bosphore,

à peu près en face de Sestos, dans la partie la moins large du détroit; au XIIe et au XIIIe siècle, c'était encore un port important.

B

Babiloine (La).

On lit dans la *Continuation de Guillaume de Tyr,* dite *Manuscrit de Rothelin*, chap. XXIV, que trois villes portaient, au moyen-âge, le nom de Babiloine, puis la Chronique ajoute : « Aucunes gens appellent la troisième Babiloine la nouvelle Babiloine. Le Caire est le principal château de cette Babiloine et est situé sur le fleuve du Nil qui sort du Paradis terrestre. » C'est d'elle qu'il s'agit dans notre texte, mais, par extension, Villehardouin et Robert de Clari attribuent le nom de Babiloine à tout le delta d'Égypte.

Baie (La).

Suivant M. Dumont, c'est la baie de Lagos dans la mer Égée.

Baudouin IX.

Comte de Flandre, premier empereur latin de Constantinople. (Voir la Notice.)

Baudouin d'Aubigni.

Chevalier d'Artois dont les armes ont été admises dans la Salle des Croisades du Musée de Versailles; il portait : « D'argent à la fasce de gueules. »

Baudouin de Beauvoir.

Est au nombre des croisés de la première heure, car il appose son sceau au bas d'une charte par laquelle le comte de Flandre accorde, au mois d'avril 1201, diverses libéralités à plusieurs monastères; assiste à toute l'expédition contre Constantinople et se trouve encore en Orient en 1206, époque à laquelle il lègue à l'abbaye du Mont Saint-Michel un reliquaire d'or contenu dans une boîte en ivoire.

Baudouin de Beauvoir revit-il ses domaines? Nous l'ignorons, car, postérieurement, nous ne rencontrons plus son

nom que dans une charte, contresignée de Gautier de Bousies, par laquelle ses fils confirment la donation précédente.

BAUDOUIN DE NEUVILLE.

Chevalier d'une famille de l'Artois, dont le fief était situé à Neuville-Witasse, actuellement commune du canton sud et arrondissement d'Arras (Pas-de-Calais). Il périt à la bataille d'Andrinople, laissant une fille qui, mariée secrètement à Robert de Courtenai, empereur de Constantinople, fut cruellement traitée par les barons révoltés. L'*Estoire d'Éracles* raconte ainsi ce curieux exemple de brutalité féodale (liv. XXIX, chap. XIX) :

« Il y avait une dame veuve en Constantinople qui avait été fille d'un chevalier d'Artois, lequel avait nom Baudouin de Neuville. Cette dame avait une mère. L'empereur aima tant cette dame qu'il ne pouvait durer sans elle. Il l'épousa coiement, et il la mit avec lui en son manoir, et sa mère avec. Quand les chevaliers de Constantinople le surent, ils en furent fort dolents, car elle était tellement entrée en lui que, pour quelque besogne qu'ils eussent, ils ne le pouvaient tirer de la chambre. Ils prirent conseil sur ce qu'ils en feraient; ils allèrent en la chambre où l'empereur était, ils prirent la mère de la femme de l'empereur et la mirent dans un bateau, et l'envoyèrent noyer en la mer. Après, ils vinrent à la femme, ils lui coupèrent le nez et la lèvre supérieure, et laissèrent l'empereur en paix. Quand l'empereur vit la honte qu'on lui avait faite, il en fut fort dolent. Il fit armer des galères et entra dedans; il laissa Constantinople et s'en alla à Rome. Quand il vint à Rome, il se plaignit au pape de la honte que ses hommes lui avaient faite. Et le pape le réconforta doucement et lui donna du sien, et le pria vivement, et fit tant pour lui, qu'il retourna en arrière ; il arriva en la terre de Geoffroi de Villehardouin, le prince de Morée. Là, il lui prit une maladie dont il mourut. »

BEAUMETZ OU BELMÈS.

Fief de Hugues de Beaumetz; aujourd'hui Beaumetz-les-Loges, chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Arras (Pas-de-Calais).

BEAUMONT OU BELMONT.

Aujourd'hui chef-lieu de canton de l'arrondissement de Mamers (Sarthe).

BEAURAIN OU BELRAIN.
Fief de la famille de ce nom, actuellement commune du canton de Solesmes, arrondissement de Cambrai (Nord).

BEAUVAISIS.
Pays de France qui avait Beauvais pour ville principale; il était borné au nord par l'Amienois et le Santerre, à l'est par le Valois et le Noyonnais, au sud par l'Ile-de-France et le Vexin français, et à l'ouest par la Normandie.

BEAUVOIR.
Fief de Baudouin de Beauvoir.

BÈGUES DE FRANSURES.
Membre d'une ancienne maison de chevalerie originaire du Santerre; Villehardouin le mentionne parmi les vassaux du comte de Blois, et non parmi les Picards, parce qu'il possédait un fief dans le comté de Clermont, dont Louis de Blois était titulaire du fait de sa femme.

BÉLA III.
Roi de Hongrie, succéda, en 1174, à Étienne III, et mourut en 1196; il avait épousé en troisièmes noces Marguerite, fille de Louis VII, roi de France, veuve elle-même de Henri au Court Mantel, fils de Henri II d'Angleterre.

BENOÎT DE SAINTE-SUZANNE.
Cardinal, légat du Saint-Siège, attaché à la quatrième croisade après Pierre Capuano.

BERNARD DE MOREUIL.
Membre d'une des plus illustres familles nobles de Picardie, descendue des anciens rois et comtes de Soissons. Après avoir pris la croix, Bernard de Moruel, comme l'appelle Villehardouin, accompagna Renard de Dampierre en Orient et fut, comme lui, fait prisonnier par les musulmans. Toutefois, il recouvra sa liberté, se rendit à Constantinople, où l'empereur Henri, en récompense de ses services, le gratifia d'une Larme de Jésus-Christ. Revenu, en 1206, dans ses domaines, il fit, trois ans plus tard, don de cette relique aux religieux de l'abbaye de Saint-Pierre de Sélincourt.

BERNARD DE SOUBRENGIEN.
Noble flamand dont le nom devrait être écrit régulière-

ment Bernard de Somergen, car son fief patrimonial était situé à Somergem, de nos jours chef-lieu de canton de l'arrondissement de Gand (Flandre orientale). Sa famille acquit de l'illustration; lui-même compta parmi les croisés de la première heure, car on lit son nom au nombre des témoins qui contresignèrent une charte par laquelle, au mois d'avril 1201, Baudouin IX, avant de partir pour l'Orient, accordait certaines libéralités à divers monastères.

BERTOUS DE CATZENELNBOGEN.

Membre d'une grande famille d'Allemagne dont les possessions, situées entre l'Odenwald, la Wettaravie et le Rhin, étaient récemment comprises dans la Hesse Électorale. Bertous ou Bertold de Catzenelnbogen s'attacha à la fortune de Boniface de Montferrat et devint plus tard baile de l'empire latin de Constantinople.

BETHLÉEM.

Ville de Syrie (Palestine), à huit kilomètres de Jérusalem. On y mit un évêque dès qu'elle fut conquise, sous le roi Baudouin, en l'honneur de la Nativité de Jésus-Christ; mais, même après la perte de la Terre sainte, et jusqu'en 1790, le titre d'évêque de Bethléem continua à être porté par des prélats dépourvus de juridiction, que nommaient les comtes de Nevers. Ceux-ci tenaient ce privilège de Guillaume IV, qui avait légué, en 1167, à l'évêque de Bethléem, un hôpital créé à Clamecy, à condition que si lui ou ses successeurs venaient un jour à être chassés de Terre sainte, ils y fixeraient leur résidence. C'est ainsi qu'en 1205, Pierre, précédemment, croit-on, chanoine du Saint Sépulcre à Jérusalem, et qui disparut dans la déroute d'Andrinople, portait le titre d'évêque élu de Bethléem.

BIANDRATE (LE COMTE HUBERT DE).

Noble italien, gendre de Boniface de Montferrat, dont il avait épousé la fille Jordane, chef des Lombards, qui soutenaient contre Marguerite de Hongrie et Démétrius les prétentions de Guillaume IV de Montferrat au trône de Thessalonique. (Voir la Notice.)

BLANCHE (LA).

Château fortifié, dont l'emplacement n'a pu être déterminé avec précision; il devait être situé entre Christople et La

Serre, près de Philippe (Macédoine). Ducange croit, sans preuves, pouvoir l'identifier avec Belicea.

BLANCHE DE NAVARRE.

Fille du roi Sanche VI, épousa, en 1197, Thibaut III, comte de Champagne, fut régente de Champagne pendant la minorité de son fils et mourut en 1229.

BLANVEL.

Voir GUILLAUME DE BLANVEL.

BLAQUERNES OU BLACHERNES (PALAIS DES).

Avait succédé comme résidence ordinaire des empereurs byzantins au Grand-Palais; bien que moins considérable que celui-ci, il constituait un vaste ensemble d'édifices civils ou religieux dans le voisinage immédiat de la Grande Muraille de Constantinople. On en retrouve aujourd'hui les ruines dans le quartier turc de Haïvan-Seraï.

BLAQUES OU VALAQUES.

Nom donné par nos anciens chroniqueurs aux habitants de la Blaquie.

BLAQUIE OU VALACHIE.

Partie de la Mœsie-Inférieure des Anciens, voisine de l'Hémus et des monts Rhodopes, où les trois frères Azan, Pierre et Johannis se constituèrent, à la fin du XIIe siècle, un royaume indépendant des empereurs de Constantinople. (Voir la Notice.)

BLISME.

Aujourd'hui Sélimno, à trente-cinq kilomètres d'Andrinople, sur le versant S. des Balkans et à une journée de Veroi.

BOCHE OU BOUCHE D'AVIE.

Nom donné au moyen-âge dans nos Chroniques à l'entrée des Dardanelles ou plutôt à l'étranglement du Bosphore à son débouché dans la Méditerranée, entre Sestos et Abydos.

BOËMOND Ier.

Fils de Robert Guiscart et duc de Tarente; prit une part active à la première croisade, devint prince d'Antioche et mourut en 1111.

Boëmond IV, le Borgne.

Prince d'Antioche, succéda à son père, Boëmond III, en 1199, et ne cessa jusqu'à sa mort, en 1233, d'avoir de longs démêlés avec les rois d'Arménie au sujet de la possession de sa principauté. En peu de mots Philippe de Navarre, l'auteur des *Assises de la Haute-Cour,* résume sa vie : « Le vieux prince Boemond, dit-il, qui d'abord fut comte de Triple, après la mort du comte Raymond, son frère, et après fut prince d'Antioche, ce pourquoi il fut fort éprouvé. Aucunes fois il la perdit (sa principauté) et après la recouvra, et tint vigoureusement depuis deux seigneuries jusqu'à la mort et fut très sage et très subtil en cour (justice) et dehors. » Cité par Ducange : *Familles d'outre-mer,* p. 294.

Bogres ou Bougres.

Les Bulgares qui habitaient la Bogrie ou Bougrie.

Bogrie ou Bougrie.

Région de la Mœsie inférieure des Anciens, la Bulgarie actuelle, qui, jointe à la Valachie et à la Serbie, constituait le royaume indépendant de Johannis et de ses frères au commencement du XIIIe siècle.

Parlant de la Serbie, dans un passage qui s'applique tout aussi bien à la Bogrie, l'*Estoire d'Éracles* (liv. XX, chap. IV) s'exprime ainsi :

« C'est une terre qui est située entre la Hongrie et la Dalmace, pleine de bois et de hautes montagnes, les entrées en sont difficiles et étroites... On trouve dans les anciennes histoires qu'en ce temps que Rome était en sa plus grande puissance on envoya en cette terre tous les condamnés pour scier le bois et fouir les mines de fer et d'autres métaux que l'on envoyait à Rome, et c'est parce que ceux-là étaient serfs à toujours que cette terre est appelée Servie. C'est un peuple fort grossier; ils ne savent en rien labourer ni semer, ni ne se mêlent d'aucun labourage. Ils s'entendent à nourrir des bêtes et vivent de cela. Ils ont beaucoup de viande, de lait, de beurre et de fromage, et une grande quantité de miel et de cire... Quelquefois, comme ils sont déloyaux et hardis et accoutumés à la guerre, ils sortent de leurs montagnes et gâtent tout le pays des Grecs qui est autour d'eux. »

BONDIES.

Aujourd'hui Bondues, commune du canton sud de Tourcoing (Nord).

BONIFACE DE MONTFERRAT.

Chef de la quatrième croisade. (Voir la Notice.)

BORLANDE.

Voir GARNIER DE BORLANDE.

BOUCHELION (PALAIS DE).

Situé au bord de la mer, avait été élevé par Théodore le Jeune sur l'emplacement d'un autre édifice qui comptait déjà plus de cinq cents ans d'existence; plus tard, Nicéphore Phocas le transforma en une puissante forteresse munie d'une acropole; c'est là qu'Alexis Comnène s'établit en 1081, lorsqu'il s'empara du trône, et c'est derrière ses murailles que la plupart de ses successeurs cherchèrent un abri contre les séditions des Byzantins. On a vu que Murzuphle y trouva un refuge momentané au moment de l'entrée des croisés à Constantinople, et que les « plus hautes dames du monde » s'y étaient rassemblées au moment où Boniface de Montferrat en prit possession. Ce palais était redevable de son nom de Bucoléon que nos chroniques rendent par Bochelion, Bokelion, Bouchelion, à un groupe antique représentant un bœuf et un lion luttant ensemble.

BOUCHELION (CHAPELLE DE).

Les électeurs s'y réunirent quand ils élevèrent Baudouin à l'Empire; Robert de Clari la décrit. (Voir la Notice.)

BOUILLON.

Ville du Luxembourg belge, était capitale d'un duché dont le chef de la première croisade était titulaire et qu'il céda aux évêques de Liège afin de se procurer des ressources pour prendre part à l'expédition.

BOUSIES.

Fief de Gautier de Bousies; aujourd'hui commune du canton de Marcoing, arrondissement de Cambrai (Nord).

BOVES.

Village dont une grande maison de Picardie a tiré son nom; actuellement commune du canton de Sains (Somme).

BRACIEUX OU BRACHEUX.
Voir PIERRE DE BRAIECUEL.

BRANDIS.
Nom, au moyen-âge, de l'antique Brindusium; aujourd'hui Brindisi, ville et port d'Italie (province de Lecce) sur l'Adriatique.

BRAS SAINT-GEORGES.
Nom du Bosphore de Thrace dans nos anciennes chroniques; il y était ainsi appelé à cause du monastère de Saint-Georges-de-la-Mange bâti hors des murs de Constantinople, à l'entrée du détroit.

BREGI.
Voir HUGUES DE BRÉGI.

BRIE.
Province de France avec titre de comté, apanage des comtes de Champagne; elle était bornée au nord par le Valois, le Soissonnais et l'Ile de France, au sud par le Gâtinais, à l'est par la Champagne, et à l'ouest par le Hurepois.

BRIENNE.
Petite ville de Champagne avec titre de comté, a donné son nom à l'illustre famille à laquelle appartenait le comte Gautier; c'est aujourd'hui un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Bar-sur-Aube.

BULGARES.
Voir BOGRES.

BULGARIE.
Voir BOGRIE.

BULGAROFLE.
Villehardouin désigne ainsi Bulgarophygone, ville de Thrace, située entre Arcadiople et Nequise, mais dont l'emplacement précis n'est pas connu.

BURILE.
Prince bulgare, successeur et neveu de Joannis, dont parle Henri de Valenciennes, qui traduit de la sorte son nom véritable : Vorilas.

C

CADEMELÉE.
Villehardouin désigne ainsi le cap Malio, au sud-est de la Morée, entre le golfe de Marathon et celui de Nauplie, en face de l'île de Cérigo.

CAIEU ou CAHEU.
Fief de la famille de ce nom; aujourd'hui Cayeux-sur-Mer (Somme).

CALCÉDOINE ou CHALCÉDOINE.
Ville aujourd'hui détruite, sur la rive asiatique du Bosphore, « si près de Constantinople, dit le traducteur de Guillaume de Tyr, qu'il n'y a que le Bras entre deux. »

CANDIE.
La Crète des Anciens; fut donnée en 1204 à Boniface de Montferrat, puis cédée par lui aux Vénitiens.

CANTELEU.
Fief de la famille de ce nom; aujourd'hui Canteleu (Pas-de-Calais).

CATZENELNBOGEN.
Voir BERTOUS DE CATZENELNBOGEN.

CHALEMATE (LA).
L'antique Pheræ, aujourd'hui Kalamata, principale ville de la Messénie du Sud; devint, après la quatrième croisade, la résidence de plusieurs souverains francs, qui y élevèrent, sur une colline voisine, un château dont il subsiste encore des ruines imposantes. Geoffroi II de Villehardouin y naquit.

CHAMPLITTE.
Village avec titre de comté, relevant des ducs de Bourgogne; aujourd'hui chef-lieu du canton de l'arrondissement de Gray (Haute-Saône).

CHANGE (PLACE DU).
A Constantinople; est décrite parRobert de Clari. (Voir la Notice.)

CHAPPES.

Fief de Gui et de Clérembaud de Chappes; aujourd'hui commune des canton et arrondissement de Bar-sur-Seine (Aube).

CHARAX OU CARACAS.

Ville de l'Asie Mineure (Bithynie), en face de Nicomédie, à six lieues de Constantinople.

CHARIOPLE OU CHARIOPOLIS.

Ville de Thrace, située entre Panfile et Rodosto, mais dont l'emplacement n'est pas exactement déterminé.

CHARLES DU FRESNES.

Noble du Hainaut; issu d'une des branches de la famille d'Amerval, tirait son nom du fief qu'il possédait à Fresne, actuellement commune du canton de Condé, arrondissement de Douai (Nord).

Un chevalier du même nom, et sans doute un de ses parents, Renaud du Fresnes, prit probablement aussi la croix à la même époque, car il est parmi les témoins qui apposèrent leurs sceaux à la charte par laquelle le comte Baudouin accordait, en 1201, avant de partir pour l'Orient, certains avantages à divers monastères.

CHASTEL (LE).

Fief de Gervais et d'Hervé du Chastel; aujourd'hui Châteauneuf en Thimerais (Eure-et-Loir).

CHASTEL-BUIMONT (LE).

Abbaye dédiée à saint Côme et saint Damien, qui était située dans un lieu appelé *Cosmidium*, hors des murs de Constantinople, non loin du palais des Blaquernes. Elle était connue des Occidentaux sous le nom de Chastel Buimont, parce que, lors de la première croisade, Boëmond, prince de Tarente, y avait été logé.

CHAUMONT, ou plutôt CAUMONT.

Fief d'une famille artésienne d'antique noblesse; de nos jours commune du Pas-de-Calais.

CHÉRISI OU QUIÉRISI.

Fief de la famille de ce nom; aujourd'hui Kiersy-sur-Oise,

commune du canton de Coucy-le-Château, arrondissement de Laon (Aisne). Cette localité est célèbre dans notre histoire par le capitulaire de Charles le Chauve, qui établit l'hérédité des bénéfices.

CHIVETOT (LE).

Bien que cette localité ait été souvent mentionnée dans nos chroniques, on n'est pas parvenu à déterminer sa position précise. Michaud la place sur le lac Ascanius, l'extrémité opposée de Nicée; le *Recueil des Historiens des Croisades* à Gemlik, sur le golfe de Mondania, et M. de Wailly à Kios, sur le même golfe. Nous pensons plutôt, avec M. Paulin Pâris, que l'emplacement de Chivetot, indiqué par Villehardouin, Ordéric Vital et Anne Comnène comme situé sur la mer de Nicomédie, vers Nicée, était voisin de la ville nouvelle de Hélénopolis, bâtie par Alexis.

CHOISI.

Voir JEAN DE CHOISI.

CHURLOT (LE).

Le Tzurulum des Anciens; ville de Thrace, à vingt lieues au nord-ouest de Constantinople.

CÎTEAUX.

Célèbre abbaye, fondée à la fin du XIe siècle, dans le diocèse de Châlons, par les Bénédictins de Solesmes, pour observer dans toute sa rigueur la règle de saint Benoît; fut le chef d'ordre d'une importante congrégation, dite des Cisterciens.

CLARI.

Chef-lieu de canton de l'arrondissement de Cambrai; était autrefois le siège d'une abbaye où le chroniqueur Robert se retira à son retour de Constantinople et dont il prit le nom. (Voir la Notice.)

CLÉREMBAUD V DE CHAPPES.

Fils de Clérembaud IV et d'Hélissen de Traînel, chevalier champenois, qui se croisa en même temps que ses oncles, Gui de Chappes et Garnier de Traînel, évêque de Troyes. Clérembaud est mentionné dans des actes de 1170 et 1197; après avoir assisté à la prise de Constantinople, il revint dans

ses domaines antérieurement à 1212, car à cette époque et en 1224 il assiste à des conseils tenus par les barons champenois; il mourut en 1246 et fut inhumé à l'abbaye de Larivour.

COINE (LE).
Voir ICONE.

COLEMI.
Voir FRANÇOIS DE COLEMI.

COLIGNI OU COLEINI.
Voir HUGUES DE COLIGNI.

COLONNE BRULÉE.
Colonne de laquelle fut précipité Murzuphle. « Cette colonne de porphyre, aujourd'hui noircie par les incendies, écrit M. Isambert *(Itineraire de l'Orient,* p. 278), fut, dit-on, apportée de Rome par Constantin. Elle était surmontée d'une statue d'Apollon en bronze; mais voulant que ce monument lui fût personnel, Constantin décréta qu'on eût à tenir cette figure pour la sienne, et, pour se donner en même temps les traits du Christ, il substitua les clous de la Passion aux rayons du soleil. Constantin fut remplacé par Justinien, et celui-ci par Théodose. Sous le règne d'Alexis Comnène, la foudre renversa la statue et la partie supérieure de la colonne. On distingue fort bien aujourd'hui la partie de la colonne qui a été restaurée pour porter une croix, et le nom de Manuel Comnène, qui présida à ce travail, ainsi que la trace des couronnes de laurier qui cerclaient les garnitures des tambours. On ne sait pas ce qu'est devenue la statue. »

COMAINS.
Nom que donnent aux Komans nos anciennes Chroniques. « Les Koumans, dit Buchon *(Histoire des Conquêtes et de l'Établissement des Français dans les États de l'ancienne Grèce,* pp. 229, 230), faisaient partie de ces tribus de race turque qui, sous les noms divers d'Ouzes, d'Yaziges, de Petschénèques, avaient, depuis plusieurs siècles, débordé des environs de la mer Caspienne et s'étaient jetées sur l'Asie Mineure et sur une partie de l'Europe. La tribu des Koumans s'était domiciliée en Moldavie. Quoiqu'ils fussent établis

d'une manière plus permanente dans les plaines de la Moldavie que dans les hautes montagnes de la Turcomanie, les Koumans n'en avaient pas moins persévéré dans leur barbarie primitive et, bien qu'ils eussent embrassé le mahométisme pour la forme, ils avaient conservé en même temps tous les usages de leur patrie antique, et mélangeaient à la simplicité de l'islamisme les cérémonies et les croyances d'un chamanisme grossier, qui était leur ancien culte. »

COMANIE.

Pays des Comans.

CONFLANS.

Aujourd'hui commune du canton d'Anglure, arrondissement d'Épernay (Marne).

CONON OU QUESNES DE BÉTHUNE.

Frère puîné de Guillaume le Roux, avoué de Béthune; avait, comme lui, déjà pris la croix précédemment avec Philippe-Auguste, et se croisa de nouveau en 1199. Il se distingua tout particulièrement lors de la prise de Constantinople et mérita, par les éminents services qu'il rendit à Baudouin et à Henri, d'être choisi, après la mort de ce dernier, comme baile de l'empire. Il périt en 1224, dans une rencontre des Latins avec les troupes de Vatace Lascaris. Homme de guerre éminent et diplomate avisé, Conon de Béthune était aussi un poète remarquable; M. Paulin Pâris a donné dans le *Romancero françois* un choix de ses poésies, qui se distinguent par l'esprit, la finesse et la verve.

CONRAD DE KORSIGK.

D'une grande famille d'Allemagne, fut élu évêque de Halberstadt en 1201 et prit la croix l'année suivante, sans grand enthousiasme, sans doute pour se faire pardonner par Innocent III le zèle qu'il avait déployé en faveur de Philippe de Souabe. On sait quel rôle il joua pendant la première partie de l'expédition qu'il accompagna à Constantinople, et combien il montra d'âpreté à s'approprier les reliques qu'abritaient les églises grecques. Il quitta Byzance pour n'y plus revenir, au mois d'août 1204, se rendit en Terre sainte afin d'accomplir son vœu, et rentra, en 1205, dans son diocèse, non sans avoir, auparavant, fait un voyage à Rome, sans doute pour se justifier près du pape. C'est là aussi la cause

qui le fit se démettre, en 1209, de ses fonctions épiscopales, après avoir réparti entre diverses églises les nombreuses reliques qu'il avait rapportées. Conrad se retira alors à l'abbaye de Sédebèke où il finit ses jours.

CONRAD DE MONTFERRAT.

Frère aîné du marquis Boniface. (Voir la Notice.)

CONSTANTIN.

Premier empereur chrétien, né en 274, mort en 333, transporta le siège de l'Empire de Rome à Byzance; il est mentionné par Robert de Clari.

CONSTANTIN LASCRES.

Villehardouin désigne ainsi Constantin Lascaris, frère de Théodore, le fondateur de l'Empire grec de Nicée.

CONSTANTINOPLE.

Capitale de l'empire grec, sur le Bosphore, prise par les Latins en 1204.

« L'ancienne Byzance, d'après l'opinion la plus accréditée, fut fondée en 656 avant Jésus-Christ par une colonie grecque de Mégare, conduite par Byzas, qui lui donna son nom. Deux cents ans plus tard, sous le règne de Darius, fils d'Hystape, les Perses la prirent, mais, après les victoires de Salamine et de Platée, ils en furent chassés par les Spartiates, commandés par Pausanias. Les Athéniens en disputèrent la possession aux Lacédémoniens et s'en emparèrent à leur tour. Byzance, s'étant alliée avec les Romains dans les guerres contre Philippe et contre Antiochus, fut déclarée ville libre par le sénat romain. Plus tard, la République byzantine prit parti pour Niger contre Septime Sévère; celui-ci s'en étant rendu maître après un siège de trois années (196) abattit ses murailles, détruisit ses monuments et enleva une grande partie de ses habitants. Mais bientôt cet empereur, à la prière de Caracalla, releva Byzance et la rétablit dans ses anciens droits.

« En 325, Constantin résolut de donner une nouvelle capitale à l'Empire romain. L'admirable position de Byzance fit choisir cette ville dont il entreprit la reconstruction. L'empereur en traça lui-même la nouvelle enceinte qui comprit une étendue d'environ cinq lieues. La ville s'éleva comme par enchantement : des places publiques, des palais, des aque-

LIBRARY OF THE UNIVERSITY

ducs, des marchés, des fontaines, des cirques et des théâtres furent construits ou agrandis et couvrirent bientôt l'immense emplacement que Constantin avait donné à la nouvelle Rome, qui prit alors le nom de Constantinople. Les villes de la Grèce, celles de l'Asie et Rome elle-même furent dépouillées pour son embellissement d'une quantité considérable de chefs-d'œuvre de la statuaire antique. Tout ce qui pouvait, en un mot, contribuer à la munificence d'une capitale, s'y trouva réuni; elle fut dédiée en 330.

« Théodore II (408-450) l'agrandit en reportant plus à l'occident les murs du côté de la terre, et l'empereur Héraclius (610-641) fit enclore dans son enceinte le quartier des Blaquernes situé à l'extrémité nord-ouest de la ville sur le port. Depuis lors, cette enceinte n'a pas subi de changement; les murailles et les tours qui la défendent sont encore celles qui ont été construites par les empereurs byzantins. » (Labarte, *Le Palais imperial de Constantinople*, pp. 9 et 10.)

CORBIE.

Ville de Picardie, actuellement chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Amiens.

CORFOU.

Ile de la mer Ionienne; les Latins y séjournèrent dans leur marche sur Constantinople.

CORINTHE.

Ville fameuse du Péloponèse, sur l'isthme auquel elle a donné son nom; elle reprit, au moyen-âge, une grande importance, grâce à la situation particulièrement forte de son *Chastel*, l'Acrocorinthe, qui la domine.

CORMEROI.

Fief patrimonial de Hugues et de Geoffroi de Cormeroi; aujourd'hui Cormeray, commune du canton de Coutres, arrondissement de Blois (Loir-et-Cher).

CORONE.

Ville du Péloponèse sur le golfe de Messénie, aujourd'hui Pétalidi.

CORTACOPLE.
Château situé entre Macri et Rodosto, dont la position exacte est inconnue.

COSME (SAINT).
Né en Arabie, toujours associé à son frère saint Damien : ils vivaient au IIIe siècle et subirent ensemble le martyre; leur fête se célèbre le 27 septembre.

COUCI.
Fief de la grande famille de ce nom; aujourd'hui chef-lieu de canton de l'arrondissement de Laon.

COURCELLE OU CORCELLE.
Voir ANSEAU DE CORCELLE.

CRESSONESSART.
Ancien nom du village de Cressonsacq, fief d'une famille noble du Beauvaisis, aujourd'hui commune du canton de Saint-Just (Oise).

CRÈTE (ILE DE).
Voir ILE DE GRÈCE.

CRISTOPLE OU CHRISTOPOLIS.
Ville de Macédoine sur la mer Égée, aujourd'hui Cavala.

D

DAIN OU DAONION.
Ville de Thrace sur la Propontide, voisine d'Héraclée.

DAMIEN (SAINT).
Voir COSME (SAINT).

DAMPIERRE.
Fief patrimonial de Richard et d'Eudes de Dampierre; nous croyons que c'est aujourd'hui Dampierre-sur-Salon, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Gray (Haute-Saône).

DAMPIERRE EN ASTÉNOIS.

Fief de Renard de Dampierre, aujourd'hui Dampierre-le-Château, commune du canton de Dammartin-sur-Yèvre (Marne).

DANOIS.

Scandinaves qui, avec les Anglais, formaient, sous le nom de Waerings, la garde particulière des empereurs byzantins.

DAVID COMNÈNE.

Un des princes de la famille impériale, qui, après la prise de Constantinople par les Latins, se taillèrent des principautés indépendantes dans les provinces asiatiques de l'Empire; David se créa une souveraineté en Paphlagonie, tandis que son père Alexis s'établissait en Colchide et à Trébizonde.

DÉMÉTRIUS DE MONTFERRAT.

Roi de Thessalonique, fils et successeur de Boniface de Montferrat sous la tutelle de Marguerite de Hongrie, sa mère; il fut dépossédé de ses États, en 1222, par Théodore, despote d'Épire, et mourut en 1227.

DIEST.

Fief de Thierri de Diest; de nos jours chef-lieu de canton de l'arrondissement de Louvain (Brabant belge).

DIMOT (LE).

Nom, dans nos chroniques, de Dydimotique, actuellement Démotika, ville de Thrace, sur la rive droite de l'Hébre, non loin du confluent de ce fleuve avec la Kasildéli, à quarante et un kilomètres au sud d'Andrinople.

DRAME OU DRAMA.

L'ancienne Drabescos, ville de Macédoine, au nord de Christopolis.

DREUX DE BEAURAIN OU DE BELRAIM.

Membre d'une grande famille du Hainaut qui fut au nombre des croisés de la première heure, car il contresigna la charte de 1201 par laquelle, avant de partir pour l'Orient, Baudouin IX attribuait certains avantages à divers monastères.

DREUX DE CRESSONESSART.
Chevalier d'une famille noble du Beauvaisis.

DREUX D'ESTRUEN.
Vassal de Baudouin IX dont le fief était situé à Estrœungt, actuellement du canton sud et de l'arrondissement d'Avesnes (Nord). On ne sait de lui que ce qu'en dit Villehardouin, mais l'on peut ajouter que d'autres membres de la même famille prirent part à la quatrième croisade; l'un d'eux, Alulf d'Estrœungt, appose comme témoin son sceau à une charte par laquelle Baudouin IX fait, en 1201, des libéralités à plusieurs monastères, et un autre, Gérard d'Estrœungt, qui occupa de hautes fonctions dans l'empire de Romanie.

DURAS.
Aujourd'hui Durazzo, l'ancienne Dyrrachium, ville et port de Roumélie sur l'Adriatique.

E

EMERIC.
Roi de Hongrie, frère de Marguerite, impératrice de Constantinople; il succéda à son père, Béla III, et mourut en 1204.

ENGUERRAND DE BOVES.
Fils de Robert de Boves et de Béatrix de Saint-Pol; il avait déjà, ainsi que son père qui mourut au siège d'Acre, pris la croix et accompagné Philippe-Auguste en Terre sainte; il se croisa de nouveau à Escri et, pour attirer sur lui la protection divine, il multiplia ses libéralités aux églises.

Nous savons le rôle qu'il joua pendant la nouvelle expédition. Après avoir semé la discorde dans l'armée à Jadres, Enguerrand de Boves trompa, en se rendant subrepticement en Syrie, la confiance de ses compagnons qui l'avaient chargé d'une mission à Rome; il fit seulement acte de présence outre-mer et rentra dans ses domaines. Bientôt, pourtant, il s'associa à la croisade contre les Albigeois et s'y distingua autant par ses cruautés que par sa valeur; il obtint, comme part de butin, le comté de Foix; Raymond-Béranger, légitime

possesseur de ce fief, s'étant réconcilié avec l'Église, on lui rendit ses domaines, et Enguerrand de Boves revint en Picardie. On sait qu'il combattit dans les rangs français à la bataille de Bouvines; mais, à partir de cette époque jusqu'à sa mort, survenue en 1223, Enguerrand de Boves n'est plus mentionné que dans des actes relatifs à des donations pieuses.

ÉPIRE.

Contrée de la Grèce; après la prise de Constantinople par les Latins, Michel Comnène s'y constitua une souveraineté indépendante qui subsista jusqu'en 1435.

ÉRACLES.

Forme, dans notre vieille langue, du nom de l'empereur Héraclius qui régna à Constantinople de l'an 610 à l'an 641 de notre ère. On a appelé : *Estoire de Éracles Empereur,* la collection générale des relations en langue française consacrées par Guillaume de Tyr et ses continuateurs à l'histoire des croisades.

ÉRARD DE VILLI.

Fils de Geoffroi de Villehardouin, auteur de *La Conquête de Constantinople;* il lui succéda dans la dignité de maréchal de Champagne. (Voir la Notice.)

ERNOUL.

L'un des continuateurs de Guillaume de Tyr. (Voir la Notice.)

ESCLAS OU WENCESLAS.

Chef bulgare qui épousa une fille de l'empereur Henri; Ducange lui donne le nom d'Athlave ou de Sthlave. Il était, dit-il dans son *Histoire des Empereurs Latins de Constantinople,* p. 64, prince de Mélenique, « chasteau-fort de la Bulgarie, où il régnoit souverainement sans reconnoistre ny les empereurs de Constantinople, ny les roys de Bulgarie, se faisant redouter également des uns et des autres, et changeant à tous moments de party. L'empereur, luy donnant sa fille, luy conféra le titre de despote; après le deceds de laquelle, » ajoute Ducange, « ce prince reprit une seconde alliance avec la sœur de la femme de Théodore, prince d'Épire, de la famille des Pétraliphes. »

ESCLAVONIE.

Au moyen-âge, on donnait ce nom à toute la partie de l'Europe qui s'étendait depuis l'Adriatique jusqu'aux rivières la Drave et la Save : on y comprenait donc la Dalmatie et l'Illyrie; aujourd'hui, cette dénomination ne s'applique plus qu'à la partie de la Hongrie comprise entre ces deux rivières.

ESCORNAI.

Voir GAUTIER D'ESCORNAI.

ESCRI, OU ÉCRI.

Aujourd'hui Asfeld-la-Ville, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Rethel (Ardennes); antérieurement au tournoi où se décida la quatrième croisade, Escri avait été le théâtre d'une défaite infligée aux Normands en 883.

ESCUTAIRE (L').

Aujourd'hui Scutari, l'ancienne Chysopolis, ville d'Asie, en face de Constantinople dont elle n'est, à proprement parler, qu'une annexe; les empereurs byzantins y avaient une résidence.

ESPIGAL (L').

Localité située sur la côte sud de la Propontide, à l'ouest et non loin d'Esquise, mais dont l'emplacement précis n'a pu être déterminé; on croit pourtant qu'il convient de l'identifier avec Spiga ou Spiega des cartes modernes.

ESQUISE OU ÉQUISE.

Nos chroniques désignent ainsi l'ancienne Cyzique, aujourd'hui Aïndschek, ville de l'Asie Mineure (Mysie), sur la presqu'île du même nom, qui s'avance dans la Propontide.

ESTANEMAC.

Stenimakon, aujourd'hui Sténimacho, au sud-est de Philippopolis, est restée une ville comptant encore quinze mille habitants, « tous Grecs dans un pays bulgare, » dit M. Dumont, qui place le château défendu par Renier de Trith à une demi-lieue au nord de la ville.

ESTANOR (L').

Ou mieux le Stenon, quartier du faubourg de Péra, voisin

de la tour de Galatha, ou les Juifs, qui avaient été autorisés a y construire une synagogue, avaient etabli leurs demeures.

ESTRUEN.

Voir DREUX D'ESTRUEN.

ESTURION, OU JEAN STURION.

Au dire de Ducange *(Observations sur l'Histoire de Villehardouin,* p. 352), « c'estoit un fameux pirate, natif de Calabre, qui s'estoit donné à Lascaris, lequel l'avoit fait son admiral. »

ÉTIENNE (SAINT).

Juif de naissance, l'un des sept premiers diacres et le premier martyr; sa fête se célèbre le 26 décembre.

ÉTIENNE DU PERCHE.

Fils de Rotrou III et frère de Geoffroi III, comtes du Perche, fut chargé par le dernier de conduire en Orient les chevaliers de ses domaines qui avaient pris la croix, accomplit sa mission, rejoignit ensuite le gros de l'armée latine à Constantinople, reçut en fief, de Baudouin IX, le duché de Philadelphie, et périt dans la déroute d'Andrinople.

EUDES III, DUC DE BOURGOGNE.

Fils de Hugues III et d'Alix de Lorraine, succéda à son père en 1193, refusa le commandement de la quatrième croisade, mais se signala contre les Albigeois et à la bataille de Bouvines, où il commandait l'avant-garde de l'armée royale. Il venait de prendre de nouveau la croix et se mettait en route pour l'Orient, lorsqu'il mourut à Lyon, le 6 juillet 1218; son fils Hugues IV lui succéda.

EUDES DE CHAMPLITTE.

Seigneur bourguignon, possesseur de quelques fiefs en Champagne; il ajoutait à son nom le qualificatif de Champenois parce que Élisabeth de Bourgogne, son aïeule, avait été répudiée par Eudes Ier, comte de Champagne, qui doutait de la légitimité de l'enfant dont elle était enceinte. Revenue en Bourgogne, Élisabeth reçut comme apanage le comté de Champlitte qui passa à son fils et à ses descendants. Eudes le Champenois de Champlitte mourut à Constantinople, tandis que son frère Guillaume devenait prince d'Achaïe.

EUDES DE DAMPIERRE.

Frère de Richard de Dampierre; plusieurs seigneurs de ce nom jouèrent un rôle important en Orient au XIIIe siècle; il n'a pas été possible de distinguer ce qui se rapporte à ce croisé, mentionné par Villehardouin, de ce qui est relatif à ses homonymes.

EUDES III DE HAM.

Se rendit en Orient avec son frère Girard, mais revint bientôt dans ses domaines, tandis que celui-ci se fixait outre-mer et devenait connétable de Tripoli.

EUDOXIE.

Fille d'Isaac l'Ange, épouse répudiée d'Étienne de Serbie, mariée successivement à Murzuphle et à Léon Sgure.

EULUI.

Ville de Bulgarie dont il n'est plus possible de déterminer la position.

EUPHROSYNE DUCÈNE.

Épouse de l'empereur Alexis III. (Voir la Notice.)

EUSTACHE DE CANTELEU.

Membre d'une famille noble du Ponthieu qui, dès cette époque, occupait un certain rang dans sa province, car, en 1206, Baudouin II de Canteleu était sénéchal de Béthune; on ne sait quel degré de parenté unissait ce Baudouin à notre croisé.

EUSTACHE DE CONFLANS.

Fils de Hugues de Conflans, accompagna Gautier de Brienne en Sicile, prit part ensuite à la croisade et mourut avant 1218. De son mariage avec Marie, dame de Pleurs, il laissa un fils et trois filles.

EUSTACHE DE FLANDRE.

Frère puîné des empereurs Baudouin et Henri, sur le compte duquel les anciennes chroniques gardent le silence. Il est probable, puisque Villehardouin ne le nomme que dans la deuxième partie de *la Conquête,* qu'il rejoignit seulement le gros de l'armée croisée après la prise de Constantinople, peut-être sur la flotte qui apporta à Baudouin la nouvelle de la mort de Marie de Champagne. Il rendit ensuite de grands

services à ses frères et lorsque, en 1209, Michel Comnène, despote d'Arta, vivement pressé par les Latins, résolut de conclure la paix, ce dernier tint à Conon de Béthune et à Pierre de Douai le discours suivant, rapporté par Henri de Valenciennes (§ DCXCIII de l'édition de Wailly) :

« Seigneurs, j'ai une mienne fille et l'empereur a un sien frère qui a nom Eustache. Si nous les pouvions unir eux deux ensemble par mariage, notre paix tout d'abord serait facile à faire. Et je donnerai à Eustache, avec ma fille, le tiers de toute ma terre. Et je veux que vous sachiez bien que je puis mieux servir l'empereur, et par terre et par mer, que nul qui soit en toute la Romanie. »

Effectivement, Eustache reçut des territoires en Étolie et épousa la fille de Michel Comnène, qui fit hommage à l'empereur; mais la paix ainsi conclue fut de courte durée. Dès l'année suivante, le prince grec reprenait les armes, et l'on ignore ce que devint le frère de l'empereur; aucun récit contemporain ne le nomme plus, et le P. d'Outreman avance sans preuves, en s'appuyant sur un passage d'Acropolite fort peu clair, qu'il périt, en 1214, au siège de Lentiane.

Eustache de Heumont.

Les manuscrits de *la Conquête* présentent plusieurs versions quant au nom de ce croisé et de celui de son frère Jean; les uns l'appellent Eustache de Chaumont, les autres Eustache de Heumont, d'autres encore Eustache de Jeumont. Nous n'avons donc pu déterminer à quel lignage il convient de rattacher ce personnage.

Eustache du Marchais.

Vassal du comte de Flandre sur lequel nous n'avons pu nous procurer aucun renseignement. Toutes les chroniques ne lui donnent ni le même nom, ni le même prénom; les unes l'appellent Conon, les autres Eustache du Marchais, et cette dénomination se transforme dans quelques-unes en une qualification encore plus vague, celle d'Eustache le Marquis; en présence de tant d'incertitudes, mieux vaut s'abstenir de toute hypothèse.

Eustache de Saubruic.

Chevalier dont le véritable nom, que Villehardouin défigure, est Eustache de Sarrebruck; il appartenait à une famille

flamande qui avait contracté des alliances en Champagne, et prit la croix en même temps qu'un de ses parents, Henri, comte de Sarrebruck, mentionné au nombre des croisés par plusieurs historiens de Flandre. Un de leurs descendants, Simon de Sarrebruck, partit avec le seigneur d'Anglure pour visiter la Terre sainte et mourut au cours du voyage, dans l'île de Chypre, en 1396.

ÉVRARD DE MONTIGNI.

Chevalier champenois dont il est difficile d'indiquer l'extraction, car il y avait en Champagne plusieurs familles de Montigny; nous croyons pourtant qu'il appartenait à celle dont le fief patrimonial était situé à Montigny en Bassigny, aujourd'hui chef-lieu de canton de l'arrondissement de Langres (Haute-Marne), se rattachant aux Montigny de l'Artois, qui comptaient parmi leurs membres Gautier de Montigny, fondateur, en 1177, de l'abbaye d'Anchin. On ne sait rien d'Évrard de Montigny, si ce n'est que, s'attachant successivement à la fortune de Boniface de Montferrat puis à celle de Geoffroi de Villehardouin, prince d'Achaïe, il reçut de ce dernier des terres en Thessalie et assista avec lui à l'assemblée de Ravenique.

Un vassal de Baudouin IX portant le nom de Sifrid de Montigny prit également part à la quatrième croisade, ou, du moins, apposa, comme témoin, son sceau sur une charte par laquelle, avant de partir pour l'Orient, le comte de Flandre accordait certains avantages à divers monastères.

F

FERME (LA).

L'ancienne Thermæ, le Crenum de Nicétas.

FERRIS D'IERRES.

Les critiques ne sont d'accord ni sur le pays, ni sur la famille de ce croisé et de son frère, Jean; les uns les rattachent aux seigneurs d'Aire (Artois); pour les autres, ce sont des Flamands appartenant à la famille de Herre; nous pencherions plutôt à penser que ces deux frères étaient membres de l'antique lignée des seigneurs d'Erre, dont le fief patrimonial est devenu aujourd'hui une commune du canton de

Marchiennes, arrondissement de Douai (Nord). Cette famille d'Erre, appelée d'Ierres ou d'Yerres dans d'anciens textes, se fondit plus tard dans celle de Haveskerque, dont un membre, du nom de Baudouin, prit aussi la croix et scellait comme témoin, en 1201, une charte par laquelle le comte de Flandre accordait certains avantages à divers monastères.

FILÉE (LA).

Port sur le Pont-Euxin, que Robert de Clari place à dix lieues de Constantinople.

FINEPOPLE.

Nom donné par Villehardouin à Philippopolis, « qui est une très belle cité et très bonne et très plantureuse, » dit le traducteur de Guillaume de Tyr.

FOULQUES DE NEUILLI.

Promoteur de la quatrième croisade. (Voir la Notice.)

FRANC (LE).

Château fort sur l'Arda, dont la situation n'est pas exactement connue.

FRANÇAIS.

Villehardouin désigne ainsi tantôt les habitants de la France et de la Belgique, par opposition aux Italiens, tantôt, et plus particulièrement, les habitants de l'Ile-de-France.

FRANCE.

Voir la note du § VI.

FRANÇOIS DE COLEMI.

Nommé par erreur François de Coligni au § VII, était vassal du comte de Flandre, puisqu'il signe avec lui la charte de 1201 par laquelle Baudouin IX accorde divers privilèges à plusieurs monastères, mais on ignore quelle était sa famille; il est pourtant présumable qu'il était originaire du Pays Messin.

FRANCS.

Est, pour Villehardouin, synonyme de Français, et lui sert aussi à désigner les Latins en général, par opposition aux Grecs.

FRANSURES.
Fief de Bègues de Fransures; aujourd'hui commune du canton d'Ally-sur-Noye, arrondissement de Montdidier (Somme).

FRESNES.
Voir CHARLES DU FRESNES.

FRIAISE.
Fief de la famille de ce nom; actuellement commune du canton de la Loupe, arrondissement de Nogent-le Rotrou (Eure-et-Loir).

FROUVILLE.
Aujourd'hui Fréville-en-Lognon (Eure-et-Loir).

FULIGNI.
Fief de Gautier de Fuligni; aujourd'hui commune du canton de Soulaines (Aube).

G

GALATHA.
Faubourg de Constantinople, au sud de Péra, par où les croisés dirigèrent l'une de leurs premières attaques contre Byzance.

GALATHA (TOUR DE).
Voir TOUR DE GALATHA.

GARNIER DE BORLANDE.
Ou mieux Werner III, comte de Bolanden, grand-échanson de l'Empire d'Allemagne. (Voir la Notice.)

GARNIER, évêque de Troyes.
Membre de la famille champenoise des sires de Traînel, qui n'envoya pas moins de quatre représentants aux croisades; lui-même, devenu évêque de Troyes en 1193, avait pris une première fois la croix en 1197, et s'étant mis en route pour la Terre sainte, se trouvait à Plaisance lorsqu'il

apprit la mort du comte Henri de Champagne; il se fit alors relever de son vœu par le pape, mais il se croisa de nouveau avec Thibaut III, accompagna l'expédition à Constantinople, fut chargé, après la prise de la ville, de la garde des reliques dont les Latins s'étaient emparés, et mourut le 24 avril 1204.

GAUDONVILLE.

Aujourd'hui commune du canton de Villiers-Saint-Orient (Eure-et-Loir); l'orthographe moderne du nom de cette localité est Godonville.

GAUTIER II, évêque d'Autun.

Occupa le siège épiscopal de cette ville de 1189 à 1223; se croisa, mais, comme le dit Villehardouin, renonça à suivre l'expédition et ne fit que plus tard, en 1217, un pèlerinage en Terre sainte, sans doute pour se libérer de son vœu.

GAUTIER DE BOUSIES.

Membre d'un illustre lignage du Hainaut allié aux comtes de Flandre et à plusieurs grandes familles dont il est fait mention par Villehardouin, telles que les de Traseignies, les de Trith. Dès 1201, Gautier de Bousies se range parmi les croisés en apposant son sceau au bas d'une charte par laquelle, avant son départ, Baudouin attribue certains avantages à diverses maisons religieuses; il accompagna son suzerain sur les rives du Bosphore, mais nous savons qu'il revint dans ses domaines, car, au mois de décembre 1239, il contresigne une charte par laquelle les héritiers de Baudouin de Beauvoir confirment la donation que celui-ci avait faite à l'abbaye du Mont Saint-Martin d'un reliquaire en or contenu dans une boîte en ivoire.

GAUTIER DE BRIENNE.

Devenu comte de Lecce par son mariage avec Marie, fille de Tancrède, roi de Sicile, dut soutenir par les armes ses droits et ceux de sa femme; il périt dans cette lutte en 1205 : son fils posthume, Gautier IV, lui succéda.

GAUTIER D'ESCORNAI.

Vassal du Baudouin IX que Villehardouin appelle le Flamand, sans doute pour le distinguer de quelque autre croisé qu'il ne mentionne pas, car il y avait en Champagne une famille du même nom. Nous ne savons rien de lui et nous

ignorons où son fief était situé; mais il convient de rappeler qu'un membre appartenant vraisemblablement à cette famille flamande, Jean d'Escornai, épousa, au dire de Baudouin d'Avesnes, une fille de Guillaume de Béthune.

GAUTIER DE FULIGNI.

Croisé mentionné sans autres détails dans le *Livre des Vassaux des Comtes de Champagne.*

GAUTIER DE GAUDONVILLE.

Vassal du comte de Blois, qui joua un certain rôle dans la préparation de la quatrième croisade comme délégué de son suzerain à Venise; on retrouve alors son nom dans plusieurs titres latins, et dans les Actes d'Innocent III, mais, à partir de 1201, il n'est plus mentionné nulle part. Il est probable qu'il mourut vers cette époque.

GAUTIER DE MONTBÉLIART.

Fils puîné d'Amédée de Montfaucon, comte de Montbéliart, qui prit la croix à Escri, se mit presque aussitôt en route, et passa en Chypre où il se fixa. « Quand le comte Amauri fut mort, relate l'*Estoire d'Éracles* (livre XXX, chap. XII), Gautier de Montbéliart, qui avait épousé sa fille en Bourgogne, alla en Chypre, lui et sa femme, et eut le baillage et la garde de la terre et de l'enfant Hugues, qui était légitime héritier. » Le régent se conduisit avec peu de sagesse; il s'attira la haine de son pupille qui, parvenu à sa majorité, le traduisit devant la Cour des Pairs et confisqua ses biens; Gautier se retira à Acre, où il termina, vers 1212, une existence agitée.

GAUTIER DE NESLE.

De la famille des comtes de Soissons; nous n'avons pu déterminer quel était ce croisé.

GAUTIER DE NUILLI.

Sans doute le même que le Gautier de Nuilli mentionné dans le *Livre des Vassaux des Comtes de Champagne,* et dont le fief était situé à Nulli, de nos jours commune du canton de Doulevant, arrondissement de Vassy (Haute-Marne). (Conférez GUILLAUME DE NUILLI.)

GAUTIER DE SAINT-DENIS.

Chevalier dont le fief était situé dans l'Ile-de-France;

M. Gaston Pâris présume, avec toute vraisemblance, que c'est lui qui, avec son frère Hugues, est nommé dans une chanson de Gace Brulé.

GAUTIER DES TOMBES.

Chevalier flamand qu'il ne nous a été possible de rattacher à aucune famille, car le nom de Des Tombes est très commun dans la région; il est incontestable pourtant que ce croisé occupait un certain rang parmi la noblesse flamande, car son frère Isaac et lui contresignèrent une charte par laquelle Baudouin IX concédait certains avantages à des maisons religieuses.

GAUTIER DE VIGNORI OU DE GAIGNORU.

Noble champenois, prit part à la quatrième croisade, mais ne resta pas longtemps en Orient, car, dès 1214, nous le voyons, de retour dans ses domaines, se ranger du parti de Thibaut IV contre son compétiteur Érard de Brienne; on retrouve ensuite son nom dans différents actes jusqu'en 1234.

GEOFFROI DE BEAUMONT.

Petit-fils de Richard Ier, vicomte de Beaumont (Sarthe).

GEOFFROI DE CORMEROI OU DE CORMERAY.

Vassal du comte de Blois ainsi que son frère Hugues, également mentionné par Villehardouin; on ne possède aucun renseignement sur ces deux croisés.

GEOFFROI V DE JOINVILLE dit TROUILLARD.

Oncle de l'historien de Saint Louis, accompagna en 1190 en Terre sainte son père Geoffroi IV, qui mourut au siège d'Acre; il lui succéda alors dans la dignité de sénéchal de Champagne, héréditaire dans sa famille, et acquit une grande réputation de bravoure; rentré dans ses domaines en 1196, il reprit bientôt la croix avec Thibaut III, mais, après la mort de son suzerain, il abandonna le gros de l'expédition pour se rendre en Sicile avec Gautier de Brienne et de là en Syrie, où il mourut, en 1205, sans laisser de postérité.

GEOFFROI III DU PERCHE.

Fils de Rotrou III, participa à la deuxième croisade avec son père, qui mourut au siège d'Acre, et rentra en Europe pour prendre possession de son comté du Perche en 1192;

il se croisa de nouveau à Escri, mais mourut au moment où il se préparait à retourner en Orient.

GEOFFROI DE VILLEHARDOUIN.

Maréchal de Champagne et de Romanie, auteur de *La Conquête de Constantinople*. (Voir la Notice.)

GEOFFROI DE VILLEHARDOUIN.

Neveu du précédent, sénéchal de Romanie, baile, puis prince d'Achaïe et de Morée, mort en 1218. (Voir la Notice.)

GEORGES (SAINT).

Était, suivant la légende, un jeune et beau prince de Cappadoce, qui souffrit le martyre sous Dioclétien.

GERVAIS DU CHASTEL.

Seigneur de Châteauneuf en Thimerais, épousa Marguerite de Donzy dont il eut son fils Hervé, croisé comme lui. Il participa à toute l'expédition et rapporta, en rentrant dans ses domaines, un grand nombre de reliques qu'il distribua à diverses églises; il mourut en 1212, et son obit était célébré à Notre-Dame de Chartres le 24 février de chaque année. Son fils Hervé se sépara du gros de l'armée à Zara, pour se rendre directement en Terre sainte, où il fut, en 1204, témoin du testament de Guillaume de Ferrières, et il semble s'être fixé en Orient.

GI.

Fief de Guillaume du Gi; aujourd'hui commune du canton de Selles-sur-Cher (Loir-et-Cher).

GILLES D'AUNOI.

Croisé que nous croyons Champenois et parent de Guillaume d'Aunoi.

GILLES LE BRÉBANT OU LE BRAIBANT DE PROVINS.

Neveu de Milon le Brébant; était vraisemblablement fils de Fromond de Brébant, le Borgne, et de Lucienne de Villiers; Villehardouin mentionne sa mort.

GILLES DE LANDAST.

Croisé appartenant à une illustre famille qui prétendait descendre des ducs de Toscane et des comtes d'Este; ses membres occupèrent les plus hautes situations sous les comtes de Flandre, les ducs de Bourgogne et les rois d'Espagne.

GILLES DE TRASEIGNIES.

Membre d'une illustre maison dans laquelle la dignité de connétable de Flandre était héréditaire; il avait épousé une fille de Nicolas de Boulers, veuve de Philippe de Harnes, et en eut un fils, Gilles le Brun, qui devint connétable de France sous Saint Louis.

Gilles de Traseignies fut au nombre des croisés de la première heure; il contresigna la charte de 1201 par laquelle, avant de partir pour l'Orient, Baudouin IX concédait certains privilèges à plusieurs maisons religieuses. Nous avons vu que la destinée tragique du connétable eut un grand retentissement et qu'il fut le héros d'un roman très populaire; voici, d'après M. Dinaux, l'analyse de cette production à demi fantastique :

« Gillion de Trasignyes épouse Marie, fille du comte d'Ostrevant, se signale dans les tournois, puis se croise pour aller à la conquête du Saint Sépulcre. Il est fait prisonnier par les Sarrasins et emmené vers le soudan de Babylone (en Égypte), qui veut le faire mourir; Gillion tue ses bourreaux et fait la conquête de la belle Graciane, fille du soudan. Sorti de sa prison, il débarrasse le soudan de ses propres ennemis, et, après mille aventures plus variées et plus romanesques les unes que les autres, il revient en Europe avec la belle Graciane qu'il convertit à la foi chrétienne et fait baptiser. Il passe à Rome où il obtient l'absolution du Pape, et arrive à Trasignyes où il retrouve sa première femme, fort enchantée de son retour, mais un peu émue de le voir si bien accompagné. Le sire de Trasignyes raconte à Marie qu'il ne doit le bonheur de la revoir qu'au dévouement de Graciane, qui lui a sauvé la vie, et qu'il ne l'a épousée que sur l'assurance qui lui fut donnée par un chevalier déloyal, que sa première compagne était morte. Les deux épouses font assaut de délicatesse et se retirent ensemble dans l'abbaye de l'Olive, près de Binche et Morlanwelz; lui, de son côté, délaissé de ses deux femmes, et moins marié que qui que ce soit, va se cloître à l'abbaye de Cambron, où il cherche à faire saintement son salut. Les deux dames meurent la même année; Gillion leur fait élever deux tombes magnifiques entre lesquelles il prépare pour lui-même un dernier asyle, voulant reposer un jour entre ses deux femmes. Entre temps, le soudan de Babylone lui envoie un messager pour lui annoncer qu'il est en guerre avec ses voisins et qu'il a besoin de son bras. Le brave Gillion repart

pour l'Égypte, défait les ennemis de son beau-père et se retire blessé mortellement. En mourant, il demande au soudan que son corps soit porté à l'abbaye de l'Olive, en Hainaut, pour être déposé dans la tombe préparée pour lui : ce qui fut ponctuellement exécuté. » *(Trouvères Brabançons, Haynuyers, Liégeois et Namurois,* pp. 325 et 326.)

GILLES DE TRITH.

Frère de Renier de Trith. — Voir ce nom.

GIRARD (LE COMTE).

Vassal inconnu de Boniface de Montferrat.

GIRARD DE MANCICOURT.

Membre d'une illustre famille du Hainaut et de l'Artois dont les possessions, situées dans l'Ostrevant, étaient voisines de Bouchain. Ce croisé est au nombre des signataires de la charte de 1201 par laquelle Baudouin IX concède des avantages à plusieurs monastères.

GOMMEIGNIES.

Jadis siège d'un fief important dont les titulaires étaient chevaliers bannerets du Hainaut; aujourd'hui commune du canton ouest du Quesnoy, arrondissement d'Avesnes (Nord).

GRÈCE.

Sous ce nom, les auteurs du XIIIe siècle désignent tantôt l'Empire d'Orient en général, auquel ils réservent plutôt la dénomination de Romanie, tantôt, et plus particulièrement, la Grèce proprement dite.

GUI DE CHAPPES.

Fils de Clérembaud III, le Mésel ou le Lépreux, sire de Chappes; on connaît plusieurs actes où son nom se trouve inscrit et, entre autres, une pièce citée par M. Paulin Pâris qui constate, en 1198, la donation faite par Thibaut III à Raoul Plunquet, du village de Verdière.

GUI DE CONFLANS.

Fils de Frédéric, seigneur de Conflans-sur-Lanterne, dont le fief est devenu actuellement une commune du canton de Saint-Loup, arrondissement de Lure (Haute-Saône).

GUI DE COUCI.

Fils de Jean de Couci et d'Adèle de Montmorenci; plu-

sieurs érudits s'accordent à voir en lui le poète connu sous le nom du sire de Couci, et le héros du *Roman de la Dame de Fayel.*

GUI DE HOSDENG.

Croisé sur la famille duquel les érudits ne sont pas d'accord : les uns le comptent parmi les nobles de l'Artois avec Ducange et P. Roger; d'autres, avec A. Dinaux et de Smet, en font un noble du Hainaut dont le fief aurait été situé entre Mons et Binche. Ces derniers sont dans l'erreur; proche parent du comte de Saint-Pol par sa mère, Gui était fils de Anseau de Hosdeng dont les domaines s'étendaient autour de Houdain, aujourd'hui chef-lieu de canton de l'arrondissement de Béthune (Pas-de-Calais).

GUI DE MONTFORT.

Frère de Simon de Montfort. (Voir la Notice.)

GUI DE PESMES.

Se croisa en même temps que son frère Haimmes ou Aymon; ils étaient membres d'une famille noble de Bourgogne qui tirait son nom du village de Pesmes, aujourd'hui chef-lieu de canton de l'arrondissement de Gray (Haute-Saône).

GUI DU PLAISSIÉ OU DU PLESSIS.

Frère d'Eustache de Conflans, noble champenois croisé à Escri; il avait, croyons-nous, pris le nom de ce fief, aujourd'hui Le Plessier, simple ferme sise sur la commune d'Orconde, canton de Ville-en-Tardenois, arrondissement de Reims (Marne). En tout cas, il ne faut pas confondre ce chevalier avec Thibaut du Plessis, frère de Pierre d'Amiens; il n'y avait entre eux aucun lien de parenté. Thibaut du Plessis se rendit en Orient entre 1209 et 1216; il s'y maria, et ses descendants occupèrent les plus hautes fonctions à la cour de Chypre.

GUI DE VAUX-CERNAI.

Voir la Notice.

GUIGUES IV DE FOROIS, dit BRANDA.

Succéda à Guigues III, son père, comme comte de Forez, au plus tôt en 1199, et mourut en 1203.

GUILLAUME D'ARLES.

Ce croisé est vraisemblablement Guillaume le Gros, vicomte de Marseille par indivis avec son frère Hugues-Godefroi III; ils étaient fils de Hugues-Godefroi II, seigneur de Tretz et vicomte de Marseille, mort en 1170.

GUILLAUME D'AUNOI.

Ce chevalier, allié aux Villehardouin, devait être fils ou frère du maréchal Villain d'Aunoi qui, après avoir joué un certain rôle en Terre sainte entre les années 1200 et 1206, représenta la régence de Romanie en 1219 à Rome avec Pierre de Chaponay; lui-même, dès 1196, se préparant à partir pour l'Orient, faisait, du consentement de sa femme Yolande, une donation à l'abbaye de Châlis. Guillaume était seigneur d'Aulnoy-lès-Bondy, c'est donc par erreur que les historiens belges le rangent parmi les vassaux de Baudouin IX.

GUILLAUME II DE BÉTHUNE.

Était fils de Robert le Roux, seigneur de Béthune et avoué d'Arras, et d'Adélaïde de Saint-Pol; il accompagna une première fois en Orient son père, qui mourut au siège de Saint-Jean-d'Acre, revint en Europe et succéda, en 1193, dans la seigneurie de Béthune, à son frère Robert VI, décédé sans postérité. Guillaume reprit plus tard la croix, mais ne persista pas, comme son frère Conon, à poursuivre l'entreprise; il rentra dans ses domaines, fit son testament au mois d'avril 1213 et mourut peu après.

GUILLAUME DE BLANVEL.

Nous croyons que ce nom a été mal transcrit et que Villehardouin veut parler de Guillaume de Blondel, noble du Cambrésis, marié à Aix de Buissy, qui vivait en 1215.

GUILLAUME DE CHAMPLITTE.

Frère d'Eudes de Champlitte (voir ce nom). Parti pour l'Orient, il débarqua dans le Péloponèse, puis, avec l'aide de quelques compagnons, conquit une principauté qu'il laissa à Geoffroi de Villehardouin le jeune, lorsqu'il revint en Bourgogne pour prendre possession de ses fiefs patrimoniaux.

GUILLAUME, VIDAME DE CHARTRES.

Fils de Dreux de Mello, connétable de France; il avait,

ainsi que son père, accompagné Philippe-Auguste en Terre sainte en 1188 et avait, suivant le témoignage des *Grandes Chroniques de France,* reçu du roi un don de quatre cents onces d'or, comme indemnité de pertes faites en mer; il reprit la croix, mais Villehardouin nous montre qu'il se sépara de ses compagnons. Sous le nom de Guillaume de Ferrières, le vidame de Chartres compte parmi les poètes lyriques les plus distingués du moyen-âge : M. Paulin Pâris lui a consacré plusieurs pages de son *Romancero François.*

GUILLAUME DE GOMMEIGNIES.

Noble du Hainaut; ce chevalier, ainsi qu'un autre membre de la même famille, Anfrid de Gommeignies, souscrit la charte par laquelle, avant de partir pour l'Orient, Baudouin IX accorde divers avantages à plusieurs monastères; antérieurement, Guillaume avait été l'un des juges d'une querelle survenue, en 1181, entre Gérard de Saint-Obert et Robert de Beaurain.

GUILLAUME II, LE VIEUX, DE MONTFERRAT.

Père du marquis de Boniface. (Voir la Notice.)

GUILLAUME III, DE MONTFERRAT.

Fils aîné du précédent. (Voir la Notice.)

GUILLAUME IV, DE MONTFERRAT.

Frère de Démétrius de Montferrat et prétendant au royaume de Thessalonique. (Voir la Notice.)

GUILLAUME DE NUILLI.

MM. d'Arbois de Jubainville et Longnon considèrent avec Villehardouin ce croisé d'Escri comme Champenois, et, en effet, le *Livre des Vassaux des Comtes de Champagne* mentionne un Guillaume de Nuilli qui figure, au commencement du XIIIe siècle, parmi les bienfaiteurs de l'abbaye de Montiérender et dont le fief était situé à Nulli (Marne); pourtant cette attribution n'est peut-être pas incontestable, car parmi les membres d'une très ancienne famille du Maine, qui tirait sans doute son nom du village de Nuillé-le-Jalais, actuellement commune de l'arrondissement du Mans, on relève un Guillaume de Nuillé qui prit la croix en 1199 et qui est mentionné dans le *Cartulaire de Saint-Vincent* du Mans.

Ces deux mentions paraissent inconciliables. Le sont-elles,

néanmoins, autant qu'on pourrait le croire? N'aurions-nous pas ici un nouvel exemple d'un fait assez fréquent au moyen-âge, celui de membres d'une famille féodale se transportant loin de leur pays d'origine, où ils conservent des domaines, et imposant à leur nouveau fief la dénomination de l'ancien, bientôt légèrement modifiée par une influence dialectale. Ce serait ici le cas, et alors la double mention du *Livre des Vassaux* et du *Cartulaire* se rapporterait à un même personnage.

Pareille hypothèse, et nous la présentons seulement comme telle, s'appuie pourtant sur quelques faits accessoires. Il est à remarquer que Villehardouin comprend également dans sa liste des croisés champenois un Villain de Nuilli, déjà mentionné dans le Cartulaire de Notre-Dame de Larivour, en 1195; or, en 1202, une charte du sénéchal du Mans porte que : « Mahaut, femme de Villain de Nuilli, et Renaud, leur fils, pour acquitter les dettes de leur époux et père envers les Juifs, vendent à Saint-Vincent-du-Mans ce qu'ils possèdent à Blandenz dans le fief de Païen de Soubrant. » Il est évident qu'il s'agit, dans cet acte, d'un chevalier qui, pour prendre la croix, a contracté des dettes que sa femme et son fils veulent éteindre en son absence. Quoi qu'il en soit, et ceci permet de supposer entre eux un lien de parenté, Guillaume et Villain accompagnèrent l'armée à Zara, mais là, se séparant du gros des forces chrétiennes, s'associèrent ensemble à la fortune de Renard de Dampierre et partagerent son triste destin.

Tous ces menus faits accumulés nous portent à croire que les chevaliers Guillaume et Villain nommés par *la Conquête* et par le *Livre des Vassaux,* sont les mêmes que ceux dont les noms se retrouvent dans le *Cartulaire de Saint-Vincent.*

Guillaume de Sains.

Membre d'une très ancienne famille chevaleresque de Picardie, dont le fief patrimonial était situé à Sains, aujourd'hui chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Amiens (Somme). Guillaume de Sains qui servit brillamment en Orient, particulièrement dans la lutte de l'empereur Henri contre les Lombards révoltés, est rangé par Villehardouin au nombre des vassaux du comte de Blois, sans doute parce que, comme son compatriote Bègues de Fransures, il possédait quelque domaine dans le comté de Clermont, dont le comte Louis était titulaire du fait de sa femme.

GUILLAUME DE TYR.

Célèbre historien des Croisades, né vers 1130, mort avant 1193. Son œuvre, traduite en français au XIIIe siècle et poursuivie par divers continuateurs, constitue en son ensemble un récit complet que nous avons souvent cité.

GUILLAUME DU GI.

Vassal du comte de Blois, nommé Guillaume Delgi dans notre texte; les auteurs belges le considèrent à tort comme un homme lige du comte de Flandre.

GUILLAUME DU PERCHE.

Que notre texte désigne sous le nom de Guillaume du Perchoi, était fils de Rotrou, comte du Perche; celui-ci laissa trois héritiers, Geoffroi, son successeur, Étienne et Guillaume; ils se croisèrent tous trois en 1198; l'aîné mourut avant le départ de l'expédition, et les autres accompagnèrent Baudouin en Orient. Étienne disparut dans la déroute d'Andrinople, tandis que Guillaume continuait à servir sous l'empereur Henri. *La Conquête de Constantinople* le nomme à plusieurs reprises, et Henri de Valenciennes le montre encore combattant, plus tard, à côté de Milon le Brébant et de Villehardouin, contre le roi Burile; mais en ce moment on perd sa trace; il est probable que ce cadet de grande famille, devenu possesseur de quelque fief considérable en Orient, ne revit jamais le Perche.

H

HAIMMES OU AYMON DE PESMES.

Frère de Gui de Pesmes. — Voir ce nom.

HALBERSTADT OU HALVESTAT.

Ville du Hartz, sur l'Holzemme, à cinquante-quatre kilomètres de Magdebourg; l'évêque croisé Conrad de Korsigk occupait le siège épiscopal de cette ville.

HAM EN VERMANDOIS.

Aujourd'hui chef-lieu de canton de l'arrondissement de Péronne; était, au moyen-âge, la possession de seigneurs particuliers, dont le nom est continuellement mêlé à l'his-

toire de la Picardie et se rencontre souvent dans celle des croisades.

HANTIMERIS DE VILLEROI.

Croisé percheron, sur l'origine duquel les critiques ne sont pas d'accord. Pour certains, il s'agit d'un des ancêtres de la famille si connue des La Neufville de Villeroi; pour d'autres, le compagnon d'Étienne du Perche est d'une race moins illustre et serait, plus modestement, seigneur de Villeray, fief situé sur la commune actuelle de Condeau, canton de Regmalard, arrondissement de Mortagne (Orne).

HENRI DANDOLE.

Doge de Venise. (Voir la Notice.)

HENRI D'ARAINES.

Membre d'une noble famille du Ponthieu, depuis longtemps éteinte, qui tirait son nom d'un fief situé entre Amiens et Abbeville.

HENRI D'ARZILLIÈRES OU D'ARDILLIÈRES.

Avait épousé une demoiselle nommée Agnès, et avait peut-être quelque lien de parenté avec les Villehardouin, car il résulte d'une charte que le maréchal tenait de lui la dîme de Longueville (Haute-Marne), attribuée, pour partie, au chapelain de Brandonvilliers. Avant de quitter la Champagne, Henri d'Arzillières conclut un accord avec la comtesse Blanche; il se sépara du gros des forces chrétiennes à Zara et suivit en Syrie Renard de Dampierre, dont il partagea le destin.

HENRI II, COMTE DE CHAMPAGNE.

Roi de Jérusalem. (Voir la Notice.)

HENRI DE FLANDRE ET DE HAINAUT.

Frère de Baudouin IX et son successeur sur le trône de Constantinople, mort le 11 juin 1216, à l'âge de quarante ans.

HENRI DE LONGCHAMP.

Croisé dont on n'a pu déterminer l'extraction; nous croyons qu'il était Normand et membre d'une famille dont le fief patrimonial était situé à Longchamp, aujourd'hui

commune du canton d'Étrépagny, arrondissement des Andelys (Eure).

HENRI DE MONTREUIL.

Croisé dont le nom est écrit dans les manuscrits de différentes manières, ce qui empêche d'assurer, ainsi que cela est probable, qu'il appartenait à la célèbre famille chevaleresque des sires de Montreuil-Bellay, dont le fief est devenu un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Saumur (Maine-et-Loire).

HENRI D'ORME.

Croisé sur lequel nous n'avons aucun renseignement. « Je crois, remarque Ducange, qu'il faut lire *Dorne*, qui est le nom d'une noble famille de Brabant, différente de celle de *Hornes*, au mesme pays, à laquelle les anciens provinciaux donnent pour armes « d'argent à trois chevrons de gueules. »

HENRI DE SAINT-DENIS.

Voir HUGUES DE SAINT-DENIS.

HENRI DE VALENCIENNES.

Historien dont la chronique fait suite à *la Conquête de Constantinople,* de Villehardouin.

HENRI LE LIBÉRAL, COMTE DE CHAMPAGNE.

Époux de Marie de France, père des comtes Henri II et Thibaut III.

HERLOIN.

Moine qui prêcha en Bretagne en faveur de la quatrième croisade. (Voir la Notice.)

HERMINS.

Voir ARMÉNIE.

HERVÉ DE BEAUVOIR.

Ce croisé était un vassal du comte de Blois, qu'il ne faut pas confondre avec Baudouin de Beauvoir, homme lige du comte de Flandre; mais nous ne savons ni à quelle famille il appartenait, ni où son fief était situé.

HERVÉ DU CHASTEL.

Voir GERVAIS DU CHASTEL.

HERVÉ, COMTE DE NEVERS.
Voir RENAUD DE MONTMIRAIL.

HEUMONT.
Voir EUSTACHE DE HEUMONT.

HIPPODROME DE CONSTANTINOPLE.
Robert de Clari, qui le nomme *les Jeux de l'empereur,* en donne une description. (Voir la Notice.)

HUGUES DE BEAUMETZ.
Il résulte d'une charte de donation en faveur de l'abbaye du Mont Saint-Quentin, que ce chevalier, après avoir suivi le comte de Saint-Pol, son suzerain, sur les rives du Bosphore, revint dans ses domaines d'Artois en 1207, rapportant de Constantinople des reliques dont il gratifia le monastère; M. de Wailly s'est donc trompé en identifiant avec Hugues de Beaumetz celui des compagnons de l'empereur Henri, appelé *Cil de Belmès* par Henri de Valenciennes, et qui se distingua, durant la campagne contre les Lombards révoltés, à l'attaque du pont de Larse, en février 1209.

HUGUES DE BOVES.
Quatrième fils de Robert de Boves et d'Alix de Saint-Pol, prit la croix à Escri, abandonna l'armée à Zara, et mena, à partir de ce moment, la vie la plus accidentée.
Véritable type du chevalier batailleur du moyen-âge, Hugues, à peine de retour dans ses domaines, encourut le ressentiment de Philippe-Auguste pour avoir tué un prévôt royal. Banni du royaume, il passa en Angleterre, où Jean-sans-Terre lui donna un fief, à condition de le servir à la guerre; c'est ainsi que le seigneur picard combattit à la bataille de Bouvines, dans les rangs des confédérés; ceux-ci vaincus, il chercha son salut dans la fuite, mais périt l'année suivante d'une façon tragique. Devenu, par la volonté du roi Jean, comte de Norfolk et de Suffolk, Hugues de Boves reçut la mission de se rendre sur le continent pour recruter des bandes de routiers destinées à combattre les barons révoltés partisans de la Grande Charte; la mission de Hugues de Boves réussit; il ramenait une troupe nombreuse de soldats lorsqu'une tempête assaillit la flotte en dehors du port de Sandwich et engloutit presque tous les navires; celui que montait Hugues de Boves disparut dans les flots.

HUGUES DE BRAIECUEL.

Voir PIERRE DE BRAIECUEL.

HUGUES DE BRÉGI, père et fils.

Dont le nom est estropié de plusieurs manières dans les manuscrits; ils s'appelaient, en réalité, Hugues de Berzé, et étaient possesseurs d'un fief situé à Berzé-le-Châtel, près Mâcon, où l'on voit encore les ruines imposantes d'une demeure féodale. Comme Villehardouin, l'histoire ne distingue pas entre eux, et l'on ne sait auquel de ces deux croisés il convient d'attribuer les poésies qu'on possède sous leur nom; il ne serait pas surprenant, du reste, que l'un et l'autre, comme beaucoup de nobles, leurs contemporains, eussent cultivé la « gaie science. » M. Gaston Pâris, qui a dernièrement consacré, dans la *Romania* (t. XVIII, p. 353 et suiv.), une Notice à ces personnages, estime que le père dut naître vers 1145 et le fils vers 1170. C'est à ce dernier que M. Gaston Pâris accorde un talent poétique; quoi qu'il en soit, il est incontestable que celui des sires de Brégi qui composa le poème satirique intitulé *La Bible du seigneur de Berçil,* assista à la prise de Constantinople, car il fait allusion aux événements dont il fut alors témoin et aux quatre empereurs qu'il vit tous mourir de vile mort; il est vraisemblablement aussi l'auteur de plusieurs jolies chansons.

HUGUES DE CHAUMONT OU DE CAUMONT.

C'est, croyons-nous, un membre de la grande famille des seigneurs de Caumont dont parle Villehardouin; on retrouve, en effet, la mention d'un Hugues de Caumont dans une charte de 1198, qu'il signe comme témoin. Chaumont n'est qu'une variante orthographique.

HUGUES DE COLEINI.

On ignore à quelle famille appartenait ce croisé. Dans quelques manuscrits, son nom est écrit Colemi, ce qui le rattacherait à la Flandre et à la même lignée qu'un autre de nos croisés; mais, dans d'autres textes, il est appelé Hugues de Coleini; c'est la version que Ducange a adoptée, et il le met au nombre des ancêtres de l'amiral tué à la Saint-Barthélemy. Nous nous rangeons à son avis, qui s'appuie sur ce fait, que Villehardouin nomme Hugues de Coleini à côté du Provençal Guillaume d'Arles; or, le fief des Coligny était situé dans une région voisine de la Provence, la Bresse;

c'est aujourd'hui un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Bourg.

HUGUES DE CORMEROI.

Voir GEOFFROI DE CORMEROI.

HUGUES DE SAINT-DENIS.

Auquel nous avons, par erreur, attribué, avec M. de Wailly, le prénom de Henri; doit être rangé, sinon au nombre des poètes, du moins parmi les amateurs de poésies de son temps; il est nommé, avec son frère Gautier, dans une chanson, et son compagnon de croisade, Hugues de Brégi, lui en adresse une autre.

HUGUES DE SAINT-POL.

Était comte de Saint-Pol depuis 1174 et avait déjà pris part à la croisade précédente, lorsqu'il partit pour l'Orient, dont il ne devait pas revenir; il ne laissa qu'une fille, nommée Élisabeth, qui fit entrer ses domaines dans la maison de Châtillon, par son mariage avec Gautier de Châtillon, qui commença la seconde race des comtes de Saint-Pol. Hugues IV fut accompagné à Constantinople par un de ses parents, Érard de Saint-Pol. (Voir la note du § CCIV.)

HUGUES DE TABARIE.

Né vers 1160 ou 1161, était le fils aîné de Gautier de Saint-Omer, devenu prince de Tabarie par son mariage avec Eschive, fille de Hugues de Fauquenbergue. Hugues, auquel on donna le même prénom qu'à son aïeul, « est, dit Ducange *(Familles d'outre-mer,* pp. 450 et 451), loué par Guillaume de Tyr en divers endroits de son histoire pour son courage et sa valeur, dont il rendit une infinité de preuves dans les occasions. Il se trouva, très jeune encore *(adolescens),* à la bataille qui fut donnée, en l'an 1178, dans les terres de la principauté de Sidon, entre les chrestiens et Saladin, où le sultan, qui remporta la victoire, fit plusieurs des nostres prisonniers, et entre autres Hugues de Tabarie. Quelques romans ont avancé que ce fut durant cette captivité que Saladin, qui avait conçu une haute estime de la valeur de ce chevalier, désira prendre par ses mains l'ordre de la chevalerie, dont il lui donna les instructions, quoy qu'il y ait lieu de douter de cette circonstance, veu que l'Histoire asseure que Saladin prit cet ordre, non de Hugues de Tabarie, mais

d'Humfroy de Toron. Estant de retour de captivité, il continua à rendre des tesmoignages de sa valeur contre le mesme sultan, particulièrement au combat qui se livra avec lui vers le château de Forcelet, en Galilée, l'an 1182, où, avec des trouppes qu'il avoit amenées de Tabarie, il perça les escadrons des ennemis et les mit en fuite, auquel temps il estoit encore tout jeune au rapport de Guillaume de Tyr. Mais la prise d'Arsur par lui, après la deffaite de Guy de Lusignan, en 1187, fut une action qui donna de l'estonnement à Saladin. Car après s'estre signalé en la défense de la ville de Tyr, dont ce sultan avoit entrepris la siège, il en sortit avec quelques trouppes et vint prendre d'assaut la ville d'Arsur, tua tous les Sarrasins qui s'y rencontrèrent et fit le gouverneur prisonnier. Enfin la nouvelle estant venue aux chrestiens de la Terre sainte de la prise de Constantinople par les François, il fut un de ceux qui, durant les tresves qui estoient outre-mer, vinrent offrir leurs services à l'empereur Baudouin, et fut suivi en ce voyage par son frère Raoul, comme nous l'apprenons de Villehardouin. »

I

IBELIN.

Localité de Palestine, entre Jaffa et Ascalon, qui paraît s'identifier avec Iebneh, village arabe situé sur l'emplacement de l'antique Jamnia; on y voit encore une chapelle et une grosse muraille, derniers vestiges du château. Ibelin devint le fief d'une famille illustre d'outre-mer, descendue d'un frère du comte Guillin de Chartres, Balian le Français, auquel fut attribué le titre de seigneur d'Ibelin et de Rame. (Voir la Notice.)

ICONE.

Aujourd'hui Koniek, ville de l'ancienne Lycaonie (Asie Mineure), fut, au moyen-âge (1074-1294), la capitale d'un État musulman fondé par les Seldjoucides; les deux sultans qui y occupèrent le pouvoir à la fin du XIIe et au commencement du XIIIe siècle, furent Kildje-Aslan III et Kaï-Khosrou. (Voir la Notice.)

IERRES.

Voir FERRIS D'IERRES.

ILE DE GRÈCE.

La Conquête de Constantinople, peut-être par suite d'une erreur attribuable aux copistes, désigne ainsi la Crète, échangée avec les Vénitiens contre le royaume de Thessalonique, par Boniface de Montferrat.

ILE DES PRINCES.

Groupe d'îles dont les plus importantes sont Proti, Antigoni, Khalki et Prinkipo, situé à l'entrée du Bosphore de Thrace, au sud-est de Constantinople. Les anciens leur donnaient le nom de Démonesi; on les appela ensuite Papadaniasa (en turc, Paparadassi), Iles des Prêtres, à cause des nombreux couvents qui s'y trouvaient, et, enfin, Iles des Princes, par suite des maisons de plaisance que les membres des familles impériales y avaient fait construire.

ILE DE SAINT-NICOLAS.

Ile voisine de Venise, dans la lagune; elle tire son nom d'une église placée sous le vocable de saint Nicolas et qui possède de ses reliques.

INNOCENT III.

Pape de 1198 à 1216, promoteur de la quatrième croisade : « Ce pape Innocent, disent les *Grandes Chroniques,* était un homme de brillant esprit, de grande vaillance et de très grand sens. » *(Philippe-Auguste,* livre III, § XXII.)

IRÈNE L'ANGE.

Fille d'Isaac II, était veuve de Roger, fils de Tancrède, roi de Sicile, lorsque, en 1196, elle épousa Philippe de Souabe, auquel elle donna quatre filles; elle mourut en 1208 du chagrin causé par la mort de Philippe qui venait d'être assassiné. (Voir la Notice.)

ISAAC II.

Empereur grec rétabli par les croisés. (Voir la Notice.)

ISLE (L').

Voir MANASSÈS DE L'ISLE et ORIS DE L'ISLE.

IVES DE LA JAILLE.

Appartenait à une très ancienne et illustre famille du Maine encore existante, dont le fief principal était situé à La Jaille-Yvon, aujourd'hui commune du canton de Lion-

d'Angers, arrondissement de Segré (Maine-et-Loire). Le prénom d'Ives a été porté par un très grand nombre de membres de cette famille, aussi est-il difficile de déterminer, en l'absence de toute généalogie, quel est notre croisé; nous croyons pourtant que c'est lui qui, en 1198, est témoin dans un accord entre André, sire de Vitré, et Guillaume de La Guerche.

J

Jacques d'Avesnes.

Fils puîné de Jacques d'Avesnes qui se distingua à la troisième croisade et à propos duquel la Chronique de Baudouin d'Avesnes s'exprime en ces termes :

« Messire Jacques d'Avesnes fut très vaillant chevalier et très prisé pour ses exploits, et il eut beaucoup à faire contre plusieurs gens. En la fin, il alla outre-mer, et fut au grand siège d'Acre et à la prise où furent le roi Philippe de France et le roi Richard d'Angleterre. Ensuite, il demeura en Syrie jusqu'à ce qu'il y eut une bataille entre chrétiens et Turcs devant le châtel d'Arsur. Là, il fut occis, mais, auparavant, il se vendit bien, car il fit tant d'exploits qu'on en parle encore en maints lieux. » *(Istore et Chroniques de Flandres*, t. II, p. 579.)

Son fils, qui l'avait accompagné en Orient et s'y était aussi grandement illustré, échappa au désastre d'Arsur; il rentra dans ses domaines, mais reprit la croix en 1199. Après avoir suivi l'expédition jusqu'à Constantinople, il s'attacha plus particulièrement à la fortune de Boniface de Montferrat, alla avec lui en Grèce, fut blessé, comme le raconte Villehardouin, au siège de Corinthe, se fixa ensuite dans le pays et reçut en fief une partie de l'île de Négrepont. Avec le concours de ses cousins, Guillaume et Nicolas de Saint-Omer, il conquit l'Eubée; mais la mort, vers 1209, arrêta ses conquêtes.

Jacques de Bondues.

Chevalier qui avait apposé, comme témoin, son sceau au bas de la charte par laquelle Baudouin IX, avant de partir pour l'Orient, accorde certaines concessions à divers monastères. Il appartenait à une famille de vieille noblesse dont

les domaines étaient situés dans la châtellenie de Lille; un des ancêtres de Jacques de Bondues, qui portait le même nom que lui, avait pris part à la première croisade.

JADRES, OU ZARA.

Ville maritime de Dalmatie qui avait acquis une grande importance au moyen-âge, et dont les habitants furent souvent en lutte avec les Vénitiens. Lorsque ceux-ci s'en furent emparés, avec le concours des croisés, les Jadertins cherchèrent un refuge plus avant dans les terres et fondèrent une ville nouvelle à laquelle ils imposèrent le nom de l'ancienne. Zara la Vieille (Zara-Vecchia) n'est plus aujourd'hui qu'une humble bourgade déchue.

JEAN L'AUMÔNIER (SAINT).

Patriarche d'Alexandrie en 610, mort en 616.

JEAN BLIAUT.

On n'est pas fixé sur la famille de ce croisé. Parlant d'un de ses parents, Jacques Bliaut, que Villehardouin ne mentionne pas, mais qui est nommé par Henri de Valenciennes, M. Paulin Pâris, sans indiquer la source où il a puisé ce renseignement, dit qu'il était né vers Blavignies, ce qui ferait de notre chevalier un noble du Hainaut; mais il est plus probable qu'il appartient au lignage qui a donné son nom à Fontainebleau, écrit « Fonteinne-Bliaut » dans d'anciens textes, particulièrement dans la *Vie de Saint Louis*, par Joinville.

JEAN DE CHOISI.

Chevalier qui se distingua à l'attaque de Constantinople; il était vraisemblablement membre d'une ancienne famille dont le fief est devenu Choisy-au-Bac, commune du canton de Compiègne (Oise). Pourtant il existait en Champagne, à Choisy-en-Brie, une autre famille à laquelle on pourrait peut-être le rattacher, et dont le blason (d'azur au sautoir engrelé d'or, cantonné d'un croissant et de trois bezans d'argent) indique qu'elle avait eu des représentants aux croisades. Enfin les auteurs belges revendiquent Jean de Choisi comme un vassal de Baudouin IX : dans ce cas, il appartiendrait à une famille qui devait son nom au village de Choisies, de nos jours commune du canton de Solre-le-Château, arrondissement d'Avesnes (Nord). Tout en penchant pour la pre-

mière hypothèse, nous avons tenu à les consigner ici toutes trois, afin de montrer combien il est parfois difficile de déterminer l'origine précise et l'extraction des personnages nommés par nos anciens chroniqueurs.

JEAN FAICETE.

« Eleu évesque d'Acre, arriva en l'année des croisez qui prirent Constantinople, avec Conrad, évesque d'Alberstadt, et fut un de ceux qui éleurent Baudouin, comte de Flandres, empereur de Constantinople, l'an 1204. Il fut député l'an 1208 par les barons de Hiérusalem, avec Aymar, seigneur de Césarée, en France, vers le roy Philippe, pour le prier de choisir un mary pour la jeune reyne Marie. » (Ducange, *Familles d'Outre-Mer,* p. 779.) L'historien des croisades, Jacques de Vitry, lui succéda sur le siège épiscopal d'Acre, en 1216.

JEAN DE FRIAISE.

Vassal du comte de Blois, sur lequel on n'a d'autres détails que ceux fournis par Villehardouin; sous le nom de Jean de Frièze, chevalier, il est mentionné dans une charte de 1202.

JEAN DE FROUVILLE.

Vassal du comte de Blois qui se croisa avec ses deux frères Pierre et Robert.

JEAN DE HEUMONT.

Voir EUSTACHE DE HEUMONT.

JEAN DE MASEROLES.

Chevalier que nous croyons Picard et d'une famille qui tirait son nom du fief de Mézerolles, aujourd'hui commune du canton de Bernaville, arrondissement de Doullens (Somme). Il est pourtant difficile d'être complètement affirmatif, car le cartulaire de Saint-Vincent du Mans mentionne, en 1223, un Gui de Mézerolles, et il se pourrait que notre croisé se rattachât à une famille du Maine.

JEAN DE NESLE.

Seigneur de Falvy, fils de Raoul II sire de Nesle, châtelain de Bruges, avait déjà accompagné Philippe-Auguste à la troisième croisade; il reprend la croix en 1199, se trouve au

nombre des témoins d'une charte de donation octroyée à divers monastères par le comte de Flandre avant son départ pour l'Orient, et reçoit le commandement de la flotte qui conduisit la comtesse Marie à Saint-Jean d'Acre; on sait comment il s'acquitta de sa mission. Plus tard, il se croisa contre les Albigeois et assista à la bataille de Bouvines.

JEAN DE NOYON.

Voir la note 2 du § LIV. — Gunther, qui fait par erreur le chancelier de Baudouin originaire de Paris, le qualifie de : *Nobiliter eruditus et sermone affabilis.*

JEAN DE POMPONNE.

Membre d'une famille champenoise qui envoya plusieurs représentants aux croisades. Ce seigneur, dont on retrouve le nom dans un grand nombre de titres, accorda, en 1204, un muid de froment et un muid d'avoine pour le repos de l'âme d'Agnès, sa femme, à l'abbaye de Chambrefontaine.

JEAN DE VILLEHARDOUIN.

Frère du chroniqueur. (Voir la Notice.)

JEAN DE VILLIERS.

On peut difficilement distinguer les unes des autres les familles, en grand nombre, qui avaient adopté, d'après la dénomination de leurs fiefs, le nom patronymique de Villiers. Ainsi Alexandre de Villiers, mentionné plus haut, est évidemment Brabançon. Quant à Jean de Villiers, nous croyons pouvoir l'identifier avec le Champenois Jean de Villiers, inscrit à deux reprises dans le *Livre des Vassaux,* et dont le fief était situé à Villiers-aux-Corneilles (Marne).

JEAN DE VIRSIN.

Croisé dont on n'est pas parvenu à déterminer exactement l'origine; cependant nous voyons en lui un membre de la famille qui, en même temps que la seigneurie de Vierzon (Cher), possédait différents fiefs dans les comtés de Champagne et de Blois. Le *Livre des Vassaux,* par exemple, mentionne un Hervé de Vierzon qui doit hommage au comte de Blois pour le fief de Menneton.

JEAN D'IERRES.

Voir FERRIS D'IERRES.

JEAN FOISNON.

Son nom a été écrit de bien des manières différentes, et il est inscrit sous celui de Jean Faugions dans le *Livre des Vassaux des Comtes de Champagne,* en raison des fiefs qu'il possédait dans les châtellenies de Châtillon-sur-Morin et de Fismes (Marne). Il prit non seulement part à la croisade de 1199, avec Baudouin de Flandre, mais encore à celle de 1218, avec Jean de Brienne, et fut alors fait prisonnier par les Sarrasins. Il s'était sans doute fixé en Syrie, car on voit un autre Jean Foisnon, que l'on croit son fils, indiqué en 1248 comme baile du royaume de Jérusalem et possesseur, dix ans plus tard, du casal de La Geleilie, relevant de la seigneurie de Sajette.

JEANNE DE CONSTANTINOPLE.

Fille de l'empereur Baudouin et de Marie de Champagne; elle devint, dès le berceau, comtesse de Flandre, et mourut en 1244 sans laisser de postérité de ses deux mariages avec Ferrand de Portugal et Thomas de Savoie; sa sœur Marguerite lui succéda. (Voir la Notice.)

JENLAIN.

Voir NICOLAS DE JENLAIN.

JOHANNIS.

Roi des Bulgares. (Voir la Notice.)

JOINVILLE.

Fief de la famille de ce nom, aujourd'hui chef-lieu de canton de l'arrondissement de Vassy.

JUIVERIE.

Quartier juif de Constantinople. (Voir la note 2 du § LXXVIII.)

K

KAÏ-KHOSROU OU GAÏATH-ED-DIN.

Sixième sultan seldjoucide d'Icone, régna de 1192 à 1204. (Voir la Notice.)

L

LAGNY.
Lagny-sur-Marne, aujourd'hui chef-lieu de canton de l'arrondissement de Meaux.

LA JAILLE.
Voir IVES DE LA JAILLE.

LANDAST.
Fief de la famille de ce nom, actuellement commune du canton d'Orchies, arrondissement de Douai (Nord).

LANDREMITE.
L'Adramittium des Anciens, sur le golfe d'Anatolie, en face de Mételin, l'antique Lesbos.

LANGOSSE.
Nom que nos anciens chroniqueurs donnent à Christophe Hagiochristophorite, favori d'Andronic. (Voir la Notice.)

LARCHE OU LARSE.
Nom donné par Henri de Valenciennes à Larisse, ville de Thessalie, sur le Pénée, qui y était traversée par un pont autour duquel fut livré, en février 1209, un vif combat entre les troupes de l'empereur Henri et les Lombards révoltés.

LA ROCHE.
Voir OTHON DE LA ROCHE.

LASGUR.
Villehardouin désigne ainsi Léon Sgure, seigneur de Corinthe, adversaire des Latins. (Voir la Notice.)

LATINS (LES).
Les Occidentaux, par opposition aux Grecs ou Orientaux.

LÉON OU LIVON II, LE GRAND.
Roi d'Arménie, d'abord tuteur des filles de son frère, fut couronné roi en 1198 et mourut en 1219, après un règne

glorieux, pendant lequel il eut de fréquents démêlés avec les princes d'Antioche.

LÉON CHAMARITUS.
Grec de Messénie, qui s'allia avec Villehardouin le Jeune. (Voir la Notice.)

LIVERNAS OU LI VERNAS.
Nos chroniqueurs défigurent ainsi le nom de Branas, et désignent de la sorte tantôt Alexis, tantôt Théodore. (Voir ces noms.)

LIVON.
Voir LÉON D'ARMÉNIE.

LOCEDIO.
Voir PIERRE DE LOCEDIO.

LOMBARDS.
Italiens croisés avec Boniface de Montferrat.

LONGCHAMP.
Voir HENRI DE LONGCHAMP.

LONGPONT.
Voir PIERRE DE LONGPONT.

LOOS.
Actuellement commune du canton de Haubourdin, arrondissement de Lille (Nord); était jadis le siège d'une grande abbaye cistercienne fondée par Thierri d'Alsace, vers 1140, et dont l'abbé Simon prit une part active à la quatrième croisade.

LOUIS DE BLOIS ET DE CHARTRES.
Fils de Thibaut le Bon, comte de Blois et de Chartres, et d'Alix de France, fille de Louis VII. Il avait épousé Catherine de Clermont et en eut Thibaut le Jeune, qui lui succéda. On sait qu'il joua un rôle très important pendant toute la quatrième croisade, et qu'il périt à la bataille d'Andrinople; son obit était célébré dans la cathédrale de Chartres, le 15 avril de chaque année.

LUPAIRE (LE).

Ville de Mysie, aujourd'hui Loupad, l'antique Léopadion sur le lac Apollonias.

M

MACAIRE OU MACHAIRE DE SAINTE-MENEHOULD.

Fils d'Aubert de Sainte-Menehould qui avait pris part à la croisade de 1159, confirma, antérieurement à 1191, une donation faite par son aïeul à l'abbaye de Monstiers; fit lui-même don à l'abbaye de Chatrices de plusieurs parties de terres et se croisa à Escri. Macaire fut un des meilleurs lieutenants de Baudouin et de Henri; il se fixa en Orient et périt, en 1223, dans une rencontre entre les troupes de Robert de Courtenai et celles de Vatace, où les Latins furent vaincus.

MACRÉ.

Aujourd'hui Makré, l'ancienne Stagire, ville de Macédoine sur la mer Égée, dans les environs de laquelle des fiefs avaient été attribués au maréchal Geoffroi de Villehardouin.

MAHIEU OU MATHIEU DE MONTMORENCI.

Fils de Mahieu ou Mathieu de Montmorenci, connétable de France en 1138, et d'Alix, fille de Henri Ier roi d'Angleterre. Il se croisa une première fois en 1189, puis, à son retour d'Orient, prit part à la guerre contre les Anglais; en 1194, il faisait prisonnier, devant Arques, le duc de Leicester. Il reprit la croix en 1199, et Villehardouin nous renseigne sur les dernières années de sa vie.

MAHIEU OU MATHIEU DE VALINCOURT.

Membre d'une famille noble du Hainaut, dont le fief est devenu aujourd'hui une commune du canton de Clary, arrondissement de Cambrai (Nord). Son père, Frédéric de Valincourt, laissa plusieurs fils : l'aîné, Adam, resta dans ses domaines, combattit à Bouvines dans les rangs anglais, et, s'étant associé à la fortune de Hugues de Boves, disparut avec lui dans la tempête qui l'engloutit; le second se croisa avec le comte de Flandre et succomba à ses côtés à la bataille

d'Andrinople. Ducange s'est donc trompé en affirmant que Mathieu s'établit en Grèce, mais son frère, Thierri de Valincourt, que Villehardouin ne mentionne pas, devint un des grands feudataires de l'empire de Constantinople, tandis que son fils recevait en apanage une des hautes baronnies du duché d'Athènes, avec le titre de baron de Véligosti et de Damala. Remarquons que les manuscrits de *la Conquête* nomment notre croisé tantôt Mahieu de Valincourt, tantôt Mahieu de Malincourt. Il n'y a pas lieu de s'en étonner, car Malincourt était un fief souvent accordé en apanage aux cadets de la famille de Valincourt.

MAILLI.

Fief de la famille de ce nom; aujourd'hui Mailly-le-Franc, commune du canton d'Acheux, arrondissement de Doullens (Somme).

MALEK-ADEL.

Frère de Saladin, devint Calife du Caire en 1200 et mourut, à l'âge de soixante-quinze ans, en 1218; il est connu de nos chroniqueurs sous le nom de Saphadin. (Voir la Notice.)

MALVOISIN.

Voir ROBERT MALVOISIN.

MANASSÈS DE L'ISLE.

Croisé dont quelques auteurs font, à tort, un Flamand; il était Champenois et possesseur du fief d'Isle, aujourd'hui Ile-lès-Vilenoy, canton de Claye, arrondissement de Meaux (Seine-et-Marne). Il n'est connu que par son rôle dans la fondation de l'Empire latin de Constantinople.

MANCICOURT.

Voir GIRARD DE MANCICOURT.

MANUEL.

Empereur grec, succéda à son père, Jean Comnène, en 1143, et mourut en 1180; il est nommé Emmanuel dans la plupart de nos anciennes chroniques. (Voir la Notice.)

MARC (SAINT).

L'un des quatre évangélistes, patron de Venise.

MARCHAIS (LE).
Voir EUSTACHE DU MARCHAIS.

MARGUERITE DE CONSTANTINOPLE.
Seconde fille de Baudouin IX; succèda, en 1244, comme comtesse de Flandre, à sa sœur Jeanne, et mourut en 1275. (Voir la Notice.)

MARGUERITE DE HONGRIE.
Fille de Béla III et d'Agnès de Chastillon, mariée en premières noces à Isaac II qui en eut plusieurs enfants, puis en secondes noces à Boniface de Montferrat.

MARIE DE CHAMPAGNE.
Fille de Henri le Libéral, comte de Champagne, mariée à Baudouin IX, comte de Flandre. (Voir la Notice.)

MARIE DE FRANCE.
Fille de Louis VII, roi de France; épousa Henri le Libéral, comte de Champagne, en 1164, et mourut en 1198. Elle fut deux fois régente du comté, d'abord durant la minorité de son fils aîné, de 1181 à 1187, ensuite pendant le séjour de celui-ci en Terre sainte, de 1191 à 1197. A cette époque elle remit le pouvoir à son second fils, Thibaut III, devenu comte par la mort de son frère. (Voir la Notice.)

MARMORA.
Ile de la Propontide, au nord-ouest de Cyzique.

MARINO ZENO.
Noble vénitien nommé baile de Venise à Constantinople après la mort de Dandolo.

MAROC (DETROIT DE).
Nom, au moyen-âge, du détroit de Gibraltar.

MARQUE.
Voir ROGER DE MARCK.

MARTIN (SAINT).
Évêque de Tours, né vers 316 en Pannonie, mort vers 397; sa fête est célébrée le 11 novembre.

MARTIN LITZ.
Abbé du monastère de Pairis au val d'Orbey, l'un des promoteurs de la quatrième croisade. (Voir la Notice.)

MASEROLES.
Voir JEAN DE MASEROLES.

MER MAJEURE.
Ancien nom de la Mer Noire au moyen-âge; les Italiens l'appellent encore *Mare Maggiore*.

MER DE RUSSIE.
Nom du Pont-Euxin au moyen-âge.

MESSINOPLE.
La Messynopolis des Anciens, ville de Thrace, sur la baie de Lagos; fut donnée en fief au maréchal de Villehardouin.

MICHAELIS.
Despote d'Arta. (Voir la Notice.)

MICHEL (SAINT).
Archange, chef des milices célestes; sa fête est célébrée le 27 septembre.

MICHEL STRIPHNUS.
Méga-duc de l'empire grec. (Voir la Notice.)

MILON II LE BRÉBANT OU LE BRAIBANT DE PROVINS.
Fils de Milon Ier le Brébant qui occupa avant Villehardouin la charge de maréchal de Champagne et qui, ayant fait le voyage d'outre-mer, rapporta de Constantinople à Provins le chef de saint Quiriace, patron de cette ville. Milon II prend, dans des actes de 1186, la qualification de Chambrier de Champagne; il se croise en 1199 et est un des principaux chefs de l'expédition; on ne sait s'il demeura en Orient ou s'il revint dans ses domaines, mais il est certain qu'il mourut vers 1228, car, à cette époque, sa succession était en litige.

MONIAC (LE).
Localité probablement située sur le Rhodope, mais dont l'emplacement précis n'a pu être déterminé.

MONS.

Voir RENIER DE MONS.

MONTBÉLIART.

Aujourd'hui chef-lieu d'un des arrondissements du Doubs; était jadis la capitale d'une petite principauté indépendante et avait donné son nom à la famille princière qui la possédait. — Voir GAUTIER DE MONTBÉLIART.

MONTFERRAT.

Ancien marquisat d'Italie, érigé plus tard en duché; il était situé entre le Piémont au nord et à l'ouest, la République de Gênes au sud et le Milanais à l'est.

MONTFORT.

Fief de la célèbre famille de ce nom qui envoya plusieurs représentants à la quatrième croisade; c'est aujourd'hui un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Rambouillet (Seine-et-Oise).

MONTIGNI.

Voir ÉVRARD DE MONTIGNI.

MONT JOUX.

Montagne du Jura, entre la France et la Suisse.

MONTMIRAIL.

Était au moyen-âge capitale d'une baronnie du Perche-Gouet et avait donné son nom à une famille illustre; est actuellement un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Mamers (Sarthe).

MONTMORENCI.

Fief de la famille de ce nom dont les membres prenaient la qualification de *Premiers barons de France;* actuellement chef-lieu de canton de l'arrondissement de Pontoise.

MONTREUIL.

Voir HENRI DE MONTREUIL.

MORÉE (LA).

Ancien nom du Péloponèse auquel les auteurs du moyen-âge donnaient une acception plus large en comprenant sous

cette dénomination toute la province d'Élide. « Après l'époque des croisades, dit Reclus *(Nouv. Géogr. Univ.,* t. I, p. 95), lorsque la puissante République de Venise se fut rendue maîtresse du littoral de la Morée, elle attira naturellement la population vers les côtes, et celles-ci se trouvèrent bientôt bordées de colonies commerçantes, Arkadia, l'île Prodamo, la Protée des Grecs, Navarin, Modon, Coron, Calamata, Malvoisie, Nauplie d'Argolide. Ainsi, grâce à l'appui des commerçants vénitiens, le Péloponèse, devenu pays d'exportation et de trafic, perdit graduellement le caractère continental que lui donnaient ses plateaux et ses remparts de montagnes pour reprendre le rôle maritime qu'il avait eu partiellement à l'époque des Phéniciens. »

MOREUIL.

Fief de Bernard de Moreuil; aujourd'hui chef-lieu de canton de l'arrondissement de Montdidier (Somme).

MOUÇON.

L'ancienne Méthone; aujourd'hui Méthone, port de la Morée sur la Méditerranée.

MURZUPHLE.

Voir ALEXIS V, DUCAS.

N

NAPLES.

Le texte de Villehardouin désigne ainsi deux villes absolument distinctes et situées dans des régions différentes : l'une est Néapoli de Romanie, aujourd'hui Nauplie, à quatre-vingt-quatorze kilomètres au sud-ouest d'Athènes, sur une langue de terre au fond du golfe de Corinthe; la seconde est Apros, ville de Thrace, à douze lieues à l'ouest de Rodestoc.

NATURE.

Sous ce nom défiguré par nos chroniques, il faut reconnaître Athyra, ville de Thrace, à douze lieues à l'ouest de Constantinople.

NAVARRE.

Royaume dont le territoire s'étendait sur les deux versants

des Pyrénées et sur lequel régna Don Sanche, père de la comtesse Blanche de Champagne.

NÉAFLE.

Voir SIMON DE NÉAFLE.

NÉGREPONT.

L'ancienne Eubée, île de l'archipel grec qui, après la conquête franque, devint la possession de Jacques d'Avesnes et de la famille véronaise Delle Carceri.

NEQUISE.

Nom donné, dans *la Conquête de Constantinople,* à Nikitza, ville de Thrace située à neuf lieues au sud-est d'Andrinople.

NESLE OU NEELE.

Fief de l'illustre famille des marquis de Nesle, qui envoya trois de ses représentants, Gautier, Jean et Pierre, à la quatrième croisade; c'est aujourd'hui un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Péronne.

NEUILLI.

Neuilli-sur-Marne, commune du département de Seine-et-Oise.

NEUVILLE.

Voir BAUDOUIN DE NEUVILLE.

NÉVELON OU NIVELON DE CHERISI.

Membre d'une famille champenoise qui avait acquis une grande réputation pendant les guerres saintes. On croit que le père de notre croisé, Gérard Ier de Cherisi ou de Quiersi, périt à la bataille de Dorylée; son frère, Gérard II, fit don à saint Bernard du terrain sur lequel devait bientôt être érigée l'abbaye de Longpont et, plus tard, y prit l'habit monastique; quant à Névelon, il embrassa d'abord la carrière des armes, entra ensuite dans les Ordres et acquit rapidement une si grande réputation de vertu et d'éloquence qu'il fut élu, en 1175, évêque de Soissons, comme successeur de Hugues de Champfleury, chancelier de France. Trois ans plus tard, il assistait au concile de Latran et, sans prendre lui-même la croix, contribua puissamment à recruter un grand nombre de soldats pour l'armée que Philippe-Auguste conduisit en Terre sainte. Il joua aussi un rôle important dans

toutes les affaires ecclésiastiques du temps, et, lorsque la quatrième croisade s'organisa, il fut un des premiers à s'y associer.

On sait la part que Névelon prit à l'expédition; nous n'y reviendrons pas. Rappelons seulement qu'après la prise de Constantinople il fut d'abord chargé de la garde des reliques, puis qu'il fut nommé archevêque de Thessalonique, bien qu'autorisé à conserver le siège épiscopal de Soissons. Après la bataille d'Andrinople, il fut envoyé en France par l'empereur Henri, pour réclamer des secours; il fit un séjour d'assez longue durée dans son diocèse, et ramenait en Orient d'importants renforts, lorsqu'il tomba malade en Pouille et mourut à Bari, le 13 septembre 1206. Le corps du vieillard, d'abord inhumé en cette ville, fut ensuite conduit à Soissons par son neveu Jacques de Bazoches; on présume qu'il fut enterré dans l'église de l'abbaye Notre-Dame.

NEVERS.

Était, au moyen-âge, capitale d'un duché qui, au moment de la quatrième croisade, avait pour possesseur un beau-frère de Renaud de Montmirail, Hervé de Donzy, devenu duc de Nevers par suite de son mariage avec Mabille de Montmirail, héritière de Pierre de Courtenai.

NICOLAS (SAINT).

Évêque de Myre au IVe siècle; il est fêté par l'Église le 6 décembre.

NICOLAS CANABÉ.

Jeune seigneur byzantin, qui se fit couronner empereur pendant une sédition contre Alexis IV. (Voir la Notice.)

NICOLAS OU NICOLE DE JENLAIN.

Homme lige de Jacques d'Avesnes, dont le fief patrimonial était situé à Janlain, aujourd'hui commune du canton ouest du Quesnoy, arrondissement d'Avesnes (Nord).

NICOLAS DE MAILLI.

L'un des membres les plus anciennement connus d'une famille illustre de Picardie; mais comme le nom de Nicolas est très commun dans cette famille, il est probable que les historiens ont confondu deux croisés qui accompagnèrent Baudouin IX à Constantinople, le père et le fils.

Quoi qu'il en soit, Nicolas était fils de Wautier, dit Brise-Fer, sire de Mailli; il épousa Amélie de Beaumont, de la famille des seigneurs de Beaumont-sur-Oise, et n'en eut pas moins de neuf enfants. Il prit une première fois la croix, et, fort jeune encore, accompagna Louis VII outre-mer. Revenu ensuite dans ses domaines, on le voit se consacrer avec sollicitude à leur administration.

Des années se passèrent ainsi; mais, à la voix de Foulques, le chevalier se croisa de nouveau avec un de ses fils, nommé Nicolas, comme lui, prit passage sur la flotte de Jean de Nesle et rejoignit les Latins à Constantinople.

Après le désastre d'Andrinople, Nicolas de Mailli fut associé à Névelon de Cherisi, pour venir implorer les secours de la chrétienté, et ce fut lui qui ramena les renforts si impatiemment attendus; plus tard encore il fut, pense-t-on, chargé de traiter avec Démétrius, roi de Thessalonique; cependant il est possible qu'il s'agisse de son fils, car il devait, à cette époque, avoir atteint une extrême vieillesse, et on ignore la date de sa mort, tandis qu'on connaît certaines circonstances de la vie de Nicolas de Mailli le jeune. Celui-ci était entré dans l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, devint maréchal de l'ordre, grand-prieur d'Auvergne, et fut tué au siège de Damiette, en 1219.

Nicolas Roux.

Ou plutôt Nicolas Rossi, noble lombard, originaire de Parme, établi à Constantinople antérieurement à l'arrivée de l'armée latine.

Nicomie.

Nom donné dans notre texte à l'ancienne Nicomédie, aujourd'hui Isnikmid, ville de Bithynie (Asie Mineure), sur la Propontide.

Nique la Grande, ou Nicée.

Ville de Bithynie, au sud de Nicomédie. « Cette ville de Nique est située en une plaine, rapporte Guillaume de Tyr (liv. II, chap. 1er); mais les montagnes sont fort près, il ne s'en faut de guère qu'elles ne soient tout autour; les grandes forêts sont à côté; un lac est près de la cité, très large et très long devers l'Occident. Par là viennent, en nefs, les vivres et les autres marchandises en la cité. Quand il vente, ses grosses ondes heurtent très vigoureusement contre

les murs. De l'autre côté de la cité sont des fossés larges et profonds, et pleins de l'eau du lac et d'autres sources. Les murs étaient à l'entour forts et hauts, et pleins de grosses tournelles. »

Telle était Nicée au temps de Guillaume de Tyr, telle elle était encore au commencement du XIIIe siècle; il n'en est plus ainsi, et les restes grandioses de ses murs élevés ou de ses grosses tournelles ont seuls résisté à l'effet du temps. « Ismik ou Nicée, dit Reclus (*Nouv. Géogr. univ.*, t. IX, p. 584), là où s'élève aujourd'hui la petite bourgade grecque de Ghemlik, n'est plus qu'un pauvre village perdu dans sa double enceinte romaine et presque complètement abandonné pendant la saison des fièvres. La ville de la Victoire, résidence des rois de Bithynie, lieu de naissance de Hipparque, ne se compose que d'une centaine de masures et de décombres à demi cachés par les broussailles. De loin pourtant on croirait Nicée une grande cité; ses hautes murailles que flanquent de grandes tours sont assez bien conservées, mais, en approchant, on remarque les bouquets d'arbrisseaux qui naissent entre les brèches. »

NOTRE-DAME DE SOISSONS.

Voir la note 3 du § XXIII. — Fondé par le maire du palais Ébroïn, à l'instigation de saint Drausin, évêque de Soissons, ce monastère de Bénédictines acquit promptement une grande importance; plusieurs princesses y prirent le voile; sous le règne de Charles le Chauve, la maison ne comptait pas moins de deux cent seize religieuses de chœur, et si, plus tard, leur nombre diminua, la vénération dont le tombeau de saint Drausin fut l'objet devint pour le couvent une source de richesses. En effet, durant tout le moyen-âge, cette croyance s'établit que quiconque avait veillé au tombeau du Saint avant d'engager un combat judiciaire ou de prendre les armes contre les infidèles, n'avait plus rien à craindre de ses ennemis; aussi l'affluence des pèlerins y était-elle toujours considérable.

NUILLI.

Voir GUILLAUME DE NUILLI.

O

OGIER DE SAINT-CHÉRON.

« Ogier de Saint-Chéron, né vers le milieu du XIIe siècle, figure, dès l'an 1172, avec Gilles, son oncle, au nombre des vassaux du comte de Champagne, dans la châtellenie de Rosnay. On le trouve, en 1186, parmi les conseillers de la comtesse Marie de France, veuve de Henri le Libéral. Il se croisa deux fois. En 1190, il suivit en Terre sainte le comte Henri II de Champagne, qui accompagnait ses oncles, les rois de France et d'Angleterre, désireux de venger le nom chrétien et la prise de Jérusalem sur le sultan Saladin. C'est probablement à Ogier de Saint-Chéron, qui resta plusieurs années en Palestine, auprès du comte Henri II, devenu roi de Jérusalem, qu'on doit rapporter une légende bien connue, dont on ne signale aucune mention antérieure à la fin du XVe siècle, légende selon laquelle un seigneur d'Anglure, prisonnier de Saladin et hors d'état de payer sa rançon, aurait été mis en liberté par son généreux ennemi, à la condition qu'il porterait désormais pour armoiries, d'or semé de sonnettes d'argent soutenues de croissants de gueules, et que tous les aînés qui sortiraient de lui porteraient le nom de Saladin.

« Rentré en Champagne, sans doute après la mort du comte Henri II, Ogier prit une seconde fois la croix, en 1199, au tournoi d'Écry, et participa par conséquent à la quatrième croisade, qui, détournée de son véritable but, aboutit à la fondation d'un empire franc à Constantinople. Il fut, en 1212, au nombre des barons qui promulguèrent l'ordonnance de la comtesse de Champagne, relative aux successions, et il vécut au moins jusqu'en octobre 1213, date à laquelle il déposa comme témoin dans l'enquête sur la validité du mariage que le comte Henri II avait contracté en Orient. »

(*Le Saint Voyage de Jérusalem du seigneur d'Anglure*, édit. de la Société des Anciens Textes. Notice historique et généalogique, p. XXX et suiv.)

OLIVIER DE ROCHEFORT.

Membre d'une très ancienne famille de l'Anjou, dont le

fief est devenu aujourd'hui Rochefort-sur-Loire (Maine-et-Loire). Un des ancêtres d'Olivier, sénéchal d'Anjou, scella, comme témoin, une charte par laquelle Robert de Sablé, avant de partir pour la croisade de 1120, distribuait diverses donations; on trouve, vers 1220, le sceau d'Olivier de Rochefort sur une autre charte, il porte « un burelé à la croix pattée alésée brochant. »

OLRI DE TONE.

Seigneur de Thonne-le-Thill, près Montmédy; fut, avec Bertous de Catzenelnbogen, le principal chef des croisés allemands, se déclara partisan de Boniface et reçut, en Orient, le fief de Kitros, avec le titre de baron; on ignore la date de sa mort; mais les historiens nous le désignent parmi les assistants du congrès de Ravennique.

ORIS OU OLRIS DE L'ISLE.

Croisé que les historiens belges attribuent à la Flandre, en le faisant membre de la famille des châtelains de Lille; il est évident néanmoins qu'il y a là une erreur, car ce personnage est très clairement mentionné par *la Conquête de Constantinople* comme vassal du comte de Blois; nous le croyons plutôt de la famille des seigneurs de l'Ile-Bouchard, dont le fief est devenu de nos jours un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Chinon.

ORLÉANS.

Voir PAIEN D'ORLÉANS.

OTHON DE LA ROCHE.

Croisé dont le fief de La Roche-sur-l'Oignon (Haute-Saône) relevait des ducs de Bourgogne; il était fils de Ponce de La Roche, et par son mariage avec Isabelle de Ray, héritière des biens de la famille de ce nom, il acquit de grandes possessions territoriales. On a vu qu'Othon de La Roche s'attacha à la fortune de Boniface de Montferrat; il le suivit en Grèce et s'y établit, après avoir reçu la seigneurie de Thèbes et le duché d'Athènes; mais, ayant été, en 1224, contraint d'opter entre ses domaines de France et ceux de Grèce, il abandonna ces derniers à son neveu, Gui de La Roche, et revint en Franche-Comté, où il mourut antérieurement à 1235.

P

PAIEN D'ORLÉANS.

De la lignée des sires de Montpipeau dans l'Orléanais, qui se fondit, à la fin du XIVe siècle, dans celle des Rochechouart; c'était vraisemblablement un cadet de cette famille, et peut-être un frère de Geoffroi Paien qui vivait en 1212 et en 1220. Il rendit de grands services aux deux premiers empereurs de Constantinople, puis passa en Grèce et y serait mort, au dire de Philippe Mouskes, vers 1223, après s'être signalé par de nombreux exploits.

PAIRIS AU VAL D'ORBEY.

Célèbre monastère cistercien de la Haute Alsace, dont Martin Litz, un des promoteurs de la quatrième croisade, était abbé au commencement du XIIIe siècle.

PALORME.

Nom attribué, par *la Conquête de Constantinople,* à la ville de Panormos en Mysie, sur la Propontide.

PANEDOR.

Villehardouin nomme ainsi Paneidos, ville de Thrace, sur la Propontide, et voisine de Rodestoc.

PANFILE.

Pamphile, ville épiscopale qui dépendait de la métropole d'Héraclée, à une journée au sud d'Andrinople.

PANTOCRATOR.

Église de Constantinople réservée aux Vénitiens. (Voir la Notice.)

PÉLOPONÈSE.

Voir MORÉE.

PÉRA.

Faubourg de Constantinople dans lequel, antérieurement à l'arrivée des croisés, les Latins habitant Byzance s'étaient déjà établis de préférence. « C'est, dit *le Saint Voyage de*

Jérusalem, une forte cité tout devant Constantinople, que les Genevoix y ont fait par force et la tiennent en leur main. »

PESMES.

Voir GUI DE PESMES.

PEUTACES.

Château de Thrace dont la position n'a pu être déterminée, mais qui se trouvait aux environs d'Andrinople.

PHILADELPHE OU PHILADELPHIE.

Ville de Lycie, à l'est de Sardes; aujourd'hui Ammon, Turquie d'Asie.

PHILIPPE.

Ville aujourd'hui détruite, sur les confins de la Macédoine et de la Thrace; elle est mentionnée par Robert de Clari. (Voir la Notice.)

PHILIPPE.

Chapelain de l'empereur Henri, est mentionné par Henri de Valenciennes. (Voir la Notice.)

PHILIPPE D'ALLEMAGNE.

Cinquième fils de Frédérick Barberousse; porta d'abord le titre de marquis de Toscane, puis celui de duc de Souabe. Tuteur de son neveu Frédérick II, il fut élu empereur d'Allemagne à la mort de celui-ci, en 1198, mais il eut à lutter contre un compétiteur, Othon de Brunswick; couronné cependant à Aix-la-Chapelle en 1205, il fut assassiné, trois ans plus tard, à Bamberg, par Othon de Witelsbasch. (Voir la Notice.)

PHILIPPE DE FLANDRE.

Ou Philippe d'Alsace, comte de Flandre, mort le 1er juin 1191 au siège de Saint-Jean d'Acre.

PHILIPPE DE FRANCE (PHILIPPE-AUGUSTE).

Roi de France, né en 1165, succéda à son père, Louis VII, en 1180, et mourut en 1228. (Voir la Notice.)

PHILIPPOS (LE).

Nom dans notre chronique du palais impérial, aujourd'hui

détruit, de Philopatrion, qui s'élevait près de la porte Sélivrée.

PIERRE.

Roi de Bulgarie, frère de Johannis et d'Azan. (Voir la Notice.)

PIERRE BROMONT OU BORMONT.

Seigneur d'Anduze, membre d'une famille du Languedoc qui a peut-être possédé également des domaines en Champagne, car on trouve des actes de 1203, 1229 et 1249, mentionnés par Ducange (Notes à Villehardouin, § XXII), dans lesquels intervient Pierre de Bormont, qui se dit vassal du comte de Vienne, et ce fief champenois doit probablement s'identifier avec Bromont, aujourd'hui chef-lieu de canton de l'arrondissement de Chaumont (Haute-Marne). Ces rapports de Pierre Bromont avec la Champagne expliqueraient assez le jugement sévère que Villehardouin porte sur la défection de ce croisé.

PIERRE COISEAU.

Dont le véritable nom est Pierre de Choiseul, membre d'une illustre famille, qu'un vieil héraldiste fait remonter à Vercingétorix. Elle se divisa en plusieurs branches : l'une d'elles, restée en Bassigny, comptait un représentant à la première croisade; une autre s'établit en Valois, et c'est à elle qu'appartient notre croisé. En effet, nous voyons, dans le cartulaire de Chaalis, Pierre Chosel faire, avant de partir pour Jérusalem, une donation à cette abbaye, du consentement de sa femme Agnès, de son frère et de son fils Jean. Vers la même époque il fait également, d'accord avec ses proches, une autre donation à Saint-Rémi-de-Senlis; antérieurement, en 1190, il avait obtenu le privilège de tenir directement du roi les fiefs qu'il possédait dans la châtellenie de Creil en Beauvaisis; les principaux semblent avoir été Chennevières, aujourd'hui commune du canton de Luzarches, arrondissement de Pontoise (Seine-et-Oise), et Le Plessis, actuellement Le Plessis-Belleville, commune du canton de Nanteuil, arrondissement de Senlis (Oise).

PIERRE D'AMIENS.

Seigneur de Vinacourt, était fils de Dreux d'Amiens; cadet de famille, il prit la croix, dans la pensée, sans doute, de se

créer une situation en Orient, à la suite de son parent Hugues de Saint-Pol; il s'illustra par ses exploits, mais la mort arrêta trop tôt sa carrière.

PIERRE DE BETHLÉEM.

Était, croit-on, chanoine du Saint-Sépulcre de Jérusalem, lorsqu'il fut élu évêque de Bethléem en 1201; arrivait d'Italie quand il vint rejoindre l'armée latine devant Constantinople, joua un certain rôle dans les conseils de la croisade, fut un des électeurs de Baudouin, et disparut dans la déroute d'Andrinople.

PIERRE DE BRAIECUEL OU DE BRACHEUX.

Croisé mentionné unanimement par tous les témoignages contemporains avec les plus grands éloges, mais dont le nom, orthographié de maintes manières différentes, a longtemps exercé la sagacité des historiens. Dom Brial rattachait ce chevalier à la famille des sires de Breteuil; pour MM. P. Pâris et de Wailly, il était seigneur de Bracieux dans le comté de Blois. Effectivement, comme le dit Villehardouin, Pierre était bien vassal du comte Louis, mais seulement parce que son fief de Bracheux, sis sur le territoire de la commune actuelle de Marissel, canton nord et arrondissement de Beauvais (Oise), relevait du comté de Clermont, dont le comte Louis était alors titulaire du fait de sa femme.

Pierre était fils de Guillaume de Bracheux, et son nom ainsi que ceux de sa femme Isabelle et de son frère Hugues, croisé en même temps que lui, sont mentionnés, en 1209, dans un titre de l'église de Beauvais cité par Ducange. (Notes à Villehardouin pour le § V.) Il est présumable que le Pierre de Bracheux dont on a le sceau en 1234 et qui était sire de Merlemont, commune de Warluis, canton de Noailles, arrondissement de Beauvais, était son fils. Toutes les chroniques contemporaines et même les auteurs grecs célèbrent à l'envi les exploits de Pierre de Bracheux en Orient. Il rendit de grands services à l'empire latin, et reçut le fief de Nequise, dont bientôt l'abandon fut une des conditions de la trêve conclue entre Henri de Flandre et Théodore Lascaris; il n'est pas douteux qu'on lui ait accordé de grandes compensations, mais on ne sait lesquelles, et l'on ignore s'il s'établit en Orient ou s'il revint en Picardie. On perd sa trace à partir du moment où Henri de Valenciennes le montre conduisant un des corps de l'armée contre Burile et les Comains.

PIERRE DE CHAPPES.

Plus connu sous le nom de Pierre de Capoue, se nommait, en réalité, Pierre Capuano, et appartenait à une famille originaire d'Amalfi; cardinal-légat attaché à la quatrième croisade. (Voir la Notice.)

PIERRE DE DOUAI.

Vassal du comte de Flandre mentionné par Henri de Valenciennes et Robert de Clari; il est au nombre des co-signataires de la charte de 1201, par laquelle son suzerain, avant de partir pour l'Orient, concède certains avantages à divers monastères.

PIERRE DE FROUVILLE.

Voir la note du § CCIV.

PIERRE DE LOCEDIO.

Abbé du monastère de Sainte-Marie-de-Locedio, dans le diocèse de Verceil; il suivit Boniface de Montferrat à la croisade et fut un des électeurs de Baudouin.

PIERRE DE LONGPONT.

Abbé du monastère cistercien de ce nom dans le Valois; commis par Innocent III pour prêcher la croisade, il se déchargea de ce soin sur Foulques de Neuilli. (Voir la Notice.)

PIERRE DE NESLE.

Frère de Gautier de Nesle. — Voir ce nom.

PIERRE DE RADINGHEM.

Vassal de Baudouin IX, fut un des croisés de la première heure; il apposa, comme témoin, son sceau sur la charte, déjà souvent citée, par laquelle le comte de Flandre, avant de se rendre en Orient, accordait certains avantages à divers monastères. Le fief patrimonial dont la famille de ce chevalier tirait son nom est le village de Radinghem; c'est, aujourd'hui, une commune du canton de Haubourdin, arrondissement de Lille (Nord).

PIERRE DE ROUSSY.

Moine de Saint-Denis, qui prêcha en faveur de la quatrième croisade.

PIÉTRO ALBERTI.

Vénitien qui se distingua au premier assaut de Constantinople par les Latins.

PLAISSIÉ (LE).

Voir GUI DU PLAISSIÉ.

POMPONNE.

Fief de la famille de ce nom; aujourd'hui commune du canton de Lagny (Seine-et-Marne).

POPELICANS.

Voir la note du § CCXVI.

PORTE DE BLAQUERNES.

Porte voisine du palais de ce nom. (Voir la Notice.)

PORTE DORÉE.

Porte de Constantinople mentionnée également par Robert de Clari et sur laquelle ce chroniqueur donne quelques détails. (Voir la Notice.) « La Porte Dorée (Χρυσῆ Πύλη), dit le Dr Mordtmann *(Revue de l'Art chrétien,* 1891, 2e liv., p. 33), subsiste encore dans sa première forme, mais, dépouillée de tous ses ornements comme partie intégrante du château des Sept-Tours, elle n'est pas accessible et reste complètement fermée aux communications, comme jadis, à l'époque byzantine, où elle était exclusivement destinée aux entrées solennelles des empereurs. A quelques pas de distance vers le nord, on trouve la porte qui servait au passage journalier des passants, aujourd'hui Yedi Koulè Kapoussi, et qui, dans le passé, portait aussi le nom de Μικρῆ Πύλη. La porte englobée dans le château des Sept-Tours se distinguait de celle-ci par l'épithète de « grande : les Grandes Portes dorées. »

PORTE PÉTRION.

Porte que Pierre de Braiecuel et Alliaume de Clari forcèrent pour entrer dans Constantinople.

PORTE ROMAINE.

Voir la note 1 du § XC.

PROVINS.

Ville de Champagne; la famille Le Brébant ajoutait à son nom la qualification : de Provins.

PULINACH (LE).

Nom attribué par nos anciens chroniqueurs du moyen-âge à la ville d'Apollonia. « Aboullion, l'ancienne Apollonie, dit Reclus *(Nouv. Géogr. univ.*, t. IX, p. 590), recouvre complètement de ses maisons pittoresques, serrées les unes contre les autres, un îlot du lac rattaché à la terre ferme par un pont branlant et sinueux qu'ombragent les rameaux des platanes. Un château byzantin, construit en partie de fragments d'édifices antiques, commandait le passage sur le lac du même nom. »

PUMENIENOR (LE).

Nom donné par Villehardouin à Poimeninon, ville de Mysie, voisine de Cyzique.

Q

QUARTIER (LE).

Voir ROBERT DU QUARTIER.

QUIPESALE (LA).

Dont le nom se trouve aussi écrit l'Esquipesale, est l'ancienne Hypsella, ville de Thrace sur l'Hèbre, au sud de Didymotique.

R

RADINGHEM.

Écrit Radingheam dans notre texte. — Voir PIERRE DE RADINGHEM.

RAIMOND DE SAINT-GILLES.

Succéda, en 1080, à son frère Guillaume comme comte de Toulouse, prit part à la première croisade, joua un rôle très important pendant toute l'expédition, et mourut près de Tripoli, le 28 février 1105.

RAMBAUD DE VAQUEIRAS.

Trouvère, compagnon de Boniface de Montferrat à Constantinople. (Voir la Notice.)

RAOUL DE TABARIE.

Frère de Hugues de Tabarie, « est, » dit M. G. Rey, dans son édition des *Familles d'outre-mer*, de Ducange, p. 486-487, « ce personnage si versé dans la connaissance des lois que Philippe de Navarre et Jean d'Ibelin mentionnent souvent avec éloge. Il refusa au roi Aimeri, qui l'en avait prié, de composer un nouveau code de lois, parce que, disait-il, il ne voulait pas apprendre à des légistes, hommes du peuple, ce qu'il savait et les rendre ainsi ses égaux. Peu après, en 1197, il se brouilla avec le roi à cause du mariage de ce prince avec Isabelle, la reine de Jérusalem, dont il avait recherché l'alliance; mais les barons du royaume, les templiers et les hospitaliers avaient préféré Aimeri à Raoul, parce que ce dernier ne leur offrait pas, par ses biens, assez de ressources pour la défense du royaume. En 1198, soupçonné par le roi Aimeri d'avoir, par vengeance, aposté quatre chevaliers allemands pour l'assassiner, Raoul fut forcé par le roi, « sans « esgard et connoissance de cour, » de quitter sa terre en huit jours. Il se retira auprès du comte de Tripoli, Boémond, qui lui donna un fief, mais il le perdit encore, quitta la Terre sainte, se rendit à Constantinople, auprès de Baudouin, et ne revint en Syrie qu'en 1205, après la mort d'Aimeri. »

« Raoul fut sénéchal du royaume de Jérusalem. Il signa en cette qualité des actes de 1194 à 1217. En 1219, Raoul se distingua au siège de Damiette, où Philippe de Navarre conversa plusieurs fois avec lui. »

RAVENNIQUE OU RAVANA.

Fief des templiers en Thessalie; entre l'Oxius et le Strymon, tout près de l'ancien lac Bolbé, à l'est de Salonique; il s'y tint en 1210 un grand *Parlement* où se rencontrèrent l'empereur Henri et ses hommes liges.

REMI.

Voir ANSEAU DE REMI.

RENARD II DE DAMPIERRE.

Membre de la famille de Dampierre en Asténois issue d'un cadet des comtes de Toul; Renard Ier, comte de Toul, et Pierre, comte d'Asténois, s'étaient distingués pendant la première croisade; Renard II, qui descendait directement de ce dernier à la quatrième génération, avait épousé Helvis, veuve de Henri, comte de Rethel, dont il eut deux fils,

Renard III et Anselme. Il n'est connu jusqu'en 1199 que par des libéralités faites à des établissements religieux; fut des premiers à prendre la croix, et, dès lors, multiplia ses générosités pour s'attirer les bénédictions du ciel.

Ami particulier de Thibaut III, le comte de Dampierre fut porté pour un legs spécial sur son testament et chargé par lui de commander le contingent champenois de la croisade, mais on sait que, n'approuvant pas la direction donnée à l'armée, il préféra se rendre directement en Syrie.

Nous avons vu comment l'ardeur irréfléchie du comte de Dampierre entraîna sa perte et comment il tomba dans une embuscade; beaucoup de chrétiens y périrent; un grand nombre furent emmenés en captivité, et plus d'un, parmi lesquels le comte de Dampierre, devait rester de longues années dans les fers.

En quittant la Champagne, Renard II avait confié l'administration de ses domaines à son fils, Renard III; celui-ci connut bientôt le désastre dans lequel son père avait disparu, mais, ignorant s'il existait encore, il évita d'abord de prendre le titre de comte. De 1203 à 1218, son nom se retrouve sans cette qualification dans différents actes; les derniers témoignent même de son intention de se rendre personnellement outre-mer, sans doute pour s'enquérir du destin de son père; mais ce dessein ne se réalise pas, puisque des pièces de 1220 et 1221 nous le montrent présent en Champagne. A ce moment, Renard III, se croyant assuré du décès de son père, prend officiellement le titre de comte, et il meurt en 1228, laissant à son frère Anselme la tutelle de son fils, le jeune Renard IV.

Sur ces entrefaites, pourtant, on vit, contre toute attente, le vieux Renard II rentrer dans ses domaines; les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem l'avaient retrouvé parmi les prisonniers des Sarrasins et avaient payé sa rançon. En revenant de captivité après trente ans d'absence, le premier soin du vieillard fut de prendre des mesures financières pour s'acquitter envers ses libérateurs; puis on le voit conclure avec quelques établissements religieux des transactions relatives aux trop abondantes aumônes que ses fils leur avaient accordées; mais son séjour et ses souffrances en Orient l'avaient épuisé; après avoir langui plusieurs mois, il mourut vers 1234.

RENAUD DE MONTMIRAIL.

Fils de Guillaume IV mort en 1170 durant un voyage en Palestine, était beau-frère, et non frère comme le dit Villehardouin, de Hervé de Donzy, comte de Nevers, qui avait épousé sa sœur Mabille. Hervé, ayant abandonné à Richard Cœur de Lion les fiefs d'Authon, de Montmirail et de La Bazoche, au Perche-Gouet, qui constituaient la dot de sa femme, ce prince en donna la possession à Renaud, qui était déjà seigneur d'Alluyes. Avant son départ pour l'Orient, en 1202, Renaud gratifia le chapitre de la cathédrale de Chartres d'une rente de cinquante sous chartrains à prendre sur ses revenus perçus à Alluyes.

RENIER DANDOLO.

Fils du doge Henri Dandolo, le remplaça a Venise pendant la croisade.

RENIER DE MONS.

Chevalier hennuyer, vassal de Baudouin IX, qui, sous le nom de Renerus de Montibus, est témoin de la charte de 1202 par laquelle le comte de Flandre, avant de partir pour l'Orient, accorde différents avantages à des monastères. Ducange le croit de la famille des châtelains de Mons, mais il fait remarquer que les seigneurs de Baudour portaient également le nom patronymique de Mons, et il évite de se prononcer sur l'extraction de Renier; faute de renseignements suffisants, il convient d'imiter sa réserve. Il se pourrait cependant que ce croisé fût allié à Mathieu de Valincourt, qui porte dans le *Livre de la Conquête de Morée* le nom de Mathieu de Mons.

RENIER DE MONTFERRAT.

Frère de Boniface, épousa une fille de l'empereur Manuel et devint roi titulaire de Thessalonique. (Voir la Notice.)

RENIER DE TRITH.

Membre d'une grande famille issue des comtes de Hainaut, dont le fief patrimonial était situé à Trith-Saint-Léger, aujourd'hui commune du canton sud de Valenciennes, Renier est au nombre des signataires de la charte de 1202; Villehardouin nous montre quel rôle important il joua pendant toute la quatrième croisade, dit qu'il fut créé duc de Philippopolis, et ajoute que son fils, nommé Renier comme lui, fut massacré par les

Bulgares. Renier de Trith n'était pas seulement un homme de guerre du plus grand mérite, mais encore, comme Baudouin IX, un trouvère distingué, et certains critiques lui attribuent des poésies qui ne sont pas sans valeur. On ignore à quelle époque mourut ce croisé et s'il revint jamais en Hainaut, cependant il est présumable qu'il rentra dans sa patrie, car on sait qu'il fit don à l'église Saint-Jean de Valenciennes d'un précieux reliquaire, qu'il avait sans doute rapporté d'Orient.

RICHARD D'ANGLETERRE.

Villehardouin désigne ainsi Richard Cœur de Lion.

RICHARD DE DAMPIERRE.

Chevalier bourguignon qui prit la croix à Cîteaux avec son frère Eudes; nous les croyons d'une famille dont le blason était : « De gueules, à deux bars adossés d'or. »

ROBERT DE BOVES.

Sire de Fouencamps par son mariage avec Marie, héritière de ce fief, était le second fils de Robert Ier de Boves et de Béatrix de Saint-Pol; on rencontre son nom dans divers actes à partir de 1190. Il prit la croix à Escri, avec ses frères, mais nous avons vu en quelles circonstances il abandonna l'armée. Revenu en Picardie en 1204, il se décida pourtant à se rendre à Constantinople, se mit au service de l'empire latin et se distingua durant la révolte des Lombards, particulièrement à l'affaire du pont de Larse, qu'il franchit le premier; il était une seconde fois de retour dans ses domaines et 1217 et mourut en 1224.

ROBERT DE CLARI.

Auteur d'une chronique française relative à la quatrième croisade. (Voir la Notice.)

ROBERT DE FROUVILLE.

Frère de Jean et de Pierre de Frouville, se croisa comme eux.

ROBERT DE JOINVILLE.

Frère de Geoffroi de Joinville; Villehardouin nous le montre se rendant en Pouille; il y mourut bientôt après.

ROBERT DE MONTMIRAIL.

Parent de Renaud de Montmirail; assista à la bataille d'Andrinople, suivant l'*Estoire d'Éracles*.

ROBERT DE RONÇOI.

Croisé dont le nom est écrit de différentes manières dans les divers manuscrits, mais qui est incontestablement picard, bien que Villehardouin le range parmi les chevaliers de l'Ile-de-France. M. de Wailly croit que son fief était situé à Roinssoi (Somme); nous pensons plutôt qu'il convient de le rattacher à la famille de Rosoy, illustrée au XIIe siècle par Roger de Rosoy, évêque-duc de Laon en 1174.

ROBERT DU PERCHE.

Parent de Geoffroi et d'Étienne du Perche; combattit à la bataille d'Andrinople, selon le *Livre d'Éracles*.

ROBERT DU QUARTIER.

Croisé sur le compte duquel nous n'avons pu recueillir aucun renseignement; mais il est présumable qu'il suivit Villehardouin le neveu en Morée, car plus tard on voit une dame Lise du Quartier possessionnée en Grèce.

ROBERT MALVOISIN, OU MAUVOISIN.

Membre d'une ancienne famille du Vexin français, d'où sont sortis les seigneurs de Rosny; il s'attacha à Simon de Montfort et prit avec lui la croix contre les Albigeois. Son fils, Pierre Malvoisin, se distingua dans les rangs de l'armée royale à la bataille de Bouvines.

ROCHEFORT.

Voir OLIVIER DE ROCHEFORT.

RODESTOC.

Ville maritime de Thrace sur la Propontide, à vingt-cinq lieues à l'ouest de Constantinople; elle a porté successivement les noms de Bysante et de Rhoedestum : c'est aujourd'hui Rodosto.

RODESTRUIC.

Château de Thrace dont la situation précise est inconnue. Ne serait-ce pas l'ancien Rodestus placé à l'entrée des monts Rhodopes, chaîne, dit M. Dumont, « qui n'a pas l'élévation

considérable et l'aspect imposant qu'on lui donne. Le voyageur la traverse sans s'apercevoir qu'il a quitté la plaine; le terrain est à peine ondulé. »

ROGER DE MARCK.

Vassal de Baudouin IX, qui signe avec son suzerain la charte par laquelle celui-ci attribue certains avantages à divers monastères. Bien qu'il soit nommé dans plusieurs chroniques, on ne sait sur lui que ce que dit Villehardouin, et les érudits ne sont même pas d'accord sur son origine: pour les uns, il est du lignage dont le fief patrimonial était situé dans la châtellenie de Lille, à Marcq-en-Bareul, aujourd'hui commune du canton sud de Tourcoing; pour d'autres, son domaine se trouvait à Marcq-en-Ostrevant, actuellement commune du canton d'Arleux, arrondissement de Douai (Nord). Nous avons en vain cherché à dissiper ces incertitudes.

ROGER DE SUITRE.

Croisé allemand sur lequel les renseignements font autant défaut que pour le précédent; nos chroniqueurs défigurent les noms étrangers de telle sorte qu'il est parfois impossible de les reconnaître.

ROMANIE.

Voir la note 1 du § XLVIII.

RONÇOI.

Voir ROBERT DE RONÇOI.

ROTROU DE MONTFORT.

Frère de Simon de Montfort, croisé comme lui.

ROUSSE (LA).

Ville de Thrace, à une journée de Rodestoc : les Grecs la nommaient Rhusion, et M. Dumont présume qu'elle était située là où s'élève aujourd'hui Keschan.

S

SAIÈTE.

Aujourd'hui Seideh. L'*Estoire d'Éracles* (livre XI, chap. XIV) fait de cette ville si célèbre au temps des croisades, la des-

cription suivante : « La cité de Saiète est située sur la mer, entre Barut (Beyrouth), et sur Tyr, en la province de Fénice (Phénicie); il y a là un bien bel emplacement de ville; l'ancienne cité est grande; Sydon, le fils de Canaan, selon le latin, dont elle retient encore le nom, la fonda; Didon y naquit, qui fonda la cité de Carthage. »

SAINS.

Voir GUILLAUME DE SAINS.

SAINT-CHÉRON.

Fief d'Oger de Saint-Chéron; aujourd'hui commune de Saint-Rémi en Bouzemont, arrondissement de Vitry (Marne).

SAINT-COSME-ET-SAINT-DAMIENS.

Monastère situé sur le port, en dehors des murs de Constantinople; Dandolo y eut une entrevue avec Alexis le Jeune. (Voir la Notice.)

SAINT-DENIS.

Voir GAUTIER DE SAINT-DENIS.

SAINT-ÉTIENNE.

Abbaye voisine de Constantinople, qui a donné son nom au faubourg actuel de San-Stéphano.

SAINT-ÉTIENNE DE TROYES.

Voir la note 2 du § XX.

SAINTE-MARIE-DE-BLAQUERNES.

Sanctuaire de Constantinople, mentionné par Robert de Clari. (Voir la Notice.)

SAINT-GEORGES-DE-LA-MANGE.

Abbaye située sur le rivage de la Propontide, qui donna au Bosphore le nom que ce détroit portait au moyen-âge.

SAINT-GILLES.

Ville du Bas Languedoc, appartenait aux comtes de Toulouse, et l'un d'eux, Raimond IV, en prit le nom; c'est aujourd'hui un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Nîmes.

SAINT-JEAN-DE-L'HÔPITAL DE JÉRUSALEM, à Constantinople.

Église placée sous le vocable de saint Jean l'Aumônier, que l'empereur Manuel avait donnée à l'ordre de l'Hôpital.

SAINT-MARC.

Célèbre église métropolitaine de Venise, commencée en 976, par le doge Pierre Orseolo, sur l'emplacement d'un ancien sanctuaire, précédemment détruit par un incendie; elle ne fut terminée et consacrée qu'en 1185.

SAINT-POL.

Fief avec titre de comté, dont la famille de Candavesnes avait pris le nom; actuellement Saint-Pol-sur-Ternoise (Pas-de-Calais).

SAINT-SÉPULCRE (LE).

Ou Église de la Résurrection, construite sur l'emplacement du tombeau de Jésus-Christ. La *Chronique d'Ernoul,* éditée par M. de Mas-Latrie, donne dans son chapitre XVII une curieuse description de ce lieu vénéré au moment de la prise de Jérusalem par Saladin; nous regrettons que la longueur de ce passage nous empêche de le reproduire.

SAINTE-SOPHIE DE CONSTANTINOPLE.

« Après avoir agrandi l'enceinte de Byzance, Constantin, dans la vingtième année de son règne, fit édifier en face du palais impérial une basilique qu'il dédia à la Sagesse divine, τὰ ἁγιὰ Σῶφιη. C'est de là que les Byzantins donnèrent à ce temple le nom de Sainte-Sophie. L'empereur Constance, fils de Constantin, en fit agrandir l'enceinte; mais il ne subsista en cet état que soixante-quatorze ans. En 404, sous le règne d'Arcadius, il fut incendié, le jour même de l'exil de saint Jean-Chrysostôme, sans qu'on ait pu découvrir les véritables auteurs de l'incendie. Sainte-Sophie fut réparée par Théodose le Jeune (408-450), qui en fit la dédicace dans la septième année de son règne. Mais, en 532, l'église fut entièrement brûlée durant la sédition des Victoriats. Justinien entreprit aussitôt de reconstruire ce temple, non plus dans la forme des anciennes basiliques romaines qui avait été adoptée par Constantin et Théodose II, mais dans un style nouveau, avec des voûtes qui devaient le mettre à l'abri du feu; il n'épargna rien pour en faire le plus bel édifice de l'univers.

Il rassembla de toutes les parties de l'empire les matériaux les plus précieux et les meilleurs ouvriers. Anthémius de Tralles et Isidore de Milet, les plus habiles architectes de ce temps, furent choisis pour diriger les travaux. Le nouveau temple conserva le nom de Sainte-Sophie; on lui donna aussi celui de Grande-Église. » — (Labarte, *Le Palais impérial de Constantinople,* p. 23.)

SAINTE-SOPHIE DE NICOMIE.

Église de Nicomédie, transformée par les Latins en une forteresse, où ils se défendirent.

SALEMBRIE.

L'ancienne Salembrya, aujourd'hui Sélivrée, port de la mer de Marmara, à deux journées d'Andrinople, et à soixante-dix kilomètres de Constantinople.

SALONIQUE OU THESSALONIQUE.

Ville maritime, avec un beau port au fond du golfe du même nom. Dans son excellent livre : *L'Empire grec au* x*e siècle,* M. Rambaud a bien mis en lumière l'importance de la capitale des États de Boniface de Montferrat. « Et non seulement, dit-il, Thessalonique, la seconde ville européenne de l'empire grec, fut le grand centre militaire de la puissance grecque; mais elle fut le centre de son rayonnement civilisateur. Cette seconde Constantinople avait, comme l'autre, la puissance intellectuelle avec la force matérielle. Vis-à-vis des Slaves, elle se dressait guerrière et civilisatrice, armée du glaive et de l'Évangile; elle avait saint Démétrius, le vainqueur des Slaves; elle avait saint Cyrille, le créateur de l'alphabet, de la littérature et de l'Église slaves. Tandis qu'elle contenait et asservissait les tribus d'envahisseurs, elle éblouissait les Grecs et les Barbares par sa splendeur monumentale; l'arc de triomphe d'Antonin, sa rotonde antique métamorphosée en église, ses arènes, tout y rappelait l'époque romaine, y attestait la tradition non interrompue de la civilisation antique; Sainte-Sophie, Saint-Démétrius, avec son église souterraine et ses mille colonnes, y marquaient l'épanouissement de la civilisation et de l'art chrétiens. Sa grande école de peinture religieuse, tant d'écrivans remarquables, tant de grands artistes qu'elle avait donnés à l'empire, le souvenir de Cyrille et de Méthode, faisaient de Thessalonique une des métropoles intellectuelles du monde

slave. Située, d'un côté, sur la grande voie Égatia, qui allait de Constantinople à l'Adriatique, de l'autre, sur la mer la plus sillonnée de vaisseaux marchands qu'il y eût au moyen-âge, placée au débouché des grands fleuves de la Macédoine, elle était une des principales cités commerçantes de l'Orient. Prise et pillée par les Siciliens en 1185, elle n'en apparaissait pas moins aux guerriers de la quatrième croisade comme « une des plus fortes villes de la chrétienté et des plus « riches. » Puissance militaire, industrie, commerce, art, religion, toutes les forces du génie grec s'y manifestaient avec un prodigieux éclat. » (P. 233.)

SANCHE VI.

Roi de Navarre, père de Blanche de Navarre; il mourut en 1194, laissant le trône à son fils Sanche VII, décédé lui-même, en 1234, sans aucun héritier direct, et qui eut pour successeur Thibaut, comte de Champagne, son neveu.

SAUBRUIC.

C'est ainsi que les manuscrits de *la Conquête* travestissent le nom de Sarrebruck, fief d'Eustache de Sarrebruck.

SCHOLASTIQUE.

Fille aînée de Thibaut III, comte de Champagne, et de Blanche de Navarre, qui épousa Guillaume IV, comte de Vienne; Villehardouin en parle sans la nommer.

SERRE (LA).

Ville de Macédoine, aujourd'hui Serrès.

SEXTON.

Forme, au moyen-âge, du nom de Sestos, ville située sur la rive européenne, en face d'Abydos; c'est sur ce point, où le Bosphore présente le moins de largeur, que Xerxès avait entrepris de traverser le détroit sur un pont de bateaux.

SIMON DE LOOS.

Abbé du monastère de Sainte-Marie-de-Loos, près Lille, avait pris la croix sans l'autorisation préalable de son supérieur hiérarchique, l'abbé de Cîteaux, et en fut réprimandé au Chapitre général de l'Ordre; il obtint, néanmoins, la permission de suivre l'armée, et mourut à Constantinople, le 8 juillet 1204.

SIMON DE MONTFORT.

Chef de la croisade contre les Albigeois. (Voir la Notice.)

SIMON DE NÉAFLE.

Croisé qui est mentionné dans le *Livre des Vassaux des Comtes de Champagne,* comme possesseur d'un domaine situé dans la chastellenie de Sézanne, au champ Angemer; mais le fief dont il avait pris le nom est devenu Néauphle-le-Château, commune du canton de Montfort-l'Amaury, arrondissement de Rambouillet (Seine-et-Marne).

STATUE D'ÉRACLES (LA), à Constantinople.

Nom sous lequel Robert de Clari désigne la statue de Justinien, dont il donne une description. (Voir la Notice.)

STATUE DE MINERVE (LA), à Constantinople.

Décrite par le même chroniqueur. (Voir la Notice.)

SOUBRENGIEN.

Voir BERNARD DE SOUBRENGIEN.

SUITRE.

Voir ROGIER DE SUITRE.

SUR.

Nom, dans nos chroniques, de la ville de Tyr, aujourd'hui le village de Sour. « La cité de Sur siet, en une île de même qu'en la mer, dit l'*Estoire d'Éracles* (livre XI, chap. XVII), et c'est la capitale et la seigneurie de la terre de Fénice, qui dure depuis le ruisseau de Valence jusqu'à Pierre-Encise.

SURSAC.

Nom, dans nos chroniques, de l'empereur Isaac II. (Voir la Notice.)

SYRIE.

Province d'Asie dont le territoire, voisin de la mer, fut conquis par les Latins à la suite de la première croisade et partagé en un certain nombre de fiefs relevant du royaume de Jérusalem.

T

TABARIE.
Aujourd'hui Tabarieh, la Tibériade de l'Évangile, ville de Galilée, sur le lac du même nom; devint, après la première croisade, la capitale d'une principauté relevant du royaume de Jérusalem.

TANCRÉ.
Sous ce nom, le chroniqueur désigne Tancrède, duc de Lucco, fils naturel de Roger, duc de Pouille; il devint roi de Sicile en 1189 et mourut le 20 février 1194.

TENREMONDE.
Aujourd'hui Termonde, ville de Belgique, chef-lieu d'arrondissement de la Flandre-Orientale, qui avait donné son nom à une famille illustre dont était membre Thierri de Tenremonde.

TERNOVE.
Ville de Bulgarie, capitale des États de Johannis.

TERRE SAINTE OU TERRE D'OUTRE-MER.
Voir la note 2 du § XIII.

THÉODORE BRANAS.
Voir TOLDRES BRANAS.

THÉODORE LASCARIS.
Voir TOLDRES LASCRES.

THIBAUT III.
Comte de Champagne, chef désigné de la quatrième croisade. (Voir la Notice.)

THIBAUT IV.
Comte de Champagne et roi de Navarre, né en 1201, mort en 1253. (Voir la Notice.)

THIBAUT I.
Comte de Bar de 1194 à 1214; refusa de prendre le commandement de la quatrième croisade.

THIERRI DE DIEST.

Vassal du comte de Flandre; fut au nombre des témoins de la charte par laquelle, avant de partir pour l'Orient, Baudouin IX accordait certains avantages à des monastères. Thierri appartenait à une famille noble du Brabant.

THIERRI DE FLANDRE.

Philippe d'Alsace ne laissa pas de postérité légitime; ce personnage ne peut être qu'un enfant naturel, sur lequel on ne possède aucun renseignement; en tout cas, il était cousin et non pas neveu de Baudouin.

THIERRI DE LOOS.

Homme lige de Baudouin IX; fut au nombre des croisés de la première heure, car il scelle avec son suzerain la charte par laquelle celui-ci concède des avantages à plusieurs maisons religieuses; Villehardouin nous montre le rôle brillant qu'il joua durant toute la quatrième croisade, mais nous ne savons de lui que ce qu'en rapporte *la Conquête de Constantinople*. On n'est pas même certain de la famille à laquelle il appartenait, car il y en a plusieurs du nom de Loos en Flandre. Nous croyons que le fief patrimonial de notre croisé était situé à Looz, aujourd'hui chef-lieu de canton de l'arrondissement de Tongres (Limbourg belge), et qu'il était allié d'un autre croisé, Guillaume de Saint-Omer, qui s'illustra en Grèce aux côtés de son oncle, Jacques d'Avesnes, puisque Guillaume avait épousé Ismène de Looz.

THIERRI DE TENREMONDE.

Fils aîné de Gautier II de Tenremonde, signa la charte de 1202 et se rendit en Syrie où il se fixa par suite de son mariage avec Agnès, dame d'Adelon, fille d'Adam de Giblet.

THOMAS MOROSINI.

Premier patriarche latin de Constantinople. (Voir la Notice.)

THONNE-LE-THILL.

Voir OLRI DE TONE.

TOLDRES BRANAS.

Ou mieux Théodore Branas, membre d'une grande famille grecque, dont le nom est souvent mêlé à l'histoire de l'empire; il se rallia aux Latins par suite de son mariage avec

Agnès de France, et il en eut plusieurs enfants, dont une fille, qui épousa Narjot de Toucy.

TOLDRES LASCRES.

Nom donné par les chroniqueurs occidentaux à Théodore Lascaris, gendre d'Alexis III. Il fut le chef de la résistance des Grecs contre les Latins; proclamé empereur au moment de la prise de Constantinople, il se retira à Nicée, régna sur une partie des provinces de l'Empire et mourut en 1224.

TOSCAINS.

Voir la note du § LXXV.

TOUR DE GALATHA.

Située à l'entrée du port de Constantinople, dans le faubourg du même nom, fut réédifiée par les Génois au XIIIe siècle. Dans son *Itinéraire de l'Orient* (p. 388, col. 1), M. Isambert donne une description de son état actuel :

« C'est, dit-il, une espèce de tour ronde, percée à sa partie supérieure d'une espèce de lanterne vitrée, et plus haut, d'une galerie de fenêtres à jour; le tout est surmonté d'un toit conique en bronze, terminé par une pointe dorée. L'entrée de la tour est au sud. Un escalier de cent quarante et une marches, divisé en huit étages, conduit à la galerie vitrée circulaire. Quarante et une marches mènent sur une seconde galerie, formée de fenêtres à jour. Toute la partie supérieure comprise sous le cône de bronze forme un immense pigeonnier. »

TRAIANOPLE OU TRAJANOPOLIS.

Capitale du Rhodope, ville autrefois importante, aujourd'hui complètement détruite et dont on ignorait l'emplacement exact avant que M. Albert Dumont ne l'eût retrouvé dans la plaine située entre Ouroundjik et Lidjakéni, à cent dix-sept kilomètres d'Adrianopolis.

« Les ruines de Trajanopolis, dit M. Dumont, s'étendent dans une vaste plaine, où l'on ne voit que deux villages de cent maisons chacun environ : l'un est situé à vingt minutes au nord, sur la rive droite d'une petite rivière appelée Lidja-Kéni-Sou; l'autre à deux heures à l'est, non loin de la Maritza. Cette plaine s'étend non loin du Rhodope. La Maritza coule à l'orient; la mer est au sud, à une heure du mur d'enceinte. Au nord s'élève une acropole dont le côté

méridional est à pic, mais qui descend à l'est en pente douce, à l'ouest en pente plus rude. Une route antique, qui venait d'Ouroundjik et dont les traces sont encore très visibles, la traversait. Cette colline conserve encore des fortifications byzantines. On y voit des marbres romains, un piédestal dédié à un empereur Antonin, deux architraves : l'une portant des lettres du IIe siècle, l'autre le nom de Constantin. Là évidemment s'élevaient autrefois des édifices et des temples.

« Au pied de l'acropole, sur un rocher colossal, une inscription grecque des temps romains indique la limite d'un territoire sacré. Le quartier qui s'étendait depuis l'acropole jusqu'à cette borne était la possession d'un temple, remplacé d'abord par une église byzantine dont on voit encore des fragments précieux, puis par un couvent de derviches qui, après avoir perdu ses tchiflick depuis quelques années, désert et en ruines, est devenu un simple téké, où l'on ne trouve plus qu'un moine musulman. Dans l'enceinte de la ville, qui fut rebâtie au moyen-âge, on ne voit que des pans de murs sans intérêt et quelques marbres, parmi lesquels une inscription grecque. En dehors de l'enceinte, on constate, sur une vaste étendue, les traces de rues et des restes de constructions. Ces faubourgs s'étendaient du côté du sud et du sud-est. Ainsi Trajanopolis s'approchait très près de la mer et du bras occidental de l'Hèbre. On s'étonne de ne trouver, sur un espace aussi considérable, aucun monument. Les pierres romaines ont sans doute servi à bâtir les beaux châteaux de Férédjick et d'Énos. D'ailleurs, il est assez probable que cette capitale ne possédait, comme Philippopolis, que des édifices de décadence. »

(*Rapport sur un Voyage archéologique en Thrace,* dans les *Archives des Missions scientifiques et littéraires,* IIe série, t. VI, pp. 482 et 483.)

TRASEIGNIES.

Fief patrimonial de la famille de ce nom; aujourd'hui commune du canton de Fontaine-l'Évêque, arrondissement de Charleroi (Hainaut belge).

TRIPLE.

C'est ainsi que nos vieilles Chroniques de langue française désignent Tripoli de Syrie, qui fut la capitale d'un

grand fief fondé en 1109, à la suite de la première croisade, au profit de Bertrand, comte de Toulouse.

TROYE LA GRANDE.
L'ancienne Ilion chantée par Homère. Robert de Clari y fait allusion dans sa Chronique.

TURQUIE.
Voir la note du § LXIII.

U

URBOISE.
Voir ANDRÉ D'URBOISE.

V

VALACHIE.
Voir BLAQUIE.

VALAQUES.
Voir BLAQUES.

VALINCOURT.
Voir MAHIEU DE VALINCOURT.

VAUX-CERNAI.
Célèbre monastère cistercien fondé en 1128 dans le Hurepois (Seine-et-Oise).

VERCLI.
Voir ACHARD DE VERDUN.

VEROI.
Ville de Thrace, l'ancienne Beroe; aujourd'hui, selon M. Dumont, Eski-Zagra, à quinze lieues à l'ouest de Philippopolis.

VIDAME DE CHARTRES (LE).
Voir GUILLAUME DE MELLO.

VIGNORI OU GAIGNONRU.
Fief de Gautier de Vignori; aujourd'hui chef-lieu de canton de l'arrondissement de Chaumont (Haute-Marne).

VILLAIN DE LOOS.
Frère de Thierri de Loos, croisé comme lui.

VILLAIN DE NUILLI.
Voir GUILLAUME DE NUILLI.

VILLEHARDOUIN.
Fief dont la famille de notre chroniqueur avait pris le nom; aujourd'hui commune du canton de Piney, arrondissement de Troyes.

VILLEROI.
Voir HANTIMERIS DE VILLEROI.

VILLIERS.
Voir ALEXANDRE DE VILLIERS.

VILLIERS.
Voir JEAN DE VILLIERS.

VILLY-LE-MARÉCHAL.
L'un des fiefs de la famille de Villehardouin, et celui sous le nom duquel le fils de notre chroniqueur est particulièrement connu; aujourd'hui commune du canton de Bouilly, arrondissement de Troyes.

VIRSIN.
Voir JEAN DE VIRSIN.

VISOI.
Ville de Thrace, au nord-est d'Arcadiopolis.

LIBRARY OF THE UNIVERSITY

TABLE

TABLE

DU SECOND VOLUME

Notice. I

Bibliographie. III

Table des noms propres. 119

Achevé d'imprimer

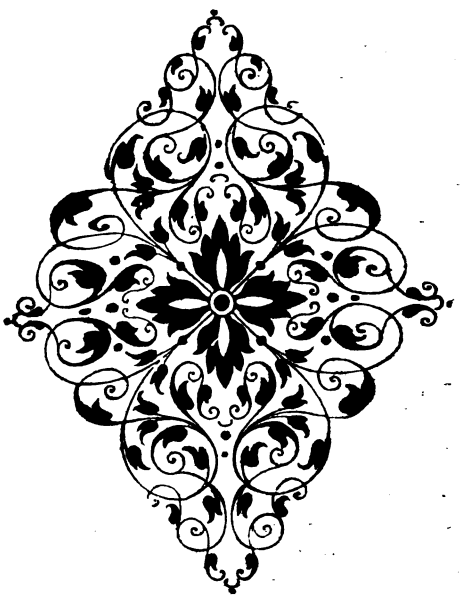
le seize mai mil huit cent quatre-vingt-onze

PAR

ALPHONSE LEMERRE

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 25

A PARIS



14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED
LOAN DEPT.
This book is due on the last date stamped below, or on the date to which renewed.
Renewed books are subject to immediate recall.

22Oct65ZF	RECEIVED
	NOV 30'67 -1 PM
	LOAN DEPT.
REC'D LD	
CT 9'65 -3 PM	
AUG 25 1967 6 0	
MIMO', Ludmila	
SEP 25 1967	
REC'D	
SEP 7'67 -11 AM	
LOAN DEPT.	
NOV 30 61	

LD 21A-60m-8,'65
(F2336s10)476B

General Library
University of California
Berkeley

U. C. BERKELEY LIBRARIES
C042612677
108881
Ville-
D164
A3
189
T5
v.12